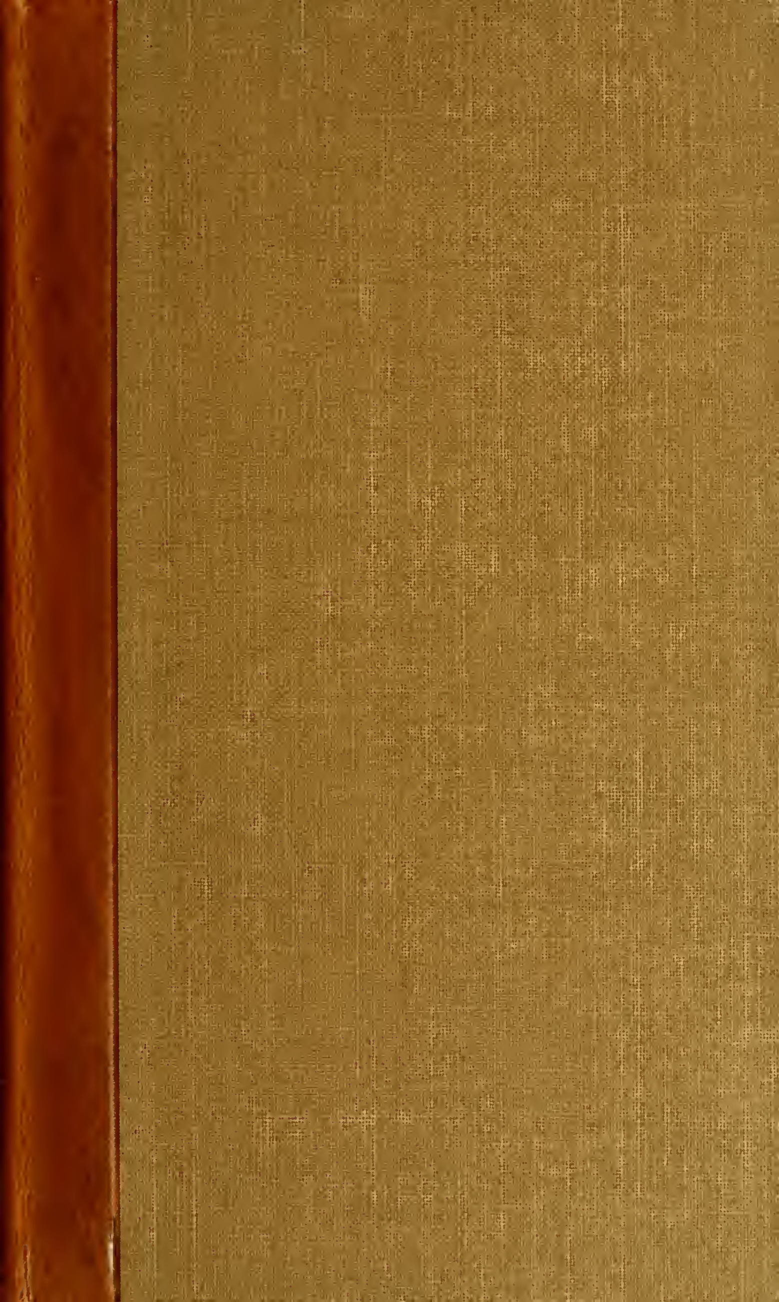


RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES EGYPTIENS ET LES CHINOIS.

PAR MR. DE P***. *Auteur des* RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS.

TOME I.



A AMSTERDAM & à LEYDE,

Chez { BARTH. VLAM, & J. MURRAY.

MDCCLXXIII.

PREFACE.

QUAND on a tâché de réduire en regles la maniere d'étudier les usages, les mœurs & le caractere des nations, on s'est apperçu qu'il convenoit avant tout de se procurer des lumieres sur l'état de la population, l'étendue du terrain cultivé & la nature du climat; & que de-là il falloit porter ses recherches sur la façon de se nourrir, & les ressources que chaque peuple a pu imaginer pour satisfaire ses besoins de premiere & de seconde nécessité. Il est bien certain qu'il faut parler de cette industrie qui concerne l'œconomie rurale, avant que de parler des arts, qui ne sont que les enfants de l'Agriculture. Quand tous ces objets ont été rédigés avec quelque précision, on peut entreprendre l'étude de la Religion & du Gouvernement. Comme cette partie est la plus difficile à traiter, il faut la réserver pour la derniere: car alors l'Auteur est plus sûr de ses principes, mieux instruit des faits; & s'il n'a point travaillé en vain, ses forces ont dû nécessairement augmenter à mesure qu'il a fait des efforts.

Tel est à peu près l'ordre que nous avons suivi, lorsqu'il a été question de mettre en parallele un peuple célebre de l'Afrique avec un autre peuple célebre de l'Asie. Dans des ouvrages de pur amusement quelques phrases décident souvent du sort de tout un livre: car comme il ne doit être ni profond, ni chargé d'érudition, on suppose qu'il déplaira partout, s'il déplaît quelque part. Mais dans des discussions Philosophiques, qui sont liées entr'elles

par une longue chaîne imperceptible, on n'a rien saisi, si l'on ne saisit cette chaîne même, & si l'on ne suit sans cesse l'Auteur, qui s'est chargé d'un fardeau très-pesant, en comparaison de celui qu'impose la lecture réfléchie de deux volumes, dont la composition exigeoit un travail pénible & opiniâtre.

On ne verra point ici les Chinois dépeints suivant les idées du vulgaire, mais suivant les faits. Et il faut convenir qu'ils perdent infiniment à être jugés de cette maniere-là. Les vrais Savants se sont apperçus depuis longtemps que la réputation de ces Asiatiques étoit principalement fondée sur l'enthousiasme répandu en Europe par la voix des Missionnaires, dont l'esprit se familiarise aisément avec le merveilleux. Cependant au lieu de revenir de tant d'erreurs, de tant de préjugés, quelques Ecrivains ont encore renchéri sur les éloges qu'on a cru devoir donner aux Chinois, sans qu'on ait jamais bien examiné s'ils les méritoient. Comme on n'a osé les justifier sur l'infanticide, on a tâché au moins de les justifier sur la maniere inhumaine dont ils châtrent une multitude de garçons: comme si la castration des enfants pouvoit dériver d'un supplice, auquel on ne condamnoit jadis que les hommes. Les Législateurs, qui imaginerent cette peine ou ce tourment, s'il est vrai qu'ils l'aient imaginé, étoient en contradiction avec eux-mêmes. Ils ne vouloient pas la mort du coupable, puisqu'ils lui laissoient la vie; & cependant ils employoient un genre de supplice qui est presque toujours mortel, lorsqu'on l'inflige à des hommes,

mes faits. Enfin c'eſt une erreur de croire que les premiers Deſpotes de l'Orient ayent confié la garde de leurs Concubines à des Criminels mutilés par la loi; car il n'y a point de doute que la caſtration des Eunuques du Palais n'ait commencé par des enfants nés eſclaves ou réputés tels. Et quand on connoît toutes les injures, que le Deſpotiſme a faites à la Nature humaine, on ne s'étonne plus de celle-ci. D'ailleurs les mauvaiſes inſtitutions civiles, la pluralité des femmes & la jalouſie ont produit ſous les climats chauds d'affreux déſordres, que les Souverains ne pouvoient arrêter; parce qu'ils étoient eux ſeuls plus coupables que tout le peuple enſemble. Il en eſt à cet égard comme de l'Empereur Domitien, qui ne vouloit point qu'on mutilât des enfants: tandis que ce brigand ſe jouoit de la vie des hommes.

La prévention en faveur des Chinois a été portée de nos jours juſqu'au point qu'on a ſoutenu, qu'il n'exiſtoit parmi eux aucune ſervitude réelle, ni aucune ſervitude perſonnelle, comme le dit l'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſements des Européens aux deux Indes. (*a*) Mais c'eſt à peu près comme s'il eut mis en fait, que les Négres, qui cultivent quelques cannes à ſucre dans l'Iſle de Saint Domingue, ſont de véritables Républicains.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur, que l'eſclavage fût à jamais aboli parmi les Chinois: mais

(*a*) Tom. I. pag. 90.

mais ſi trois ou quatre mille ans n'ont pas ſuffi pour leur inſpirer des idées juſtes ſur le Droit naturel de l'homme, que peut-on attendre actuellement de leurs prétendus Moraliſtes, qui, dans tous leurs livres, n'ont pas même agité une ſeule queſtion relative à la ſervitude, ou relative à la polygamie? Ils prêchent les uns après les autres, ſuivant des maximes fort rebattues, une ſoumiſſion ſans bornes au peuple & aux femmes qu'on tient dans la dépendance, & par la maniere dont on les eſtropie, & par la crainte des ſupplices, qui ſont pour elles les mêmes que pour les Criminels de leze-majeſté au premier chef. Il y a des cas pour leſquels on les applique nues ſur une planche; & l'Exécuteur leur arrache avec des crochets rougis au feu un prodigieux nombre de lambeaux de chair, qu'il découpe encore enſuite en pieces avec un coûteau; & il y va de ſa vie, ſi la victime expire avant que l'opération ſoit terminée. Voilà ce que les Chinois appellent couper quelqu'un tout vivant en dix mille morceaux, ſupplice auquel ils ont plus d'une fois condamné les Miſſionnaires; quoique depuis la coutume de les étrangler ait prévalu; & il eſt ſûr qu'on étrangla en 1748. les Jéſuites Henriquez & Athémis, arrêtés par la police dans la province de Nan-Kin. C'étoit encore là, ſuivant nous, une grande cruauté: car on auroit dû renvoyer ces malheureux en Europe, ou les renfermer pour toute leur vie à la Chine; où les Empereurs ne conſultant ſouvent que leur caprice, ont cinq ou ſix fois permis de prêcher le Chriſtianisme, & cinq ou ſix

fois

fois l'ont défendu. Et ces continuelles révolutions ont toujours fait couler du sang: quoique ce soit une maxime qu'en matiere de Religion il n'en faut pas répandre.

L'Auteur de l'Histoire Philosophique, qu'on vient de citer, s'est imaginé encore, que les Bonzes de la Chine se feroient voués à la risée, s'ils avoient osé seulement prétendre à la possession des terres; & il croit que tous ces misérables Jongleurs vivent d'aumônes. Mais la vérité est, que le Gouvernement de ce pays n'eut jamais aucune méthode, ni bonne, ni mauvaise, pour empêcher les Moines d'acquérir. Lorsque la superstition de l'Empereur *Vou-tsong*, ou ce qui est la même chose, lorsque la foiblesse & la cruauté de ce Prince engagerent les Bonzes de *Tao* à persécuter les Bonzes de *Ché-Kia*, on trouva que quarante mille Bonzeries ou Monasteres du second ordre possédoient un million de *Tching* de terres libres ou non contribuables: & dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, on reprend sur les terres contribuables les tailles qu'on ne peut lever sur les terres libres; de sorte que les abus y naissent des abus. On trouva encore que ce fonds, dont j'ai parlé, étoit exploité ou mis en valeur par un malheureux troupeau de cent cinquante mille esclaves des deux sexes. Et ces esclaves n'étoient point des Negres, mais des Chinois achetés dans différentes provinces de l'Empire. Je dirai dans le cours de cet ouvrage, que, si l'on prit alors beaucoup de choses aux Couvents, ce ne fut ni par une politique raisonnée, ni dans la vue de soulager la misere

publique, dont on ne se soucioit pas du tout, mais que ce fut dans la chaleur d'une atroce persécution, allumée entre deux sectes ennemies, dont l'une avoit juré d'exterminer l'autre, ou de périr elle-même. L'ardeur avec laquelle on renversa les Pagodes de *Fo* ne peut être comparée à rien, sinon à l'ardeur avec laquelle elles furent relevées.

Il est vrai qu'on voit à la Chine une foule de Moines, qui vivent dans la mendicité; mais quand ils y vivroient tous, cela ne pourroit point nous inspirer par rapport aux institutions de cet Empire, des idées différentes de celles que nous en avons conçues. On n'y a pas même imaginé d'enjoindre aux Chefs des Bonzeries d'appliquer leurs Novices à l'étude, pour mettre le pays en état de se passer de Religieux étrangers. Et il a encore fallu en 1772, appeller à Pékin quatre Jésuites Allemands pour y faire des Almanachs, & remplir le Tribunal des Mathématiques, qui, par la mort du Pere Hallerstein, & de quelques Missionnaires François, pourroit tout à coup manquer d'Assesseurs; ce qui jetteroit les Tartares dans de singuliers embarras. Car en vain auroient-ils alors recours aux Bonzes de *Ché-Kia*, qui, sans exagérer, sont les plus ignorants des hommes: envain auroient-ils encore recours aux Lettrés, c'est-à-dire à ceux d'entre les Chinois qui savent lire & écrire. Dans le style des Relations on a étrangement abusé de ce terme de *Lettrés*, dont il convient de restraindre le sens.

Plus on publie en Europe d'Ouvrages venus

de

de la Chine, comme le *Chou-King* & *l'Art Militaire* par le Pere Amiot, & plus on décele la foibleſſe de ces Ouvrages-mêmes, (*b*) dont le texte traduit littéralement eût formé une Brochure : mais comme on l'a accablé d'un ramas de Notes, de vaines Obſervations, & d'Eſtampes enluminées d'une maniere puérile, il en a réſulté deux volumes *in 4to*, bien plus propres, ſans doute, à enrichir les Editeurs, qu'à inſtruire les Savants, qui ſont ſouvent trompés par les titres des livres qu'on apporte de l'Aſie : leur ſurpriſe a été très-grande de ne trouver dans ceux-ci que des lieux communs de la Morale la plus triviale. Et tout le *Chou-King* ne renferme pas un ſeul paſſage, qui puiſſe répandre la moindre lumiere ſur l'origine des Chinois, & ce qui concerne le développement des Arts & des Métiers, y eſt auſſi mal traité, & d'une maniere auſſi peu vrai-ſemblable que dans d'autres livres, dont nous aurons encore occaſion de parler.

Mr. de Guignes dit qu'il n'y a point d'apparence qu'il ſera imprimer l'*Y-King*, & il eſt à ſouhaiter qu'il ne l'entreprenne jamais. Quelques Savants d'Allemagne, dont les intentions étoient très-bonnes, conſeillerent aux Jéſuites de ne pas faire imprimer les ouvrages du prétendu Philoſophe Chinois, connu ſous le nom de *Men-tſé*; afin de ne point conſu-mer

(*b*) Ils ont paru à Paris en 1770 & 1772.

mer inutilement du temps & du papier. (c) Cependant malgré cet avis il en parut une édition à Prague; mais je doute qu'on pût compter actuellement dans toute l'Europe, trente personnes, qui ayent eu le courage de lire les écrits du prétendu Philosophe *Men-tsé*; puisqu'on ne lit pas même ceux de *Confucius*, soit parce qu'on les regarde comme un amas de pieces supposées ou falsifiées, soit parce qu'on sait bien d'avance qu'ils ne renferment absolument rien d'intéressant. Et d'ailleurs les Traducteurs les ont noyés dans des phrases Latines qui ne finissent pas, & dans un jargon qui ressemble à celui des mauvais Prédicateurs. Quoique nous n'ayons pas vu une édition, qu'on dit avoir été faite à Goa, & qui différe peut-être de celle de Paris, nous pensons qu'il seroit impossible de mettre les Ouvrages attribués à *Confucius* en état d'être lus en Europe: tant ils sont vuides de choses, & remplis de maximes frivoles, qui engendrent un insupportable ennui pour ceux-mêmes qu'on sait s'être consacrés à des études arides, & qui marchent avec joie sur les epines dont leur carriere est parsemée.

Si, dans le cours de ces Recherches, on a constamment parlé des Chinois comme d'un peuple d'origine Scythique ou Tartare, on ver-

(c) *Non est optandum ut Jesuitæ* Mentsium *alterum Sinensium Philosophum producant; neque enim meliora dare poterunt, nec magis sana, nec magis utilia.* Gundl. Hist. Philos. Moral. cap. 5.

verra qu'il n'a point fallu faire de grands efforts pour découvrir qu'ils ont encore aujourd'hui de ſinguliers rapports avec les anciens Scythes, qui portoient auſſi dans leurs armes l'emblême ou le ſymbole du Dragon, & dont toutes les enſeignes militaires conſiſtoient en pieces d'étoffes de différentes couleurs, qui repréſentoient des Monſtres horribles. Lorſque leur Cavalerie, dit Arrien dans ſa Tactique, part au grand galop, ces enſeignes ſaiſiſſent le vent, & s'enflent comme les voiles d'un navire, d'où il réſulte un effet très-effrayant : (a) c'eſt ce qui engagea les Romains à les copier ſur des modeles qu'ils ont pu prendre dans quelque combat, comme le préſume Juſte-Lipſe dans ſon Traité de la Milice.

Nous avons auſſi démontré que la chimere du breuvage de l'immortalité, ſur laquelle les Chinois ne ſe laiſſent pas encore déſabuſer, a été jadis fort répandue parmi différents peuples d'extraction Scythique, comme on le voit par les paſſages qui ont été cités, & par ce que Platon dit d'un Médecin de la Thrace, qui étoit ſectateur de Zamolxis, ſur lequel les Anciens paroiſſent avoir eu des préjugés fort approchants de ceux que des Voyageurs ont depuis inſérés dans leurs Relations touchant le Grand-Lama.

C'eſt le ſyſtême de la transmigration des ames, qui a fait imaginer à quelques Scythes qu'on

---

(a) *Tactique*, *pag.* 80. Voyez auſſi *Suidas* ſur les enſeignes Scythiques.

qu'on peut ſe rendre immortel en un certain ſens. Mais avant que de venir au point de prendre des drogues, & d'employer ces enchantements, dont il eſt parlé dans Platon, (e) ils eurent recours à des pratiques fort auſteres, comme les Faquirs des Indes. Et là-deſſus peut-être fondé ce qu'on lit des *Pliſtes* ou des *Ctiſtes*, des *Capnobates*, des *Abioi*, & même de quelques *Seres*, que pluſieurs Ecrivains modernes ont ſouvent confondus avec les Chinois. Cependant on nous repréſente les *Seres* comme une ſociété d'hommes qui trafiquoient par échange avec une extrême bonne-foi, & chez lesquels il ne ſe commettoit jamais de vol: tandis que les Chinois ſe ſont rendus infames par la maniere frauduleuſe dont ils commercent; au point que la loi n'oſe leur confier des monnoyes d'or & d'argent; & aucun pays du monde n'eſt plus rempli de voleurs. Il n'y a que les gens de la campagne, & ceux qui cultivent la terre loin de la corruption des villes, parmi leſquels on trouve encore de la vertu & de la probité: & voilà ce que la nation offre de plus reſpectable.

Au reſte, la *Sériqüe* proprement dite eſt ce pays que nous nommons maintenant l'*Igour*, où la Religion Lamique peut avoir été répandue dans des temps très-reculés, & l'eſprit de cette Religion fut toujours favorable au Monachisme: auſſi paroît-il que les anciens Tartares étoient à peu près dans le même cas que les

---

(e) In CHARMID.

les Chinois, qui n'ont point de Clergé; & ils sont accablés de Moines; & ils sont encore accablés de Bonzesses, que l'on confond ordinairement dans les Relations avec les femmes publiques.

Quant à la communication, qu'on suppose avoir existé entre la Chine & l'Egypte, on se convaincra par la lecture de cet ouvrage que jamais supposition ne fut moins fondée. Il est étonnant d'ailleurs qu'on ne se soit point apperçu, qu'en l'an 1122 avant notre Ere les Egyptiens se servoient déja d'un caractere alphabétique, composé de vingt-cinq lettres suivant Plutarque, & seulement de vingt-deux suivant les découvertes modernes. Or c'est une absurdité bien grande de vouloir que les Egyptiens n'ayent point porté à la Chine leur Alphabet, qui étoit fort simple, & de soutenir qu'ils y ont porté leurs Hiéroglyphes employés uniquement par les Prêtres, & qui ne ressemblent point aux caracteres de la Chine, comme l'ont soutenu des Ecrivains, dont l'esprit étoit fécond en rêveries. On ne découvre d'ailleurs aucun rapport ni entre la religion de ces deux pays, ni entre les langues. Cependant les nations, qui sont sorties d'une même tige, conservent toujours dans leurs idiomes, malgré la distance des lieux, assez de mots pour qu'on puisse y reconnoître une origine commune: ainsi qu'on le voit aujourd'hui par l'Allemand, le Grec & le Latin, entre lesquels il subsiste une analogie à laquelle on ne se trompe point. Il est aisé de construire des phrases Latines où tous les mots

mots sont fonciérement les mêmes que ceux qu'employent les Allemands: & cela aussi-bien par rapport aux verbes, que par rapport aux substantifs: or une combinaison si exacte, où entrent à la fois les regles de la Grammaire, & les regles de la Syntaxe, ne sauroit jamais être l'effet du hazard.

Ceux qui ont cru approcher beaucoup plus de la vérité ou de la vrai-semblance historique, prétendent qu'il n'y a actuellement dans toute l'Asie aucun peuple qui ait la moindre conformité avec les anciens Egyptiens, si l'on en excepte les Indous. Car on ne parle pas ici des Juifs, qui ne forment pas plus un corps de nation en Asie qu'en Europe, & dont le séjour en Egypte est un fait, qui n'a jamais été révoqué en doute. Je crois & j'entrevois même qu'il s'est passé sur notre Globe des événements très-singuliers, dont nous n'avons & dont nous n'aurons jamais aucune connoissance certaine, parceque le fil de la tradition est coupé. Mais l'Histoire, dans les temps où elle est authentique, ne parle d'aucune communication réguliere & suivie entre l'Egypte & les Indes avant le régne des Ptolémées; & on verra dans la premiere section de cet ouvrage ce qu'il faut raisonnablement penser des prétendues expéditions de l'Egyptien Sésostris.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

TOME I.

PART. I.

PART. II.

TO-

TABLE DES MATIERES.

TOME II.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES EGYPTIENS

ET

LES CHINOIS.

PREMIERE PARTIE.



PREMIERE PARTIE.

SECTION I.

Discours Préliminaire.

J'examinerai, dans cet Ouvrage, en quoi les anciens Egyptiens ont reſſemblé aux Chinois modernes, & en quoi ils en ont différé.

Pour bien approfondir toutes ces choſes, j'entrerai dans de grandes diſcuſſions: car ſi l'on vouloit toujours s'en tenir aux apparences, on riſqueroit de reſter toujours dans l'illuſion.

Les conformités, qu'on croit quelquefois découvrir entre deux peuples fort éloignés, peuvent tromper extrêmement ceux qui, au lieu de faire là-deſſus des recherches, font des ſyſtêmes.

On trouvera ici un grand nombre d'Obſervations, bien propres à nous faire connoître les mœurs, les uſages, & même la conſtitution phyſique, & les maladies de deux Nations très ſingulieres à tous égards; mais qu'on connoît beaucoup moins, dans ce dix-huitiéme ſiécle que l'on ſeroit tenté de le croire. Ce qui provient des obſtacles qu'on rencontre en étu-

diant les Monumens de l'Egypte, & les Relations de la Chine, où rien n'eſt plus commun que les contradictions; & c'eſt un bonheur que les voyageurs ſe ſoient contredits eux-mêmes; ſans quoi il ne feroit pas ſi aiſé de les convaincre, qu'ils nous en ont impoſé. Ces contradictions doivent ſurtout être imputées à leur peu de capacité à décrire les arts, les métiers, la manière de ſe nourrir, & tous ces objets eſſentiels par lesquels les véritables Philoſophes cherchent à connoître les Nations.

Ce qui a paru mériter une attention particuliere, c'eſt le ſyſtême que les Egyptiens avoient formé ſur les alimens: en développant, par le ſecours de l'Hiſtoire Naturelle, toutes les parties de leur régime diététique, je me ſuis d'abord apperçu qu'on n'en avoit jamais eu la moindre connoiſſance à la Chine; de ſorte que, ſi les Chinois pratiquent aujourd'hui l'incubation artificielle des œufs; c'eſt par un pur hazard, qu'ils reſſemblent de ce côté-là aux habitans de l'ancienne Egypte, où l'incubation artificielle étoit, pour ainſi dire, liée au régime de la claſſe ſacerdotale. Mais ce qui a paru mériter une attention encore plus grande, c'eſt l'enchaînement de toutes les cauſes phyſiques & morales, qui ont tenu les ſciences & les beaux-arts dans une éternelle enfance parmi les Chinois. Quand ils parlent de leur antiquité, ils diſent que le ſecret de tailler & de polir le marbre leur eſt connu depuis plus de quatre-mille ans; & cependant ils n'ont jamais fait une belle ſtatue: il y a auſſi très-longtems ſans-doute, qu'ils manient le pinceau, ils le manient même tous les jours: cependant leurs Peintres ne me paroiſſent pas encore avoir égalé leurs Sculpteurs. Au reſte, le peu de progrès, qu'ils ont fait dans ces arts, ne les rend pas inférieurs aux autres peuples de l'Aſie méridionale & de l'Afrique; mais ce qui les rend inférieurs à tous les peuples policés, c'eſt leur ignorance dans l'Aſtronomie. Les Japonois, les Indous,

dous, les Perfans & les Turcs font au moins des Almanachs fans le fecours des Etrangers : mais les Chinois, qui croyent avoir obfervé les aftres depuis tant de fiécles, ne font pas encore de nos jours en état de compofer un bon Almanach. Ce qu'il y a de trifte, c'eft qu'il leur eft fouvent arrivé, & qu'il leur arrivera probablement encore fort fouvent, de faire, par une fauffe intercalation, l'année de treize mois, lorsqu'elle devoit être de douze. On en eut un exemple mémorable en 1670, & perfonne dans toute l'étendue de l'Empire, ne s'apperçut de l'erreur, hormis quelques Européens, qui fe trouvoient à Pékin par hazard, & qui y acquirent la réputation d'être de grands Philofophes ; parce qu'ils prouvérent fi clairement, qu'il s'étoit gliffé dans l'année courante un mois furnuméraire, qu'on fe détermina à le retrancher, & à punir du dernier fupplice le malheureux calculateur, qui avoit inféré cette petite faute dans fes Ephémérides; c'étoit joindre la cruauté la plus atroce à l'ignorance la plus groffiere. Car enfin un Aftrologue, qui avoit fait l'année de treize mois, ne méritoit pas d'avoir la tête coupée. La nouvelle édition de quarante-cinq-mille *Tangfio*, ou Calendriers plus correćts, dont on envoya trois-mille dans chaque Province, fuffifoit pour réparer le mal autant qu'il pouvoit l'être.

Il y avoit plus de deux-cents ans alors, que des hommes, qu'on a pris pour des Arabes, & qui n'étoient tout au plus que des Mahométans nés à la Chine, rempliffoient le Tribunal des Mathématiques, fi l'on peut donner ce nom à une efpèce d'Académie compofée de Mahométans. Cependant les Chinois, malgré leur infupportable orgueil, s'étoient adreffés à ces prétendus Arabes pour obtenir d'eux des Calendriers; fans quoi ils n'euffent pas fçu, à 29 ou 30 jours près, quand ils avoient le nouvel an ou la fête des lanternes, & ils ne le

ſauroient pas encore, s'ils ne payoient un Jéſuite Allemand, nommé Hallerſtein, qui calcule pour eux, qui leur prédit les éclipſes, & qui eſt enfin Préſident de ce Tribunal des Mathématiques, où depuis l'expulſion des Tartares Mongols, on n'a pas vu d'Aſſeſſeur en état de comprendre une propoſition d'Euclide.

On dira qu'il eſt étonnant, que le P. Verbieſt, qui a occupé il y a ſi longtemps le même emploi qu'occupe aujourd'hui le P. Hallerſtein, n'ait pu inſtruire quelques jeunes Chinois au moins dans les premiers élémens de l'Aſtronomie. Mais il faut que cela ne ſoit pas ſi aiſé qu'on ſe l'imagine, ni peut-être même poſſible. Je ſai qu'on a ſoupçonné les Jéſuites d'entretenir les Chinois dans leur ignorance, pour perpétuer leur crédit à la Cour de Pékin: mais la vérité eſt, que le P. Verbieſt n'avoit point préciſément toute l'habileté qu'on lui ſuppoſe; puiſqu'il s'eſt trompé en prenant la latitude de Pékin, & cette erreur a été inſérée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, où il a bien fallu la corriger depuis.

Il faut obſerver ici, que le P, Gaubil a fait de grands efforts pour convaincre les Savans de l'Europe, que les anciens Chinois étoient très-éclairés; mais que leurs deſcendans inſenſiblement abrutis, ſont tombés dans la nuit de l'ignorance (*a*); ce qui eſt non ſeulement faux, mais même impoſſible. Si les Aſtronomes, qui vivoient ſous la Dynaſtie des *Hans*, euſſent déterminé dans leurs écrits la véritable figure de la Terre, nous ne verrions point quelques années après, d'autres Aſtronomes Chinois, qui

(*a*) *Hiſtoire abrégée de l'Aſtronomie Chinoiſe.* Tom. II. pag 2. & ſuivantes.

qui devoient avoir ces écrits-là fous les yeux, foutenir opiniâtrément que la Terre eft carrée: auffi en 1505 n'avoient-ils aucune idée ni de la longitude, ni de la latitude des villes de leur pays: car quand on fait la Terre carrée, on fe perd dans tant d'abfurdités, qu'il ne feroit pas aifé de les compter toutes.

C'eft réellement fe moquer du monde, de vouloir qu'un tel peuple ait été en état d'écrire fes Annales l'aftrolabe à la main, & de vérifier, comme difent des Enthoufiaftes, l'hiftoire de la Terre par l'hiftoire du Ciel.

Sous la Dynaftie des Mongols, il paffa à la Chine quelques Savans de Balk, que l'on y appella pour faire des Almanachs, tout comme les Jéfuites y ont été appellés de nos jours pour le même objet: or ce font ces Savans-là, qui ont vraifemblablement calculé après coup quelques obfervations & quelques éclipfes, que les Chinois ont inférées dans les nouvelles éditions de leurs livres; car on n'ignore pas qu'ils font fouvent obligés de faire de nouvelles éditions à caufe de la mauvaife qualité du papier qu'ils employent, & qui fe gâte encore plutôt fous leur climat qu'en Europe, quelque précaution qu'ils prennent de le mufquer pour en éloigner les teignes & les vers. Mais foit que les Chinois n'ayent pas compris les calculs qu'on avoit faits pour eux, foit qu'ils les ayent mal traduits, il eft certain que la plûpart des éclipfes fe font trouvées fauffes; & on fait que Mr. Caffini, en examinant l'obfervation d'un folftice d'hiver, très-célèbre dans les Faftes de la Chine, y a découvert une erreur de plus de quatre-cents-quatre-vingt-dix-fept ans (*b*).

Ce

(*b*) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.* Tom. VIII.

Ce ſont ces mêmes hommes de la Bactriane, dont je viens de parler, qui ont indubitablement fabriqué pour les Chinois quelques inſtrumens & des globes, dont les Chinois n'ont jamais été en état de ſe ſervir; & loin que ces ſecours ayent contribué à les inſtruire, ils n'ont contribué qu'à les précipiter dans l'erreur la plus ſinguliere dont on ait jamais ouï parler chez aucun peuple du Monde: j'expliquerai plus amplement tout ceci dans une autre Section, où en parlant de l'Architecture, je ferai mention des prétendus Obſervatoires de Pékin & de Nankin.

Il ſeroit à ſouhaiter ſans doute, que l'opinion la plus commune qu'on a des Chinois en Europe, fût bien fondée: on croit que n'ayant pu réuſſir dans les Sciences qui dépendent immédiatement du génie, ils ont dirigé tous leurs efforts vers une Science qui dépend uniquement de la raiſon, c'eſt-à-dire, la Morale: on oſe nous aſſurer qu'ils ont porté la Morale à un dégré de perfection où il n'a jamais été poſſible d'atteindre en Europe: mais je ſuis fâché de n'avoir pu découvrir, après tant de recherches, la moindre trace de cette Philoſophie ſi ſublime; & cependant je ne crois pas avoir manqué abſolument de pénétration en un point ſi eſſentiel.

Ce n'eſt point dans le meurtre des enfans, tel qu'on le voit commettre tous les jours dans toutes les villes de la Chine depuis Canton juſqu'à Pékin, que peuvent conſiſter les progrès de la Morale: ils ne conſiſtent pas non plus dans la fureur de châtrer des milliers de garçons par an, ce qui révolta même, au tems de la conquête, les Tartares *Mandhuis*, que nous nommons aſſez improprement *Mantcheoux*. Il eſt bien certain, ſans parler ici de la polygamie, qu'on ne découvre point les véritables notions du Droit naturel dans l'eſclavage domeſtique, tel qu'il eſt établi à la Chine, où l'on réduit tant d'hommes nés libres à la condition des bêtes: car

car les Chinois peuvent, tout comme les Negres, vendre leurs enfans; & jamais leurs Législateurs n'ont eu la moindre idée des bornes du pouvoir paternel: on verra, à la vérité, dans le cours de cet Ouvrage, que c'eft là un écueil qu'aucun Législateur de l'Antiquité n'a *fçu* éviter: mais il s'en faut de beaucoup que l'erreur générale des Législateurs de l'Antiquité puiffe juftifier les Chinois, qu'on ne doit, par conféquent, pas comparer aux peuples de l'Europe, qui ont détruit chez eux l'efclavage & découvert les véritables bornes du pouvoir paternel: ce qui eft le chef-d'œuvre de la législation.

Il ne refte donc après tout ceci que l'extrême bonne-foi des marchands Chinois, qui font affurément de grands Moraliftes; puifqu'ils écrivent à l'entrée de toutes leurs boutiques Pou-Hou, c'eft à dire: *ici on ne trompe perfonne.* Ce qu'ils n'auroient point penfé à écrire, s'ils n'avoient été très-réfolus d'avance de tromper tout le monde: auffi les enfans mêmes favent, qu'ils ont de fauffes aûnes & qu'ils ont encore de fauffes balances: fi on les leur ôtoit aujourd'hui, ils en feroient demain de nouvelles. On n'a pu jufqu'à préfent concevoir en Europe pourquoi les marchands de la Chine font fi fripons, ni pourquoi il y a un nombre fi prodigieux de voleurs, qui dévaftent de tems en tems les Provinces: cependant ces chofes, qu'on croiroit avoir entre elles le rapport le plus intime, proviennent de caufes différentes.

Quant aux Lettrés de ce pays-là, il doit paroître un peu étrange qu'ils fe laiffent croître les ongles, de peur qu'on ne les prenne pour des Laboureurs: cependant ils ne font pas affez favans à beaucoup près, pour vouloir être fi nobles. Seroit-ce bien dans les vrais principes de la Morale qu'ils auroient trouvé que la Terre déshonore ceux qui la cultivent? On dira que ceci contrafte extrêmement

avec cette cérémonie où l'Empéreur laboure lui-même: oui sans-doute cela contraste aux yeux des Européens, qui ont une idée très-fausse de cette cérémonie-là. Par tout où l'Empéreur de la Chine passe, il faut bien, sous peine de mort, se renfermer dans sa maison, de peur de le voir; & cette défense ne se leve pas, comme on l'a cru, le jour du labourage, où l'on étale, en présence de quelques Courtisans, tant de faste; on y dore tellement les cornes des bœufs & la flêche de la charrue, que cet appareil est encore au nombre des causes qui déterminent les Lettrés, ou ceux qu'on appelle ainsi, à ne se pas couper les ongles. Quand ensuite de tels hommes parlent de défricher les terres, on n'a nulle confiance en leurs maximes: aussi y a-t-il à la Chine bien des terres incultes, qui ne seront défrichées de longtems; & c'est une fureur des faiseurs de Relations, de vouloir qu'il n'y ait pas dans toute l'étendue de cet Empire, un pouce de terrein, qui ne soit mis en valeur; tandis que dans l'intérieur des Provinces il n'y a presque aucune ombre de culture; ce qui produit ces famines si fréquentes & ces malheurs dont je parlerai: car il ne s'agit pas du tout, dans cet Ouvrage, de l'opinion que quelques Européens ont de la Chine; mais il s'agit d'y citer des faits.

D'un autre côté les Lettrés sont assez généralement soupçonnés d'avoir supposé des histoires & des livres, même sous le nom de Confucius, auquel on attribue des écrits qu'il n'a pu lire: & il faut bien croire pour son honneur, que le *Tchun-Sieou* ou le *Printems & l'Automne*, qu'on lui a attribué n'est pas de lui. C'est une misérable petite Chronique des Rois de *Lou*; où on ne doit chercher ni l'esprit philosophique, ni le style, ni la manière des grands Historiens Grecs ou Latins, ni même de nos grands Historiens modernes: il n'y a rien de tout cela. Je ne dis point que ce seroit un crime de supposer un

Trai

Traité de Morale ſous le nom de Socrate ou de Théophraſte : car ſi les maximes en ſont bonnes, il importe très-peu de ſavoir qui les a dictées. Mais il n'en eſt pas ainſi des Monumens hiſtoriques ; ceux qui les altérent, ſont auſſi coupables que s'ils altéroient un tître.

Au reſte, ce n'eſt point mon idée de vouloir inſinuer ici avec quelques Savans, que toutes les Annales de la Chine antérieures à notre Ere, ſont des piéces fabriquées. J'oſe même mettre en fait qu'on raiſonne très-mal lorſqu'on dit que les Hiſtoriens de la Chine ont été des menteurs, parce que les Aſtronomes de la Chine ont été des ignorants, qui ont fait leurs preuves ; puiſqu'une Hiſtoire, quelle qu'elle ſoit, n'a pas beſoin d'être vérifiée par des Obſervations aſtronomiques : j'oſe encore mettre en fait, que les Obſervations peuvent être fauſſes, ſans que l'Hiſtoire où on les a inſérées, ceſſe d'être véritable. Mézerai, qui étoit verſé à peu-près dans ces matières autant que les Chinois le ſont, a décrit une éclipſe, laquelle a été examinée de nos jours, & il s'eſt trouvé qu'elle n'a pu arriver de la manière dont elle eſt décrite. D'où il réſulte que Mézerai s'eſt trompé uniquement touchant cette éclipſe-là : car on ſait bien que les autres faits, qu'il rapporte, ſont à peu près vrais. Ainſi cette méthode, qu'on a cru ſi propre à nous conduire à l'évidence, n'eſt propre qu'à nous jetter dans l'incertitude : car dans quelle incertitude ne tomberions-nous point, ſi nous voulions faire dépendre la vérité d'un fait hiſtorique de l'habileté plus ou moins grande d'un Aſtronome, & ſurtout d'un Aſtronome Chinois ?

Ce n'eſt donc point parce que les Annales de la Chine contiennent des Obſervations très-mal faites, qu'on peut abſolument ſuſpecter le témoignage des Hiſtoriens. Mais il y a un autre point bien plus eſſentiel, ſur lequel il n'eſt pas également faci-

lede les excuſer. Tout ce qu'ils diſent, par exemple. du développement des Arts & des Métiers eſt aſſurément un amas groſſier de fictions. Dans ces Hiſtoriens toutes les découvertes ſe font comme par enchantement, & ſe ſuccédent avec une rapidité inconcevable: ce qu'il y a de pis, c'eſt que toutes ces découvertes ſont encore attribuées à des Princes: tandis que nous ſavons que les Princes ne font jamais de découvertes ou que très rarement. C'eſt l'Empéreur *Fo-bi*, qui invente l'Almanach & les filets à pêcher, qu'il eût été plus raiſonnable de faire inventer par un Aſtrologue & par un Pêcheur. C'eſt l'Empéreur *Chung-nung*, qui invente toute la Médecine: en un jour il apprend les caractères de ſoixante plantes venimeuſes, & en un jour il apprend les vertus de ſoixante plantes médicinales; tandis que les Chinois n'ont pas encore aujourd'hui la moindre idée d'un vrai ſyſtême de Botanique. C'eſt enfin l'Empéreur *Hoangti*, qui invente l'art de filer la laine, & c'eſt l'Impératrice ſa femme, qui invente l'art de filer la ſoie: enſuite cet homme découvre en moins d'un inſtant tous les procédés de la Métallurgie; ce qui a donné lieu à l'exagérateur Martini d'en faire un Alchymiſte: mais c'eſt là une particularité que j'examinerai ailleurs dans un article ſéparé. dont le but eſt de rechercher pourquoi les Egyptiens & les Chinois ont été également accuſés d'avoir travaillé à l'Alchymie, quelque peu croyable que cela paroiſſe. Au reſte, on voit par tout ceci. que l'on a dû faire à la Chine, en un laps de trois ou quatre ſiécles. plus de découvertes que les hommes n'en ont pu faire naturellement en trois ou quatre-mille ans; ce qui eſt auſſi faux, que cela eſt abſurde.

Il y a. comme on ſait, dans ce pays-là des ſectateurs de *Laokium*, que les Jéſuites ont eu tort d'accuſer d'être à la fois athées, ſorciers & idolâtres: or ces ſectateurs de *Laokium* ſont fort portés à ad-

à admettre une longue ſuite de ſiécles antérieurs à Fo-hi, ſoit qu'ils ayent conſidéré que les inventions rélatives aux Arts & aux Métiers, ne ſauroient être renfermées dans un cercle ſi étroit, ſoit qu'ils ayent quelque penchant pour le ſyſtême de la transmigration des ames: car je trouve que tous les peuples, qui croyent la transmigration des ames, font le monde beaucoup plus ancien que ceux qui ne la croyent pas, comme on le voit par la prodigieuſe période des Thibetains & des Indous, qu'on ſoupçonne avoir été portée à la Chine, où elle a donné lieu d'imaginer ce que le Prince Ulug Beig, neveu de l'Empéreur Tamerlan, appelle l'*Epoque du Chatai*; & on ſait que cette époque, encore ſuivie aujourd'hui, remonte à plus de quatre-vingt-huit millions d'années avant notre Ere (*c*). En Europe on dit qu'il faut être fou, pour adopter une telle période, & les *Fo-ſchang* diſent à leur tour, qu'il faut être fou pour la rejetter.

Il me paroît plus que probable, que les Chinois ont été réunis en un corps de nation pendant pluſieurs ſiécles, ſans ſavoir écrire; de ſorte que, quand ils parvinrent au point de ſavoir écrire, on avoit oublié entiérement le nom de ceux qui firent les premieres découvertes dans les Arts. Cependant pour ne pas laiſſer à cet égard de vuide dans les Annales, on les a remplies de fables puériles de la force de celles dont j'ai rendu compte; & ſi l'on y a choiſi les Empéreurs pour leur attribuer toutes les inventions, cela provient des idées ſerviles que les hommes puiſent dans l'eſclavage: car c'eſt le propre des eſclaves de prêter à leurs maîtres mille fois plus de lumiéres qu'ils n'en ont.

Tout

(*c*) *Epochæ celebriores Chataiorum.* pag. 50. in 4to édition de Londres.

Tout ce qu'on peut dire avec vérité, c'eſt que les Chinois ſont un peuple extrêmement ancien : leur langue & leur manière d'écrire le démontrent beaucoup mieux que les Annales de *Semat-tſien*, qui eſt comme l'Hérodote de la Chine, & qui le premier remua, dit-on, les cendres de cet incendie des livres, excité, comme l'on croit, par l'Empéreur *Dzin-ſchi chuan-di.* Mr. Fourmont prétend, que ce Prince n'a pu, par un tel moyen, détruire toutes les copies d'un Ouvrage; & il cite, pour le prouver, l'exemple du Thalmud, qu'il ne fut pas poſſible, ſelon lui, d'anéantir au tems de cette odieuſe perſécution, qui a beaucoup affermi les Juifs dans leur croyance, comme cela étoit fort naturel. Mais Mr. Fourmont ne devoit pas citer un tel exemple, ni comparer entre elles des choſes, qui ne ſont nullement comparables. Le comble de l'extravagance étoit de vouloir anéantir des livres répandus parmi des hommes, qui ſont à leur tour répandus ſur tout le Globe : quand on perſécutoit les Juifs en Europe à cauſe de leur Thalmud, on ne les perſécutoit pas en Aſie, ni en Afrique, à cauſe de leur Thalmud, ou de ce monſtrueux recueil d'abſurdités qu'on appelle de ce nom. Mais il n'en eſt pas ainſi des Chinois, qui étoient tous tombés ſous le joug d'un ſeul Prince, bien plus deſpotique que ne le fut jamais Tibere, qui parvint néanmoins à détruire dans toute l'étendue de l'Empire Romain, les Annales de Crémutius Cordus: & quoiqu'en diſent Tacite & Dion, il eſt bien certain qu'aucun exemplaire n'en eſt parvenu juſqu'à nous.

Quant à ceux, qui doutent de l'incendie des livres Chinois, ou qui le nient ouvertement: voici ſur quoi ils ſe fondent. Ce prétendu malheur eſt, ſuivant eux, une fable inventée par les Lettrés, qui ont tâché par là d'excuſer le déſordre affreux qui régne dans l'Hiſtoire de leurs premieres Dynaſties, qui ſont plus obſcures que les ténebres mêmes. Cepen-

pendant on défie ces Lettrés de pouvoir reproduire un ſeul Ouvrage, qui traite de l'Architecture, de la Médecine, de l'Aſtronomie, du Labourage, & qui ſoit indubitablement antérieur à l'an trois-cent avant notre Ere: tandis qu'ils avouent eux-mêmes que l'Empéreur *Schi-chuan-di* ne fit brûler aucun livre écrit ſur toutes ces matières-là. Il faut convenir que cette difficulté eſt telle qu'on ne pourra jamais la réſoudre, ſi l'on ne fait à la Chine même des recherches dans des vues bien différentes de celles qu'ont eu les Miſſionnaires, qui ont dit beaucoup de choſes qu'on a trop légérement crues.

J'ai parlé vaguement de l'origine des Chinois, dans un tems où il ne m'étoit pas poſſible d'avoir la moindre connoiſſance de quelque expérience faite avec le baromètre ſur la hauteur du terrain habitable de la Tartarie Orientale: maintenant je parlerai d'après des expériences. On a donc porté des baromètres dans quelques cantons occupés par les Mongales, & on a vu avec la plus grande ſurpriſe, que le Mercure y deſcendoit auſſi bas, qu'il deſcend ſur les plus hautes pointes des Alpes (*d*): cependant on n'a pas meſuré vers les ſources de l'*Orka* & du *Sélinga*, où il y a encore infiniment plus de convexité & on ſait à n'en pas douter, qu'on y trouve des habitations humaines. Que les Chinois ſoient venus de ces hauteurs-là, c'eſt, ſelon moi, un fait inconteſtable; & comme ils ont pénétré dans la Chine par le milieu de la ligne, que décrit aujourd'hui la grande Muraille ou le *Van-ly-crin*, il a dû arriver par là néceſſairement, que les Provinces Septentrionales de leur Empire ſe

(*d*) *Novi Comment. Acad. Scient. Petropolitanæ.* Tom. VI. ad an. 1756. & 1757.

se sont policées avant les Provinces méridionales. Et voilà ce qui est attesté par tous leurs Monumens, & par le nom même, qu'ils donnent encore de nos jours aux habitans des Provinces méridionales: lors-qu'ils veulent les injurier, ils les nomment *Man-dzy*, ce qui signifie les *Barbares du Midi* (*e*). Parce que la vie sociale commença vers le Nord, & que quelques-unes de leurs Hordes, qui coururent d'abord au-delà du *Choang-cho* ou du Fleuve Jaune, y conservérent plus longtems les mœurs féroces de la vie pastorale, qu'elles avoient apportées de la Tartarie, le vrai pays des peuples Bergers: il y en a toujours eu là, & il y en aura probablement toujours.

On voit donc que les choses sont ici dans un ordre naturel, qui n'a pas été interrompu ou dérangé par l'arrivée de quelque peuple étranger, qui n'eût point suivi, dans sa transmigration & ses établissemens, la pente du terrein.

Quant à l'Histoire de l'Egypte, elle ne seroit ni si obscure, ni si confuse, si elle n'avoit été prodigieusement embrouillée par les Chronologistes modernes, qui ont eu la prévention presque inconcevable de vouloir ajuster les Annales des Egyptiens avec l'Histoire des Juifs; & quand ils n'ont pu y réussir par une formule de calculs, ils en ont imaginé une autre: de sorte qu'on compte aujourd'hui cent-dix-sept différents systêmes de Chronologie, d'où il résulte précisément, comme l'on voit, que nous n'avons plus aucune Chronologie; & il faudra bien qu'un jour des Ecrivains philosophes prennent la place de tous ces vains calculateurs, qui n'étant

(*e*) *Quæstiones Petropolitanæ de Nominibus Imperii Shinarum.* p. 35. Gottingæ 1770.

tant jamais d'accord entr'eux, ni avec eux-mêmes, ont répandu partout les ténébres, & fait resſembler la vérité au menſonge.

Le P. Petau oſoit bien ſoutenir, que toutes les Dynaſties de l'Egypte ſont fabuleuſes (*f*); tandis que d'un autre côté il dévoroit les abſurdités les plus monſtrueuſes, débitées par Ctéſias, comme Saturne a dévoré les pierres.

Si vous interrogez Marsham, Pezron, Fourmont & Jackſon, ils vous diront que ces Dynaſties ne ſont point fabuleuſes à beaucoup près, & que le Jéſuite Petau n'y comprenoit rien; mais ils veulent auſſi qu'on leur accorde qu'il y a eu quatre ou cinq Rois à la fois en Egypte, & cet arrangement inconnu à toute l'Antiquité, leur paroît ſi vrai & ſi raiſonnable, qu'ils ne ſoupçonnent pas même qu'on puiſſe là deſſus propoſer des difficultés. Mais malheureuſement on a découvert de nos jours, que l'Egypte eſt un pays beaucoup plus petit qu'on ne l'avoit jamais cru, & à peu près une fois plus petit, que M. le Comte de Caylus lui-même ne ſe l'imaginoit; de ſorte que quatre ou cinq Rois à la fois ont dû y être très mal à leur aiſe. On a placé un de ces prétendus Royaumes dans l'iſle Eléphantine; parce que l'on a été aſſez ignorant dans la Géographie, pour ſe perſuader qu'elle eſt d'une étendue prodigieuſe. Voici ce qu'en rapporte un François, nommé d'Origny, qui a débité tant de fables ſur l'Hiſtoire ancienne: *la ville d'Eléphantine étoit conſtruite*, dit-il, *dans une très-grande iſle, que le Nil forme peu au-deſſous des Cataractes* (*g*).

Or

(*f*) *Dynaſtias iſtas confictas & ridiculas eſſe, temporum longinquitas oſtendit.* De Doct. temporum Lib. 9.

(*g*) *Chronologie du grand Empire des Egyptiens.* T. I. p. 178. Paris 1765.

Or cette Iſle peut avoir quatre-cents toiſes en largeur & huit-cents toiſes en longueur. Ainſi le Royaume, qu'on y met, reſſemble beaucoup au Royaume d'Yvetot.

Je ſupplie le lecteur de voir la Carte de l'ancienne Egypte, dreſſée par M. d'Anville, qui donne encore moins d'étendue à cet îlot, que je ne lui en accorde ici (*b*). Il ne faut donc point s'arrêter plus longtems à des chimeres ſi révoltantes, & d'autant plus que je tâcherai d'expliquer dans la ſuite, ce que ce peut avoir été que cette Dynaſtie des Rois Eléphantins. De tous les Chronologiſtes, qu'on vient de nommer, il n'y a que l'Anglois Jackſon, qui ſe ſoit apperçu que les Pharaons n'ont réſidé qu'à Thébes ou à Memphis, & non dans des bourgades, & dans des villages,

Ce qu'il y a d'aſſez certain, c'eſt qu'on trouve qu'à peu près deux-mille ans avant notre Ere, les Egyptiens gravoient déjà ſur presque toutes les eſpeces de pierres fines : or il n'y a point d'apparance qu'on ait jamais réfléchi ſérieuſement au tems qui a dû s'écouler pour que les hommes ſoient parvenus à ce point dans un art qui ne tient à aucun beſoin de la vie, mais ſimplement au luxe. Bochart croyoit avoir découvert après bien des recherches, que l'on a commencé vers ce tems à ſe ſervir du *ſchamir*, qui eſt, ſelon lui, l'éméril: mais il y a bien de l'apparence que le *ſchamir* eſt la pierre-ponce, qu'on employe à polir le marbre & les autres minéraux de ce genre ; mais qu'on n'employe point pour graver. Il a fallu faire bien des expériences, tantôt malheureuſes, tantôt inutiles, avant que de parvenir à connoître les propriétés de l'éméril, de la

(*b*) Cette Carte eſt à la tête de ſes *Mémoires ſur l'Egypte ancienne & moderne*, imprimés au Louvre en 1766.

la pierre Naxienne & de la poudre de diamant; car c'eſt une erreur de dire que les Anciens n'ont fait aucun uſage de la poudre de diamant; puiſque Pline en parle en termes non équivoques. Enſuite il a fallu faire encore bien des eſſais pour inventer cette machine qu'on nomme le *touret*, & ſans laquelle on ne ſauroit tracer des figures & des caractères ſur des matières ſi dures: on peut bien, ſans le touret, y creuſer, comme les Péruviens creuſoient dans les émeraudes; mais cette pratique n'a aucun rapport à la gravure proprement dite, dans laquelle il faut ſe ſervir de ſcies & de bouterolles, dont on reconnoît les traces ſur les antiques Egyptiens, comme Natter en convient lui-même (i). On reconnoît auſſi très-bien ſur l'obéliſque de la Matarie, les traces de cet inſtrument, que les Sculpteurs Grecs nommoient *teretron*, & que nous appellons *trépan:* c'eſt une eſpèce de foret, dont la pointe doit être faite d'un acier extrêmement fin; ſans quoi il s'émoufferoit au premier effort ſur le granit. Ainſi toutes les pratiques les plus difficiles de la Métallurgie ont dû néceſſairement précéder dans l'ordre des tems l'érection des Obéliſques: j'avoue que les Egyptiens ont élevé ces Monumens avec beaucoup moins de difficultés qu'on n'en rencontra à Rome, où le Pape Sixte V. eut la foibleſſe de faire exorciſer ces groſſes pierres en plein jour par un Evêque. Mais en revanche les Egyptiens ont eu bien d'autres obſtacles à ſurmonter, dans la coupe & dans la deſcente de la carriere, que Fontana dans l'érection.

On fera accroire à des enfans, que ce peuple dé-

(i) Voyez ſon *Traité de la maniere de graver en pierres fines*, de l'édition in folio.

débuta par de tels ouvrages au sortir de la vie sauvage; mais des hommes raisonnables concevront, que les siécles ont dû s'écouler sur les siécles, avant que les Egyptiens ayent eu assez de confiance dans leurs instrumens & leurs machines, pour penser seulement à tailler de semblables aiguilles, qui ne leur servoient pas de gnomons, comme quelques Ecrivains modernes se le sont mis très-mal à propos dans l'esprit.

Il paroît que les erreurs, où l'on est tombé au sujet du dévéloppement des Arts, ont leur source dans un passage de Varron, qui dit de la manière la plus positive, que dans la Grece tous les Arts furent inventés en un laps de mille ans (*k*). Mais au lieu de copier en cela Varron, on auroit dû le corriger: car cet homme n'a jamais dit une chose plus manifestement fausse; puisque les Grecs n'inventérent pas les Arts. Ils allérent les chercher, ou on les leur apporta: si malgré toute la fécondité de leur génie & toute l'excellence de leurs organes, ils étoient restés confinés dans leur pays, sans avoir aucune communication avec l'Egypte & la Phénicie, mille ans ne leur auroient pas suffi pour inventer l'Alphabet, qu'on leur apporta en un jour; & c'étoit là un grand hazard, dont-il ne faut pas faire une regle.

Au reste, ne prêtons pas à Varron, comme à M. Goguet, la ridicule idée d'avoir voulu abréger les tems; puisqu'il convient lui-même ailleurs, que les hommes ont dû persister dans la vie sauvage pendant un nombre d'années effroyable, *immani annorum numero*. Ainsi il ne s'est trompé que par rapport aux progrès des Sciences, qu'il croyoit être

(*k*) *De Re Rustica.* Lib. III. pag. 51.

être très rapides, & qui ſont très lents. Si l'on en vouloit un exemple, on pourroit citer la découverte de la durée de l'année tropique, qui a dû intéreſſer tous les peuples policés du monde: il paroît au premier regard qu'une telle découverte pourroit ſe faire en trois ou quatre ans: cependant elle ne s'eſt faite que de nos jours: les Prêtres de Thébes & d'Héliopolis, qui croyoient l'avoir trouvée, ſe trompoient de pluſieurs minutes, comme on le voit par le défaut de l'année Julienne.

Mais, dit-on, les Egyptiens n'ont pu ſe former de bonne heure en corps de nation, à cauſe des débordemens réguliers du Nil. A cela on peut répondre que ceux, qui font de telles objections, n'ont jamais eu la moindre connoiſſance du local ou de la partie topographique: car enfin il eſt ſûr, qu'il a fallu entreprendre des travaux mille fois plus grands, & mille fois plus pénibles pour garantir Babylone de l'inondation, que pour garantir Thébes: cependant des Savans, qui s'intéreſſent beaucoup en faveur des Chaldéens, dont ils ne connoiſſent pas un ſeul Monument, voudroient bien faire remonter l'origine de Babylone aux ſiécles les plus reculés. Tous les vains raiſonnemens qu'on a hazardés à cet égard, proviennent de ce qu'on croit aſſez généralement que la baſſe Egypte a été peuplée & policée avant la Thébaïde: mais c'eſt tout le contraire: les Egyptiens ſont deſcendus des hauteurs de l'Ethiopie; de ſorte qu'ils ont commencé à ſe fixer au-deſſous des Cataractes: auſſi leurs premiers Rois ont-ils réſidé à Thébes, & non pas à Memphis, comme cela eſt démontré par le canon d'Eratoſthene & par tous les catalogues des Dynaſties. Or il n'a jamais été queſtion de faire de grands canaux pour fertiliſer la Thébaïde ſupérieure: on n'y trouvoit qu'une ſeule dérivation du Nil, qui alloit juſqu'à *Hieracon-polis* ou la ville des éperviers. C'eſt au-deſſous de

de Thébes que commençoient tous les grands canaux. Quand on n'a pas fait une étude particulière de la Géographie, on ne sauroit voir fort clair dans l'Histoire ancienne.

J'avoue que je ne conçois pas comment il a pu tomber dans l'esprit du P. Kircher & de M. Huët de faire aller une Colonie Egyptienne à la Chine, malgré le silence de tous les Historiens & de tous les Monumens de l'Antiquité. Ces visions, dont on n'auroit pas dû se ressouvenir, ont trouvé de nos jours des défenseurs, qui ont proposé là-dessus des conjectures & des systêmes rares par leur ridicule. On a même été jusqu'au point de prétendre, que les Lettres Phéniciennes & les Caracteres radicaux de la Chine ont une conformité bien marquée: mais c'est là une chose si vaine, qu'aucun véritable Savant ne s'en occupe, & surtout depuis l'avanture singuliere, arrivé à un Anglois, nommé Needham, & à un Professeur en Langue Chinoise. On envoya, il y a quelques années, de Turin à Rome le dessin d'un buste d'Isis, haut de deux pieds; & qu'on disoit être très-ancien: il portoit sur le front, sur les joues & la poitrine, trente-deux caractères fort baroques: là-dessus le Professeur dont je parle, décida hardiment, que ces caractères, quoique gravés sur un antique Egyptien, n'en étoient pas moins Chinois; & il tâcha de le prouver par des extraits d'un Vocabulaire apporté de Canton à la Bibliotheque du Vatican. M Needham, qui voyageoit alors en Italie, y apprit cette prétendue découverte, & fut assez inconsidéré pour la publier dans toute l'Europe. Aujourd'hui on sait que ce buste d'Isis, qu'on avoit cru si ancien, a été fait il n'y a pas longtems dans le Piémont, & même qu'il a été fait d'une pierre noirâtre, fort commune dan ce pays-là (*l*) Le

(*l*) M. l'Abbé de Guasco fait aussi mention de tout ceci dans

Le Sculpteur a gravé de caprice ces trente-deux caractères qui ne ſignifient rien du tout. Quoique je n'approuve pas ces fraudes trop communes parmi les Artiſtes d'Italie, & qui rendront un jour ſuſpects les Monumens les plus authentiques, je dois néanmoins avouer qu'il eût été difficile de mortifier davantage l'orgueil d'un Profeſſeur en Langue Chinoiſe à Rome, & qui auroit dû ſavoir que les Chinois, auxquels on a montré de véritables Inſcriptions hiéroglyphiques, n'en ont pu déchiffrer un ſeul mot. Ils ont été bien éloignés de ſavoir ce que c'eſt que le cercle aîlé, le ſigne de l'Agathodémon, & ſurtout la croix à anſe, qui eſt répétée mille & mille fois ſur les Obéliſques, les Canopes, les Garnitures des Momies, & enfin ſur tous les Monumens de l'Egypte.

Nos Antiquaires d'Europe ont auſſi été extrêmement embarraſſés au ſujet de cette croix à anſe. Il n'y a pas longtemps que M. Clayton, Evêque de Clogher, ſoutenoit que c'eſt un Inſtrument à planter des laitues : le P. Kircner en faiſoit le Créateur, Dom Martin en faiſoit un Van, & le fameux Herwart en faiſoit la Bouſſole (*m*). Il eſt vrai qu'il citoit encore d'autres preuves : car il croyoit avoir découvert dans Plutarque, que les Egyptiens ont eu de petites ſtatues de fer & d'aimant, qui repréſentoient les os de Typhon & d'Orus, auxquelles on a ſuppoſé ſans la moindre preuve, que les Prêtres faiſoient rendre un culte (*n*): tout comme l'on a vu des Navigateurs Chinois offrir des ſacrifices à la

dans ſon Ouvrage intitulé *de l'uſage des ſtatues chez les Anciens.* Pag. 296. in 4to à Bruxelles 1768.

(*m*) *Théologie Payenne*. Part. I. pag. 11.

(*n*) Pour prouver qu'on rendoit un culte à ces figures, on cite ces vers de Claudien,

la Bouſſole au fort de la tempête; parce qu'ils ſont infiniment plus verſés dans les pratiques de la ſuperſtition, que dans les élémens du pilotage.

Aujourd'hui il n'y a pas de Savant qui ne ſache, que cette célebre croix à anſe, qui reparoît tant de fois dans les Hiéroglyphes, eſt une repréſentation fort voilée de la partie génitale de l'homme: c'eſt enfin le *Phallus*; de ſorte qu'on ne peut preſque réfléchir ſérieuſement à la prodigieuſe bévue d'Herwart: car il y a, comme l'on voit, une diſtance asſez grande du *Phallus* à la Bouſſole. Je m'étonne même, qu'il ne ſe ſoit pas apperçu que ce ſigne, ſoit ſimple, ſoit compoſé, eſt tourné en tout ſens ſur les Obéliſques, & vers tous les points cardinaux du Monde: lorſqu'on le voit ſuſpendu au cou des figures, alors ſon extrémité regarde la terre, préciſément comme les Indous portent aujourd'hui ſur la poitrine le *Lingam*, qu'on ſait être une repréſentation du même objet; mais beaucoup moins voilée; & cependant ce n'eſt point, comme le diſent ridiculement quelques voyageurs, le ſigne de leur réprobation: car il n'y a pas d'Indous qui ſe croye réprouvé.

On a ſoutenu qu'il n'y avoit pas d'époque plus favorable dans l'Hiſtoire de l'Egypte pour envoyer une colonie à la Chine, que l'expédition de Séſostris, que j'ai examinée avec beaucoup d'attention, & je puis dire que c'eſt une fable ſacerdotale où il n'y a pas la moindre réalité. Cette prétendue expédi-

——— ——— ——— *ferrea Martis*
Forma nitet, Venerem magnetica gemma figurat:
Illis connubium celebrat de more ſacerdos. &c.

Mais Claudien ne dit pas que cela ſe pratiquoit en Égypte, & tout ce récit peut être une fiction poétique de ſa part.

pédition a indubitablement rapport au cours du ſoleil, tout comme celle d'Oſiris: auſſi voit-on Séſoſtris marcher ſans ceſſe de l'Orient vers l'Occident:

Venit ad Occaſum, Mundique extrema Seſoſtris (o).

Ainſi il fit le tour du Globe, & conquit par conſéquent la Terre habitable, ce qui n'eſt qu'une bagatelle.

Il ne faut pas dire que tout cela eſt écrit ſur un des Obéliſques de Rome; car la traduction d'Hermapion, telle que nous l'avons dans Ammien Marcellin, eſt manifeſtement contredite par un paſſage de Pline, qui aſſure que l'Obéliſque en queſtion contient des Obſervations Philoſophiques, & non des Contes de Fées.

Mégaſthéne, cité par Strabon, a eu grande raiſon ſans doute de ſoutenir, que jamais Séſoſtris n'avoit mis ſeulement le pied aux Indes, où il n'auroit pu arriver qu'en un tems où la célebre famille de Succandit régnoit encore ſur tout l'Indouſtan. Or les Annales de l'Indouſtan ne font jamais mention de Séſoſtris: tandis que les Bramines ont conſervé dans leurs livres juſqu'à la mémoire de la viſite qui leur a été rendue par Pythagore; & cependant Pythagore n'étoit pas eſcorté, ainſi que le Pharaon de l'Egypte, par une multitude de brigands, ni ſurtout par 28 mille chariots, comme parlent les exagérateurs, qui n'ont jamais ſçu ce que c'eſt que 28 mille chariots.

Quand je réfléchis aux conquêtes des Carthaginois, des Arabes & des Maures, alors je ne nie point

(o) *Lucain. Pharſal.* Lib. X. vſ. 276.

point qu'il ne ſoit ſorti des pays chauds, des peuples belliqueux & conquérants; mais il eſt vrai auſſi, que les expéditions de ces peuples-là ſe ſont terminées ſous des climats tempérés, & que, quand ils les entreprirent, ils n'avoient rien ou ne croyoient rien avoir à craindre chez eux. Mais il n'en eſt pas ainſi de Séſoſtris, qui ne paroît point avoir été trop en ſûreté dans ſon propre pays; puiſque pour contenir quelques troupes de Scénites ou de Paſteurs Arabes, qui dévaſtoient le *Delta* par leurs invaſions, il fit fermer toute la baſſe Egypte par une grande muraille, comme les Chinois en ont bâti une pour arrêter les Tartares, qu'on n'arrête pas de cette façon-là. Je parlerai fort au long, dans le cours de mes Recherches, de tous ces épouvantables remparts, que tant de peuples ont eu la folie de conſtruire en tant d'endroits de l'ancien Continent; parce qu'ils ſe ſont imaginé qu'on pouvoit fortifier un pays, comme on fortifie des villes. Et c'eſt cette erreur-là, qui a fait élever les plus grands ouvrages qu'on ait vus ſur la Terre.

Les Phéniciens ou plutôt les Marchands de Tyr & de Sidon, ayant ſenti de quelle importance il étoit pour eux d'avoir des entrepôts de commerce dans la Colchide où venoient refluer beaucoup de denrées de l'Inde, firent des établiſſemens ſur les bords du Phaſe (*p*), où ils ſe rendoient ſans difficulté par la Méditerranée; tandis qu'il eût été preſque impoſſible à un peuple venu de l'Afrique, d'y pénétrer par le

(*p*) Ce ſont ces entrepôts des Phéniciens ſur le Phaſe, qui ont donné lieu aux traditions touchant les colonies des Hébreux, & des Philiſtins dans la Colchide; parce que toutes ces nations voiſines ſe reſſembloient par de certains uſages. On peut conſulter là-deſſus les *Obſervations critiques ſur les anciens Peuples*, par M. Fourmont, Tom. II. pag. 255.

le chemin du Continent. Ce sont ces établissemens des Phéniciens qu'Hérodote a pris pour une Colonie Egyptienne, fondée dans la Colchide par Sésostris; & cette méprise est d'autant plus grossiere, qu'il avoue lui-même, qu'en Egypte on n'avoit pas la moindre connoissance touchant cette Colonie-là. C'est comme si l'on disoit, qu'on ne sait pas en Espagne qu'il y a des établissemens Espagnols au Pérou.

Il est si vrai qu'Hérodote a le premier imaginé toutes ces fables, qu'Onomacrite, qui vivoit long-tems avant Hérodote, & qui entre dans de grands détails sur la Colchide, ne dit pas un mot de quelque peuplade Egygtienne, transplantée dans cette contrée-là, tandis qu'il fait mention des Phéniciens sous le nom de Solymes & d'Assyriens, dans ses Argonautiques attribués ordinairement à Orphée (*q*). Les Poëtes, qui ont écrit depuis sur l'expédition des Argonautes, comme Apollonius de Rhodes & Valérius Flaccus, ont mieux aimé suivre le sentiment d'Hérodote; parce que le merveilleux qu'il renferme, s'accorde avec les loix d'un Poëme épique.

Il ne faut pas soutenir opiniâtrément, comme on a fait, que le nom de Sésostris se trouve dans le Canon des Rois d'Assyrie, ni en conclure surtout, que l'Assyrie étoit au nombre des pays qu'il avoit conquis: car il est certain que Castor a copié en cela Ctésias, celui de tous les Grecs qui a osé mentir dans l'Histoire avec le plus d'impudence: aussi Eusebe, Moyse de Chorene, & Cassiodore, ont-ils rejetté du Canon des Rois d'Assyrie le *Séthos* de Ctésias, pour y pla-

(*q*) M. Gesner a bien observé dans ses savantes notes sur les Orphiques, que les Solymes & les Assyriens de la Colchide sont des Phéniciens.

y placer un Prince nommé *Atadas* ou *Azatag*; & cela eſt, ſans comparaiſon, plus raiſonnable.

Ce qu'il y a de bien étrange encore, c'eſt cette flotte de ſix-cents vaiſſeaux longs, que Séſoſtris fit bâtir ſur la Mer Rouge. On place de tels prodiges dans un tems où l'ignorance des Egyptiens par rapport à la Marine étoit extrême, parce que leur averſion pour la mer étoit encore alors invincible; & l'on verra par la ſuite, que cette averſion eſt une choſe très-naturelle dans les principes de leur Religion & dans les principes de leur Politique. Les Prêtres ne pouvoient approuver le commerce extérieur, & ce qu'il y a de bien ſingulier, ils avoient raiſon dans leur ſens, car quand toutes les inſtitutions d'un peuple ſont rélatives à ſon climat, comme l'étoient les inſtitutions des Egyptiens, il convient de gêner le commerce extérieur & d'encourager l'agriculture: maxime, dont les Prêtres ne s'éloignérent que quand ils y furent forcés par des Princes qui ébranlérent l'Etat.

D'un autre côté, le bois de conſtruction manquoit tellement en Egypte, qu'on y fut d'abord fort embarraſſé pour completter le nombre des barques employées ſur le Nil & ſur les canaux; & ce ne fut qu'après beaucoup d'eſſais ſans doute, qu'on parvint à en faire de terre cuite, ce qu'aucun peuple du Monde, que je ſache, n'a oſé imiter. Auſſi la méthode de cuire ces vaiſſeaux au feu, de leur donner une certaine ſolidité par des proportions exactes, de les bien verniſſer & de les revêtir de joncs, eſt-elle aujoud'hui au nombre des choſes inconnues, & peut-être par rapport à nous, au nombre des choſes inutiles. Quand les Ptolémées voulurent faire le commerce des Indes par la Mer Rouge le défaut de bois les obligea auſſi à ſe ſervir de mauvaiſes barques, couſues de jonc & de *papyrus*, qui ne pouvant porter que de petites voiles, & des équipages très-foibles, marchoient mal, & ſe défendoient mal contre

les

les pirates: encore paroît-il qu'elles étoient toujours conduites par des pilotes Grecs: car les Egyptiens n'entendoient pas la manœuvre, quoiqu'en dise M. Amailhon, qui s'imagine qu'ils étoient fort habiles dans la Marine, parce qu'ils descendoient, dit-il, la cataracte du Nil en canot (*r*). Mais la descente de la plus forte cataracte, dont la chûte n'est pendant les crues que de sept ou huit pieds, comme M. Pococke l'a vu, n'a pas le moindre rapport avec les connoissances qu'il faut posséder pour bien naviguer en mer.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Sésostris fit beaucoup de bien à son peuple, auquel il restitua la propriété des terres, qui lui avoit été ôtée pendant l'usurpation des Rois pasteurs, les plus impitoyables Tyrans, dont il soit parlé dans l'Histoire. Ainsi les Egyptiens ont eu raison de faire éclater leur reconnoissance envers Sésostris, pour soutenir la réputation qu'ils ont eue dans l'Antiquité, d'être *les plus reconnoissants des hommes*: ils ont eu raison dis-je, de célébrer sans cesse la mémoire de ce Prince, de l'appeller le second Osiris, & de comparer ses bienfaits à ceux du Soleil. Mais il ne falloit cependant pas lui faire conquérir toute la Terre habitable.

(*r*) *Histoire de la Navigation & du Commerce des Egyptiens sous les Ptolémées.* Pag. 129.



SECTION II.

De la condition des femmes chez les Egyptiens & les Chinois, & de l'état de la population chez ces deux peuples.

Rien n'eſt plus ſurprenant que ce que rapportent quelques Hiſtoriens, de cette liberté ſans bornes, dont ils veulent que les femmes ayent joui dans un pays auſſi chaud que l'Egypte, & où jamais les hommes n'ont ceſſé d'être extrêmement jaloux. Il faut bien examiner tout ceci; puiſqu'on croit y découvrir une contradiction ſi manifeſte entre les mœurs & le climat, qu'on n'en a vu d'exemple en aucun endroit de la Terre.

Si, ſans autre diſcuſſion, on comparoit par cet endroit les Chinois aux Egyptiens, jamais deux peuples ne ſe feroient moins reſſemblés: mais pour peu qu'on veuille réfléchir ſur les faits que je citerai, on verra les choſes ſous une autre face; cependant on ne les verra pas rentrer dans l'ordre naturel; puiſqu'elles ſe rapprocheront de plus en plus des mœurs de l'Orient, qui ſon ſi oppoſées à la Nature.

L'Hiſtoire de l'ancienne Egypte, dans l'état où elle eſt, reſſemble à une grande ville abymée, où il n'y a rien de ſuivi, où des ruines en cachent d'autres; & ce que nous en ſavons, ne nous eſt ordinairement atteſté que par des Grecs, qui ne s'étant pas concertés entre eux pour mentir, ont dû néceſſairement ſe contredire en mentant.

Hérodote aſſure que les Egyptiens n'épouſoient qu'une femme: Diodore de Sicile aſſure qu'ils en épouſoient pluſieurs, à l'exception des Prêtres, qui toujours appliqués à l'étude & aux fonctions de leur

leur miniſtere, ne pouvoient qu'être monogames. Ainſi ce qui a trompé Hérodote, c'eſt ou l'exemple des Prêtres, ou l'exemple du petit peuple, auquel la pauvreté défendoit tant de choſes, que la loi lui permettoit.

Il n'y a pas de doute que les inſtitutions de l'Egypte n'ayent autoriſé la pluralité des femmes, qui dans les pays chauds, eſt une conſéquence preſque néceſſaire de l'eſclavage domeſtique. Car comment dans de tels pays les hommes pourroient-ils poſſéder des eſclaves acquis à prix d'argent ſans en abuſer? De ſorte qu'on n'a pu y corriger le libertinage que par la polygamie, ſans ſe mettre en peine de calculer s'il naît plus de filles que de garçons. Tout cela a réſulté de la faute impardonnable des Législateurs de l'Orient: ſoit qu'ils ayent parlé en inſpirés, ſoit qu'ils ayent parlé en politiques, ils ont établi l'eſclavage domeſtique par la force de leurs loix; & cette erreur où ils ſont tombés, eſt telle, qu'il ne leur a plus été poſſible de rien diſcerner de vrai ou de faux dans ce qu'on appelle le droit de l'homme, ils avoient corrompu la ſource où ils puiſoient.

En Egypte la ſervitude domeſtique étoit probablement auſſi ancienne que la monarchie. Quand un homme libre y épouſoit une perſonne dans la claſſe des eſclaves nées, les enfans iſſus de ce mariage acquéroient toute la liberté du pere; parce que l'on n'y avoit aucun égard, dit Diodore, à la race maternelle: or vouloir que les femmes ayent été fort conſidérées, là où l'on ne conſidéroit pas du tout la race maternelle, s'eſt propoſer des contradictions, qu'on ne peut entendre en aucun ſens, ni expliquer en aucune maniere.

Le prétendu reſpect, que les Egyptiens portoient aux femmes, provenoit, dit-on, de leur vénération pour Iſis ou pour la Lune; & voilà, ajoute-t-on, pourquoi ils ont toujours infiniment plus honoré leurs Reines que leurs Rois. Mais quand cette rai-

ſon feroit auſſi ſolide qu'elle eſt frivole & puérile, il faudroit encore avouer que dans tous les Monumens, qui nous ſont reſtés de ce peuple ſingulier, on ne découvre pas la moindre trace de cette préférence accordée aux Reines: il n'y en a tout au plus que trois ou quatre, dont le nom ſe ſoit conſervé dans les Annales: toutes les autres nous ſont auſſi inconnues que les Sultanes de la Perſe depuis Seic Séphi. Si en Egypte les Reines euſſent eu beaucoup de part au gouvernement, beaucoup de part à la haine ou à l'amour du peuple, leur Hiſtoire ne reſſembleroit pas ſi bien à celle des Sultanes de la Perſe.

Il eſt conſtant que, par les plus anciennes inſtitutions de l'Egypte, les femmes y avoient été déclarées incapables de régner; & cette loi d'excluſion dérivoit des principes mêmes du gouvernement de ce pays-là, où aucune femme ne pouvoit entrer dans la claſſe ſacerdotale; ce qui les éloignoit du Trône, où l'on ne parvenoit qu'après avoir été ſacré & adopté dans le college des Prêtres, comme Platon, Plutarque, Synéſius & tous les anciens en convi.nnent. Il eſt vrai que George le Syncelle fait mention d'un Roi Binotris, qui fit abroger, à ce qu'il aſſure, la loi d'excluſion dont je parle, & déclara les femmes habiles à ſuccéder à la Couronne (*s*). Mais cela eſt impoſſible, & il y a ici une erreur, qui provient d'une impropriété d'expreſſion: on a pu faire en Egypte, comme dans la plûpart des Empires de l'Orient, une loi par laquelle la tutele des Princes mineurs fut confiée ou à leurs meres ou à leurs fœurs aînées qu'on craignoit bien moins que les oncles & les freres: ainſi *Skémiophris*, *Ameſ-ſes*

(*s*) *Syncel. Chronograph.* pag. 54.

fes & *Acbencbrès*, qui font nommées comme de véritables Reines dans quelques catalogues des Dynaſties (car on ne les trouve pas dans tous) n'ont été que des tutrices des héritiers préſomptifs; & ce qui démontre évidemment qu'elles n'ont point régné d'une manière abſolue, c'eſt qu'on ne leur avoit point érigé de ſtatue dans cette galerie où on en érigeoit à tous les Rois du pays. comme on le fait par Hérodote, qui avoit été introduit dans cette galerie-là. Selon lui, jamais l'Egypte depuis la fondation de la Monarchie, n'avoit été gouvernée par aucune femme: on n'y a vu qu'une ſeule fois ſur le Trône, dit-il, une Princeſſe étrangere, nommée *Nitocris* (*t*), qui ne peut avoir été qu'une uſurpatrice: auſſi trouvons-nous qu'elle exerça des cruautés épouvantables; tandis que quelques flatteurs de ſa Cour la nommoient, ſuivant Manéthon, la plus belle femme de ſon ſiécle Ainſi cet exemple unique eſt une exception à la regle, qui confirme la regle même; car je ne diſconviens point que la violence n'ait pu pour quelque tems faire taire les loix, & changer encore pour quelque tems l'ancienne forme du gouvernement.

On conçoit aiſément que tout ce qu'on vient de dire n'a aucun rapport à la Dynaſtie des Grecs ou des Ptolémées, qui loin de ſuivre les inſtitutions de l'Egypte, les renverſérent, & reglérent l'ordre de la ſucceſſion dans la famille des Lagides par le droit Macédonique ou par de ſimples diſpoſitions teſtamentaires: encore trouvé-je que le diſcours ampoulé, que le Poëte Lucain met dans la bouche de Cléopatre, n'eſt pas fort conforme aux notions que l'Hiſtoire nous en donne (*v*). Les

(*t*) Lib. II.
(*v*) Lucain fait dire à Cléopatre:

Les Egyptiens, quoiqu'opprimés par des Conquérans qui vouloient tout changer, tout renverser dans le pays conquis, n'en conservérent pas moins un attachement invincible pour leurs anciennes loix, & les ressuscitoient dès que l'occasion leur étoit favorable, ou les maintenoient contre toute la fureur de la Tyrannie; de sorte qu'ils ne renoncérent pas même après l'invasion de Cambyse, qui ne fut qu'une bête féroce, à l'usage immémorial de ne jamais conférer à aucune femme les premieres fonctions sacerdotales, qui n'étoient ni de vains emplois, ni de vains titres: il falloit pour cela être versé dans le dialecte sacré, dans les dix premiers livres Hermétiques, dans l'Astronomie, dans la Physique & dans tout ce qui étoit, ou dans tout ce qu'on appelloit la sagesse des Egyptiens (*x*). Ce sont là des choses que les femmes n'ont pu apprendre, & quand elles auroient pu les apprendre les Prêtres ne les leur eussent jamais enseignées: car leurs superstitions se soutenoient principalement par le secret; c'étoit un colosse immense, dont on cachoit toujours les pieds.

Il a pu arriver dans la suite des tems, par l'extrême confusion des rits Persans, Grecs & Romains, avec la liturgie Egyptienne, que quelques dévotes d'Isis se sont fait passer pour des Prêtresses d'Isis dans des pays étrangers: mais elles n'avoient reçu aucune consécration, & étoient intruses

— — — *Non urbes prima tenebo*
Fœmina Niliacas; nullo discrimine sexus
Reginam scit ferre Pharos.

Pharſ. X. v. 90.

Cela ne peut s'entendre que de *Nitocris*, & des désordres survenus dans la Dynastie des Ptolémées, où l'on vit quelquefois des Reines fort puissantes.

(*x*) *Clemen. Alexandrin. Strom. VI.*

ſes dans ce miniſtere à la faveur de cette confuſion dont je viens de parler. Tout cela a pu donner lieu aux Monumens cités par Martin, Montfaucon, le Comte de Caylus & pluſieurs autres. qui paroiſſent avoir voulu oppoſer au témoignage poſitif de l'Hiſtoire ancienne, des Monumens auſſi modernes que la Table Iſiaque, fabriquée en Italie (y). Mais ce ſeroit inutilement qu'on entreprendroit de prouver que les Egyptiens, auſſi longtems que leurs inſtitutions ont été en vigueur, ayent conféré les premieres dignités ſacerdotales aux femmes, qui n'ont pu tout au plus dans l'ordre ſecondaire s'acquitter que de quelques emplois ſans conſéquence comme de nourrir des ſcarabées, des muſaraignes & d'autres petits animaux ſacrés (z). Car pour le grand Bœuf *Apis*, il ne leur étoit pas même permis de le voir, ſinon dans les premiers jours de ſon inſtallation au Temple de Memphis. Or comme le Bœuf *Apis* pouvoit, ſuivant le calcul de Plutarque & de M. Jablonski, vivre vingt-cinq ans avant que d'être noié (a), il s'écouloit ſouvent un ſiécle, pendant lequel les femmes d'Egypte ne le voyoient que quatre fois, & encore n'étoient-ce que les perſonnes de la lie du peuple, qui ſe chargeoient, comme l'on s'en appercevra dans l'inſtant, de cette cérémonie ſinguliere.

Quant

(y) La Table Iſiaque n'a été faite que dans le deuxiéme ou le troiſiéme ſiécle. C'eſt un Calendrier où quelques figures, qu'on a priſes pour des Prêtreſſes, ſont des Iſis. Voyez les *Miſcel. Berolinenſia*, Tom. VI. & VII.

(z) On peut conſulter là deſſus la Diſſertation *de Sacerdotibus & Sacrificiis Ægyptiorum*, *pag.* 93. & 94, de M. Schmidt, qui a remporté le prix de l'Académie des Inſcriptions de Paris ſur cette queſtion.

(a) *Jablonski Pantheon Ægypt. Lib. IV. Cap.* 2. *de Tauro Apide.*

Quant au Temple de Jupiter Ammon de la Thébaïde, je ſuis perſuadé qu'aucune femme ne pouvoit y entrer, non plus que dans celui de Jupiter Ammon de la Libye (*b*); mais, par une de ces bizarreries, dont les Sages gémiſſent, on conſacroit de tems en tems au Jupiter de Thébes une petite fille, à laquelle on impoſoit le nom Egyptien de *Neith*, & qui ſous prêtexte d'être la concubine du Dieu, pouvoit s'abandonner à tout le monde, juſqu'à ce qu'elle parvînt à un certain âge. Il y a bien de l'apparence que c'eſt dans cette inſtitution qu'il faut chercher l'origine des amours mythologiques du Pere des Dieux, & encore l'origine d'un abus beaucoup plus criant, qui ſe commit enſuite à *Thmuis* au Nome Mendétique.

Comme les Romains, d'ailleurs ſi tolérants envers les cultes les plus abſurdes, apportés en Italie par des fanatiques errants ou par des peuples vaincus, ont très-ſouvent perſécuté la Religion Egyptienne avec fureur, on a cru qu'ils y avoient été engagés par les déſordres, dont le Temple d'Iſis à Rome fut accuſé longtems avant Décius Mundus & Pauline; mais il paroît par un paſſage du 42iéme livre de Dion, que les Aruſpices & les Sacrificateurs des Divinités indigenes, excitoient ſous main la perſécution; & comme de tels hommes étoient incapables de donner de bons conſeils, les Romains ſe rendirent véritablement ridicules en ſuivant leur avis: car quoi de plus ridicule que de voir ce Temple d'Iſis à Rome démoli

(*b*) Silius Italicus dit en parlant du Temple de Jupiter Ammon de la Libye.

Tum queis fas & honos adyti penetralia noſſe,
Fœmineos prohibent greſſus. Lib. III.

moli juſqu'aux fondemens par arrêt du Sénat, & de le retrouver bientôt après relevé : il fut de la ſorte alternativement abattu & reconſtruit huit ou neuf fois; ce qui y attira un concours extraordinaire de peuple, & occaſionna en grande partie cette ſolitude affreuſe, qui régnoit autour des autres Dieux de la Capitale, ſi négligés dans leurs ſanctuaires, que, ſuivant l'expreſſion de Properce, les araignées y filoient paiſiblement leur toile: *Velavit aranea fanum* (*c*).

Si l'on demandoit pourquoi le culte Iſiaque charmoit ſi fort l'ame des ſuperſtitieux, je répondrois que c'étoit le chef-d'œuvre des anciens Prêtres de l'Egypte, qui ayant à conduire un peuple très-mélancholique, augmentoient quelquefois tout exprès ſa triſteſſe par des fêtes pleines d'auſtérités, pour lui faire goûter enſuite d'autant mieux la joie par des fêtes pleines de licence; auxquelles il n'y eut cependant jamais que la populace qui prit part. Car ſi l'on conſidere avec plus d'attention qu'on ne l'a fait, les mœurs des anciens Egyptiens diſtingués par leur rang, ou par leur naiſſance, il eſt facile de s'appercevoir que la clôture même des femmes étoit établie parmi eux. D'abord il y a toujours eu des Eunuques à la Cour de leurs Rois, & comme nous ſavons bien que le miniſtere de cette eſpece d'eſclaves n'a point varié dans l'Orient, on peut juger par là combien peu quelques Hiſtoriens Grecs ont été inſtruits, lorſqu'ils ont tant parlé de Cette liberté ſans bornes, dont le ſexe jouiſ-

(*c*) Lib. II. Eleg. V. Ces choſes n'étoient pas ſur un autre pied, lorſque St. Jérome vint à Rome: *Fuligine & aranearum telis omnia Romæ templa cooperta ſunt*, dit-il. Preuve que les Romains étoient très-peu attachés à leur religion, lors même qu'ils perſécutérent celle de l'Egypte.

jouissoit, suivant eux, dans un pays où nous voyons les Eunuques parvenus à un pouvoir auquel on ne croiroit pas qu'ils eussent pu parvenir chez un peuple, qui a joui de quelque réputation de sagesse dans l'Antiquité; mais le Gouvernement de l'Egypte avoit de grands défauts: on y avoit permis aux Eunuques de se marier, & on leur avoit permis encore de posséder des esclaves acquis à prix d'argent, ce qui choque l'essence des choses: car c'étoit imaginer dans la servitude domestique une autre servitude & dans le mariage un autre mariage. Il ne faut pas m'objecter que ces désordres n'éclatérent que sous le régne de ces usurpateurs infames, qu'on a nommés les Rois bergers; puisqu'on voit clairement dans Manéthon, que longtems avant les Rois bergers, le Pharaon Ammaménès fut la victime d'une conspiration qu'avoient tramée contre lui les grands Eunuques du Palais. Au reste, cet exemple unique dans les Annales de l'Egypte, ne peut en aucune maniére être comparé aux ravages commis par ces innombrables troupeaux d'Eunuques, qui ont tant de fois dévasté la Chine.

Il est essentiel de faire observer que Villanon & Tavernier se sont grossiérement trompés, lorsqu'ils disent que la castration à ras a été inventée par le Sultan Amurat ou par le Sultan Soliman: cette opération est si ancienne qu'on ne sait absolument rien du tems auquel elle a commencé: il en est déja parlé en termes exprès dans le Deutéronome, dont l'Auteur n'a pu en parler que parce qu'il savoit qu'on la pratiquoit chez les Egyptiens, peuple si jaloux qu'on l'a même accusé de craindre les embaumeurs: Hérodote croit que ces terribles hommes insultoient effectivement à des cadavres; mais il faut croire que la jalousie, qui exagére tout, y avoit fait naître à leur égard ces soupçons injurieux. Ce qu'il y a de bien vrai, c'est

c'est que le tems n'a point adouci la passion dominante des Habitans de cette malheureuse contrée, comme on peut le voir par ce qu'en dit le Chevalier d'Arvieux, & surtout par ce qu'en dit M Maillet (*d*).

Quelques Voyageurs ont prétendu qu'anciennement on embaumoit en Egypte avec beaucoup plus de soin & de magnificence les corps des femmes que ceux des hommes: mais c'est un pur hazard, qui a donné lieu à ce préjugé. La plûpart des momies envoyées jusqu'à présent en Europe se sont trouvées en effet être des corps de femmes, parce qu'on les a prises dans les souterrains de *Sakara* & de *Busiris*, où l'on enterroit beaucoup de personnes du sexe. Si les Turcs & les Arabes vouloient permettre de fouiller dans des endroits où l'on sait qu'il y a des cryptes, on n'en tireroit peut-être que des momies d'hommes, dont M. Pococke a supposé que la sépulture se trouvoit, pour cette partie de l'Egypte la plus voisine de Memphis, dans les grottes, qu'on voit le long de la rive orientale du Nil (*e*). Ce n'est donc pas sur des choses, qui dépendent uniquement du plus ou moins de bonheur de ceux qui fouillent dans des ruines, qu'on peut appuyer son jugement. Au reste, je ne crois point que quelques-unes de ces momies de *Sakara* soient des corps de femmes publiques, comme M. le Docteur Shau le prétend; les cassettes, qu'on a trouvées auprés d'elles, & qui renfermoient de petites statues dans des attitudes très-libres, & ensuite des pinceaux avec du sur-

(*d*) *Arvieux Voyage au Levant.* Tom. I. pag. 206. *Maillet Description de l'Egypte.* Part. II. pag. 115. de l'édition in 4to.

(*e*) *Description of the East.* B. V. Cap. 3.

furme ou de l'antimoine pour noircir les yeux, ne le prouvent pas : car dans l'Orient l'uſage de ſe peindre les yeux a été & eſt encore aujourd'hui en vogue parmi les perſonnes de la premiere qualité: quant à ces petites ſtatues, dont M. Shau & le Conſul de France ont ſi mal jugé, ce ſont indubitablement des Oſiris avec le *Phallus*.

Voici ce que c'étoit que la clôture des femmes diſtinguées par leur rang dans l'ancienne Egypte; pour les empêcher de ſortir, on leur ôtoit en quelque ſorte l'uſage des pieds; & cette mode, qui n'étoit que gênante, n'a pas même le rapport le plus éloigné avec la mode des Chinois, qui eſt cruelle. Plutarque dit que les Egyptiens ne permettoient pas à leurs femmes de porter des fouliers (*f*): enſuite ils avoient imaginé que c'étoit une indécence pour elles de paroître en public à pieds nuds; de ſorte qu'elles n'avoient garde d'y paroître. Le Kalife Hakim, troiſiéme des Fathimites, & fondateur de la religion des Druſes, remit cette ancienne coutume en vigueur & défendit ſous peine de mort aux cordonniers de l'Egypte de faire des ſouliers ou d'autres chauſſures pour les femmes, & c'étoit bien connoître le génie des Orientaux, que de ſoutenir un uſage par une loi. Si je n'avois pas trouvé cette loi-même dans le *Kitab-al-Machaid* (*g*), j'aurois pu douter de ce que Plutarque rapporte; mais ces deux faits ſe confirment tellement l'un l'autre, qu'il n'eſt point poſſible d'en douter. Il paroît par toute la vie du Kalife Hakim, tant maudit par

(*f*) *Præcepta connub.* Folio 121.

(*g*) Le *Kitab-al-Machaid* eſt comme la Bible des Druſes: il contient tous les Myſteres de leur Religion, fondée par le Kalife Hakim, & entre dans de grands détails ſur la vie de cet homme ſingulier.

par les Mahométans, les Chrétiens & les Juifs, qu'il possédoit des connoissances assez étendues dans l'Histoire ancienne, & si la religion, qu'il avoit imaginée, ne fit point de grands progrès, ce fut moins sa faute que celle de son siécle, où le fanatisme des Turcs étoit encore dans toute son effervescence: il opposa un ruisseau à un torrent.

C'est pour n'avoir pas distingué des choses qu'il ne faut jamais confondre, je veux dire les mœurs du petit peuple avec les mœurs des personnes élevées audessus du peuple par leur fortune ou leur naissance, qu'on a tiré des conséquences si ridicules d'un passage d'Hérodote, répété presqne mot pour mot dans la Géographie de Méla (*b*) En Egypte, dit-il, les hommes restent dans l'intérieur du logis, & travaillent à faire des toiles: tandis que les femmes sortent, vendent, achetent & font les affaires de dehors. Comment est-il possible qu'on ne se soit pas apperçu qu'il n'est question ici que des tisserands & des bas ouvriers, qui, attachés comme eux à des métiers sédentaires, ne pouvoient se charger des affaires de dehors, & qui ne renferment leurs femmes ni en Turquie, ni en Perse, ni à la Chine, où la clôture est néanmoins plus sévere qu'en aucun pays du Monde? Ces gens-là sont trop pauvres pour avoir des esclaves, & ils ne sont pas assez riches pour être polygames. Ils envoyoient en Egypte leurs femmes échanger des Toiles contre de la Colocase: car tout ce négoce se bornoit aux fruits & aux étoffes, comme les auteurs Arabes, qui ont parlé de cet ancien usage, en conviennent généralement. A mesure que le mauvais gouvernement des Mamé-lucs,

(*b*) *Lib.* I. *Cap.* IX. *édition de Vossius.*

lucs, & le gouvernement encore plus mauvais des Turcs, y ont ruiné les fabriques, on y a vu ce trafic ceſſer par dégrés & enfin finir.

Ce ſont ces femmes de la lie de la nation, qui ont commis anciennement en Egypte tous ces excès, dont il eſt tant parlé dans l'Hiſtoire: elles danſoient dans les Orgies, portoient le *Phallus* d'une manière presque incroyable, ſe traveſtiſſoient en *Chérubs*, en s'appliquant aux épaules deux grandes paires d'aîles, comme on les voit dépeintes ſur les langes des Momies (*i*), ſe lamentoient aux portes des Temples d'Iſis, ou pleuroient dans le deuil des particuliers pour de l'argent, tout comme cela ſe pratique encore de nos jours: elles ſe ſignaloient à la fête de Bubaſte, à la proceſſion de Canope, inſultoient les paſſants ſur le Nil, ſe rendoient furieuſes en prenant de fortes doſes d'*Opium*, & c'eſt vraiſemblablement pendant ces accès de fureur qu'elles ſe proſtituoient en public à des boucs au canton de Mandès, & c'eſt là un fait qu'on peut croire: mais quand Plutarque a atteſté de la manière la plus poſitive qu'on en avoit vu, qui couchoient avec des Crocodiles apprivoiſés dans la ville d'Antée, on n'a pu le croire. Là-deſſus il faut obſerver que le ſavant Jablonski s'eſt imaginé que le Bouc de Mandès repréſentoit le même Dieu, qu'on nommoit *Entes* ou *Antes* dans la ville d'Antée; & ſi cela étoit vrai, on pourroit ſoupçonner qu'un de ces excès avoit été copié ſur l'autre à cauſe de la conformité du culte: mais on ne me perſuadera pas qu'il ſoit ſi facile d'avoir commerce avec des Crocodiles. On a cru que tout le ſecret des Egyptiens pour ſe préſerver de ces lézards, conſiſtoit à ſe frot-

(*i*) Voyez *Gordon Mumiothec.*

ter d'une infufion de faffran, comme l'on fe frotte de couperofe & de mufc contre les Ours & certains Serpens; mais, fuivant Strabon, il y avoit en Egypte des Crocodiles véritablemenr apprivoifés, dont il n'eft plus parlé dans l'Hiftoire après le quatriéme fiécle de notre Ere, & encore la derniere mention ne s'en trouve-t-elle que dans les Légendes des Anachoretes de la Thébaïde, qui ont pu avoir quelque intérêt à rechercher la méthode des Tentyrites. Quoiqu'il en foit, ce font des femmes perdues de mœurs, qui après s'être dépilées, alloient pendant les premiers jours de l'inftallation fe préfenter au Bœuf *Apis*, auquel elles découvroient les parties de leur corps, que la pudeur devoit furtout leur faire voiler (*k*). Il n'y a pas d'exemple d'un tel délire de religion, finon chez les Juifs, qui fe déshabillérent auffi pour danfer autour du veau dans le défert; & je ne fais pourquoi l'Anglois Schukford a prétendu révoquer ce fait en doute: tandis que les Juifs eux-mêmes ne le nient point. On a tiré des ruines d'*Herculanum*, de petits tableaux, qui repréfentent de ces cérémonies Egyptiennes, où l'on voit des perfonnages nuds danfer autour d'un autel. La fuperftition eft une chofe étrange: on vouloit être pur dans la préfence des Dieux, & comme les vêtemens pouvoient être fouillés, on s'en dépouilloit & on fe rafoit tout le corps, comme le faifoient auffi les Sacrificateurs, qui conferv-

voient

(*k*) *Per hos dies folæ mulieres Taurum* (Apidem) *vident, quæ ante faciem ejus adftantes, veftibus fublatis, ei fœmen abrafum oftendunt. Reliquo tempore probibentur in confpectum Apidis venire.* Diod. Sicul. Bibliot. Lib. II.

On pourroit croire qu'on pratiquoit la même cérémonie à Hermonthis où l'on révéroit le Bœuf *Onuphis*; car on y a découvert des figures en pierre qui repréfentent des femmes à genoux devant un Bœuf.

voient néanmoins leurs habits dans les Temples ; car les Monumens, qui prouvent un de ces faits, les prouvent tous deux. Il a suffi à des Grecs, qui suivant la véritable expression des Prêtres de l'Egypte, étoient toujours enfans, de voir ces excès, pour s'imaginer que la liberté du sexe n'y avoit point de bornes: c'est comme si l'on jugeoit des mœurs des Chinoises & des Indiennes par la licence des Bonzesses, & des filles publiques, qui parcourent les fauxbourgs de toutes les villes de la Chine, ou par les danseuses de Surate, dont les Relations des Indes Orientales ne cessent de parler. Mais on ne sauroit trop répéter qu'en lisant l'Histoire des anciens peuples ou des peuples fort éloignés de nous, il faut bien distinguer toutes ces choses.

Accorder, comme avoient fait les Egyptiens, dit M. de Montesquieu, le gouvernement de la maison aux femmes, c'étoit choquer à la fois la Nature & la Raison : mais en disant cela, il ne réfléchissoit point au pouvoir des Eunuques, dont j'ai parlé, & bien moins encore au passage de Plutarque, que j'ai cité : s'il y avoit jamais eu dans ce pays-là une telle forme de gouvernement, les Eunuques n'y eussent pas même été tolérés. Or dans de semblables cas les faits prouvent infiniment plus que les observations vicieuses de quelques Voyageurs Grecs, qui nous ont dépeint les mœurs de la plus vile populace, comme cela est indubitable. Je soupçonne à peu près quelles ont été les idées de M. de Montesquieu, lorsque je vois que, dans son Roman du Temple de Gnide, il fait paroître des femmes d'Egypte pour y disputer le prix de la beauté, qu'elles n'ont jamais pu disputer à personne : car du côté des facultés corporelles les Egyptiens étoient un peuple mal constitué : aussi les Coptes, qui en descendent, en ont-ils hérité cette laideur qui perce, comme dit M. Pococke, au travers des plus riches

riches vêtemens dont ils ſe couvrent (*l*): de ſorte qu'il ne faut pas être étonné ſi quelques Auteurs de l'Antiquité, comme Elien (*De Nat. Animal. Lib. IV. cap.* 54.) ont mis en fait qu'il n'étoit pas poſſible de leur tems de trouver de belles perſonnes en Egypte parmi les indigenes: car il n'eſt pas queſtion ici des familles Européennes, établies à Alexandrie & à Naucrate: outre que les femmes indigenes y étoient baſanées, & ſujettes à la même excreſcence que les Caffreſſes; un défaut dans les yeux, produit vrai-ſemblablement par cette Ophtalmie, dont je parlerai dans l'inſtant, les défiguroit beaucoup, & on ſoupçonne qu'elles avoient alors, comme aujourd'hui, le même penchant à prendre des pâtes & des drogues pour ſe faire engraiſſer d'une manière preſque monſtrueuſe, ce qu'elles regardent comme le plus haut degré de la beauté: je crois bien que les racines du faux Hermodactyle, nommé en Arabe *Chamir*, & dont elles uſent continuellement, y contribuent beaucoup, comme Proſper Alpin l'aſſure (*m*); mais le climat & ſurtout les eaux y contribuent auſſi: car les Anciens ont obſervé la même choſe dans cette partie de l'Ethiopie qui eſt immédiatement au-deſſus de l'Egypte. Qui a jamais été ſurpris, dit Juvenal, de voir dans le Méroé, le ſein de la mere plus grand que le corps de l'enfant?

In

(*l*) *Deſcription of the Eaſt*, IV. *B. Paragraf.* 45.

Ariſtote prétend auſſi que les Egyptiens avoient une eſpece de defaut dans les jambes: mais je n'ai rien pu découvrir à cet égard, ſinon que l'Eléphantiaſe Egyptienne attaque quelquefois tellement les pieds, que les malades ont beaucoup de difficulté à marcher.

(*m*) *Rerum Ægiptiacarum.* Lib. III. Cap. XIV. En Syrie les femmes ſe font auſſi engraiſſer; mais elles ſe ſervent de drogues où il entre du mercure.

In Meroë crasso majorem infante mamillam.

Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens regardoient la polygamie comme très-favorable à la population; & si cela est vrai, ils se sont trompés. Au reste, cet usage ne produit pas des effets aussi funestes qu'on l'a cru; & j'ose dire que c'est une véritable contradiction de la part de M. Susmilch, écrivain d'ailleurs fort estimable, d'avoir, dans un endroit de son livre, exagéré prodigieusement le nombre d'hommes qu'il supposoit être à la Chine, & d'avoir assuré, dans un aure endroit de ce livre, que la pluralité des femmes rend déserts les pays où elle est établie : il avoit, par conséquent, oublié alors que les Chinois sont polygames. Nous sommes aujourd'hui beaucoup mieux instruits par rapport à la Turquie, qu'on cite ordinairement comme un exemple : on y a ruiné l'agriculture : on y a ruiné le commerce par les fermes, les privileges exclusifs & les brigandages des Pachas : on y a admis dans les meilleures Provinces les Arabes Bédouins, qu'il ne falloit pas y admettre, ou qu'il falloit forcer à changer de mœurs : on y a enfin laissé tomber dans un profond oubli la police Egyptienne pour arrêter la peste : si l'on y remettoit cette police en vogue, & la culture des terres en honneur, le nombre des hommes y deviendroit à peu près comme il l'est aux Indes & au Japon. La population de tous ces pays seroit un problême difficile à résoudre; si l'on ne s'appercevoit de plus en plus qu'il y a dans les Climats tempérés de l'Asie des causes physiques, qui favorisent singuliérement la multiplication de l'espece humaine, comme je tâcherai de l'expliquer dans la suite. Il paroît d'abord que la clôture ou la vie sédentaire des femmes devroit faire encore plus de mal que la polygamie jointe au despotisme, en occasionnant parmi elles des maladies, comme Aristote

ſtote ſe l'étoit réellement imaginé (*n*). Et rien ne paroiſſoit mieux fondé qu'un pareil ſoupçon de la part d'un Philoſophe qui avoit tant obſervé, & tant raiſonné. Cependant, ce qui paroit devoir arriver néceſſairement n'arrive point. Les femmes vieilliſſent dans ces priſons, ou n'y meurent pas plutôt qu'ailleurs; quoique privées, pour la plûpart, des ſecours de la Médecine: car il faut que les maîtreſſes des Princes mêmes. jouiſſent d'un grand crédit, pour qu'on ſe détermine à appeller chez elles des Médecins habiles, comme Mrs. Manouchi & Bernier furent mandés pour des femmes du Grand-Mogol: encore les raffinemens très-ridicules, que la jalouſie des Orientaux employe dans de tels cas, mettent-ils l'art de guérir entiérement en défaut. On peut aſſurer, ſans craindre de ſe tromper, que les Chinois ont ſurpaſſé tous les Aſiatiques par les précautions exceſſives dont ils uſent: on fait quelquefois chez eux paſſer ſur la main des femmes malades un fil de ſoie, dont le Médecin tient l'extrémité, & il juge de l'état du pouls par les vibrations qu'il éprouve, ou qu'il fait ſemblant d'éprouver, & ordonne un remede au hazard: car il ne peut y avoir, dans un tel art de conjecturer, qu'un extrême hazard. On en agit un peu moins mal à l'égard de M. de Tournefort, lorſqu'on l'introduiſit dans le ſerrail du Grand-Viſir à Conſtantinople il eſt vrai qu'il ne put ni voir les malades ni leur parler; car il y avoit entre lui & elles une muraille, dans laquelle on avoit pratiqué des ouvertures, & les femmes de ce Miniſtre lui tendirent par là leurs bras. En Perſe on n'a actuellement dans les Harams que des matrones, qui exercent la Médecine ſans ſavoir ni lire, ni écrire: car on n'y admet plus des hommes, depuis Séphi pre-

(*n*) *Tome* II. *page* 305.

premier, dont le Médecin Ibrahim, parvenu à ſa ſoixante-dixiéme année avoit acquis, à cauſe de ſon âge, un grand accès chez les Sultannes; mais bientôt on l'accuſa d'un grand crime; auſſi le Jéſuite Bazin, qui a longtems été premier Médecin de Nadir-Shau, que nous nommons Thamas Koulikan, ne dit-il point dans ſa Relation qu'on l'ait appellé chez les femmes de ce Prince. Il y a bien de l'apparence, que ce qui rend les Harams ſi peu mal ſains contre le ſentiment d'Ariſtote, & des modernes qui l'ont ſuivi, c'eſt qu'on y a pratiqué de vaſtes jardins: le genre de vie y eſt uniforme, les maladies populaires n'y pénétrent que difficilement; & ſi quelque choſe pouvoit y abréger le terme de la vie, ce ſeroit le déſeſpoir, ou cet amour illégitime, auquel la Nature a attaché un grand châtiment.

Je me crois abſolument diſpenſé de devoir diſcuter ce que Diodore de Sicile dit de la forme des contracts de mariage, par leſquels les Egyptiens ſe dépouilloient de toute leur autorité en faveur de leurs femmes: cette fable, aſſez démentie par un paſſage d'Orus Apollon (*o*), l'eſt bien davantage par les faits que j'ai rapportés, & qui démontrent que l'indépendance des Egyptiennes n'a pas été telle qu'on le croit communément. Au reſte, il n'y a pas la moindre comparaiſon entre elles & les femmes de la Chine, auxquelles on a ôté par le droit poſitif, tout ce qui leur étoit accordé par le droit de la Nature. Quelques Moraliſtes, dont on a fait ſi mal à propos des Philoſophes, loin d'avoir penſé à adoucir leur ſort, l'ont aggravé par des maximes déſeſpérantes. De tout cela il a réſulté qu'un Chinois en colere, qui tue ſa femme, n'eſt pas même reſponſable de ſa conduite

(*o*) *Hieroglyph. Libro* I. *Cap.* VII.

duite devant le juge (*p*); non plus que quand il tue ſes filles: je parlerai dans l'inſtant de cet infanticide, horrible dans toutes ſes circonſtances.

C'eſt par une loi fondamentale de l'Empire qu'à la Chine les femmes ſont exclues du Trône; parce qu'elles ne ſauroient offrir les ſacrifices, que l'Empéreur, en ſa qualité de Pontife, doit offrir quatre fois par an: cependant dans les minorités, qui ſont toujours très-rapides, les Impératrices-meres prennent en main les rênes de l'Etat, comme le font auſſi en quelque ſorte les Sultanes *Validé* en Turquie, & les Sultanes *Kanum* ou *Khatun* en Perſe. Or il eſt arrivé deux fois à la Chine, que les Impératrices *Liu-Heou* ou *Heo-vou-chi*, ayant été déclarées tutrices de leurs enfans mineurs ou des enfans qu'elles avoient ſuppoſés, ſe ſont emparées de l'autorité ſouveraine, & ont régné ſeules ſans ſe ſoucier des ſacrifices. Les Hiſtoriens en parlant d'elles, les diſtinguent dans les catalogues des Dynaſties par le nom d'Uſurpatrices, & il eſt étonnant que ces uſurpations ne ſoient pas plus fréquentes dans les Etats Deſpotiques, où la ſucceſſion n'eſt pas reglée, & où la plûpart des Princes ſont preſque toujours redevables à leurs meres du Trône auquel ils parviennent du milieu des dangers, qui environnent leur enfance; & c'eſt là-deſſus qu'eſt fondé le reſpect que les Souverains de l'Orient, après s'être dépouillés de tous les ſentimens d'humanité, conſervent ordinairement envers leurs meres: le principal honneur qu'on leur rende à la Chine, c'eſt de célébrer dans tout l'Empire le jour auquel elles entrent dans leur ſoixantiéme

(*p*) *Osbeck Reiſe nach Oſtindien und China* 237. *S.* Edition de Roſtock 1765.

tiéme année, & ſi les femmes ne vieilliſſoient pas dans les ſerrails, comme on l'a prétendu, il eût été abſurde d'imaginer un tel honneur. Cependant ces ſolemnités ne ſont point comptées parmi les événemens abſolument rares, & la derniere eſt de l'an 1752, dont nous avons une Relation, écrite par le Pere Amyot (*q*), qui aſſure que, pour ne pas voir la marche du Prince, il fut ce jour-là obligé de ſe renfermer dans ſa chambre; mais il étoit inutile de faire mention d'une telle circonſtance; puiſqu'il n'y a perſonne qui ne ſache que par tout où l'Empereur de la Chine paſſe, les gens doivent ſous peine de mort ſe barricader dans leurs maiſons. M. Boulanger dit que cet uſage a ſon origine dans la Théocratie; mais qui ne voit que cet uſage a ſon origine dans la Tyrannie & dans les remords des Tyrans, qui craignent à chaque pas d'être aſſaſſinés? Au reſte, il faut obſerver en paſſant que tout cela donne une mauvaiſe idée de la cérémonie du Labourage: auſſi ſe réduit-elle, comme je l'ai dit, à un vain appareil.

Les Chinois peuvent aſſocier à leur premiere épouſe des concubines, qu'on appelle les petites femmes; mais en ces choſes les titres ne font rien; pourvu qu'ils obſervent les dégrés de conſanguinité & d'affinité, qui empêchent le mariage; & qui ſont très-étendus, & preſqu'étendus à l'infini entre les perſonnes qui portent un même nom, les loix ne leur permettent en aucun cas d'épouſer leur ſœur conſanguine, ou leur belle-ſœur, ou leur couſine-germaine, & en cela ils différent beaucoup des Egyptiens; quoique je ne croye cependant pas, que jamais les Egyptiens, en ſuivant leur droit national, ayent

(*q*) *Lettres Edifiantes* XXVIII. *recueil.*

ayent pu se marier avec leurs propres sœurs. Si l'on m'objectoit qu'il n'est pas probable qu'on se soit trompé sur un fait de cette nature, je répondrois que cela est plus que probable. Les Anciens n'ont-ils pas dit qu'en Perse les Mages épousoient leurs meres? Tandis que nous savons par le *Sadder* & par les *Zends*, qui existent aujourd'hui en Europe, que personne n'a pu épouser sa mere en Perse. Corneille Népos n'a-t il pas mis en fait, que le Grec Cimon n'eut aucun reproche à essuyer à cause de son mariage avec sa sœur Elpinice? Tandis que nous savons qu'on lui en fit un crime: comme on le voit clairement dans Plutarque (*r*), & plus clairement encore dans la déclamation d'Andocide contre Alcibiade (*s*): Andocide parlant au milieu d'Athenes, connoissoit sans doute mieux les loix d'Athenes, que Corneille Népos, qui ne les connoissoit pas du tout.

Voici ce qui en est. Par une sanction du droit Macédonique on pouvoit épouser sa sœur, comme l'on en rencontre différents exemples dans l'Histoire: or la famille des Ptolémées, qui étoit, ainsi que tout le monde sait, une famille Macédonienne, se voyant transplantée en Egypte, usa, comme cela étoit assez naturel, de son droit national; & permit aux Grecs établis à Alexandrie d'en user aussi; parce que ces Grecs ne pouvoient s'allier avec des femmes Egyptiennes, auxquelles les loix interdisoient toute union avec les étrangers. Voilà pourquoi aucun Historien antérieur au siécle d'Alexandre, n'a pensé seulement à dire, que les E-gy-

(*r*) *Vie de Cimon.*

(*s*) Dans quelques textes Grecs imprimés d'Andocide, on lit fautivement *Conon* au lieu de *Cimon*. Militiade n'a pas eu d'enfant nommé *Conon*.

gyptiens épousoient leurs sœurs; puisque cet usage ne s'introduisit chez eux qu'après la mort d'Alexandre.

Si les Macédoniens eussent eu cet inceste en horreur, lors de leur arrivée en Egypte, on peut être certain, qu'ils n'auroient pas adopté le droit d'une nation vaincue & avilie, pour légitimer dans la Maison régnante un inceste qu'ils eussent eu en horreur. Je sai sans doute, que des Conquérans peuvent à la longue s'accoutumer aux manieres bizarres, & même aux mauvaises loix des pays conquis: mais on ne sauroit dire cela des Ptolémées; puisque leur domination étoit à peine fondée, que Philadelphe, fils de Soter, débuta par épouser sa sœur Arsinoé, comme cela s'est pratiqué dans la famille des Lagides jusqu'à Cléopatre; sans qu'il en ait résulté, au moins par rapport aux facultés corporelles, quelque dégénération dans cette famille-là, si l'on en excepte Ptolémée Physcon, qui étoit une espece de nain si difforme, que les Ambassadeurs Romains ne purent s'empêcher de rire en le voyant (*t*). Je dis ceci; parce qu'on soupçonne de plus en plus qu'il arrive effectivement quelque dégénération aux Animaux par les accouplemens incestueux, & surtout en ligne collatérale au premier dégré. Dans l'Ouvrage que M. Michaélis vient de publier en Allemand sur le Droit Mosaïque, (*Mosaisches Recht*,) il rapporte à ce sujet des expériences singulieres, faites sur des chevaux en Hongrie, & dont il prétend qu'aucun Naturaliste n'avoit eu connoissance. Mais il se peut que ce cas rentre dans

(*t*) Il naissoit beaucoup de Nains en Egypte aux environs d'Alexandrie: la plûpart de ceux qu'on voyoit anciennement à Rome venoient de là.

dans la classe de ceux où l'on ne peut absolument pas conclure des animaux à l'homme; & je doute qu'on puisse attribuer à l'inceste la naissance de tous ces Princes monstrueux par leur cruauté, monstrueux par leur folie, qui rendirent cette Dynastie des Ptolémées une Dynastie infame. Auguste avoit tort de se donner tant de peines pour vouloir ressusciter Cléopatre, en faisant sucer ses blessures par des Psylles. Au reste il faut observer que Cléopatre n'étoit pas issue directement d'un mariage incestueux; puisque sa mere n'avoit été que la concubine de Ptolémée Auletès, qui fit tout ce que les bons Rois ne font pas. A en juger par ce qui arriva dans cette famille des Lagides, on seroit tenté de croire, que le motif, qui doit faire défendre le mariage entre le frere & la sœur, n'est point celui qu'ont allégué les Jurisconsultes, qui nous ont tant parlé de la crainte de la corruption dans la maison paternelle. Des enfans, qui ont été élevés ensemble, qui connoissent leurs défauts mutuels, & qui se croyent tous égaux, ne doivent pas se marier entre eux, & ils ne sont pas même naturellement portés à le faire, voilà pourquoi la corruption, que les Jurisconsultes ont imaginée dans la maison paternelle, est une chose très-rare: tout cela seroit ainsi, quand même on éleveroit ensemble des enfans qui ne seroient ni freres, ni sœurs.

Le véritable Droit national des Egyptiens, tel qu'il étoit avant le siécle d'Alexandre, leur permettoit d'épouser leurs belles-sœurs, restées veuves sans enfans (*v*); & encore leurs cousines-ger-

(*v*) Les Egyptiens, persécutés probablement par les premiers Empereurs Chrétiens au sujet de leurs mariages avec leurs belles-sœurs, avoient trouvé un subterfuge bien fin gu-

germaines, ce que jamais les Coptes n'ont cessé de faire. Un jour la Cour de Rome leur fit proposer en secret, que, s'ils vouloient se réunir à l'Eglise Latine, on n'exigeroit rien d'eux pour les dispenses au sujet de leurs mariages, contractés dans le second dégré de parenté collatérale; mais ils rejettérent de telles propositions; parce que le privilege, qu'on vouloit leur accorder comme une faveur nouvelle, ils en étoient en possession de tems immémorial; quoiqu'en dise le P. de Sollier dans sa Chronique des Patriarches d'Alexandrie, où l'on trouve beaucoup d'erreurs touchant les Coptes.

Ainsi il reste vrai que les dégrés, qui empêchent le mariage, n'ont point été fort étendus en Egypte, & il y en a une raison fort naturelle: le peuple y étoit distribué en tribus, dont quelques-unes ne pouvoient s'allier entre elles, non plus que les tribus Juives. On a cru aussi, que l'animosité, qui régnoit entre de certaines villes, empêchoit les habitans des unes de trouver des femmes dans les autres, & que les filles de Bubaste, où l'on révéroit le chat, n'épousoient jamais des garçons d'Athribis, où l'on révéroit le musaraigne; quoiqu'il n'y eût que huit à neuf lieues d'Athribis à Bubaste. Mais cette animosité, dont il est ici question, n'éclata, comme je le dirai dans la suite, que sous les Grecs & les Romains; lorsque l'autorité des Prêtres, qui avoient

---

gulier; ils soutenoient que leurs belles-sœurs restées sans enfans, étoient aussi restées vierges, comme on le voit par la célebre Constitution de l'Empéreur Zénon, qui commence par ces termes. *Licet quidam Ægyptiorum idcirco mortuorum fratrum sibi conjuges matrimonio copulaverint, quod post illorum mortem mansisse virgines dicebantur.* De incest. & inutil. Nupt. TITVL. V.

avoient ſçu contenir la ſuperſtition par la ſuperſtition même, n'exiſtoit plus.

A la Chine, où il n'y a pas & où il n'y a jamais eu des tribus ou des caſtes (*x*), on a fort étendu les dégrés, qui empêchent le mariage. Ainſi ces deux peuples différent non ſeulement par les loix, qu'ils ont faites à cet égard; mais par le motif même qui les leur a dictées: les uns ont voulu empêcher l'établiſſement des tribus: les autres ont voulu conſerver les tribus établies.

Outre cette eſpece de ſervitude, qui réſulte de la clôture, il y a à la Chine une ſervitude réelle & perſonnelle, où une femme peut être réduite par ſes parens, lorſqu'ils la vendent pour quelque motif que ce ſoit. Une fille, qui ne conſerve pas ſa virginité juſqu'au moment de ſon mariage, eſt irrémiſſiblement vendue au marché, quelquefois pour vingt *taëls* ou deux-mille ſols, quelquefois pour moins, & on la vend de la ſorte à un maître parce qu'on ne ſauroit plus la vendre à un mari: auſſi perd-elle alors à jamais le droit de ſe racheter. Que le Lecteur me permette de dire ici un mot ſur cet uſage de vendre ſes enfans; il dérive certainement de l'autorité paternelle, portée au-delà de certaines bornes, que les anciens Légiſlateurs n'ont ſçu fixer nulle part, ni dans les Républiques ni dans les Monarchies. On ne conçoit pas par quelle fatalité leurs yeux ont été faſcinés; mais ils ont été faſcinés ſans doute. Lorsqu'ils accordoient au pere le droit de vie & de mort ſur ſes enfans, ils ne voyoient pas, qu'un homme ne ſauroit être juge dans ſa propre cauſe: lorſqu'ils accordoient au pere le droit de vendre ſes enfans, ils

(*x*) Voyez les *Lettres de Mr. de Mairan ſur la Chine.* Pag. 61. de l'Imprimerie Royale, 1770.

ils ne voyoient pas, que les parens ne possedent point leurs enfans, de la même maniere qu'on possede des bestiaux: il ne falloit nulle pénétration pour comprendre cela, & cependant on ne l'a pas compris. Si l'on en croyoit un Grec, nommé Denys d'Halicarnasse, il conviendroit d'excepter ici quelques Législateurs, & surtout Solon; mais Denys d'Halicarnasse ne connoissoit point les loix de Solon, qui avoit indubitablement accordé au pere le droit de vie & de mort (y). Ainsi il rentre dans la classe de tous les autres. Ce qu'il y a de bien bizarre, c'est qu'on trouve dans le Code Justinien un Rescrit admirable de l'Empéreur Dioclétien, qui parle en Philosophe malgré l'impitoyable loi de Romulus: il dit, qu'il est de droit manifeste, *manifesti juris*, qu'un pere ne peut ni aliéner, ni vendre, ni donner, ni engager ses enfans; & immédiatement après ce Rescrit, suit dans la même page celui de l'Empereur Constantin, qui assure, qu'un pere peut vendre & ses fils & ses filles; & en conséquence il le permet dans toute l'étendue de l'Empire Romain, pour se moquer de Dioclétien, des hommes & des loix: car le prétexte de pauvreté qu'il allegue, n'a pas & n'a jamais eu aucune force contre le droit manifeste.

Les Chinois ont été extrêmement éloignés d'avoir trouvé les bornes du pouvoir paternel: je ne crois pas même qu'ils les ayent jamais cherchées; car outre le droit de vendre, leurs Législateurs ont donné au pere le droit de vie & de mort, pour autoriser l'infanticide, qui se commet dans ce pays-là de différentes manieres. Ou les accoucheuses y étouf-

(y) Voyez *Sextus Emp. Hip. Lib.* 3. *cap.* 24. *Héliodore Æthiop. Lib. I.*

étouffent les enfans dans un baffin d'eau chaude, & se font payer pour cette exécution, ou on les jette dans la riviere après leur avoir lié au dos une courge vuide; de forte qu'ils flottent encore longtems avant que d'expirer (z). Les cris, qu'ils pousfent alors, feroient frémir par tout ailleurs la nature humaine; mais là on eft accoutumé à les entendre, & on n'en frémit pas. La troifiéme maniere de les défaire, eft de les expofer dans les rues où il paffe tous les matins, & furtout à Pékin, des tomberaux, fur lefquels on charge ces enfans ainfi expofés pendant la nuit; & on va les jetter dans une foffe où l'on ne les recouvre point de terre, dans l'efpérance que les Mahométans en viendront tirer, quelques-uns; mais avant que ces tombereaux, qui doivent les tranfporter à la voirie, furviennent, il arrive fouvent que les chiens & furtout les cochons, qui rempliffent les rues dans les villes de la Chine, mangent ces enfans tout vivants: je n'ai point trouvé d'exemple d'une telle atrocité, même chez les Anthropophages de l'Amérique. Les Jéfuites affurent qu'en un laps de trois ans, ils ont compté neuf-mille-fept-cents-deux enfans ainfi deftinés à la voirie: mais ils n'ont pas compté ceux qui avoient été écrafés à Pékin fous les pieds des chevaux ou des mulets, ni ceux qu'on avoit noiés dans les canaux, ni ceux que les chiens avoient dévorés, ni ceux qu'on avoit étouffés au fortir du ventre de la mere, ni ceux dont les Mahométans s'étoient emparés, ni ceux qu'on a défaits dans des endroits où il n'y avoit pas de Jéfuites pour les compter.

On n'a pu jufqu'à préfent deviner la caufe de ces

(z) *Tereant Reife nach China, Fünfter Brief.*

ces infanticides. Des Arabes & le Pere Trigault, affurent que c'eft un effet du fyftême de la Transmigration des ames, mais je fai maintenant qu'il n'y a aucune ombre de vérité dans une telle asfertion : auffi les Indous, bien plus attachés à la Transmigration des ames, ne détruifent-ils jamais leurs enfans, car ce fyftême ne défend rien avec plus de force que le meurtre, & même celui des animaux. On verra dans l'inftant, que la véritable caufe de ces infanticides exifte dans le vice du Gouvernement, & dans la fordide avarice des Chinois, qui, pour gagner beaucoup, s'accumulent dans les villes commerçantes & le long des rivieres, tandis qu'ils laiffent l'intérieur des Provinces abfolument inhabité, abfolument inculte. Comme ce peuple fe conduit dans toutes fes actions par l'intérêt, il a calculé que, quand il s'agit d'un affaffinat, il y a plus de profit à détruire une fille qu'un garçon: la fille coûte plus à élever qu'ils ne peuvent la vendre: le garçon fe vend plus qu'il ne leur coûte à élever. Il faut obferver ici, que ces monftrueufes maximes des Chinois fur l'infanticide, n'ont jamais été imputées aux Egyptiens par perfonne, finon par les Juifs, qui difent que ce fût principalement à leurs enfans mâles qu'on en voulut; & Strabon dit que c'étoient principalement les enfans mâles qu'on défendoit aux Egyptiens de détruire, & Diodore fait mention d'une défenfe générale au fujet des deux fexes. On voit donc clairement par ceci, que le cas des Juifs a été un cas extraordinaire, qui arrêta pour un inftant le cours des loix, parce qu'on vouloit les traiter en ennemis, & comme ils traitérent eux-mêmes les habitans du Canaan, où ils maffacrérent fans doute beaucoup d'enfans au berceau, & beaucoup d'enfans même dans le fein de leur mere.

Il me refte maintenant à parler de la coutume des Chinois d'écrafer les pieds aux filles, ce qui paroît met-

mettre le comble à leurs malheurs : car de quelques précautions qu'on ufe, il eft impoffible de prévenir les douleurs plus ou moins aiguës, qu'elles reffentent dans les talons pendant toute leur vie, dès qu'elles entreprennent de marcher. Les Voyageurs, qui ont voulu nous expliquer la méthode dont on fe fert pour les rendre boiteufes, ne s'accordent point entre eux, & paroiffent peu inftruits. M. Osbeck dit qu'on leur fait porter dans leur enfance des fouliers de fer : d'autres prétendent qu'on ferre leurs pieds dans des lames de plomb. Il y a même des Relations, qui affurent qu'on leur caffe les os du métatarfe pour replier les doigts fous la plante, & qu'on empêche la carie des os rompus par des liqueurs cauftiques ; mais il ne faut pas douter que ce ne foient là des abfurdités très-grandes. Ce qu'il y a de bien certain, c'eft que les Chinoifes, lors même qu'elles quittent leurs chauffures, ne quittent cependant point les bandages qui enveloppent immédiatement leurs pieds : car fi elles vouloient toujours défaire, & toujours reprendre ces entraves, il en réfulteroit de grands inconvéniens ; puifqu'il y a bien de l'apparence que cette opération ne confifte qu'à faire aux enfans une ligature au-deffus de la cheville, qu'on a foin de ne point trop ferrer, ce qui deffécheroit entiérement le pied, dont on prévient feulement la croiffance en le réduifant à la moitié de fa grandeur naturelle, comme on l'a vu par les chauffures Chinoifes, qu'on à effayées en Europe à des enfans de fix ans. Or à fix ans le pied de l'homme eft à peu près à la moitié du volume qu'il acquiert pendant le refte de l'adolefcence. Les Chinois difent qu'ils ignorent, quand cette belle mode a commencé : ceux qui lui donnent le moins d'antiquité, prétendent qu'il y a à peu près trois-mille ans qu'elle eft en vogue : on veut que l'Impératrice *Ta-Kia*, qui avoit naturellement les pieds très-petits, ait foute-

nu que c'étoit une beauté de les avoir tels; de sorte que ceux qui la crurent, procurérent par artifice cette monstruosité à leurs enfans. Il est inutile d'observer que ce conte, forgé peut-être par quelques Jésuites, qui avoient lû Ovide (*a*), est aussi ridicule qu'incroyable: car une femme, qui étoit elle-même renfermée dans un serrail, n'a pu occasionner une si grande révolution dans les idées des hommes, qui ne la voyoient point. Sans parler ici des doutes qu'on pourroit former sur l'existence de l'Impératrice *Ta-Kia*, qui paroît être un personnage fabuleux, nommé par le P. Kircher la Vénus des Chinois; les Lettrés, beaucoup mieux instruits, conviennent que cette invention a été suggérée par la politique & la jalousie pour tenir les femmes dans un esclavage si étroit qu'on ne peut comparer l'exactitude avec laquelle on les garde, qu'à la sévérité avec laquelle on les gouverne.

Il faut dire ici que rien n'est moins fondé que le sentiment de ceux qui croyent que toutes les filles naissoient anciennement à la Chine avec six doigts à chaque pied; de sorte que pour faire disparoître ces membres surnuméraires, on eut recours aux ligatures, dont on continua à se servir après que le mal eut cessé. Quand j'ai recherché l'origine d'une imagination si étrange, j'ai trouvé qu'elle avoit apparemment été puisée dans les Relations du P. Trigault, qui met en fait que la plûpart des habitans des Provinces de Canton, de Quansi, & généralament tous ceux de la Cochinchine, ont encore aujourd'hui deux ongles à chaque petit orteil, d'où

(*a*) On sait qu'Ovide a dit:
Est pes exiguus, pedis est aptissima forma.

d'où il préfume, fans que je fache pourquoi, qu'ils ont eu jadis auffi fix doigts à chaque pied (*b*). Quand tout cela feroit vrai, on ne fauroit en conclure que les femmes feules étoient fujettes à cet excès ou à cette excrefcence, & que pour le corriger, on fe foit déterminé à les eftropier. Mais ce qui prouve que tout cela n'eft point vrai, c'eft que l'on n'obferve aucune irrégularité dans le nombre des orteils parmi les gens de la campagne & le petit peuple des villes, qui n'ont jamais écrafé les pieds à leurs enfans: ayant befoin de tous leurs membres pour ne pas mourir de faim, ils fe font mis à l'abri de cette mode tyrannique, qui leur feroit auffi funefte que l'ufage de fe laiffer croître les ongles, comme le font des Négocians & des Lettrés, dignes d'être renfermés aux petites-maifons.

La circoncifion des filles, que les Egyptiens ont pratiqée de tems immémorial, & qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, comme on peut le voir dans *l'Hiftoire de l'Eglife d'Alexandrie* par le P. Vansleb, eft une opération inconnue aux Chinois, qui n'ont auffi jamais circoncis les garçons, & ce n'eft que par les Juifs & les Mahométans établis chez eux, qu'ils favent qu'il y a des hommes au monde, qui font dépendre leur falut d'une amputation femblable. Je crois bien qu'on objectera contre tout ceci, que les prétendues Colonies Egyptiennes fondées dans la Grece, renoncérent auffi à la circoncifion au point qu'on n'en trouve plus aucune trace dans leur Hiftoire, ni aucun veftige dans leur Mythologie. Mais fi je parlois ici de tous les doutes qu'on peut former fur la réalité de ces Colonies Egyptiennes,

(*b*) *Expeditio apud Sinas. Lib. I. Cap. VIII.*

nes, fondées dans la Grece, je m'écarterois extrêmement de mon ſujet: quand je vois des hommes tels qu' Orphée, Amphion, Eumolpe, & des Legislateurs tels que Solon & Lycurgue partir pour l'Egypte, & en revenir; alors je conçois comment il eſt arrivé que des loix, des uſages, des cérémonies & des fêtes ont paſſé de l'Egypte en Grece. Il n'a fallu qu'un dévot pour amener le culte de la *Neitha* ou de la Minerve de Saïs à Athenes: il n'a fallu qu'un dévot pour faire célébrer à Athenes la fête des Lampes, telle qu'il l'avoit vu célébrer à Saïs. Au reſte, ſoit qu'on en cherche la cauſe dans le climat, ſoit qu'on la cherche ailleurs, il reſte vrai que les Chinois différent en cela extrêmement des Egyptiens, qui ſe coupoient tous le prépuce: car c'eſt une folie de prétendre que chez eux la circonciſion n'obligeoit que la claſſe ſacerdotale (*c*).

Il ſeroit à ſouhaiter ſans doute, qu'à la Chine on n'êut pas plus adopté la coutume de châtrer les garçons, que celle de les circoncire; mais avant le tems de la conquête des Tartares, c'eſt à dire avant l'an 1644, on y avoit porté les choſes à un excès incroyable, à un excès qui ſeul pourroit démentir les éloges, que des Ecrivains très-peu inſtruits ont prodigués à cette forme de Gouvernement où l'on a vu tous les Magiſtrats châtrés, & toutes les Provinces pillées par ces Magiſtrats-là.

Je

(*c*) La circonciſion eſt un uſage ſi enraciné en Egypte, que les Coptes ou les Egyptiens modernes, qui ſont Chrétiens, comme tout le monde ſait, ne laiſſent pas pour cela de circoncire tous leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe; & Strabon dit que cela ſe pratiquoit préciſément de même de ſon tems, lorſque l'Ordre ſacerdotal avoit déja diſparu en grande partie.

Je fuis fort éloigné de penfer que le crédit immenfe, que les Chinois ont accordé aux Eunuques dès la naiffance de leur Empire, provienne d'une efpece de préjugé fuperftitieux, qui dans les tems de la plus haute Antiquité doit avoir régné parmi les Scythes ou les Tartares, qui révéroient fingulièrement les hommes devenus impuiffants à la fleur de leur âge ; parce qu'on les regardoit comme frappés par la main de la divinité. Hippocrate, le feul Auteur qui ait parlé de ces Eunuques de la Scythie, qui s'habilloient, à ce qu'il prétend, en femmes, dit que la premiere caufe de ce mal étoit produite par l'excès de l'équitation chez un peuple qui ne defcendoit prefque jamais de cheval, & qui ne connoiffoit point l'ufage des étriers (*d*). En cela on peut croire Hippocrate; mais quand il ajoute que les Scythes, pour fe guérir de cette indifpofition, fe faifoient ouvrir des veines qui paffent aux deux côtés de la tête, d'ou réfultoit leur impuiffance, alors il ne faut pas le croire; puifqu'on fait bien aujourd'hui que les vaiffeaux fpermatiques qu'il fuppofoit être dans les organes de l'ouïe, n'y font affurément pas. l'Hiftoire de la Chine commence déja dès l'an 2037. avant notre Ere, à parler du crédit des Eunuques: ils gouvernoient alors l'Empéreur, & bientôt ils parvinrent au point de gouverner l'Empire, fi l'on peut donner ce nom de Gouvernement à une affociation de voleurs, qui fous le régne de *Te-Tfong* envahirent non feulement, comme je l'ai dit, les Magiftratures; mais qui s'appropriérent en-

(*d*) Avant l'invention des étriers, l'équitation continuelle occafionnoit une maladie particuliere dans les hanches, & des enflures aux jambes, comme on le voit par l'exemple de Germanicus.

encore le tribut des Provinces, qu'ils partageoient comme on partage des dépouilles. Il n'étoit pas poſſible alors d'obtenir le moindre Mandarinat ſans être mutilé; parce que les grands Eunuques du Palais ne conféroient les emplois qu'à des hommes auſſi vils & auſſi mépriſables qu'eux. Il feroit réellement ennuyeux de parler ici de toutes les conſpirations qu'ils ont tramées, de tous les meurtres qu'ils ont commis, & de ceux qu'ils ont tentés: il ſuffira de dire que depuis la mort *d'Hien-Tſong* qu'ils empoiſonnérent, juſqu'en l'an 904. de notre Ere, ils ne firent que ſe jouër de la vie des Empéreurs, & en couronnérent ſucceſſivement quatre plus imbéciles, plus ſtupides les uns que les autres, qu'ils mettoient aux arrêts comme des enfans. Cependant dans le cours du dixiéme ſiécle on parvint à chaſſer les Eunuques des Tribunaux; mais ils y rentrérent. Dans le douziéme ſiécle on les chaſſa une ſeconde fois des Tribunaux; mais ils y rentrérent: alors leur pouvoir parut indéſtructible; parce que leur nombre, loin de diminuer, augmentoit d'année en année, de jour en jour. Les pauvres & les riches faiſoient également *émaſculer* leurs enfans, dans l'eſpérance qu'étant faits de la ſorte ils parviendroient plutôt aux charges, qu'en liſant toute leur vie la prétendue Morale de Confucius & de Mentſé.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque les Tartares *Mandhuis* ou *Mantcheoux* ſurvinrent, & conquirent en un inſtant toute la Chine. De ce qui les choqua, rien ne les choqua davantage que de trouver des hommes gouvernés par ceux qui ne l'étoient plus. Ils commencérent donc par ôter les emplois aux Mandarins auxquels on avoit ôté la virilité, & tous les Mandarins étoient dans ce cas-là: enſuite ils réduiſirent à la moitié le nombre des Eunuques attachés à la Cour, & qui ſe montoit à douze-mille ſous le régne de l'Em-

pé-

pereur *Tien-Ki*, homme ſans honneur, ſans génie, ſans talens, & que le bruit de l'Empire, qui s'écrouloit de toute part, put à peine tirer de ſa léthargie. Le P. Schal, qui par ſes connoiſſances dans l'Artillerie, avoit acquis beaucoup d'accès auprès du conquérant *Chung-Tchi*, fondateur de la Dynaſtie actuellement régnante, dit que ce Prince entretenoit encore ſix-mille châtrés; (*e*) ce qui doit paroître exceſſif; puisqu'on n'en compte ordinairement que cinq ou ſix-cents dans le Serrail de Conſtantinople, comme on le ſait par Mr. Galland, Interpréte de France en Turquie: auſſi les tuteurs Tartares de *Can-hi*, chaſſérent-ils pendant la minorité de ce Prince presque tous les Eunuques du Palais, hormis ceux qui devoient garder les femmes. Depuis ce tems, ils ont fait de grands efforts pour rentrer dans les emplois publics, ce qui arrivera dès que cette Dynaſtie Tartare ſera entiérement corrompue & énervée par les fatales maximes du peuple conquis, & par les principes d'une Politique qu'on ne conçoit pas; puisque l'exemple a prouvé qu'il y a autant de fidélité & d'attachement à attendre de la part d'un Gouverneur de Province, qui a une famille, que de la part d'un Eunuque, qui a un ſerrail.

Comme à la Chine l'infanticide ne bleſſe pas les premieres loix de l'Etat, on a été bien éloigné d'y compter la caſtration au nombre des crimes: mais ce n'eſt point cette cauſe-là, qui y a produit ce peuple d'Eunuques dont j'ai tant parlé. Cela provient de la ſévérité avec laquelle on y garde les femmes, & du prix modique auquel ces eſclaves ſont vendus: ce prix eſt ſans comparaiſon moindre qu'en

(*e*) *De Ort. & progreſ. Fidei Chriſt in Chind.* Cap. 24.

qu'en Perſe & en Turquie, où ſuivant les préceptes de l'Alkoran, il n'eſt permis de châtrer ni les hommes, ni les bêtes; & indépendamment de l'Alkoran, il y a encore en Perſe une loi civile; de ſorte qu'on y fait venir à grands fraix les Eunuques dont on a beſoin, de l'Afrique, des Indes & ſurtout de Golconde, où au 17me ſiecle, on mutiloit presque tous ces enfans, qui ont toujours été, & ſeront toujours, la principale cauſe de la foibleſſe des Cours de l'Aſie. Il faut que le P. Parrenin ſe ſoit convaincu pendant le ſéjour qu'il a fait à la Chine, que la fureur de mutiler les enfans eſt encore plus commune qu'on ne pourroit le croire, après tout ce qu'on vient d'en dire, puisqu'il tâche d'expliquer par là comment la Polygamie peut être ſi fort en vogue dans un pays où il ne naît certainement pas plus de filles que de garçons (*f*). Mais comme presque tous les enfans qu'on y étouffe, qu'on y jette dans les rivieres, ou qu'on porte à la voirie, ſont des filles, cela laiſſe ſubſiſter la difficulté dans ſa force: car enfin, on y maſſacre plus d'individus du ſexe féminin qu'on n'y châtre de mâles, & encore y a-t-il pluſieurs de ces châtrés qui ſe marient.

Il eſt ſingulier que les Chinois, qui ſont polygames, ayent plus de femmes qu'il ne leur en faut, & que les Turcs, qui ſont auſſi polygames, manquent de femmes, puisqu'ils en achetent & en raviſſent ſans ceſſe chez l'étranger. (*g*) Leurs Ambaſſadeurs mêmes, envoyés dans nos villes d'Europe, ne manquent jamais d'employer des ſtrata-gê-

(*f*) *Lettres Edifiant.* XXVI. Recueil.

(*g*) On fait monter à 9 mille le nombre des femmes enlevées ou achetées qu'on amene tous les ans à Conſtantinople.

gêmes pour enlever des filles & des femmes, comme c'eſt un fait connu à Vienne, où l'on ne manque auſſi jamais de viſiter les bateaux couverts que ces Ambaſſadeurs font deſcendre ſur le Danube.

Tout cela feroit inexplicable, ſi l'on ne ſavoit qu'il y a à la Chine une multitude d'hommes qui vivent dans le célibat: on y compte plus d'un million de Moines, dont la plûpart ſont mendiants, & dont il n'y en a aucun qui ſoit marié: les voleurs, qui inondent les Provinces, n'ont pas de famille, enfin les maîtres ne permetteut pas le mariage aux eſclaves, & le nombre des eſclaves eſt très-grand.

Ainſi la population de ce pays qu'on a prodigieuſement exagérée, comme on le verra dans l'inſtant, eſt produite par des cauſes indépendantes de la nature des loix, & de la forme du Gouvernement.

J'ai dit que le climat tempéré des Provinces Méridionales de l'Aſie paroît être très-favorable à la multiplication de l'eſpece humaine, puiſqu'elle y triomphe du Deſpotiſme, de tous les maux qu'il fait, & de tous ceux qu'il peut faire.

J'entreprendrai d'en expliquer les cauſes.

Dans ces climats tempérés de l'Aſie, les hommes ſont naturellement ſobres: ils recherchent les alimens ſimples, & n'abuſent point ſans ceſſe des liqueurs fortes, qui peuvent corrompre ou altérer la ſubſtance prolifique, ils n'ont pas beſoin de renfermer leurs enfans, ni de les envelopper d'habits comme dans nos contrées du Nord, où la rigueur des ſaiſons les force à être ſi longtems en repos; ce qui eſt non ſeulement contraire à leur ſanté, mais même à leur paſſion: car la premiere paſſion de l'enfance eſt l'amour du mouvement.

Dans ces climats tempérés dont je parle, on a toujours des fruits bien mûrs, & d'une bonne qualité, & la ſeconde paſſion de l'enfance eſt un appé-

tit

tit véhément pour les fruits de toute eſpece: cet appétit occaſionné par la chaleur de l'eſtomac, diminue avec l'âge. Il y a des perſonnes chez qui il dure plus longtems que chez d'autres; (*b*) mais rien n'eſt plus rare que de rencontrer les enfans qui ne l'ayent pas, & quand ils ne l'ont pas, on peut ſcupçonner qu'ils ſont malades.

Il réſulte de tout ceci que l'éducation, dans les climats dont je parle, eſt non ſeulement très-aiſée; mais encore très-peu coûteuſe. Et voilà un avantage qu'il eſt abſolument impoſſible de ſe procurer dans les pays ſeptentrionaux.

Les Anciens, qui ont eu connoiſſance de tous ces faits, paroiſſent néanmoins avoir un peu outré les choſes, lorqu'ils ont prétendu qu'en Egypte l'entretien d'un enfant juſqu'au terme de l'adoleſcence ne coûtoit que vingt dragmes; hormis qu'il ne ſoit uniquement queſtion des gens de la campagne, auxquels un enfant coûte aujourd'hui en Egypte un demi-ſol par jour, y compris le vêtement, qui ſe réduit preſque à rien, comme Hippocrate & Diodore de Sicile l'avoient déja obſervé.

Tous les Etats de l'Europe, les grands & les petits, les riches & les pauvres, ont fait des loix pour diminuer le luxe du deüil & des enterremens: mais ils n'ont point fait de loi pour diminuer le luxe de l'éducation, que, ſuivant une maxime fondamentale, il faut reſtraindre autant qu'on peut dans les pays froids, où le climat donne déja tant de vrais beſoins.

A la

(*b*) Ce penchant pour les fruits eſt bien plus fort dans les garçons que dans les filles, & cela doit être naturellement ainſi.

A la Chine les femmes font fort fécondes; & je-crois bien, comme on l'affure, que la mortalité parmi leurs enfans eft fans comparaifon moindre qu'en Europe, où la moitié de ceux qui naiffent, meurt, comme on fait, avant la vingtiéme année; tandis qu'il eft très-vraifemblable qu'il n'y a aucune efpece animale, foit dans l'état de domefticité, foit dans la vie fauvage, dont la moitié des petits périffe conftamment par des maladies, avant que d'être fortie de l'adolefcence.

Je ne rechercherai pas ici fi la fécondité des femmes Chinoifes eft produite par quelque caufe indépendante de leur conftitution; mais je dirai qu'il eft furprenant que leur conftitution ne s'altére pas par l'ufage continuel des boiffons chaudes, dont il fera parlé plus amplement dans la Section fuivante; parce que l'ordre des matieres l'exige ainfi.

S'il n'y avoit pas, dans le Gouvernement de la Chine, des défauts finguliers, elle eût pu tirer un grand avantage de fa fituation: ce qui lui a furtout manqué, c'eft un corps de milice affez aguerrie pour arrêter tout au moins les voleurs, qui la dévaftent de tems en tems; & qu'on a vus prendre Pékin avant même que les Tartares puffent le prendre. Il faut obferver ici que le nombre des voleurs eft à peu près toujours le même à la Chine, comme l'on en juge par le nombre de ceux qu'on y arrête, pour les jetter dans des prifons: on compte année par année trente à quarante-mille criminels arrêtés de la forte: ainfi il eft manifefte que, toutes les fois que les voleurs d'une province parviennent à fe joindre à ceux d'une autre, il en réfulte des défordres extrêmes. Jufqu'à préfent la police, que les Tartares *Mandhuis* ont introduite, a été fi bien obfervée, que les voleurs n'ont pu faire le fiége d'aucune ville: car avant les Tartares, ils affiégeoient les villes; puifqu'ils affigérent même Pékin.

Il seroit très-superflu de s'engager ici dans de longues discussions pour démontrer que les premiers Historiens, qui ont parlé de la population de la Chine, n'étoient point du tout instruits : aussi ont-ils varié entre eux de cent-millions, ce qui est impardonnable : cependant cette différence de cent-millions d'hommes se trouve en effet entre le calcul du P. Martini & celui du P. Bartole.

Les extraits des registres de la Capitation, qu'on prétend avoir été fournis par les Chinois mêmes, me paroissent tout au contraire, avoir été fabriqués par des Européens, qui assurément n'étoient pas fort habiles. En examinant ces extraits, je me suis d'abord apperçu qu'ils sont en tout point faux & controuvés; puisqu'en une Province on y fait les familles de dix personnes, & dans une autre de cinq personnes (*i*). Il ne faut être que superficiellement versé dans les premiers élémens de l'Arithmétique politique, pour s'appercevoir qu'une telle disproportion est une chose impossible: car en Europe on ne peut pas encore évaluer une famille à cinq personnes par un calcul rigoureux.

J'ose dire qu'il n'y a pas une seule ville à la Chine, sur laquelle on nous ait procuré des notions exactes, & que tous ceux, qui en parlent, parlent au hazard. Le P. du Halde donne à Pékin trois millions d'habitans: le P. le Comte ne lui en donnoit que deux millions, & le P. Gaubil s'exprime d'une maniere si vague, qu'on n'en sauroit rien con-

(*i*) En voici un exemple: les 45305 familles de la Province de *Kosi-Tcheou* sont évaluées à 231365 personnes; tandis que dans la Province d'*Yun-nan* on évalue 132958 familles à 1433110 personnes.

conclure. Or il ne faut pas que ceux, qui varient d'un million par rapport aux habitans d'une ville, espérent jamais de nous faire accroire qu'ils sont instruits de l'état de la population de tout un pays, & d'un pays si irréguliérement habité, qu'il n'y a jamais rien eu de semblable sur tout le globe.

C'est ici un article où il faut que je m'arrête.

D'abord les Jésuites avouent, que, si l'Empéreur *Can-hi* ne leur eût ordonné de lever la Carte de la Chine, que les Chinois ne pouvoient lever eux-mêmes, ils n'auroient jamais sçu, „ que dans la „ plûpart des grands Gouvernemens on trouve „ des contrées de plus de vingt lieues, très-peu „ peuplées, presque incultes, & assez souvent si „ sauvages, qu'elles sont tout à fait inhabitables. „ Comme ces contrées sont éloignées des grandes „ routes qu'on suit dans les voyages ordinaires, „ elles ont échappé à la connoissance des Auteurs „ des Relations imprimées. " (*k*).

Si l'on doutoit que cela ne soit effectivement de la sorte, on pourroit le démontrer, pour ainsi dire, jusqu'à l'évidence.

Presque tous les Voyageurs, qui ont pénétré au centre de la Chine, conviennent qu'on ne peut y marcher pendant la nuit, hormis qu'on ne se fasse escorter par des hommes, qui portent des flambeaux ou des torches pour écarter les Tigres & les autres animaux carnaciers, qui craignent tous le feu & la lumiere. Tant de Tigres ne sauroient se trouver dans un pays réguliérement habité: il faut

---

(*k*) *Description de l'Empire de la Chine.* Tom. I. pag. 18. in 4to.

faut donc que ces bêtes ſi terribles ayent de vaſtes ſolitudes où elles ſe retirent, où elles propagent, & d'où elles font des excurſions: or elles ſe retirent & ſe multiplient dans ces contrées de plus de vingt lieues, où il n'y a point d'habitations humaines. Si l'Allemagne étoit dans cet état, elle auroit encore des *Aurocks*, comme du tems de Jules-Céſar.

Mais ces endroits incultes, qu'on rencontre dans presque tous les Gouvernemens, ne ſont encore rien en comparaiſon du terrain qu'occupent les Sauvages de la Chine, nommés *Mau-lao* ou rats de bois; parce qu'ils ſont répandus par petites troupes dans des forêts & des landes qu'on ſait être étendues quelquefois de quarante lieues. Par tout ce que j'ai pu recueillir des uſages de ces *Mau-lao*, qui ſe trouvent dans ſix Provinces de l'Empire, il conſte qu'ils ſont auſſi ſauvages que les Américains de la Guiane, que l'on nomme les *Worrous*.

On n'a pu concevoir en Europe comment il étoit poſſible qu'il y à la Chine tant de peuplades ſauvages, dont quelques-unes ne ſe comprennent pas même entre elles; mais dès qu'on ſait que ce pays eſt très-irréguliérement habité, l'exiſtence des Sauvages devient une choſe auſſi aiſée à concevoir, que l'exiſtence des bêtes féroces.

Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les meilleures Cartes de la Chine, pour ſe convaincre que dans l'intérieur des terres le défaut de détails Géographiques, & de poſitions eſt étonnant: encore pour ne point rendre ces vuides trop ſenſibles, y a-t-on comme érigé des villages en bourgades ſur lesquelles il faut faire bonne compoſition. J'ai recueilli pluſieurs dénombremens des villes murées de la Chine, ſans parler ici des liſtes de Kircher & de Couplet, qui ont copié à peu près mot pour mot l'At-

l'Atlas de Martini. (*l*) Mendoza fait monter le nombre total des villes murées à 1674, & en cela il fe trompe; car les Jefuites, qui ont levé la Carte, ne font monter le nombre des villes qu'à 1453; ce qui eft très-furprenant: car un tel Empire, eu égard à fa prodigieufe étendue, devroit contenir tout au moins quinze-mille villes murées, & fi l'on prenoit pour terme de comparaifon la Hollande & le Brabant, il devroit en contenir encore bien davantage.

Parmi les Provinces les plus défertes il faut ici faire remarquer au Lecteur le *Koei-Tcheou*, *où les denrées feroient affez abondantes*, dit le P. du Halde, *fi l'on y cultivoit mieux les terres.* (*m*) Oui, fans doute, fi l'on y cultivoit mieux les terres, les hommes pourroient y vivre; mais les Chinois ne veulent point y vivre.

Pour gagner beaucoup par la pêche, par la navigation & par les fabriques, ils s'établiffent le long des côtes de la mer & fur les bords des groffes rivieres, & pour gagner beaucoup par le trafic, ils s'entaffent les uns fur les autres dans la capitale & dans les villes commerçantes, les mieux fituées: de forte que leur pays a dû paroître fept fois plus peuplé qu'il ne l'eft, aux yeux de ceux qui n'ont vu que ces rivieres & ces villes. Ceci explique d'abord la caufe de l'infanticide; & ceci explique encore comment les famines peuvent faire de fi fréquents & de fi horribles ravages parmi ces gens entaffés. (*n*)

Com-

(*l*) Voyez la *China illuftrata* du P. Kircher, & la *Tabula Chronologica Sinicæ Monarchiæ* du P. Couplet, à la fuite de fon prétendu *Confucius.*

(*m*) *Defcription de la Chine.* Tom. I. pag. 254.

(*n*) Voyez fur les fréquentes famines de la Chine l'*extrait des Gazettes Chinoifes* du P. Contencin.

Comme ils ſe multiplient dans de certains cantons, & en laiſſent d'autres abſolument vuides, il ſe trouve ſouvent qu'il n'y a aucune proportion entre le nombre des habitans & la grandeur du terrain habité; quoiqu'on le cultive avec tout le ſoin imaginable. Dès que la moiſſon vient à manquer, la mort enleve tous les ſurnuméraires qui ne ſe ſauvent pas, & ceux, qui ſe ſauvent, vont ſe jetter ſur les endroits où la récolte a réuſſi; ce qui occaſione des déſordres dont nous n'avons point d'idée, parce que nous n'en voyons pas d'exemple.

Mr. Osbeck, qui étoit à la Chine en 1751, dit que la Province de Canton ſe trouvoit encore alors ſurchargée d'une multitude de familles errantes, que la faim avoit chaſſées du centre de l'Empire, où la mort en avoit enlevé une infinité d'autres. (o) Ou le P. Parrenin n'a point connu l'intérieur de ces Provinces, parce qu'il n'avoit ſuivi que les routes qu'on ſuit dans les voyages ordinaires, ou il a voulu cacher dans ſes lettres à Mr. de Mairan, le mauvais état de la culture. Il voudroit bien nous faire accroire, que l'Empéreur & les grands Mandarins prennent de tems en tems de bonnes meſures pour élaguer le peuple, en le faiſant manquer de toute eſpece d'aliment, & en ſacrifiant ſept ou huit-cent-mille victimes au repos public: mais j'oſe dire ſans craindre d'être jamais démenti, que cette politique déteſtable eſt une pure imagination du P. Parrenin: car ce ſont les famines qui occaſionnent les plus grands troubles: ce ſont les famines qui font que les habitans d'une Province attaquent leurs voiſins, & vont juſqu'à les manger; ce qui n'eſt point

(o) *Osbeck Reiſe nach Oſtindien und China*, pag. 224.

point rare à la Chine: il n'y a plus alors aucune ombre d'autorité ni aucun ſentiment de commiſération: on y a vu des peres dévorer leurs propres enfans: il ſeroit donc auſſi abſurde que contradictoire que le Souverain & les Gouverneurs, qui font tout ce qu'ils peuvent pour entretenir la tranquillité, interceptaſſent eux-mêmes la nourriture du peuple, afin de le faire révolter, & de mettre leurs propres jours en danger: car dans les Gouvernemens deſpotiques on impute au Deſpote la cauſe de tous les malheurs, qui arrivent. Les Chinois rendent leurs Empéreurs reſponſables des dégâts commis par les ſauterelles, & cela doit être ainſi dans un Etat deſpotique, où l'on oublie Dieu même pour penſer au Prince, qui envahit, autant qu'il peut, les droits du Créateur.

D'un autre côté, le P. Parrenin compte auſſi au nombre des cauſes qui produiſent les famines, la diſtillation du riz pour faire ce qu'il appelle l'*Arrack*, & par là on voit combien peu cet homme étoit inſtruit; puisqu'on n'a jamais fait d'*Arrack* à la Chine: mais bien du *Sampſu*, qui eſt infiniment moins fort, & dont le peuple n'uſe qu'avec la plus grande modération; car nos voyageurs conviennent, qu'ils n'ont jamais rencontré dans les rues de Canton un ſeul homme ivre. On détruit bien autrement en Europe les grains; je ne dirai pas pour les diſtiller, mais pour braſſer. Or qui a jamais vu en Europe une ſeule famine produite par l'uſage de braſſer, comme on en voit ſi fréquemment à la Chine, où les hommes vont juſqu'au point de ſe manger les uns les autres. Je ne ſaurois trop répéter que la véritable cauſe de tous ces maux conſiſte dans le défaut total de la culture au centre des Provinces.

On s'eſt étonné de ce qu'on ne forme pas dans tous les Gouvernemens de grands magaſins; mais outre la difficulté de les remplir, la police de la

Chine est trop foible, & les troupes y sont trop peu disciplinées pour mettre ces dépôts à l'abri des voleurs & des familles errantes, qui viendroient les piller. D'un autre côté, le commerce extérieur, par le moyen duquel on pourroit en un tems de disette tirer du riz de l'Inde & de Java, n'y a jamais été dirigé comme il devroit l'être, & jamais on n'y a sauvé la vie d'un seul homme par une précaution semblable. Les troupes Tartares, que les Empéreurs de la Dynastie actuellement régnante, ont réparties dans Pékin & dans les environs, y protégent le dépôt de vivres, formé uniquement pour l'entretien de la Capitale; (*p*) mais les Tartares ne sont point en état de faire de tels établissemens dans toutes les Provinces; puisqu'ils n'ont pu par les moyens les plus violents forcer le peuple à habiter uniformément le pays. Ces Conquérans virent dès leur arrivée à la Chine, des abus qui les choquérent extrêmement: ils virent surtout les inconvéniens sans nombre, qui résultent de l'irrégularité entre les cantons trop peuplés, & ceux qui ne le sont pas assez, & ceux qui ne le sont point du tout: ils crurent que la source du mal consistoit dans le commerce maritime, & surtout dans la piraterie, qui attiroit sur les côtes les familles des Provinces méditerranées, où les terres restoient en friche. Là dessus ils firent deux choses bien surprenantes pour corriger le mal dans sa source. Ils défendirent le commerce maritime: ensuite ils démolirent, dans six Provinces, les habitations qui se trouvoient jusqu'à une distance de trois lieues de la

---

(*p*) Voyez le *Plan de Pékin & la description de cette ville par Mrs. de l'Isle & Pingré. Paris* 1765.

la mer (q). Dès que les habitations furent ruinées, ils forcérent les familles à ſe retirer plus avant dans le pays où elles ſe logérent vrai-ſemblablement dans des trous creuſés en terre, comme ces Troglodytes qu'on trouve en ſi grand nombre en pluſieurs endroits de la Chine, où l'on ne chercheroit pas des Troglodytes ; mais la miſere incroyable du peuple éloigné des grandes villes, où il eſt ſans ceſſe pillé par les brigands, ne lui permet point de conſtruire des maiſons.

A meſure que les Tartares ſe ſont relâchés ſur la défenſe de la pêche & du commerce maritime, ces familles, établies pour cultiver l'intérieur des terres, ont déſerté, & ſe ſont une ſeconde fois rapprochées des côtes. Toutes les Colonies, qu'on envoye de la ſorte dans les ſolitudes des Provinces pour décharger les villes du ſurplus de leur populace, déſertent; parce qu'on manque de troupes reglées pour protéger ces établiſſemens dans leur naiſſance. Il n'y a pas de doute, de l'aveu même des Jéſuites, qu'on n'ait tenté plus d'une fois de peupler & de défricher le *Koei-Tcheou*, dont j'ai parlé, en y faiſant paſſer des Colonies, & des Gouverneurs avec toute leur famille; mais comme le vice de tout ceci eſt dans les principes mêmes du Gouvernement, ces moyens ont été auſſi inutiles que les Sermons des Mandarins & des Lettrés, qui exhortent ſouvent les gens à défricher les landes ; (r) mais en prêchant de la ſorte, ils n'ont garde de ſe cou-

(q) Tout ceci ſe fit ſous la minorité de l'Empéreur *Kanghi*, par ſes tuteurs Tartares. La ville de Canton devoit auſſi être détruite ; mais des motifs particuliers la firent excepter du nombre de celles qu'on raſa.

(r) Voyez le Mémoire d'un grand Mandarin ſur les défrichemens dans le XXI. Recueil des *Lettres Edifiantes*.

couper ces grands ongles, qu'ils portent aux mains, & qui contrastent horriblement avec leurs maximes. Quand le seul appât du gain n'attireroit point le peuple dans le voisinage des villes commerçantes, l'inquiétude de perdre tout son bien en une nuit, lui rendroit le séjour des cantons fort éloignés dans les terres, trés-désagréable. *Tous les villages Chinois*, dit le P. Fontaney dans son Journal, *où je passai ce jour-là, avoient une maison élevée, semblable à une petite tour, où les villageois mettent leurs effets plus en sureté dans les tems de troubles, & lorsqu'ils craignent des irruptions de voleurs.* Si ces irruptions de voleurs sont si à craindre dans le centre de l'Empire, & sur les grandes routes que suivoit ce voyageur, on peut bien croire qu'il n'y a pas beaucoup de sureté dans les lieux écartés: il n'y en a pas même pour les étrangers aux environs de Canton, où un Botaniste d'Europe, en allant herboriser, fut en deux jours attaqué deux fois par des voleurs Chinois, qui voulurent lui enlever jusqu'aux boucles de ses souliers; ce qui ne lui feroit point arrivé, même en traversant un camp d'Arabes bédouins. Ces faits ne confirment malheureusement que trop les Relations du Lord Anson & du Capitaine Congrel.

Si à la Chine le pays étoit réguliérement habité, s'il n'y avoit pas tant de voleurs, de moines mendiants, de châtrés, d'esclaves la fécondité des femmes dans les Provinces Méridionales, & la nature du climat, y feroient croître extrêmement le nombre des hommes; puisque malgré tous ces inconvéniens, qui ne sont point petits, quelques calculateurs y ont porté la population à quatre-vingt-deux millions: Je ne doute nullement qu'ils n'exagérent; mais quand même ce qu'ils disent, feroit vrai, il en résulteroit toujours que la Chine, eu égard à sa grandeur, est beaucoup moins peuplée que l'Alle-

magne. (*s*) Et la chofe du monde la plus abfurde feroit de n'avoir aucun égard à la grandeur refpective de deux contrées, dont l'une eft fix fois plus étendue que l'autre; puisque l'Allemagne n'équivaut tout au plus qu'à la fixiéme partie de la Chine. Comme dans ce pays on ne brûle que du charbon foffile, connu fous le nom de *Meu-y*, il paroît d'abord que cet ufage auroit dû produire les mêmes effets qu'en Europe, où les Provinces, qui fe fervent de ce charbon, peuvent être plus peuplées que celles, qui n'employent que du bois, & qui doivent abandonner beaucoup de terres pour nourrir leurs forêts: tandis qu'on laboure au-deffus des charbonnieres en Ecoffe & au Pays de Liége; mais je ne vois point que cette coûtume influe fur la population à la Chine où l'on laiffe, dans presque tous les Gouvernemens, des diftricts de plus de vingt lieues en longueur entiérement vuides; de forte que ces déferts font fans comparaifon plus étendues que ne le feroient les forêts, fi l'on n'y brûloit que du bois.

Comme ni les loix, ni les inftitutions des Chinois, n'ont aucun rapport à la fanté & à la falubrité de l'air, cela met une grande différence entre eux & les Egyptiens, qui avoient tant de loix & tant d'inftitutions relatives aut climat, & à la complexion des habitans. Tout cela deviendra bien plus frappant dans la fection fuivante où je traiterai du régime diététique de l'ancienne Egypte. Il ne faut pas objecter que les Chinois ont pu fe

(*s*) Ceci feroit encore vrai, quand même on ne donneroit à l'Allemagne que dix neuf-millions d'habitans, au lieu des vingt-quatre-millions, que lui en donne M. Sufsmilch dans fon ouvrage. Tom. II. pag. 213. édition de Berlin de 1765.

ſe paſſer de ce régime & de cette police; parce que leur pays n'eſt jamais ſujet à la peſte. J'ignore ce qui a pu donner lieu à cette erreur; mais je ſai qu'en 1504 ce fléau y fit d'horribles ravages. Et la *Peſte noire*, la plus célébre dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire du Monde, ſortit en 1347, des Provinces Méridionales de le Chine, (*t*) parcourut toute l'Aſie, frappa toute l'Europe, & comme il n'y avoit nulle part quelque ombre de police dans ce ſiécle de confuſion, on ne l'arrêta nulle part: elle alla juſqu'au Pole. Le froid rigoureux des Terres Arctiques lui prêta de nouvelles forces, parce que toutes les fiévres ardentes s'aigriſſent dans le Nord: les deux tiers de l'eſpece humaine diſparurent alors de deſſus le Globe.

Les Egyptiens avoient beaucoup corrigé le climat de leur pays: ils devoient ſe précautionner contre deux grands maux, contre la peſte & contre la lepre. On convient aſſez généralement aujourd'hui que leur méthode pour arrêter la lepre, étoit très-bonne: auſſi, lorsque les Grecs d'Alexandrie crurent pouvoir la négliger, & ſe nourrir indiſtinctement de toutes ſortes d'alimens, ce fléau ſe répandit-il parmi eux au point qu'on peut ſoupçonner que la plupart des troupes d'embarquement, que commandoient Cléopatre & Antoine à la bataille d'Actium, étoient infectées de l'Eléphantiaſe. (*v*) Quant

(*t*) Voyez Mézerai & l'*Hiſtoire des Huns* Tom. V. 21iéme Livre *Hiſtoire du Greenland* par Egede, Chap. 1.

(*v*) C'eſt de l'Eléphantiaſe qu'Horace a dit, en parlant de Cléopatre:

— — — dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum.

Quant aux inſtitutions des Egyptiens pour prévenir les maladies peſtilentielles, elles paroiſſent avoir été auſſi efficaces que leur régime par rapport à la lepre.

Ils avoient multiplié extrêmement le nombre des Médecins: tout le pays en étoit rempli, & cela devoit être ainſi. Dès qu'on ſe propoſoit d'éteindre la contagion par tout où elle éclatoit, il falloit veiller partout: cependant comme l'expérience a démontré qu'en un tems de peſte, la Police peut autant que la Médecine, cela explique pourquoi les loix avoient beaucoup borné en Egypte le pouvoir des Médecins: on craignoit que leur penchant à eſſayer de nouveaux remedes, & à changer à chaque inſtant de méthode, ne rendît inutile la police, dont l'effet étoit certain contre des maladies toujours ſemblables à elles-mêmes. Ceci a paru fort ridicule à quelques Auteurs modernes, qui diſent que c'étoit le comble de la folie de borner le pouvoir des Médecins; mais la vérité eſt, que rien n'a été plus ſage.

On ſait que les anciens Egyptiens ont entretenu avec beaucoup de ſoin les canaux du Nil, & comme ils donnoient toujours aux eaux un moyen pour s'écouler, elles ne croupiſſoient pas comme cela arrive aujourd'hui dans tant d'endroits par l'incroyable négligence des Turcs & des Arabes. (*x*) Si je diſois tout ce que les Turcs & les Arabes n'ont pas fait, & tout ce qu'ils auroient dû faire, on concevroit

---

Il n'a pas dit cela du mal vénérien, comme des Commentateurs, qui n'avoient pas le ſens-commun, l'ont ſoutenu.

(*x*) *Unde aër longe inſalabrior quam antea redditus eſt, præſertim menſe Auguſto, ob aquam quæ ſtagnans atque ſemi putris eſt.* P. Alpin Rerum Ægyptiac. Lib. I. Cap. IV.

vroit comment il eſt arrivé, qu'un pays, qui autrefois n'étoit pas abſolument mal ſain, eſt devenu de nos jours le berceau ou le foyer de la Peſte. Il faut obſerver ici, que cette maladie n'eſt point produite par la famine, comme quelques voyageurs, & en dernier lieu l'Abbé Fourmont, l'ont ſoutenu: car par des Tables d'annotation continuées pendant un laps de vingt-huit ans, on trouve que la Peſte a éclaté cinq fois, ſans avoir été précédée par aucune diſette, & ſans ſuivre aucun cours périodique, comme je l'avois d'abord ſoupçonné. Outre cette épidémie il s'en manifeſte de tems en tems une autre, auſſi terrible, & apportée au Caire par les caravanes Nubiennes, que les Turcs n'ont jamais penſé à ſoumettre à aucune eſpece de quarantaine: anciennement, c'eſt à dire avant l'époque de la conquête des Perſans, ces caravanes ne venoient point à Memphis, puiſqu'aucun Auteur n'en a parlé; mais depuis cette époque, il y a eu en Europe deux grandes peſtes venues, ſuivant tous les Hiſtoriens, de la Nubie ou de l'Ethiopie.

On n'embaume plus aujourd'hui en Egypte ni les hommes, ni les bêtes: & je crois, qu'indépendamment de tant d'autres motifs, les Egyptiens ont eu raiſon de les embaumer, & d'enterrer ces momies fort profondément dans des rochers excavés. On s'eſt imaginé que le procédé des embaumemens a occaſionné plus de putréfaction & d'inconvéniens que l'inhumation, mais il n'y a qu'à y réfléchir pour concevoir que cela ne ſauroit être, puiſqu'on ne jettoit les entrailles que de très peu de perſonnes dans le Nil: toutes les autres étoient d'abord miſes dans le *natron*, ou l'Alkali fixe, & injectées.

Ce qu'il y a de bien certain encore, c'eſt que les anciens Egyptiens n'ont pas connu le riz; & quand ils l'auroient connu, ils ſe feroient bien gardés de le cultiver. Aujourd'hui, on le cultive tellement qu'on en exporte tous les ans plus de

400

400 mille ſacs par Damiette: cela ſeul ſuffiroit pour engendrer des maladies dans un pays, où il ne tonnne jamais, ou très-rarement, & où l'atmoſphere imprégnée de ſubſtances ſalines, que le feu du Ciel ne conſume point, eſt fort ſujette à s'altérer (*y*). Auſſi au moindre ſigne de contagion, les anciens Egyptiens allumoient-ils des feux diſtribués d'une certaine manière, qui nous eſt inconnue; ils ſont les inventeurs de cette méthode, qu'ils enſeignérent au Sicilien Acron, qui l'employa dans la peſte du Péloponneſe; & nous voyons bien clairement que les Médecins Grecs, qui ſuivirent Acron, n'eurent longtems d'autre ſecret que celui-là: ils ont mis même quelquefois le feu à d'immenſes forêts pour ſauver de petits cantons; mais quand le feu eſt bien diſtribué & entretenu par des matières réſineuſes, il fait plus d'effet que l'embraſement d'un bois; car il s'en faut de beaucoup que ce ſoit dans la qualité abſorbante des cendres, ou de leur Alkali, que conſiſte la vertu de cette méthode, comme un Medecin, qui l'eſ-ſaya

(*y*) En 1680. une peſte, apportée vraiſemblablement de l'Egypte, enleva à Vienne & dans ſes environs cinquante-mille perſonnes: alors le Médecin de l'Impératrice Eléonore eut occaſion de diſtiller dans une cornue le ſuc d'un bubon peſtilentiel, dont il obtint un ſeul acide, auſſi fort que l'eau régale. Mais cette expérience n'a pas du tout contribué à nous faire connoître l'origine de la peſte Egyptienne: le défaut de pluie, & le défaut de tonnerre font que l'air acquiert de tems en tems dans la Thébaïde aſſez de violence pour faire fermenter les humeurs du corps humain; & il paroît qu'alors le fiel eſt la premiere ſubſtance qui s'altére. Les atômes, qui s'exhalent des malades, ſont comme un levain, contre lequel il ſeroit ſurtout eſſentiel d'eſſayer les Alkalis volatils, d'une manière plus efficace qu'on ne le fit dans la grande peſte de Londres, où ils ne laiſſérent pas de produire de bons effets.

saya dans la peste de Tournai, se l'est persuadé.

Ce qui prouve bien qu'il falloit apporter de grandes & de continuelles précautions en Egypte pour entretenir la salubrité de l'air, c'est que les Prêtres faisoient faire tous les jours à différentes reprises des fumigations dans les villes. On croit qu'ils brûloient alors cette drogue si célebre sous le nom de *Cyphi*, dont Plutarque donne la composition, que je ne voudrois pas garantir, non plus que celle que donne Dioscoride; puisque l'article du *Cyphi*, paroît avoir été interpolé dans les écrits de ce Grec, par un copiste ignorant (z). Je trouve par un passage d'Oribase, qu'on prenoit aussi cette drogue intérieurement contre la peste (a); ce qui me confirme de plus en plus dans l'idée qu'Oribase lui-même n'en connoissoit point la composition.

Il faut convenir qu'on fait aujourd'hui dans les villes de la Chine, des fumigations aussi abondantes qu'on en a jamais pu faire en Egypte; mais je suis persuadé que cet usage n'est venu aux Chinois que par les Indiens, qui leur ont apporté le culte de *Fo*; puisque c'est principalement devant les statues de *Fo* & des Divinités Indiennes, qu'on brûle tous les soirs tant d'encens, tant de bâtons de pastille composés de rapures de Santal blanc, que la fumée, qui en résulte dans tous les quartiers des villes, forme quelquefois un brouillard assez épais; & on a même soupçonné que cela produit cette terrible maladie des yeux à laquelle les Chinois sont si sujets; aussi y trouve-t-on par tout des mea-

(z) Je crois même que ce n'étoit point un parfum; mais un beaume factice, assez semblable au *Myron* des Coptes ou des Egyptiens modernes, qui en font un usage superstitieux & inutile.

(a) *De Simplicib.* Lib. V. Cap. 76.

mendiants & des filles de joie aveugles au rapport de Mendoza (*b*). Mais ce ne fauroit être là la véritable caufe de l'Ophtalmie Chinoife, que plufieurs Voyageurs ont attribuée aux qualités du riz dont on s'y nourrit; tandis qu'il eût été plus naturel de l'attribuer aux exhalaifons des rizieres: on a cru avec plus de fondement que l'incontinence brutale du peuple, & l'ufage univerfel dans tout l'Empire de fe laver le matin le vifage avec de l'eau chaude y affoibliffoient les organes optiques; mais je parlerai encore de tout ceci ailleurs.

C'eft fans doute par le plus grand hazard du monde, que cette même maladie des yeux a affligé & afflige encore de nos jours les habitans de l'Egypte, qui l'ont imputée au nitre dont l'air eft chargé, & à ces vents brûlants, que les anciens nommoient les vents Typhoniques, & les modernes *Mériffi* ou *Saliel*, & d'un nom plus particulier, *Champfin* (*c*). Ces tourbillons entraînent un fable fort fin, & fi chaud qu'il bleffe les glandes lacrymales & la retine de ceux qui le reçoivent au vifage, comme feroit un feu volant.

Voilà ce qu'on a généralement cru jufqu'en 1751, lorfque Mr. Haffelquift fe chargea de faire à cet égard des recherches au Caire: fon fentiment eft, que les vapeurs, qui fortent des cloaques, y occafionnent ce mal (*d*). Mais quand je confidère qu'il y avoit anciennement en Egypte tant de Médecins-Oculiftes, dont la réputation étoit répandue par tout

(*b*) *Hift. della China da Gonzalez di Mendoza.* Lib. III. Cap. 21. Voyez auffi *Toreens Reife*, *V. Brief.*

(*c*) Voyez Fourmont, *Defcription de la plaine d'Héliopolis. Journal de Thévenot*, Tom. II. *Vansleb voy.* p. 39. *Profpe, Alpin de Rebus Ægypt.* Lib. I. Cap. 1. *De Bruyns* Reifen, Cap. 40.

(*d*) *Reife nach Paleftina and Egypt.* Tom. II. p. 590.

tout le Monde, je ne ſaurois croire que ces Médecins, qui connoiſſoient leur propre pays, ſe ſoient trompés ſur l'origine de l'Ophtalmie Egyptienne, qu'ils ne pouvoient attribuer aux exhalaiſons des égouts, leſquelles ne ſont devenues ſi dangereuſes que par la mauvaiſe police des Turcs & des Arabes, qu'il faut regarder comme les auteurs de la peſte: ils la laiſſent, pour ainſi dire, naître ſous leurs pieds, ſans la détruire, & y expoſent tous les ans l'Aſie & l'Europe.

Les Chinois, qui auroient ſi fort beſoin d'Oculiſtes, n'en ont point, & leur police à l'égard des aveugles n'eſt certainement pas la meilleure, quoiqu'on en puiſſe dire. Ils les laiſſent mendier, ou vivre dans la proſtitution, ſous prétexte que les femmes, qui ont perdu l'uſage des yeux, ne ſauroient gagner leur vie à d'autre métier qu'à celui-là, qui les conduit cependant toujours à la mendicité.

J'ai obſervé chez les Egyptiens, dit l'Empéreur Hadrien, *que tout le monde eſt occupé : les aveugles y travaillent, & ceux même, qui ont la goute, ne reſtent pas oiſifs.* Cette police étoit bonne dans un pays où il y a toujours eu, & où il y aura toujours beaucoup d'aveugles. Corneille de Bruyn croyoit que la quatriéme partie des habitans du Caire eſt frappée de cécité, ou ſur le point de l'être.

Après ce qu'on vient de dire des moyens employés pour prévenir ou pour arrêter les maladies contagieuſes, on conçoit que la peſte n'a pu empêcher l'Egypte de ſe peupler juſqu'à un certain point, qu'il s'agit de déterminer; mais je ne ſaurois me faire comprendre qu'en entrant dans quelques diſcuſſions.

Quoique parmi toutes les provinces déſolées par ce merveilleux gouvernement des Turcs, l'Egypte ſoit, par rapport à l'Agriculture, un peu moins déſolée que les autres, il s'en faut cependant de beaucoup, qu'on y cultive aujourd'hui toutes les terres

miſes

miſes anciennement en valeur, comme quelques Voyageurs mal inſtruits l'ont ſoutenu: je doute que le riz & le bled, qu'on en exporte maintenant, montent à douze millions de muids Romains par an, & Auguſte en tiroit tous les ans vingt millions, & cela en un tems où la population étoit beaucoup plus forte: de ſorte que les exportations ont dû être relativement moindres. Les environs du Lac *Maréotis* juſqu'à la Tour des Arabes, que Strabon nous repréſente comme très-peuplés, ſont actuellement très-déſerts, & on ſait que M. Haſſelquiſt a trouvé des champs entiers fort propres à la culture, envahis par cette herbe ſi pernicieuſe que le vulgaire nomme arrête-bœuf, & les Botaniſtes, *Anonis Spinoſa:* quant à la Thébaïde, elle eſt ſans comparaiſon plus délabrée que le *Delta.* Cependant je m'imagine qu'il y a quelque erreur dans les Commentaires de Pancirole ſur la *Notice de l'Empire*, lorſqu'il prétend que l'Empéreur Juſtinien tiroit tous les ans de l'Egypte quarante-huit-millions de muids Romains, ou huit-millions de médimnes Attiques en bled (*e*): à moins que déja alors les villes de l'Egypte n'ayent été pour la plûpart déſertes; tandis qu'on faiſoit valoir les terres par des fermiers impériaux; ce qui a pu arriver par l'avidité du Fiſc au tems du Bas-Empire, lorſque les Princes, à force d'acquérir des fonds de terre pour les convertir en Domaines, renverſérent l'Etat; car il ne faut pas que les Souverains acquiérent ſans ceſſe des fonds d'une maniére ou d'une autre; quand on ne connoît pas en cela de bornes, tout eſt perdu.

On

(*e*) *Fol.* 211. Edition de Genève 1623.

Il ſe peut que cette meſure, dont on ſe ſervoit pour les livraiſons de l'Egypte ſous le nom d'*Artabe*, ſoit mal évaluée par Suidas, qui la compare au Médimne Attique.

On eût beau faire des loix effrayantes sous Honorius, qui vouloit qu'on brulât vifs sur le champ ceux qui perceroient une digue du Nil (*f*). Tout cela ne pouvoit prévenir la destruction d'une contrée où l'on dépouilloit les habitans de leur propriété. On vit quelque chose de semblable dans l'antiquité sous le régne de ces Usurpateurs féroces, que les Historiens appellent les Rois pasteurs ou les Rois bergers; mais je trouve que longtems après l'expulsion de ces Tyrans, Sésostris rendit aux Egyptiens la propriété de leurs terres, & voilà pourquoi ils ont tant aimé ce Prince, qui répara les maux affreux qu'avoient faits les Usurpateurs durant la conquête (*g*).

Il paroît que sous un climat tel que celui de l'Egypte, où il pleut très-rarement, les terres tant soit peu élevées se convertissent en un pur sable mouvant, dès qu'elles restent en friche pendant un siécle: car les sels & les particules végétales & animales, qui constituent ce que l'on nomme le terreau, se consument & se dissipent par l'extrême chaleur, & le défaut d'eau. Les Caloyers ou les Moines Grecs ont fait quelques jardins admirables dans l'Arabie pétrée; mais il ne faudroit peut-être pas cinquante ans pour que toute la terre végétale disparût de ces endroits, si une fois on cessoit de les arroser & de les cultiver: *ni vis humana resistat.* Aussi voyons-nous que quand Mohammed, Soudan des Mamelucs

---

(*f*) Cet Edit d'Honorius concourt avec beaucoup d'autres faits à prouver que le *Drab* ou la Coudée Egyptienne, qu'on employe aujourd'hui dans le Nilometre du Caire, ne représente pas exactement la Coudée ancienne, comme on le croit vulgairement.

(*g*) On peut voir ce que dit Hérodote de la répartition des terres faite par Sésostris.

lucs du Captchak, voulut en 1338. rétablir l'Agriculture en Egypte, il fut d'abord obligé de faire ôter le ſable mouvant, qui couvroit beaucoup de terres: ainſi pour évaluer ce que cette contrée peut avoir de lieues carrées, propres à la culture, il faut bien riſquer d'y envelopper quelques eſpaces ſablonneux, qui peuvent avoir été anciennement fertiliſés. Je n'examinerai point ce que M. le Comte de Caylus, & d'autres Savans ont penſé ſur tout ceci; car n'ayant pas fait une étude particuliere de la Géographie, ils n'ont pu atteindre à aucun dégré de preciſion.

Dans les *Mémoires ſur l'Egypte ancienne & moderne*, de M. d'Anville, imprimés au Louvre en 1766, ce Géographe aſſure que, par une opération faite ſur ſes propres Cartes, il a trouvé que tout le terrain cultivable de l'Egypte n'a jamais pu être que de deux-mille, & tout au plus de mille-onze-cents lieues carrées, dont il y en a 25 ſur le dégré: de ſorte que, ſelon lui, l'Egypte n'équivaut qu'à la douziéme partie de la France (*b*). Mais tout homme raiſonnable avouera avec moi, que cette ſuppoſition n'eſt point du tout juſte: car il n'y a nulle juſteſſe à oppoſer les ſeules terres cultivables de l'Egypte, à toutes les terres de la France en général: il falloit au moins en excepter les forêts, les gâtines, les bruieres, les landes de Bourdeaux, & d'autres cantons, qui ne valent pas mieux que les hauteurs de la Thébaïde, où des Arabes bédouins trouvent de quoi faire paître leurs chevaux.

Au reſte, on voit par tout ceci que l'étendue de l'Egypte, & l'état de ſa population ſont des choſes qu'on a prodigieuſement exagérées; & ſurtout lorſqu'on

(*b*) *Pag.* 39. *Sect. IV. in 4to.*

qu'on conſidére le calcul de M. Goguet, qui y met vingt-ſept-millions d'hommes ſous les premiers Pharaons (*i*). L'Hiſtoire ancienne & l'Hiſtoire moderne ſont remplies d'exagérations ſemblables, & quand on en détruit quelques-unes, on fait naître des vérités nouvelles.

Par un dernier effort d'induſtrie & de travail les anciens Egyptiens ont pu mettre en valeur à peu près 2250 lieues carrées, y compris les *Oaſes*, & quelques endroits élevés comme les environs *d'Alabaſtrônpolis*, dont on trouve les ruïnes à 23 lieues de la rive orientale du Nil: ſur tout ceci il faut bien décompter l'emplacement des villes, les champs enſemencés de lin, ainſi que les autres cultures ſecondaires: l'entretien des animaux ſacrés ne me paroît point avoir été un objet aſſez conſidérable, pour qu'on en faſſe ici mention. Cependant, comme dans les pays chauds les terres rapportent beaucoup, & que les hommes y mangent peu, une lieue carrée peut y nourrir plus de monde que dans les pays froids où les terres rapportent moins, & où les hommes mangent davantage: ainſi l'Egypte a pu avoir anciennement à peu près quatre-millions d'habitans, & il faut regarder comme inadmiſſible tout ce qui eſt porté au-delà, ſoit par Diodore de Sicille, ſoit par le Juif Flavien Joſephe. Cette population diminua ſous les Perſans, dont le joug fut toujours un joug de fer: elle diminua encore ſous les derniers Ptolémées, qui ruïnérent en un jour ce qui avoit coûté des années de ſoins aux trois premiers Lagides, qu'on peut nommer des Rois; mais leurs ſuc-

(*i*) *Suivant les recherches les plus exactes, l'Egypte contenoit ſous ſes premiers Rois, vingt ſept miliions d'habitans:* de l'ORIGINE des Loix & des Arts. T. III. p. 26.

ſucceſſeurs ne furent jamais que des brigands ou des imbéciles, qui avoient tout oublié puisqu'ils avoient oublié d'entretenir les canaux du Nil, que les Romains, dès qu'ils eurent conquis l'Egypte, firent nettoyer ; de ſorte qu'ils cultivérent beaucoup plus de terres qu'on n'en avoit fait valoir ſous le régne de Cléopatre, & ſous le regne de ſon pere Auletès, l'exemple des mauvais Princes.

Je paſſe ici ſur tous les raiſonnemens de ceux, qui prétendent que l'inondation du Nil s'étendoit jadis plus loin qu'aujourd'hui, à cauſe du limon, qui doit avoir fait hauſſer, ſelon eux, le ſol de quelques pieds ; mais ils ne ſauroient le prouver d'une manière évidente. S'il eſt vrai que la Méditerranée baiſſe, ſoit à cauſe des gouffres qui ſe ſont ouverts dans ſon baſſin, ſoit par le retour des eaux vers le Pole auſtral, alors on conçoit comment le *Delta* peut un peu s'accroître ſans que le limon du Nil y contribue de beaucoup : encore eſt-il eſſentiel de dire ici, que M. Maillet a porté au-delà des bornes même de la vraiſemblance ce qu'il écrit de l'accroiſſement du *Delta*; parce qu'il s'eſt trompé ſur la ville de Damiette, croyant que c'étoit la même que celle qui avoit un port ſur la Méditerranée au tems de St. Louis; mais c'eſt une ville nouvelle, bâtie plus avant dans les terres par les Mamelucs: celle, qui exiſtoit au tems de St. Louis, a été raſée; parce qu'elle étoit trop expoſée au brigandage des Croiſés. S'il eſt difficile d'excuſer M. Maillet ſurpris dans une telle erreur, il eſt bien plus difficile encore d'excuſer quelques Auteurs Grecs, qui ont placé dans l'ancienne Egypte depuis vingt juſqu'à trente-mille villes; tandis qu'en comptant les moindres villages & les hameaux même, on ne trouve pas aujourd'hui plus de trente-neuf-mille habitations dans toute la France, dont l'étendue n'entre pas en comparaiſon avec celle de l'Egypte, comme on vient de le voir.

Il

Il n'eſt pas probable qu'il y ait de l'ereur dans les mots numériques de Diodore de Sicile, lorsqu'on refléchit que ſon calcul le plus fort, eſt aſſez conforme à celui de Théocrite, qui a bâti la plupart de ces villes dans une Idylle; (*k*) pour flatter honteuſement Philadelphe, qui étoit un Prince très-riche; & Théocrite ne l'étoit pas. Or on conçoit ce que la pauvreté a pu faire dire à un Poëte, & ſurtout à un Poëte Grec. Le comble du merveilleux eſt de ſoutenir enſuite, que Philadelphe, outre les trente-mille villes, qui exiſtoient déja dans ſes Etats, en fit encore conſtruire trois-cents autres: tandis que nous voyons clairement qu'on eut beaucoup de peine à peupler Alexandrie, ou la bourgade de *Racotis* qu'Alexandre avoit fait conſidérablement aggrandir. Quoiqu'en diſe Quinte-Curce, il eſt certain que le premier des Ptolémées y appella les Juifs: ceux, qui connoiſſent les Juifs, comprendront bien, qu'on ne ſe détermina à choiſir de tels hommes, qu'après en avoir cherché inutilement d'autres.

On compte aujourd'hui dans toute l'Egypte à peu près deux-mille-cinq-cents villes, bourgs & villages:

(*k*) IDYLL. XVII.

On n'excuſe point Théocrite en diſant qu'il a voulu parler de tous les Etats de Ptolémée Philadelphe en géneral. Quant aux différentes leçons des Textes de Diodore de Sicile, ceux, où l'on lit *trois-mille villes*, ſont fautifs; & il convient de ſuivre ceux où l'on lit *trente-mille*; car telle a indubitablement été l'intention de cet Auteur, comme la phraſe précédente le démontre. Il commence par dire, qu'anciennement on comptoit en Egypte dix-huit-mille villes, il ſeroit donc abſurde qu'il eût ajouté, que l'on n'en comptoit plus que trois-mille ſous Ptolémée fils de Lagus. Au reſte dans l'un & l'autre cas cet exagérateur eſt inexcuſable.

ges : ſi pour les plus beaux ſiecles de cette contrée on doubloit ce nombre d'habitations, on feroit plutôt au-delà qu'en deçà de la vérité: car il faut qu'un pays ſoit extrêmement délabré pour perdre jusqu'à la moitié de ſes habitations. Pour peu qu'on ſoit verſé dans la Géographie ancienne, il eſt facile de s'appercevoir qu'on ne trouve pas beaucoup de noms de villes Egyptiennes dans les Auteurs, en comparaiſon de ce que des exagérateurs en diſent, & nous ne ferons pas ici reculer les rochers de la Thébaïde, & les ſables de la Libye, pour y placer les habitations imaginaires d'Hérodote, de Théocrite, de Diodore & de ceux qui les ont copiés ſans jugement.

Avant que de finir cette ſection, il convient de faire quelques Obſervations ſur la fecondité des femmes Egyptiennes: les Anciens qui en ont beaucoup parlé, l'attribuent conſtamment aux vertus des eaux du Nil. Ces eaux ont été plus d'une fois analyſées, & par toutes les analyſes on a découvert qu'elles contiennent en aſſez grande quantité un ſel, qui paroît être un principe de cette maladie dont je ferai mention dans l'inſtant. Comme il y a une veine, qui ſort de l'émulgente, & par laquelle toutes les ſéroſités nitreuſes, & même les ſubſtances alkalines ſe déchargent dans les reins, les eaux du Nil ont une vertu ſtimulante, tant par rapport aux hommes que par rapport aux bêtes; & voilà à quoi ſe réduit tout le prodige: car il ne faut pas croire qu'elles ayent jamais produit des effets auſſi étonnants qu'on l'a prétendu. Si l'on trouve dans quelques Hiſtoriens, qu'anciennement on portoit ces eaux juſqu'en des contrées fort éloignées, & ſurtout chez les Princeſſes du ſang des Ptolémées, mariées dans des familles étrangeres, ce n'étoit point pour les boire, comme on l'a cru, contre la ſtérilité; mais pour les répandre dans les temples d'Iſis, ce que je ne dirois pas ſi je n'étois en

état

état de le prouver, par un passage formel de Juvenal, cité dans la note. (*l*)

Aristote a soutenu qu'on met les eaux du Nil en ébullition par un dégré de feu une fois moindre que celui qui est requis, pour faire bouillir les eaux ordinaires, expérience si difficile à faire, qu'on peut assurer qu'aucun Physicien de l'Antiquité n'a eu des instrumens assez parfaits pour la vérifier: cependant c'est sur cette assertion hazardée que paroît être fondé tout ce que Trogue Pompée, Columelle, Pline, Athénée, Phlégon & le Jurisconsulte Paul, ont dit, en se copiant sans cesse les uns les autres, & en n'observant jamais.

Les eaux du Nil n'ont pas changé de nature, & cependant les Egyptiennes n'accouchent plus de quatre enfans à la fois, & bien moins de sept, ce que le menteur Phlégon n'eût point osé mettre en fait, s'il n'y avoit été encouragé par l'exemple d'Aristote. On a regardé comme un prodige qu'en 1751 un Turc, qui couchoit successivement avec huit femmes, ait eu au Grand-Caire quatre-vingts enfans en dix ans. Or ce fait, qui a paru prodigieux en Egypte, pourroit arriver en Europe, s'il y avoit là des polygames aussi déterminés que ce Musulman. Encore faut-il observer qu'en Egypte, comme dans tous les pays chauds, les femmes cessent plutôt d'avoir des enfans que dans les contrées tempérées; & c'est ainsi que la Nature, s'il est permis de le dire, se contrebalance elle-même. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Egyptiennes ne se servent point contre la stérilité du *Natron* ou d'un sel alkalin sembla-

---

(*l*) *Ibit ad Ægypti finem, calidaque petitas*
A Meroë portabit aquas, ut spargat in ædem
Isidis, antiquo quæ proxima surgit ovili.
Juven. Sat. VI. v. 382. &c.

blable; mais elles uſent dans de tels cas de différentes compoſitions dont Proſper Alpin décrit quelques-unes; mais la plus forte, & que Proſper Alpin n'a pas décrite, eſt une infuſion de Girofle avec du fiel de Crocodile: or on ſait que toutes les parties du Crocodile ſont aphrodiſiaques; mais le fiel & les yeux le ſont plus que toutes les autres. Ce qu'il y a encore de certain, c'eſt que les anciens Egyptiens ne buvoient pas habituellement de l'eau du Nil; puiſqu'ils avoient une boiſſon factice, que les Hiſtoriens ont nommée *Zytbum*, & dont on parlera plus amplement dans la Section ſuivante.

SECTION III.

Du Régime diététique des Egyptiens, & de la manière de ſe nourrir des Chinois.

Je traiterai, dans cette ſection, un ſujet tres-important, & qui fera découvrir de grandes différences entre les anciens Egyptiens & les Chinois. Il eſt vrai, comme on l'a déja obſervé, que ces deux peuples ont également pratiqué l'incubation artificielle des œufs; mais les faits que je citerai, prouvent aſſez que cette conformité eſt un pur effet du hazard.

Pour ſe former, autant qu'il eſt poſſible, des idées claires ſur une matière qui a été longtems très-confuſe, il faut remarquer qu'il y a eu anciennement en Egypte trois régimes differents, dont le premier n'obligeoit que la claſſe des Prêtres: le ſecond n'étoit établi que dans quelques Préfectures & dans quelques villes ſans s'étendre au-delà: le troiſiéme concernoit toute la nation & toutes les Préfectures, qui ne pouvoient déroger, par leurs uſages particuliers, à la regle univerſelle; & ſi cela eſt arrivé

arrivé quelquefois dans des tems postérieurs c'est qu'alors les institutions nationales avoient perdu leur force par les maux infinis qu'entraîna la conquête.

C'est de ces trois régimes, dont je parlerai suivant leur ordre, que dérivent ceux que les Hébreux & les Pythagoriciens ont observés. Le Législateur des Juifs se conforma beaucoup au goût de son peuple, & beaucoup au climat: comme il ne voulut point que les Lévites fussent distingués à cet égard du reste des Tribus, ni les Tribus entre elles, il fit des changemens aux pratiques de l'Egypte, qu'il réduisit à un plus petit nombre; parce qu'elles étoient trop multipliées pour l'objet qu'il se proposoit. Mais il n'en est point précisément ainsi de Pythagore, dont le systême sur les alimens est mal imaginé, & plus digne d'un fondateur d'Ordre que d'un Philosophe: aussi avons-nous eu en Europe un Auteur ridicule, qui a soutenu que cet Italien avoit été Moine au Mont Carmel; & ce qui est à peu près la même chose, quelques Saints Peres l'ont soupçonné d'avoir judaïsé. Il faut donc bien qu'avant d'entrer en matière, j'explique en peu de mots l'erreur de Pythagore. D'abord il partit pour l'Egypte où il se fit circoncire, & où il adopta le régime des Prêtres sans l'examiner, sans rechercher la cause de l'aversion qu'ils avoient pour tous les poissons, & pour beaucoup de végétaux: ensuite il partit pour l'Inde, où les loix & la religion se conformant aux besoins du climat, avoient également établi un régime diététique, qui, en un laps de dix-sept à dix-huits-cents ans, paroît avoir essuyé quelques changemens dont je ne me suis pas proposé de parler ici. Arrivé dans l'Indoustan, Pythagore y embrassa encore servilement la regle des Bramines, qui lui défendirent de manger la chair des animaux, & surtout celle des veaux; ce que les Prêtres Egyptiens lui avoient néanmoins permis en le circoncisant.

De

De toutes ces observances, qui sont, comme on le voit, très-contradictoires entre elles, il fit quelque chose de monstrueux, sans s'appercevoir que ce qui convenoit au Sud de l'Asie & à une partie de l'Afrique, ne pouvoit convenir à l'Europe. Cet homme, au lieu d'étudier les productions de chaque pays, & les maladies de chaque pays, céda toujours au préjugé, céda toujours à l'autorité, & se guida ainsi, durant le cours de sa vie, par les idées des autres & jamais par les siennes. Ce qu'il y eut de bien triste, indépendamment de ce ton despotique qu'il introduisit dans la Philosophie, c'est que les Pythagoriciens, par un effet de leur régime, devinrent insociables, & ne purent manger à la table de leurs concitoyens: aussi cette secte disparut-elle de dessus la Terre, & Apollonius de Tyane, quoiqu'il ait tant prêché, est mort sans imitateurs.

Plus je réfléchis à la diéte des Prêtres de l'Egypte, & plus je me persuade qu'ils tâchoient principalement d'éviter la lepre du corps, la lepre des yeux ou la Sporophtalmie, & la Gonorrhée, qui, dans leur pays, est plus ou moins compliquée avec ces deux indispositions, lesquelles les eussent rendus immondes, ou, ce qui est la même chose, inhabiles aux fonctions de leur ministère.

Comme ils devoient être infiniment plus purs que le peuple, ils s'abstenoient aussi d'une infinité de choses, qu'on ne défendoit pas au peuple.

On a observé que les Grecs modernes, qui ont beaucoup de jours de jeûne, & qui mangent, par conséquent, beaucoup de poisson, contractent bien plus souvent la lepre au Levant, que les Turcs, qui mangent plus de viande. Cette Observation est vérifiée par l'effet que produit chez les peuples Ichtyophages la nature de leur aliment ordinaire. Ces peuples-là sont sujets à une maladie de la peau.

Ainsi les Prêtres Egyptiens ont été instruits à cet

égard par l'expérience. Ils avoient renoncé à toutes les eſpeces de poiſſons, ſoit qu'ils euſſent des écailles, ſoit qu'ils n'en euſſent pas. Mais ils avoient une averſion particuliere pour les eſpeces pêchées dans la Méditerranée, comme on le voit par tant de paſſages, & ſurtout par les ſymboles de Pythagore, tels que Gyralde les a recueillis. (m) Car outre la défenſe générale, on y défend encore en termes plus exprès le Scare, le Rouget & l'Ortie, qui ne ſe trouvent pas dans le Nil.

L'Ortie errante n'eſt proprement pas un poiſſon: les Anciens l'ont rangée parmi les Zoophytes, & les Modernes parmi les vers moluſes; mais à quelque genre qu'on la rapporte, il n'y a pas de doute que ſa chair ne ſoit plus pernicieuſe qu'on ne pourroit le dire, à tous ceux que la Phlictene ou la fauſſe Gonorrhée afflige.

Ce ſont les Prêtres de l'Egypte, qui les premiers ont mis en fait, que le Scare eſt le ſeul des poisſons qui rumine, & juſqu'à préſent on ne connoît point de Naturaliſte, qui ait été en état de les contredire ſur cet article. D'où on peut inférer avec quelque certitude, qu'ils avoient étendu fort loin leurs recherches ſur toutes les productions de la Nature animée : mais il ſeroit à ſouhaiter, que moins amateurs des énigmes, ils n'euſſent pas envelopé quelques-unes de leurs connoiſſances de ténébres qu'on déſeſpére ſouvent de pouvoir diſſiper.

Comme il y a des Auteurs Grecs, qui en parlant du Rouget de Pythagore, le nomment plus poſitivement *Trigla*, cela nous indique le Surmullet, poiſſon que les Romains payoient ſi cher & pour le man-

---

(m) Voyez *Gregor. Gyraldus de Symbolis Pythagoræ.*

manger & pour le voir mourir; car il donne en expirant le ſpectacle le plus ſingulier par la vivacité des différentes couleurs dont ſon corps ſe peint à meſure que ſon ſang ceſſe de circuler. Malgré tout cela, on le défendoit aux perſonnes initiées dans les Myſteres d'Eleuſis; parce qu'on le ſoupçonne d'avaler de tems en tems des Lievres marins; ce qui peut empoiſonner ſa chair ſans le faire mourir; (n) par un effet tout à fait ſemblable à celui que les pommes du Mancanillier produiſent dans de certains poiſſons des mers de l'Amérique. Quant à la rougeur de ſes nageoires, qui lui donnoit de la conformité avec le Typhon, c'eſt une allégorie réellement Egyptienne, & qu'on a étendue juſqu'à la Perche & au Spare, comme on s'en appercevra, lorſque je parlerai en particulier du régime des Provinces ou des Nomes.

C'eſt une opinion aſſez généralement adoptée, que les Prêtres de l'Egypte ne ſaloient pas leurs alimens. Mais ce qu'il y a de très-vrai, c'eſt qu'ils s'abſtenoient du ſel qu'on faiſoit avec de l'eau de la Méditerranée, & de celui qu'on tiroit des lacs du Nome Nitriotique où indépendamment du Natron, il exiſte auſſi un ſel commun, ainſi qu'on le ſait par les Obſervations du P. Sicard.

Il ne faut pas douter que la crainte de ſe voir infectés de la Phlictene, n'ait porté les Prêtres à rejetter de leur régime les mêts fort ſalés, & rien n'eſt plus aiſé à concevoir que le ſens de la fable qu'ils débitoient ſur la Nephthis ou la Vénus Cythéréenne, née, ſuivant eux, de l'écume de la Mer. Comme avec tout cela il leur eût été presque impoſſible de ſe nourrir de choſes parfaitement inſipi-

(n) Voyez *Junius de eſu piſcium.* Cap. XXII. p. 80.

ſipides, ils employoient en petite quantité un ſel-gemme qu'on leur apportoit de la Marmarique, à ce que dit Arrien: (*o*) mais je m'imagine qu'ils le faiſoient venir de la partie de l'Ethiopie, que les Modernes nomment l'Abyſſinie, & où ce foſſile eſt encore commun de nos jours. S'ils ont cru que le ſel-gemme étoit dans de tels cas, moins nuiſible que celui de la mer ou des puits ſalés, ils doivent avoir eu des Obſervations qui nous ſont inconnues, ou ils ſe ſont trompés. Au reſte, on peut conclure de tout ceci qu'il n'eſt pas vrai, que, par une loi particuliere, il étoit défendu à l'Ordre ſacerdotal de faire entrer dans ſa nourriture des choſes, que l'Egypte ne produiſoit pas, ou qui n'y croiſſoient pas: ce qui prouve encore qu'une telle loi n'a jamais eu lieu, c'eſt l'importation très-conſidérable de l'huile d'Olive, faite aux environs d'Athenes; & dont on ſait que Platon amena un navire chargé en Egypte; (*p*) pour payer vrai-ſemblablement ceux d'entre les Prêtres d'Héliopolis, qui lui communiquérent des connoiſſances philoſophiques qu'il n'avoit pas au ſortir de ſon pays. Pour comprendre ceci, il faut obſerver que les Egyptiens ſe ſervoient de beaucoup d'eſpeces d'huiles factices: ils en tiroient de la graine du Séſame, du Ricin & du Carthame ou le *Cnicus* des Anciens: ils en tiroient de la graine de Rave & même de la graine d'Ortie, qu'ils cultivoient réguliérement en plein champ, & c'eſt en quoi on pourroit bien, ſi l'on vouloit, les imiter en Europe; car je ſuppoſe avec beaucoup de vrai-ſemblance qu'on ne l'a jamais

(*o*) *De Expedition. Alexandri. Lib.* 3. *p.* 162.
(*p*) Voyez *Plutarque dans la vie de Solon.*

mais eſſayé. (*q*). Cependant les Prêtres jugeoient toutes ces ſortes d'huiles, ſans même excepter celle de Séſame, mal-ſaines pour eux, & ils n'en faiſoient, comme Porphyre le dit, preſqu'aucun uſage. Mais il n'en étoit point ainſi de l'huile d'Olive, qu'on leur apportoit de la Judée & de l'Attique: car le terrain de l'Egypte n'eſt pas du tout favorable aux Oliviers, hormis dans de très-petits cantons à l'occident d'un lieu, nommé aujourd'hui Béniſuef & à Abydus dans la Thébaïde.

Un article difficile à éclaircir eſt celui qui concerne le vin; parce que quelques Auteurs ont voulu nous perſuader qu'il n'avoit pas été rigoureuſement interdit aux perſonnes qui rempliſſoient les premieres charges de la claſſe ſacerdotale. Mais ces Auteurs-là ſe ſont trompés. Je crois que l'Egypte n'avoit pas même de vignobles avant les Rois paſteurs, ou les Conqérans Arabes, qui en firent des plants, & burent du vin ou du moût à leur table, ce qui étoit prodigieux, & entiérement oppoſé aux loix de la Nation conquiſe. Auſſi après l'expulſion de ces uſurpateurs, reprit-on l'ancienne coûtume de ne jamais ſervir de vin aux Pharaons, ce qui dura très-longtems: puisque cela dura juſqu'à Pſammétique, qui eut, comme on ſait, tant de penchant pour les mœurs de la Grece, & tant d'averſion pour les mœurs de ſon pays, où on ne regardoit pas la ſobriété comme une vertu, mais comme le premier devoir

(*q*) La ſemence de la grande Ortie, *Urtica urens, maxima, ſemine lini*, renferme beaucoup d'huile, qui eſt moins mauvaiſe que celle de Navette, & ſurtout que celle de Ricin & de Carthame, dont les Egyptiens ne ſe ſervoient que pour des uſages extérieurs. La plante, qu'ils nommoient en leur propre langue *Selcſſion*, ne différe pas d'une Ortie qui croit en Europe.

devoir du Souverain: auſſi tout fut perdu ſans reſſource, lorsqu'on vit le luxe d'un Roi d'Egypte égaler le luxe d'un Empéreur de Perſe.

Pythagore, qui ne délibéroit jamais ſur ce qu'il faut faire, ni ſur ce qu'il faut omettre, adopta ſans reſtriction & par rapport à lui & par rapport à ſes diſciples, le précepte du régime Egyptien touchant la defenſe du vin; mais Moyſe ne l'adopta point, & permit cette liqueur à un peuple tel que les Hébreux, qui avoient tant de conformité avec ces Arabes paſteurs, dont je viens de parler, & qui témoignérent une paſſion ſinguliere pour le vin, dont les effets ſont en tous ſens très-pernicieux dans les pays chauds où la lepre eſt à craindre & le Deſpotiſme établi. Je ne penſe pas qu'on puiſſe lire dans l'Hiſtoire des excès de cruauté plus horribles que ceux qu'ont commis pendant des inſtans d'ivreſſe, les Sultans de Perſe depuis Alexandre jusqu'à Soliman III: mais il faut avouer auſſi qu'il y a eu un excès de foibleſſe de la part des Miniſtres, qui n'ont point empêché l'exécution de ces ordres donnés par des furieux ou des bêtes féroces, car on ne ſauroit nommer autrement un Deſpote enivré.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Prêtres s'oppoſérent toujours en Egypte à la culture de la vigne, & la firent même arracher: mais des Princes tels que Pſammétique & Amaſis, qui entretenoient une ſi étroite liaiſon avec la Grece, pouvoient aiſément tirer par la voie de Naucrate autant de vin qu'on en conſommoit à leur Cour; quoique ce pays n'eût plus alors de vignobles, & qu'Hérodote, qui le parcourut longtems après, n'y en trouva pas encore. Ainſi; quand Athénée dit, que la ville d'Anthylle & les vignes de ſes environs avoient été données par forme d'apanage aux Reines d'Egypte, il ſe trompe ouvertement: car Anthylle n'a jamais fait partie de l'apanage des Reines,

nes, & ce ne fut qu'après la conquête de Cambyse, qu'on l'assigna aux Impératrices de Perse; ce qui fit nommer cet endroit Gynæcopolis ou la ville des femmes, nom qu'il a conservé dans l'Histoire & dans la Géographie. Sous les Ptolémées la culture des vignes recommença & continua sous le Gouvernement des Romains jusqu'à la conquête des Kalifes, qui la firent cesser, & elle cesse encore. Ce qui justifie le sentiment des Prêtres sur le danger du vin sous un climat tel que le leur, c'est que la plupart des peuples de l'Afrique Septentrionale l'ont adopté, & les Arabes Jectanites, qu'il faut toujours bien distinguer des Mostarabes & des Hébreux, l'adoptérent aussi. Tout cela étoit établi de la sorte longtems avant la naissance de Mahomet, & les Commentateurs de l'Alkoran ne se sont fait aucune scrupule de forger le conte absurde qu'ils rapportent à cette occasion. (r) On voit par le *Traité de l'Abstinence* de Porphyre, que les Prêtres de l'Egypte osoient bien soutenir que l'usage du vin empêche les Savans & les Philosophes de faire des découvertes. (s) Cette opinion peut leur être venue, parce qu'ils s'appliquoient principalement à la Géométrie & à l'Astronomie, deux Sciences qui exigent une grande présence d'esprit, & je crois comme eux, qu'un Géomètre, qui boiroit beaucoup avant que de se mettre à l'étude, ne feroit point des découvertes de la derniere importance.

C'est par plusieurs passages d'Auteurs anciens qu'on sait, que la viande de Cochon avoit été sur toutes choses interdite aux personnes attachées à l'Or-

---

(r) Voyez *d'Herbelot Biblioth. Orient. art. d'Othman.*

(s) Voilà pourquoi le Prêtre Egyptien, nommé *Calasiris*, qui joue un si grand rôle dans le Roman d'Héliodore, refuse constamment de boire du vin.

l'Ordre facerdotal; quoiqu'elle fût permisse une fois ou deux par an au peuple; ce qui ne pouvoit certainement pas contribuer à aigrir la lepre, dont cet animal femble porter en lui-même le principe: car comme la graisse, dont il est chargé, l'empêche de transpirer autant que cela feroit nécessaire dans les pays chauds, son sang & ses humeurs fermentent quelquefois tellement, qu'il en résulte une éruption. Comme c'est par ce même défaut de transpiration que les Chiens sont aussi sujets au Levant & dans les Indes à la lepre, à la rage & à la gonorrhée, il semble qu'on auroit dû avoir pour eux encore plus d'horreur que pour les Cochons. Mais c'est tout le contraire: les qualités morales du Chien l'avoient emporté sur ses indispositions, & il étoit au nombre des premiers animaux auxquels les Egyptiens ayent rendu un culte. Au reste, ce feroit faire tort aux lumieres des Prêtres, de croire qu'ils ont à cet égard ignoré le danger; puisqu'ils avouoient eux-mêmes que ceux qu'on chargeoit d'embaumer les Chiens sacrés, lorsqu'ils étoient morts de l'hydrophobie ou de la rage, en contractoient une maladie, & en devenoient sphlénétiques, suivant l'expression Grecque, employée par le Traducteur d'Orus Apollon (*t*). Mais ces embaumeurs n'étoient pas admis dans la premiere classe sacerdotale, composée d'hommes presque inaccessibles, & dont les précautions étoient extrêmes: ils se lavoient plusieurs fois en vingt-quatre heures avec l'infusion du

(*t*) *Hieroglyphica Lib I. Cap* 38.
Au reste ces accidens n'étoient pas fort communs, lorsque les Egyptiens entretenoient les Chiens avec beaucoup de soin: aujourd'hui les Turcs & les Arabes les nourrissent mal: aussi presque tous ceux qu'on voit en Egypte, sont atteints plus ou moins d'une sorte de lepre.

du *Péſal*, qui eſt indubitablement l'Hyſſope: ils ne portoient point d'habits de laine, ne buvoient presque jamais de l'eau du Nil pure, ſe coupoient les cheveux, les ſourcils, la barbe, & ſe raſoient tellement tout le corps, qu'il n'y reſtoit pas de poil: de ſorte qu'on peut bien s'imaginer qu'ils n'ont que très-rarement contracté la lepre; mais la plus grande difficulté eſt de ſavoir comment ils la guériſſoient, lorsqu'ils en étoient atteints, malgré toute leur habileté à l'éviter. Les Auteurs, qui ont ecrit avant notre ére, ne nous apprennent abſolument rien ſur cet article important; & il faut deſcendre juſqu'au milieu du ſecond ſiécle pout trouver des notions ſatisfaiſantes.

J'ai déja dit que les Grecs de l'Egypte n'ayant voulu ſe ſoumettre à aucune eſpece de régime, furent enfin attaqués de l'Eléphantiaſe. Et par une ſuite de cette négligence, elle pénétra des bords du Nil jusqu'en Italie. Là-deſſus les Romains firent venir du Levant quelques Médecins, que Pline a pris pour des Egyptiens: (*v*) mais qui me paroiſſent certainement avoir été des Juifs d'Alexandrie; puisqu'ils n'employérent que ce qu'on nomme la cure de Moyſe, ou l'uſtion. Ils brûlérent ſi profondément les plaies avec des fers ardents, qu'il en réſulta des cicatrices plus effroyables que les traces mêmes du mal; & comme ces charlatans ſe firent payer fort cher, on ſe dégoûta bientôt d'eux, & de leur procédé, qui ne pouvoit être bon que dans de certains cas. Je ne puis donc m'empêcher de croire que les Prêtres Egyptiens n'ayent poſſédé des remedes intérieurs, dont la compoſition ſera reſtée longtems cachée, comme tant d'autres connoiſſances

(*v*) *Hiſt. Nat. Lib. XXVI Cap.* 1.

ces dont ils ont été les dépositaires. On voit qu'en différents endroits mêmes de la Syrie c'étoit assez la coûtume des malades de s'adresser à ceux qui remplissoient les fonctions du sacerdoce; ce qui ne seroit jamais arrivé, si on ne les eût soupçonnés de connoître des remedes sécrets. Mais s'il y a eu dans l'Antiquité des Médecins qui les ayent devinés, ce sont sans doute Arétée de Cappadoce, & Galien, lequel avoit fait un long séjour en Egypte, & c'est là une circonstance qu'il ne faut pas ômettre. Ils disent l'un & l'autre, que le moyen de guérir l'Eléphantiase sans l'horrible opération du fer rouge, est de manger des bouillons & de la chair de Vipere (x). Ce qui est très-vrai, & confirmé par Ætius & Paul d'Egine, qui, ordonnant encore aux malades le mouvement, portérent cette pratique à sa perfection (y). C'est l'ignorance, où l'on étoit tombé en Europe du tems des Croisades, qui fit qu'on n'essaya pas ce remede dans les hôpitaux publics, où en forçant les lépreux à la vie sédentaire, on aigrit prodigieusement leur mal.

L'espece de Vipere la plus propre à tout ceci, est celle que Mr. Hasselquist a décrite sous le nom générique de *Coluber* & qui se trouve principalement en Egypte en une quantité presque incroyable: aussi la plupart des Pharmacies de l'Europe reçoivent-elles encore aujourd'hui de ce pays-là la matiere premiere de leurs trochisques, de leur sel & de toutes préparations vipérines par la voye de Venise.

Les

(x) *Galen. de simpl. facul. Cap. I. Lib. II.* —— *Aretæus, curat. diutur. Cap 13. Lib II.*

(y) *Mirabile Elephantiasis remedium viperarum esus existit*, dit Ætius Lib. IV. Voyez aussi le quatriéme livre de Paul d'Egine.

Les anciens Egyptiens, qui avoient beaucoup étudié les propriétés des animaux, n'ont pu ignorer cette vertu d'un reptile, qui a toujours été si commun dans toutes leurs provinces de la Thébaïde, de l'Heptanomide & du *Delta.* Et c'est vrai-semblablement d'eux que vient l'artifice qu'ont quelques familles Coptes & Arabes de manier les Viperes & d'en préparer différents alimens. Mr. Shaw rapporte qu'on lui avoit assuré qu'aux environs du Grand-Caire, il y a plus de quarante-mille personnes qui mangent des serpens, (z) & pour lesquelles les Turcs ont beaucoup de vénération, & on a même cru qu'ils leur accordoient une place distinguée dans la procession de la Caravane, devant le dais qui doit couvrir le tombeau du Prophete. Ce sont ces Ophiophages-là ou ces mangeurs de serpens, qui n'ont rien à craindre de la piqure des reptiles venimeux: aussi les saisissent-ils avec intrépidité, parce que la masse de leur sang est atténuée par cet aliment, très-rempli de sel alkalin. Toutes ces pratiques singulieres ne viennent ni des Grecs, ni des Arabes: elles remontent à une haute antiquité, & nous indiquent à peu près le procédé des Psylles, qui ne s'est pas perdu, comme on l'avoit cru. Il ne convient guéres d'objecter ici, que le culte que les Egyptiens ont rendu aux serpens, les a empêchés de les faire servir dans leurs médicamens, puisqu'on voit clairement dans les Hiéroglyphes d'Orus Apollon, qu'ils ont toujours distingué la Vipere, comme un animal très-pernicieux, d'avec la couleuvre cornue, qui n'a pas de venin; (*a*) & qu'on révéroit dans la Thébaïde à peu

(z) *Voyage en Barbarie p.* 355.

(*a*) Ce que les Prêtres de l'Egypte ont conté sur le *Basilic*, l'*Aspic* & le *Thermuthis*, sont des allégories, qui ont trompé la plupart des Auteurs anciens, & surtout Elien.

à peu près au même endroit où l'on trouve actuellement la fameuse couleuvre *Harbaji* ou *Héredy*, le seul vestige qui existe encore de l'ancien culte des bêtes dans toute l'étendue de l'Egypte: car l'usage qu'ont quelques Turcs du Caire de bâtir des hôpitaux pour les chats & les chameaux, n'a point un rapport aussi direct avec la religion que tout ce qui se pratique au sujet du *Héredy*, sur lequel Paul Lucas a débité, comme on sait, des contes assez extraordinaires pour persuader à des Moines aussi imbéciles que lui, que c'étoit là le Démon Asmodée, qui fut exilé dans la haute Egypte aux tems des prodiges.

On ne tirera jamais beaucoup de lumieres du Lévitique, quand même on entreprendroit toutes les recherches, que Mr. Michaélis avoit proposées aux Voyageurs envoyés par le feu Roi de Danemarck en Arabie: puisqu'il est certain, que les Juifs au siécle de Moyse n'ont connu contre la lepre que l'ustion & des remedes extérieurs. Le grand usage qu'ils ont fait de sang de Pigeons paroît moins fondé sur la qualité de cette liqueur, que sur la connoissance qu'ils doivent avoir eue, que, pendant les tems de contagion, les Rois & les Prêtres de l'Egypte ne man-

Le serpent *Tebbam-nasser*, qu'on reconnoît aisément dans les Hiéroglyphes à cause du voile qu'il à sous le cou, & qu'il enfle quand il veut, est proprement le reptile de l'Egypte qu'on a pris pour l'*Aspic*, comme on le voit par ce que Lucain & Pline en disent. Cependant nous savons à n'en pas douter que ce serpent *Tebbam-nasser* n'est pas venimeux, non plus que le *Céraste*, sur lequel on a aussi débité tant de fables. C'est la Vipere Egyptienne, qui est l'*Aspic* dont Cléopatre fit usage, & c'est encore la Vipere qui tua le savant Démetrius de Phalere, dont Cicéron reprocha la mort à cette infame Dynastie des Ptolémées. *Pro C. Rab. Postumo.*

mangeoient que des Pigeons à leur table. Mais c'étoit là une précaution contre la peste, & non contre la lepre comme on s'en appercevra dans l'instant.

Pline auroît pu supprimer la fable de ces enfans égorgés, dont on recueilloit le sang pour baigner le corps des Pharaons, lorsque l'Eléphantiase les frappoit sur leur trône. Ces atrocités ne sont pas vraisemblables, & surtout quand on les impute à un peuple trop instruit de la nature de cette maladie endémique, pour avoir essayé des remedes si horribles & si inutiles. Il n'y a que la cruauté & la superstition de Constantin & de Louis XI, qui ayent pu faire croire à quelques Historiens peu instruits, que ces deux Princes, dont le caractere étoit si semblable, se soient plongés dans des bains de sang humain, pour se guérir de la gratelle & de la paralysie.

Comme il ne faut pas trop interrompre l'ordre des matières, ce ne sera qu'en parlant du régime populaire, que je développerai les motifs qu'ont eu les Prêtres en Egypte pour ne point boire de l'eau du Nil pure, & cela nous indiquera l'origine de l'Eléphantiase avec une espece de certitude qu'on ne trouve pas dans tout ce qui a été écrit sur cette maladie jusqu'à présent. Ici on observera que les personnes attachées à la classe sacerdotale essuyoient un Carême, qui duroit, suivant quelques Auteurs, quarante-deux jours, dans lesquels on a voulu découvrir une période du nombre sept multiplié par celui de six; mais je soupçonne qu'il y a en cela une erreur de deux jours surnuméraires ou inutiles, qu'il faut retrancher; & après cela il restera encore assez de traces de la passion pour le nombre septénaire. On ne doit jamais confondre ce Carême, dont je viens de parler, avec le deuil d'*Apis*, qui ne revenoit qu'au bout d'un certain nombre d'années, & n'avoit aucun rapport avec le systême diététique.

Il est encore question chez les Anciens & surtout

chez Apulée (*b*) de petits Carêmes Egyptiens, qui n'étoient que de dix jours, & dont la principale rigueur consistoit en ce qu'il n'étoit pas permis alors de coucher avec sa femme; ce qui excita de grandes plaintes en Italie, lorsque le culte Isiaque y devint dominant, malgré toutes les précautions prises par le Sénat pour le réprimer. Il nous est resté sur ce sujet une élégie très-remarquable de Properce, (*c*) qui n'use pas, comme on l'a cru, d'une licence purement poétique lorsqu'il menace la Déesse Isis de la faire chasser de Rome: car enfin, elle en avoit été chassée plus d'une fois, comme on l'a vu par les révolutions arrivées à son Temple tant de fois relevé de dessous ses ruïnes.

Au reste, toutes ces pratiques superflues en Europe ont pu ne l'être pas en Egypte, où il avoit fallu prescrire de certains jours de continence, & de certaines ablutions, lesquelles seroient fort nuisibles dans les pays froids, si on en croyoit Mr. Porter, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui écrivit un jour à la Société Royale de Londres, que, si les femmes des Turcs ont sans cesse moins d'enfans que les femmes des Chrétiens établis en Turquie, il ne faut en attribuer la cause qu'aux bains & aux ablutions fréquentes, prescrites aux unes & non aux autres. Mais il ne paroît nullement que cette Observation soit bien faite, & il est étonnant qu'on ait été alléguer de telles raisons, lors-

(*b*) *Metamorphos. Lib. XI. pag.* 1000. *Edition de Beroaldo.*

(*c*) *Tristia jam redeunt iterum solennia nobis.*
Cynthia jam noctes est operata decem
. . . .
Quæ Dea tam cupidos toties divisit amantes.
Quæcumque illa fuit, semper amara fuit. &c.

lorsqu'il s'en préſentoit tant d'autres. Il régne parmi la plupart des Mahométans un abus ſecret, qui s'oppoſe beaucoup plus à la propagation de l'eſpece: leurs Théologiens ont autoriſé dans le mariage les conjonctions illicites pendant tout le cours de l'année, hormis pendant le Ramazan ou le Carême. Quelque oppoſée que ſoit cette doctrine à toutes les vues de la Nature, on ſait qu'un Théologien Eſpagnol a failli à l'introduire dans ſon pays, parce que c'eſt le vice des pays chauds: mais plus l'ardeur du climat & un certain défaut dans l'organiſation du ſexe portent les hommes vers tout cela, plus il faut les en éloigner par la force de la Religion, dans des choſes où la force des loix civiles ceſſe: ainſi ces prétendus Théologiens en voulant regler les mœurs corrompoient dans l'Homme juſqu'à l'inſtinct.

Il paroit que ceux qui les premiers ont rédigé le Catéchiſme Muſulman, ont exigé de la part des perſonnes mariées une continence presque continuelle pendant le Ramazan: (*d*) & ce ſont là des idées qu'ils ont puiſées dans l'ancienne Liturgie Egyptienne, dont ils ne ſe ſont pas autrement écartés, ſinon en ce qu'ils n'ont pas gardé préciſément le nombre des jours; & on peut dire qu'il y a bien plus de conformité à cet égard dans les inſtitutions des Coptes ou des Egyptens modernes. Car enfin, il n'eſt pas vrai comme le Pere de Sollier le dit, & comme tant de Voyageurs l'ont répété, que les Coptes jeûnent cinquante-cinq jours. (*e*) Ils en jeûnent exactement quarante, & on

(*d*) Voyez ſurtout ce Catéchisme à l'ARTICLE VIII. Chap. I.

(*e*) *Tract. Chronologicus de Patriarchis Alexandrinis. In appendice art.* VI.

on croira aisément, que ce sont eux qui ont le mieux conservé l'usage de leur propre pays. D'ailleurs l'Histoire, qui nous parle de plusieurs personnages de l'Antiquité, auxquels le culte Isiaque n'étoit pas inconnu, n'étend jamais leur abstinence au-delà de ce terme-là.

On sait qu'il a paru dans le monde treize à quatorze faux Messies; mais le plus singulier à mon avis, & le moins coupable de tous est celui qu'on renferma en Hollande aux petites-maisons, où sa folie ne se calma pas autant qu'on s'y étoit attendu. Dans un de ses accès il s'imagina ridiculement que les anciens Prêtres de l'Egypte passoient le Carême sans prendre aucune espece de nourriture: là-dessus il se détermina à les imiter, & il y réussit, suivant Mr. Bayle, qui annonça à toute l'Europe, par ses *Nouvelles de la République des Lettres* de l'an 1685, que ce malheureux avoit vêcu quarante jours & autant de nuits sans manger. Mais on ne sait si le Philosophe Bayle, qui doutoit de tant de choses, ajoutoit beaucoup de foi à la réalité de ce fait, qu'on ne pourroit attribuer qu'aux effets de la manie, qui rend la faim longtems supportable comme tous les Médecins le savent, & comme beaucoup d'exemples l'ont démontré. Quand la fureur porte des hommes à se croire inspirés, ou quand par malice ils font semblant de l'être, c'est alors, comme on voit, une grande sagesse de la part du Gouvernement, de les renfermer & de les écarter de la société qu'ils cherchoient à troubler: car dans de tels cas la peine de mort est toujours injuste, & souvent dangéreuse; tandis qu'on peut être sûr, qu'un fanatique mis aux petites-maisons, n'aura pas de sectateurs: cela décrédite tellement son jugement, & cela décrédite encore tellement sa doctrine, que les fous même ne voudroient point la suivre. Plusieurs peuples n'ont pas eu à cet égard une police fondée sur la con-

connoiſſance de l'eſprit humain, & il en a réſulté des maux affreux dans le Monde.

Pour concevoir ce qui a donné lieu à une inſtitution auſſi ſinguliere que l'eſt celle du Carême en Egypte, il faut ſavoir que, pendant les grandes chaleurs on n'y vit encore aujourd'hui que de végétaux dans les meilleures maiſons, & tous les repas s'y font alors le ſoir ou le matin, c'eſt à dire, avant que l'appétit & les forces du corps ſoient abattues par l'ardeur du ſoleil parvenu au Méridien, inſtant que les nations beaucoup plus ſeptentrionales ont choiſi pour l'heure de leur dîner. Ceci ſuffit pour concevoir que les Prêtres ont ſuivi les indications du climat, lorſqu'ils ont ajouté une loi poſitive à un beſoin phyſique. Le Chevalier Chardin en parlant de la Religion des Perſans, dit qu'il y en a parmi eux, *qui tiennent que le mois de Ramazan étant arrivé alors pendant la plus grande chaleur de l'été, Mahomet ordonna que ce ſéroit ce mois-là même qu'on jeûneroit.*

Mais les Perſans & beaucoup d'Arabes même ne ſavent pas, qu'il en eſt de tout ceci comme de la défenſe du vin, qui exiſtoit longtems avant la naiſſance de Mahomet. C'eſt en Egypte qu'il faut chercher la racine de la plupart det inſtitutions religieuſes, & il eſt rare qu'on cherche longtems ſans la trouver; hormis lorſque la perte totale des Monumens nous arrête, ou lorſque les contradictions des Auteurs empêchent de bien diſcerner les choſes.

On verra dans l'inſtant en quoi conſiſte préciſément l'erreur où l'on eſt tombé, quand on a cru que les Egyptiens rendoient un culte aux Oignons; mais ici il ſuffit de remarquer, que les Prêtres ſeuls n'en mangeoient jamais; (*f*) parce que leur âcreté,

(*f*) *Plutarq. de Iſid. & Oſirid. pag.* 630.

té, qui eſt cependant moindre dans ce pays-là que partout ailleurs, bleſſe les yeux. On n'a pu comprendre juſqu'à préſent pourquoi quelques Mythologues ont dit qu'Hercule rejetta conſtamment cette plante bulbeuſe, qu'on lui offroit parmi pluſieurs autres: mais il ne faut pas douter que cette fable-là ne ſoit une allégorie, par laquelle les Prêtres donnoient obſcurément à entendre que de tels végétaux pouvoient fort bien convenir au peuple, mais non à des hommes comme eux, qui devoient ſans ceſſe faire de grands efforts pour éviter tous les alimens ſtimulants, & tout ce qui peut aigrir l'Ophthalmie. C'eſt par des raiſons à peu prés ſemblables, qu'ils s'abſtenoient de certains animaux qu'on permettoit dans le régime populaire.

Comme les perſonnes, qui n'étoient pas attachées à la claſſe ſacerdotale, pouvoient manger du poiſſon, on ne leur interdiſoit pas l'Onocrotale ou le Pélican, qui ne vit que de ſa pêche: mais les Prêtres, auxquels toutes les eſpeces de poiſſons étoient defendues, s'abſtenoient auſſi du Pélican; (*g*) ſans quoi il y eût eu une contradiction dans leurs obſervances, tellement multipliées qu'ils ne s'étoient réſervés pour leur nourriture ordinaire que les herbes, les fruits, le pain nommé *Koleſte*, la chair de Veau, celle de Gazelle, les Poules, les Pigeons, & ſurtout les Oies dont ils faiſoient une deſtruction ſurprenante, ce qui les avoit déterminés à étendre l'incubation artificielle ſur les œufs d'Oies, comme je le dirai plus au long ailleurs.

Dans *l'Hiſtoire du Ciel*, ouvrage où la témérité de deviner eſt portée à un excès inouï, on aſſure que les Prêtres ne mangeoient d'aucune eſpece d'ani-

(*g*) *Orus Apollo, Hieroglyp. Lib. I. Cap.* 63.

d'animal. (*b*) Mais c'eſt une grande erreur, & en général l'Abbé Pluche étoit ſi peu inſtruit du régime ſacerdotal & de la religion des Egyptiens, qu'il eût mieux fait de n'en pas parler. Tous les animaux, ſoit du genre des quadrupedes, ſoit du genre des volatiles, deſtinés à être ſervis ſur la table du Roi & des Prêtres, étoient examinés par des perſonnes particuliéres, qui ne paroiſſent pas avoir été différentes des *Spragiſtes* ſacrés, & qui y attachoient une marque à laquelle on reconnoiſſoit que ces bêtes-là n'étoient point malades. Il ſeroit ſuperflu de vouloir interpréter une telle coutume, puiſqu'elle s'obſerve encore de nos jours plus ou moins négligemment dans toutes les villes de l'Europe, où l'on confie très-ſouvent cette ſorte d'inſpection à des gens, qui n'ont pas la moindre idée de la Médecine Véterinaire, & heureuſement dans les climats froids cette négligence n'entraîne pas d'auſſi grands inconvéniens qu'il pourroit en réſulter là où la peſte feroit endémique.

Il eſt bien étonnant qu'après tant d'opinions propoſées avec un ſi grand appareil de ſavoir, & par des Savans ſi célebres, ſur le véritable motif de l'averſion qu'avoient les Egyptiens & ſurtout les Prêtres pour les féves, on ſoit encore ſi peu inſtruit. Mais il n'y a qu'à bien réfléchir à une avanture qu'on prête à Pythagore, ce ſervile imitateur des Philoſophes Orientaux, pour ſe convaincre

(*b*) *Tom. I. pag.* 363.
Porphyre indique dans ſon *Traité de l'Abſtinence*, *Lib. IV. p.* 149, tous les animaux défendus aux Prêtres de l'Egypte, c'eſt à dire, ceux qui ſont ſolipedes, ceux qui ſont onguicules, ceux qui n'ont pas de cornes, & c'eſt dans cette derniere claſſe qu'on peut placer la Brebis, dont ils ne mangeoient pas ſuivant Plutarque.

cre que c'eſt la forte exhalaiſon, que répand la *Faba vulgaris*, lorſqu'elle eſt en fleur, qui a paru pernicieuſe aux Egyptiens. Et voilà pourquoi ils ne la cultivoient dans aucun canton de leur pays; quoique rejettée de la table des hommes, elle eût pu ſervir à nourrir les bêtes; il eſt ridicule de dire qu'ils ne pouvoient en ſoutenir la vue, au lieu de dire qu'ils ne pouvoient en ſoutenir l'odeur, qui eſt extrême pendant la floraiſon de ce légume, qu'on ſeme aujourd'hui en Egypte ſans ſe ſoucier des effets qui peuvent en réſulter, & qui tendent à produire une eſpece d'ivreſſe, ſuivant l'opinion populaire, répandue même en Europe parmi les gens de la campagne, qui n'ont jamais ouï parler de la diverſité des climats. Théophraſte, auquel on doit reprocher d'avoir embrouillé d'une maniere inconcevable l'Hiſtoire des Plantes de l'Egypte, rapporte entre autres choſes, que, dans ce pays-là, toutes les fleurs ſont ſans odeur, ſi l'on en excepte celles du Myrthe (*i*). Mais il n'y a point, & il n'y a jamais eu la moindre vérité dans cette aſſertion ſi frivole; puiſque les *Neps* des Arabes ou les violettes du Caire, & les roſes pâles du Feium ſont les plus odorantes qu'il y ait au Monde, & toute l'eau de roſe, qu'on conſume dans les ferrails de l'Orient & dans une grande partie de l'Italie, vient de l'Egypte: auſſi Mr. Maillet parle-t-il comme d'une choſe extraordinaire, de l'exhalaiſon qui s'éleve le long du Nil, des champs enſemencés de cette eſpece de féve, *dont la fleur eſt mille fois plus odoriférante*, dit-il, *qu'en Europe* (*k*).

Ce

(*i*) *Hiſt. Plantarum Lib.* 6. *cap.* 7. *De cauſ. Plantarum Lib.* 6. *cap.* 27.

(*k*) *Deſcription de l'Egypte*, Partie II. p. 13. de l'édition in 4to.

Ce ſont ces champs-là que Pythagore n'eût jamais traverſés, dès qu'il fut circoncis. C'étoit faute d'avoir acquis des connoiſſances aſſez exactes ſur l'Egypte & l'Indouſtan, que les Auteurs anciens ont tant varié en parlant de la diéte des Pythagoriciens, & on voit par ce qu'en diſent Aulugelle & Athénée, qu'ils ne ſavoient pas eux-mêmes ce qu'il falloit en penſer. Au reſte, qu'on ne forme point de doute ſur l'eſpece de légume dont il peut être ici queſtion, je dirai qu'elle eſt déterminée par un paſſage de Varron, qui aſſure que les Flamines de Rome ne pouvoient manger des féves; parce que leurs fleurs contiennent des lettres infernales. Or ces lettres infernales ſont les deux taches noires, peintes ſur les ailes qui enveloppent immédiatement la carene dans la feve de marais, dont le caractère ſe trouve par là auſſi bien fixé, que ſi un Botaniſte l'eût défini. Et il en réſulte toujours que c'étoit dans la fleur qu'exiſtoit la premiere cauſe de l'averſion que les Prêtres avoient pour cette plante, dont ils connoiſſoient d'ailleurs très-bien le fruit, qui de tous les farineux eſt le plus contraire aux tempéramens mélancholiques, & il n'y eut jamais au Monde une nation plus portée vers la triſteſſe que les Egyptiens: on les égayoit bien de tems en tems par des fêtes; mais ils revenoient toujours à leur caractère ſombre, qui les rendoit encore opiniâtres & emportés, *ad ſingulos motus excandeſcentes*, dit Ammien Marcellin, qui me paroît avoir aſſez exactement connu leur complexion (*l*).

Je viens maintenant au régime particulier des pro-

(*l*) *Homines Ægyptii*, dit-il, *plerique ſubfuſculi ſunt & atrati, magiſque mœſtiores, gracilenti & aridi, ad ſingulos motus excandeſcentes.* Lib. XXII. vers la fin.

provinces & des villes, qui ne peut avoir eu qu'un rapport indirect avec la santé & les maladies, mais c'est une erreur de croire que les Egyptiens ayent été fort gênés par toutes ces observances, dont la plupart ne concernoient que les poissons du Nil, & deux seules especes de quadrupedes frugivores: c'est à dire, la Brebis pour une partie de la Thébaïde, & la Chevre pour une partie du *Delta*. Dans un pays de plaine, & même dans une terre marécageuse comme celle du Nome Mendétique, les Chevres ont pu fournir un poil propre au commerce, & non un aliment fort sain: aussi s'en abstenoit-on dans toute l'étendue de ce Nome-là & dans ses environs. Dans la Thébaïde, qui est un pays de rochers & de montagnes, où ces animaux pouvoient paître dans des déserts moins humides, on permettoit de les tuer, & de s'en nourrir. Il y a des endroits en Europe où la loi a été jusqu'au point de défendre aux habitans d'entretenir des Chevres, qui font de grands dégâts dans les forêts & les pépinieres: or on ne voit pas que cette loi ait jamais paru assez génante pour qu'on ait pensé seulement à s'en plaindre. Le Chancelier Thomas Morus dit que jamais l'Angleterre ne fut plus près de sa ruine, que quand tous les propriétaires voulurent y avoir des troupeaux de moutons; ce qui occasionna d'abord une dépopulation extrême dans les campagnes, & fit enfin manquer le pain jusque dans Londres. Il est donc bon que le Législateur veille sans cesse sur toutes ces choses, qui ne sont ni audessous de lui, ni indignes de lui. Si les Monumens des Egypriens n'étoient pas couverts de tant de ténébres, peut-être y verroit-on quelle a été leur police à cet égard; car on ne sauroit dire que la superstition seule les guidoit: puisque nous savons, à n'en pas douter, qu'on se nourrissoit de la chair des veaux dans toutes les villes & dans celles même dont les Temples contenoient des vaches & des

tau-

taureaux ſacrés, comme Momemphis, Buſiris, Aphroditopolis, Chuſe, Héliopolis, Memphis, Hermunthis & pluſieurs autres, dont les noms ne ſe ſont pas conſervés dans l'Hiſtoire.

Les Préfectures, où l'on avoit ſanctifié des animaux étrangers, amenés de l'Ethiopie, n'eſſuyoient pas la moindre difficulté par rapport au régime; puisque la défenſe de manger des Lions n'a dû paroître pénible à perſonne, ni ſurtout aux habitans de Léontopolis & d'Héliopolis, qui n'avoient peut-être que vingt ou trente Lions dans tout leur diſtrict. Il faut obſerver ici en paſſant que les différents Temples de l'Egypte renfermoient pluſieurs de ces bêtes, qu'on alloit chercher dans la Libye ou l'Ethiopie, ſans qu'aucun Savant en ait pu deviner la raiſon jusqu'à préſent.

On s'imagine que les Nomes les plus gênés étoient ceux qui rendoient un culte aux poiſſons du Nil: cependant la maniere de vivre des Egyptiens faiſoit diſparoître tous les obſtacles. Il eſt vrai qu'on ne pouvoit pêcher à la ligne dans le Nome Oxyrynchite, & qu'on devoit rejetter dans les canaux ou dans le fleuve tous les Brochets qu'on y prenoit au filet. (*m*) Mais cette capture, dont on ſe privoit volontairement, n'étoit d'aucune valeur. Au reſte, j'ignore quelle peut être la ſource de l'erreur où Strabon eſt tombé, lorsqu'il a cru que

(*m*) Belon eſt le premier Naturaliſte, qui ait prétendu que le poiſſon Oxyrynchus des anciens eſt le Brochet ou le *Quechoe* des Egyptiens modernes. Voyez ſes *Obſervations Lib. II. p.* 103. Et en cela il à été ſuivi par beaucoup d'Auteurs. Cependant on trouve en Egypte un autre poiſſon ſous le nom de *Kesber*, & qui appartient au genre des Perches: il a l'os de la machoire fort conique, ce qui pourroit avoir rapport au terme d'Oxyrynchus, ou nez pointu; mais ſa voracité n'eſt pas telle que celle du Brochet.

que tous les Egyptiens révéroient le Brochet, qu'on accuſoit, dans le ſtyle allégorique, d'avoir dévoré les parties génitales d'Oſiris, & qui à cauſe de ſa voracité paroiſſoit être une production fort remarquable du Mauvais Principe. Voici une regle générale à cet égard : aucun de tous les animaux pour lesquels les Prêtres avoient de l'averſion, n'a été révéré dans toute l'Egypte.

Les habitans du Nome Latopolitain s'abſtenoient d'un poiſſon, que les Grecs ont nommé *Latos*, qu'on ſait être la Variole des François établis au Caire & dont Paul Lucas a produit une aſſez mauvaiſe figure dans ſon dernier Voyage (*n*). C'eſt la plus grande des Perches fluviatiles qu'on connoiſſe; puiſqu'elle peſe quelquefois au-delà de cent livres (*o*). Il ſe peut que ce poiſſon, dont la chair eſt aſſez bonne dans la baſſe Egypte, acquéroit une qualité nuiſible en remontant le Nil juſqu'à Latopolis, ſituée préciſément ſous le 25iéme degré de latitude ſeptentrionale : & on ſait que la même choſe arrive en Europe à quelques poiſſons de la plus grande eſpece.

Dans le Nome Phagroriopolitain, qui appartenoit à la baſſe Egypte, & à Syéne la ville la plus reculée de la haute, on ne mangeoit point du Phagre, confondu mal à propos avec le Rouget de Pythagore : il faut le rapporter au même genre dans lequel Artédi a compris le *Sparus rubeſcens*, (*p*) qui n'a d'autre conformité avec le Surmulet que la rougeur de ſes nageoires, caractère qu'on ne ſauroit employer dans l'Hiſtoire Naturelle ; mais qui, dans le

(*n*) *Voyage en Syrie & dans la haute & baſſe Egypte.* Tom. 2. p. 242.

(*o*) *Perca Nilotica*, Haſſelquiſt Tom. 2. No. 83.

(*p*) Artédi *Ichthyologia*, genus XXXVI.

le langage ſymbolique des Prêtres, a pu déſigner des eſpeces ſur leſquelles ils avoient recueilli de certaines Obſervations, qui ſont reſtées cachées ſous le voile myſtérieux de leur Phyſiologie. Au reſte, on découvre aiſément, que la couleur rouge dans les nageoires des poiſſons, dans les racines des plantes, dans le poil des quadrupedes, a été à leurs yeux une marque ſiniſtre, qu'ils avoient étendue juſqu'aux hommes à cheveux roux, pour lequels leur averſion ne pouvoit être plus grande; & ce n'eſt pas ſans quelque ſurpriſe qu'on retrouve cette même antipathie chez les Chinois, qui la portent auſſi juſqu'à l'excès (*q*). Mais, quand même Diodore de Sicile ne l'auroit pas dit; il ſeroit facile de concevoir que parmi les vrais Indigenes de l'Egypte il ne naiſſoit presque jamais des hommes roux, & que leur horreur à cet égard concernoit les étrangers, comme les habitans de la Grece, dont le teint a beaucoup changé depuis, & encore les habitans de la Thrace, qui étoient alors des pirates. Il en eſt de même des Chinois: dans leurs mauvaiſes Cartes Géographiques ils nomment l'Angleterre & une partie de l'Allemagne, *Hongtchai*, ou le pays des roux; quoique les habitans y ſoient blonds, ſans être pirates.

Comme à Bubaſte, ville célebre de l'Egypte inférieure, on entretenoit dans des étangs particuliers un poiſſon fort connu des Naturaliſtes ſous le nom de Silure, il ne faut pas croire que les habitans ſeuls de ce canton ſe ſoient abſtenus d'en manger; puis qu'il doit avoir été défendu dans tout

(*q*) *Trigault exped. apud Sinas.* Lib. I. cap. 8. — *Du Halde*, *Deſcript. de la Chine*, T. 2. p. 94.

tout le Royaume ; car des trois especes de Silures, qu'on trouve encore aujourd'hui dans le Nil, aucune n'a des écailles; & ce n'a certainement été que pour nourrir les Chats sacrés, qui étoient en grand nombre à Bubaste, qu'on y avoit pratiqué ces réservoirs dont parle Elien (*r*). Les Egyptiens, tiroient ainsi parti pour l'entretien des animaux sacrés, de plusieurs choses, qui sans cela, leur eussent été absolument inutiles: les têtes des victimes, auxquelles personne ne pouvoit toucher, étoient destinées pour les Crocodiles dans les villes qui avoient de ces lézards dans leurs fossés. Les entrailles des animaux servoient aux Vautours d'Isis, & de certains visceres, comme la rate & le cœur, qui ne sont point propres à la nourriture de l'homme, servoient aux Eperviers: car il ne faut point s'imaginer que les environs de Memphis ayent été alors dans le même état où l'on voit quelquefois de nos jours les environs du Grand-Caire, c'est à dire, couverts de cadavres d'Anes & de Chameaux, que tous les Vautours & les Eperviers ont peine à consumer.

A Lépidotum, ville située sur la rive droite du Nil dans le district de la Thébaïde, on ne mangeoit pas d'un poisson dont l'histoire a été longtems obscure & confuse: on savoit bien par un passage positif d'Athénée, qu'il appartient au genre des Carpes; mais il a fallu faire des recherches pour pouvoir en fixer l'espece, qui paroît être celle de la Carpe rousse. (*s*) Ceux, qui l'ont pris pour la

---

(*r*) *Hist. Animal. Lib. XII. cap.* 29. Hérodote & Diodore de Sicile disent que les Egyptiens nourrissoient les Chats sacrés de poissons.

(*s*) *Cyprinus rufescens Niloticus Linnæi.* Syst. Nat. T. 1. p. 528.

la Dorade, conſacrée chez les Grecs à la Vénus Cythéréenne, qui eſt certainement la Nephthis de l'Égypte ou la femme de Typhon, ne font pas attention que la Dorade eſt un poiſſon trop remarquable, trop aiſé à reconnoître, pour que les Écrivains Grecs s'y fuſſent mépris, en changeant le terme de *Chryſophrys* uſité parmi eux, en celui de *Lépidotos*, expreſſion déja employée dans les Orphiques, (*t*) & enſuite par Hérodote, qui a cru que cette Carpe rouſſe avoit été rejettée du régime populaire dans toute l'étendue de l'Égypte; ce qui eſt ſans vrai-ſemblance.

Dans l'iſle Eléphantine on s'abſtenoit d'un poiſſon nommé *Mæotis*, dont tous les caractères ſont inconnus; mais en revanche on s'y permettoit la chair du Crocodile, qui eſt d'ailleurs très-muſquée. A Tentyre, à Héracléopolis, & dans la grande ville d'Apollon, on mangeoit auſſi de ce lézard, & à de certains jours perſonne ne pouvoit ſe diſpenſer d'en goûter, hormis les Prêtres qui le comptoient parmi les poiſſons; de ſorte que les inſtitutions des Juifs ſont à cet égard conformes à la regle ſacerdotale, & il faut obſerver que la Judée a toujours eu, & a encore des Crocodiles dans une flaque d'eau nommée *Muyet-el-Temſah*, & un petit fleuve qui ſe décharge dans la Méditerranée entre le Carmel & la pointe d'Acre.

Dio-

(*t*) Dans les *Lithiques* attribués ordinairement à Orphée il s'agit d'une pierre dont l'éclat argentin imitoit celui des écailles du poiſſon Lépidotos: or il y a des eſpeces de Carpes dont les ecailles ſont fort groſſes & aſſez luiſantes; mais juſqu'à préſent les Naturaliſtes ne connoiſſent pas cette ſorte de pierre dont il eſt auſſi fait mention dans Pline: cependant je ſoupçonne que c'étoit une Pyrite arſenicale, blanchâtre, qu'on tailloit à facettes.

Diodore de Sicile dit que le régime des villes & des provinces comprenoit aussi différentes especes de légumes & de plantes bulbeuses, qu'il assure avoir été défendues dans quelques endroits, & permises dans d'autres. Mais c'est là un point très-difficile à éclaircir.

Sur la rive Orientale de la bouche Pélusiaque, canton qui n'a jamais été réduit en forme de Préfecture; mais qui paroît avoir dépendu du Nome Séthroïte, on avoit élevé un Temple, dans lequel on rendoit un culte à l'oignon marin, & vrai-semblablement à cette sorte de Scille dont les racines sont rouges (*v*). Or il eût été inutile de faire une loi pour interdire dans les alimens l'usage d'un végétal, dont aucun homme n'a été tenté de se nourrir, & qu'on ne peut même employer en Médecine qu'avec de certaines précautions. Cependant on s'est imaginé que les habitans de Péluse s'abstenoient par cette raison de toutes les plantes bulbeuses, comme de l'oignon de jardin que les autres Egyptiens faisoient entrer dans leur nourriture ordinaire; mais il paroît qu'on a pris dans le régime sacerdotal une pratique particuliere pour l'appliquer à une ville; ce que les faussetés manifestes, qu'on trouve dans Juvenal, dans Prudence & dans beaucoup d'Ecrivains Ecclésiastiques, nous autorisent à penser.

On

(*v*) *Ornithogalum marinum seu Scille radice rubrâ* Tournefort. 378.

Voyez la Dissertation de Mr. de Schmidt, intitulée *de Cepis & Alliis apud Ægyptios cultis*, où il prouve que le terme Κρομμυον employé par Lucien en parlant des Pélusiotes, doit s'entendre de la Scille. Cet Ecrivain paroît avoir ignoré que l'ail est une plante qui ne croît pas en Egypte, quoiqu'en dise Dioscoride: on l'y apporte d'ailleurs.

On conçoit bien, qu'il ne doit pas être aiſé d'expliquer la raiſon d'une choſe auſſi étrange que l'eſt le culte rendu à la Scille ou à l'oignon marin. Auſſi peut-on dire avec certitude, qu'aucun Savant n'a jamais penſé ſeulement à l'entreprendre

Péluſe, comme ſon nom même l'indique, étoit ſituée dans un terrain fort marécageux, & le vent, en ſouflant de l'Orient, y chaſſoit encore les vapeurs, qui s'élevoient du fameux lac Sirbon tout rempli de bitume, & tout rempli de ſouphre: de ſorte que quelques habitans de cette ville paroiſſent avoir été ſujets à une maladie particuliere du genre de la Tympanite, laquelle troubloit leur raiſon, & les portoit à ſe croire ridiculement poſſédés On ſait qu'il ſe trouvoit auſſi beaucoup de ces poſſédés-là dans les environs du lac Aſphaltite, dont les brouillards n'ont pas été moins étouffants, ni moins pernicieux que ceux du Sirbon.

C'eſt à Péluſe qu'ont été faites ces petites ſtatues Egyptiennes, qu'on voit dans quelques Cabinets, & qui ne repréſentent pas, comme on l'a cru, des Dieux, mais des Démons dont tout le corps, & ſurtout le bas ventre eſt extrémement enflé. Pour ſe guérir de cette maladie, il n'y avoit pas de plante plus propre que la Scille ou l'oignon marin, préparé comme il devoit l'être. Quoique Traſyle cité par Stobée, diſe que les Egyptiens y employoient auſſi une petite pierre noirâtre, qu'ils ramaſſoient le long du Nil (*x*); & qui ne peut avoir été que la

(*x*) SERMO XCIII *de Morbis.*
Il eſt vrai que Traſyle dit, qu'on ſe contentoit de mettre cette pierre ſous le nez pour calmer les vapeurs des Energumenes, comme on le faiſoit en Judée avec une racine, qui n'étoit probablement que la Scille. Mais il n'y a que l'uſage intérieur de ces drogues, qui ait pu produire de bons effets.

la plus ferrugineuſe des Ætites ou des pierres d'Aigle, dont on trouve des morceaux entiers au deſſus de Terané à l'Occident du *Delta* : la poudre impalpable de l'Ætite étoit également bonne pour diminuer les obſtructions de poitrine, qui troubloient l'eſprit de ces prétendus Démoniaques.

Des mendians de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe faiſoient paſſer en Italie pour des Prêtres & même pour des Prêtreſſes d'Egypte, menaçoient ceux qui ne vouloient pas leur donner l'aumône, de les rendre aveugles au nom d'Iſis, ou de les affliger de cette Tympanite de Péluſe: ce qu'on appelloit en Latin, *incutere Deos inflantes corpora.* Ces miſérables qu'on a encore vus de nos jours en Europe, & qu'on nommoit Bohémiens en France, & Zigener en Allemagne, ſe faiſoient également paſſer, comme on ſait, pour des Egyptiens : ceux-ci menaçoient de la lepre quiconque leur refuſoit quelque argent pour ſe faire dire la bonne aventure. Je ne ſais ſi les fanatiques de l'Europe ont été fort effrayés par les menaces de ces prétendus Egyptiens, qui ne ſont cependant pas des Manichéens de l'Arménie, comme le veut Mr. Peyſonnel (y) : mais je ſais bien qu'anciennement le petit peuple de Rome craignoit beaucoup les imprécations, & quelques ſuperſtitieux pour s'en mettre à l'abri faiſoient effectivement uſage de l'ail ou de la Scille. A-

---

(y) *Obſervations hiſtoriques & géographiques ſur pluſieurs peuples qui ont habité ſur les bords du Danube & du Pont-Euxin.*

C'eſt en Baviere que ces gens qu'on nommoit *Bohémiens*, avoient le plus effrayé les fanatiques; au point qu'on n'oſoit pas les toucher, & on les laiſſoit voler impunément, comme le dit Aventin dans ſes Annales ſur l'an 1439. *Adeò tamen vana ſuperſtitio hominum mentes invaſit, ut eos nefas violari putent, atque graſſari, furari imponere paſſim, impune ſinant.*

Après cela le culte rendu à une telle plante, n'est plus une chose aussi obscure qu'elle l'a été jusqu'à présent; & surtout lorsqu'on considére que ce culte ne s'étendoit pas au delà de Péluse & de Casium, qui se trouvoient dans les circonstances locales dont j'ai rendu compte: Casium étoit même encore plus près du lac Sirbon, & par conséquent dans un des endroits les plus mal-sains de toute la contrée.

Il faut nécessairement observer ici, que le nombre des Préfectures de l'Egypte ayant été moindre sous les Pharaons que sous les Ptolémées & les Césars, il en résulte, que beaucoup d'observances, qui paroissent convenir à toute une province, ont seulement convenu à des villes, avant que les Nomes eussent été subdivisés, & leur nombre porté depuis seize jusqu'à cinquante-trois & au-delà. Ce n'a donc jamais été l'intention des anciens Souverains de ce pays, de mettre de l'inimitié entre les Préfectures, pour les écraser sous le poids du Despotisme.

Cela n'arriva que sous les Grecs & les Romains, qui, par une politique détestable, incitoient sans cesse les Provinces de l'Egypte les unes contre les autres, pour les affoiblir toutes par leur dissention mutuelle, comme Plutarque le donne assez obscurément à entendre. Mais nous voyons bien que ce fut sous les Romains que les Ombites se battirent contre les Tentyrites au sujet des Eperviers. Ce fut sous les Romains que les Cynopolitains se battirent contre les Oxyrynchites au sujet des Chiens & des Brochets. Ce fut sous les Romains qu'éclata la grande révolte au sujet du Bœuf *Apis*, qu'on vouloit transférer de son Temple de Memphis, probablement dans un Temple d'Alexandrie; ce qui eût entiérement ruiné Memphis, déja alors assez dégradée. Je ne crois point qu'il faille rapporter à une époque beaucoup plus re-

culée, le soulévement des Héracléopolites, qui rendoient un culte aux Ichneumons, & qui voulurent démolir un des plus magnifiques édifices qu'il y eut dans le Royaume, c'est à dire le Labyrinthe, où se trouvoit la sépulture des Crocodiles; & c'étoit là le vrai motif qui faisoit agir ces furieux.

On peut être certain qu'on ne vit jamais des exemples d'un tel renversement dans les choses, lorsque l'Egypte conservoit son ancienne police. Des villes voisines en Europe se sont fait la guerre pour soutenir la prééminence de leurs Patrons; mais ce n'est pas sous une bonne forme de Gouvernement sans doute, que de si honteux excès ont éclaté. Voici ce que l'expérience de tous les siecles a enseigné là-dessus. Quand les loix civiles ont perdu leur force, il n'est plus possible de réprimer la superstition. Quand les loix civiles ont leur force, rien n'est plus aisé à contenir que les superstitieux: ils ne sont dangéreux que dans l'anarchie.

Aprés avoir parlé de la diéte observée par les Prêtres, & de quelques usages adoptés par les villes & les provinces, il reste à expliquer les points les plus importants du régime populaire: sur lequel on entrera dans de grands détails, qui nous offriront quelque chose de plus fixe & de plus propre à caractériser toute une nation.

On sait qu'il a été un tems dans l'antiquité où l'on distinguoit les peuples par des noms tirés de leur maniere de se nourrir, qu'on regardoit comme la partie la plus remarquable de leurs mœurs. Voilà pourquoi les Carthaginois, qui consommoient tant de *Cous-cous*, suivant l'usage encore subsistant à la Côte de Barbarie, avoient été appellés Pultophages par les Grecs, qui d'un autre côté désignoient les habitans de l'Egypte par l'épithete d'Ar-
to-

tophages (z); parce qu'ils vivoient principalement de deux ſortes de pain nommé en leur langue *Pétoſiris* & *Kolleſte*, qu'on faiſoit d'un grain ſur lequel les Savans ont hazardé beaucoup de conjectures. Car quelque peu croyable que cela paroiſſe, il eſt certain qu'il régne de l'obſcurité dans l'Hiſtoire des Plantes, les plus généralement cultivées par les Anciens. Les mêmes appellations ne ſignifiant plus les mêmes choſes à beaucoup près, il a bien fallu conjecturer, & ſe tromper de tems en tems.

Hérodote ſe contente de dire, que, par un effet des loix ou par un effet de l'uſage, les Egyptiens ne mangeoient ni du pain de froment, ni du pain d'orge; mais qu'ils employoient la graine de *l'Olyra.*

Comme ce terme a quelque rapport fort vague avec celui dont ſe ſervent les Grecs pour déſigner le riz, cela paroit ſurtout avoir porté Mrs. Shaw & Goguet à croire qu'anciennement le peuple vivoit en Egypte de cette plante-là (*a*). Mais elle lui a été plus inconnue que la Caſſave du Bréſil ne l'eſt de nos jours aux habitans de l'Allemagne.

Ce n'eſt que dans des tems très-poſtérieurs, ce n'eſt que ſous les Kalifes enfin, que la premiere graine du riz a été apportée de l'Inde dans la Baſ-ſe-

(z) Il paroît que c'eſt Hécatée, qui le premier s'eſt ſervi du terme d'Αἰτοφάγοι, pour déſigner les Egyptiens.

(*a*) *Shaw Voyage*, *p.* 351. —— *Origine des Loix, des Arts & des Sciences*, *Tom.* 2. *p.* 344.

Comme il ſeroit injuſte d'exiger des connoiſſances étendues dans la Botanique d'un Ecrivain tel que le Comte de Caylus, qui ne s'attachoit qu'aux Monumens des Arts, il ne faut pas être ſurpris qu'il diſe qu'en développant la couverte ou le vernis d'une petite ſtatue Egyptienne, il y a trouvé de la paille de riz; ce qui n'a pu être que des chalumeaux découpés de millet.

ſe-Egypte, où l'on commença d'abord à la cultiver dans les environs de Damiette (*b*).

On ſait que tous les Kalifes n'ont pas été des Princes morts ou fainéants. Quelques-uns d'entre eux s'intéreſſérent aux Arts, à l'Agriculture & même à la Botanique. On alla par leur ordre chercher des arbres & des végétaux dans l'Arabie & au fond de l'Indouſtan, pour les tranſplanter ſur les bords du Nil: mais ils firent contre leur propre intention une grande faute, en y tranſplantant le riz; car ſans répéter ici ce qui a été dit des inconvéníens de cette culture, il eſt ſûr qu'elle a fait reſter beaucoup de terres un peu élevées en friche.

On pourroit ſoupçonner que les anciens Egyptiens ne faiſoient pas beaucoup d'uſage de leur froment indigene; parce qu'il n'étoit point de la meilleure eſpece, & ils n'en ont eu d'une bonne eſpece que ſous le régne de Ptolémée, fils de Lagus, qui en fit venir la graine de l'isle de Calymna, qu'on ſait être une des Sporades. C'eſt ce blé-là, indiqué dans Théophraſte ſous le nom de *blé Alexandrin*, que les Grecs ont cultivé durant la Dynaſtie des Lagides, & dont ils ont fait différentes préparations qui ont joui de beaucoup de célébrité dans le commerce des Anciens. Le froment, qu'on ſeme de nos jours en Egypte, provient encore de celui qui fut donné à cette contrée par le premier des Ptolémées, Roi qui aima ceux, que les autres Rois n'aiment ordinairement pas, je veux dire ſes ſujets. Des hommes dignes du dernier ſupplice, lui avoient conſeil-

(*b*) *Reiſe nach Palæſtina und Egypten*, *Tom. I. p.* 130. par Mr. Haſſelquiſt.

feillé de mettre beaucoup d'impôts fur le peuple, & ce qu'il y eut d'admirable, il ne fuivit pas leur avis

L'Olyra d'Hérodote peut avoir été, comme Galien l'a cru, une efpece d'épeautre, ou une efpece de feigle. Quand on confidére la maniere dont les Egyptiens faifoient le pain qu'ils nommoient *Kolleſte*, où il falloit ajouter beaucoup de pâte fermentée. ce qui lui communiquoit un goût acide, comme Athénée le dit (*c*), alors on s'imagine qu'ils employoient le feigle. Au refte, il convient de bien obferver ici, que *l'Olyra* de Mr. Linnœus & de quelques autres Botaniftes modernes eft une plante différente de celle qui a porté ce nom dans l'Antiquité. Ces difcuffions, quelque épineufes qu'elles foient, peuvent feules répandre quelque lumiere fur les mœurs & les ufages d'un peuple fingulier, qui s'eft attiré l'attention des Philofophes de tous les fiecles, parce qu'il cultiva les Arts & les Sciences, parce qu'il fit fleurir l'Agriculture, parce qu'il contribua furtout à faire ceffer la vie fauvage dans la Grece, pays extrêmement bien fitué pour pouvoir diftribuer au refte de l'Europe le germe des conoiffances, & les premieres étincelles du feu facré.

La défenfe abfolue du vin avoit fait recourir les Egyptiens à une boiffon factice. dont il eft beaucoup parlé dans l'Hiftoire fous le nom de *Zythum*, & dont on attribuoit l'invention à Ofiris, c'eft à dire qu'on n'en connoiffoit pas l'inventeur.

C'étoit une forte de bière compofée d'Orge, & qui pouvoit fe conferver longtems fans fe corrompre: car au lieu de Houblon abfolument inconnu dans

(*c*) *LIB. III. Cap. XVI.* —— Pollux Onomafticon, Lib. VI. cap. XI.

dans cette contrée, on y ajoutoit une infusion amere de Lupin (*d*): ce qu'on pourroit essayer en Europe, pour voir si le Houblon se laisseroit remplacer par le Lupin, sans produire quelque altération considérable dans les qualités de la liqueur, où les Egyptiens faisoient entrer encore des racines de la graine d'Assyrie, & probablement d'autres plantes aromatiques, chacun suivant son goût particulier: car Strabon observe que chez eux la maniere de brasser varioit beaucoup. Mais le procédé, dont on vient de parler, a été le plus généralement employé pour faire le *Zythum* dans la Basse-Egypte, où on le convertissoit, tout comme la biére ordinaire, en vinaigre, que les Marchands Grecs d'Alexandrie transportoient dans les ports de l'Europe. Les Arabes & les Coptes ne savent plus aujourd'hui faire cette liqueur, comme les anciens habitans du pays, & leur *Bouzac*, faute de contenir une infusion amere, s'aigrit au bout de quelques jours.

Il est très-étonnant que Dioscoride ait soutenu que la lepre ou l'Eléphantiase proprement dite, étoit engendrée par l'effet du *Zythum*. (*e*) erreur qu'on trouve reproduite sous différentes formes dans des Dictionnaires à la suite de ce mot. Il est contre la vrai-semblance même que les Egyptiens se fussent opiniâtrés pendant des milliers d'années à se servir d'une boisson empoisonnée, dont ils ont

---

(*d*) *Jam Siser Assyrioque venit quæ semine radix,*
Secta que præbetur, madido sociata Lupino,
Ut Pelusiaci proritet pocula Zythi.
Columella *de cultu Hortorum*.

(*e*) LIB II. Cap. 97.
Ætius & Paul d'Egine parlent aussi du *Zythum* comme d'une liqueur malsaine; mais ils ne conviennent pas du tout qu'elle engendroit l'Eléphantiase.

ont certainement mieux connu la vertu que ne la connoiſſoit un Grec, qui écrivoit des livres ſur la Matiere Médicale en Cilicie.

Voici des Obſervations bien plus exactes que ne l'ont été celles des Anciens.

C'eſt l'eau du Nil qui a réellement la qualité de produire des puſtules ſur la peau de ceux qui la boivent pure, & ſurtout pendant les premiers jours de ſa crue (*f*). Et c'eſt encore là un motif qui a obligé les indigenes de cette contrée à ſe procurer une liqueur factice, qui fût dépouillée par la cuiſſon & le levain de cette propriété malfaiſante, qui provient du Natron ou de l'Alkali fixe.

Tout ceci explique naturellement une choſe qu'on n'a pu concevoir. Les Prêtres Egyptiens, qui paroiſſoient avoir tant de vénération pour l'eau du Nil, en buvoient fort rarement. On dit qu'ils poſſédoient un puits particulier pour leur uſage à Memphis; mais ce récit porte tous les caractères de l'allégorie, puiſqu'ils bûvoient probablement du *Zythum*, comme le reſte de la nation.

M. Haſſelquiſt a, pendant ſon ſéjour au Caire, éclairci quelques parties de l'Hiſtoire Naturelle de l'Egypte, & envoyé ſurtout à l'Académie de Stockholm une deſcription fort détaillée de cette démangeaiſon produite par l'eau du Nil. Or ne doutons pas que ce ne ſoit là l'origine de l'Eléphantiaſe, qui s'aigrit plus ou moins, ſuivant l'exactitude avec la quelle on s'abſtient d'alimens qui lui ſont contraires; de ſorte que le Poëte Lucrece a dit avec aſſez de vérité:

Eſt

(*f*) Voyez *Pococke Diſcription of the EASt. B. IV. cap. V.* Cette eau occaſionne auſſi des deſcentes & des dyſſenteries. Conſultez la *Relation de Granger pag.* 21.

Eſt Elefbas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypti in medio, neque præterea usquam.

Les Prêtres ont ſçu tout cela, mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ont tenu ce fait par rapport aux eaux de leur fleuve, ſi caché aux yeux des étrangers, qu'aucun Auteur Grec ou Romain ne l'a découvert. Car dans les Obſervations en grand nombre que nous avons recueillies à ce ſujet, il n'en eſt jamais parlé; & ſi quelqu'un en avoit eu connoiſſance parmi les Anciens, c'eût ſans doute été Plutarque, qui, dans un Traité compoſé tout exprès, tâche de développer le motif qu'avoient ceux, qui naviguoient ſur le Nil, de n'en puiſer de l'eau pour la boire, que pendant la nuit & non pendant le jour. Cette fable répandue parmi les Coptes ou les Egyptiens modernes touchant une roſée ou une goutte, qui tombe du Ciel dans le Nil, & le fait fermenter, paroît être une tradition allégorique des Prêtres, laquelle s'eſt conſervée juſqu'à préſent dans le Pays : car ce fait, que tant de Voyageurs & ſurtout le Pere Vansleb ont cru réel, ne l'eſt aſſurément pas (*g*). Le Nil, ſans fermenter, ſe trouble par un effet néceſſaire de l'inondation, & ſes eaux ſe rempliſſent alors tellement d'inſectes & de *fucus*, qu'on ne ſauroit les boire, ſans les faire précipiter avec de la pâte d'amande ou du lait.

De tous ces éclairciſſemens il réſulte, que les habitans d'une telle contrée ont dû ſe ſoumettre à un régime diététique, dès qu'ils ont voulu être entiére-

(*g*) *Nouvelle Relation en forme de Journal d'un voyage fait en Egypte en 1672 & 73. pag. 67.*

tiérement à l'abri des maux qui les menaçoient. Auſſi nulle part au Monde les loix civiles n'eurent un rapport ni plus direct, ni plus intime avec la ſanté; tellement qu'un Egyptien, qui obſervoit bien ſes loix, étoit déjà en quelque ſorte Médecin. Et voilà pourquoi ils ont eu tous la réputation de l'être, comme Plutarque le dit (*b*).

Il convient de remarquer ici que quelques Ecrivains de l'Antiquité ont ſoutenu que l'Eléphantiaſe n'attaquoit ni les femmes, ni les eunuques; & qu'on s'en guériſſoit en ſe faiſant châtrer, remede qui eut tué les vieillards, & dont les jeunes gens n'auroient pas voulu ſe ſervir. C'eſt néanmoins ſur de tels faits que Bartholin a inſiſté pour prouver que cette maladie n'a ſa ſource que dans l'incontinence, ſans jamais s'appercevoir qu'il prenoit l'effet pour la cauſe (*i*). Car enfin, l'extrême lubricité des lépreux n'eſt qu'une ſuite de leur mal, ce n'en eſt pas l'origine, & tous ceux qui ont voyagé en Egypte ont pu, s'ils ont voulu, s'y convaincre que les deux ſexes ſont également ſuſceptibles de cette indiſpoſition, qui n'épargne point non plus les eunuques; mais elle ne produit pas en eux les mêmes ſymptômes que dans les hommes ordinaires, comme l'on peut aiſément ſe l'imaginer, dès qu'on ſait que l'Eléphantiaſe corrompt & aigrit principalement la liqueur ſpermatique. C'étoit donc une grande précaution de la part des Prêtres de l'Egypte d'avoir enjoint à tout le peuple d'uſer une fois par mois de tiſanes laxatives, dont quelques Médecins modernes ont voulu déviner la compoſition: mais ils ont été très-malheureux dans leurs conjectures, lorsqu'ils ont cru que c'étoit une infuſion de ra-

(*b*) Au Traité *que les animaux uſent de la raiſon.*
(*i*) Voyez ſon Ouvrage *de Morbis Biblicis.*

racines de raifort & de bière (*k*). Ils ignoroient donc que le Caffier eſt un arbre indigene en Egypte, & que le ſéné croît de lui-même ſans aucune eſpece de culture dans la Thébaïde jusqu'à la hauteur de la premiere Cataracte du Nil, d'où on le repand aujourd'hui dans toute l'Europe par le moyen de la ferme établie au Caire, & qui eſt ordinairement entre les mains des Juifs, comme les principales branches du commerce dans ces Etats ſi bien reglés du Grand-Seigneur. Il eſt aiſé après cala de concevoir de quoi on préparoit le remede dont on ſe ſervoit dans ce pays-là tous les mois.

C'eſt une erreur très-grave de la part des Hiſtoriens modernes d'avoir répété tant de fois, que les Egyptiens avoient de l'averſion & même de l'horreur pour les bergers de leur pays; puisqu'ils ne déteſtoient ſincérement que ces brigands de l'Arabie, qu'on nomme Arabes paſteurs ou bédouins; parce qu'ils marchent avec leurs troupeaux, & volent par tout en marchant. Ces mœurs étoient celles des Hébreux, lorsqu'ils entrérent en Egypte, & on voit qu'ils avoient encore de telles mœurs, lorsqu'ils en ſortirent; il n'eſt donc pas fort étonnant que les Egyptiens ayent témoigné quelque averſion pour des hommes de cette eſpece, & il n'y a qu'à lire avec attention toutes les loix attribuées à Moyſe, pour s'appercevoir qu'elles tendent à changer les Hébreux en un peuple cultivateur, & à corriger abſolument le vice inhérent à la vie paſtorale & ambulante. On verra encore mieux par tout ce que je dirai dans la ſuite, combien cette maniere de vivre incite au vol & au brigandage.

C'eſt proprement à ceux qui gardoient en Egypte les

(*k*) *Le Clerc Hiſt. de la Médecine. Lib. I. Cap. XVIII.*

les troupeaux de cochons, qu'on avoit interdit l'entrée des Temples: ils étoient diſtingués du reſte de la nation par leur longue chevelure, & ne pouvoient s'allier qu'entre eux; de ſorte qu'ils ont conſtamment formé une Tribu iſolée, couverte de beaucoup d'opprobre. Il eſt vrai qu'on lit dans quelques Relations de l'Indouſtan, qu'il y ſubſiſte encore de nos jours une Caſte plus abhorrée mille fois, que ne l'a été celle des porchers en Egypte; mais je me ſuis convaincu qu'il s'eſt gliſſé beaucoup de fables dans tout ce que ces Rélations rapportent d'une ſorte d'hommes, qui n'oſent s'y montrer en public, & avec leſquels il n'eſt pas permis aux autres Indiens de parler; tellement que ces malheureux ont contracté à l'ombre des forêts les mœurs des bêtes féroces qui y habitent. Il ſe peut que tout cela ſe réduiſe à une peuplade, qui, par des circonſtances que nous ignorons, ſe trouve dans le même cas que les *Giézi* de la Baſſe-Navarre, les *Capots* de la Gaſcogne, & les *Cagous* de la Bretagne, qui ayant gagné la lepre pendant les Croiſades, retournérent chez eux, où perſonne ne voulut contracter la moindre alliance avec ces fanatiques infectés; & quoiqu'on croye avoir découvert par des Obſervations fort récentes, que la lepre ne ſe tranſmet point au-delà de la quatriéme génération, il paroît cependant qu'elle ſe perpétua plus longtems parmi ces gens-là, qui en ſont aujourd'hui délivrés (*l*).

Comme les Egyptiens entretenoient des troupeaux de cochons pour le ſervice de l'Agriculture, ils avoient inſtitué deux grandes fêtes, pendant leſquel-

(*l*) Voyez la Diſſertation de l'Abbé Vénuti ſur les *Cabets*. Les *Giézi* paroiſſent avoir pris leur nom d'une race de lépreux dont il eſt fait mention dans le quatriéme livre des Rois, Chap. 5.

quelles on n'offroit pas d'autres animaux en victimes que ceux-là : sans quoi ils se seroient trop multipliés, & au-delà du besoin qu'on en avoit. Aussi permettoit-on alors au peuple d'en manger la chair; pour vu qu'il n'y touchât point après la pleine lune, jour auquel ce sacrifice devoit s'exécuter hors de l'enceinte des Temples, & non par la main des Ministres.

Il faut pardonner à Hérodote, & encore à Eudoxe cité par Elien, d'avoir dit que les Egyptiens se servoient de cochons pour labourer & pour herser les terres: car leur erreur n'est point si énorme qu'elle paroît l'être, dès que l'on suppose que ces animaux voraces étoient introduits dans les campagnes immédiatement après l'inondation, pour y consommer les racines des plantes aquatiques, le frai de grenouilles, & tout ce que les Ibis ne pouvoient emporter en aussi peu de tems qu'il s'en écouloit entre la retraite du Nil & l'instant du premier labour, donné avec la charrue, instrument dont on n'a jamais pu se passer.

J'ignore si cette pratique a produit des effets aussi avantageux pour la culture, qu'on se l'étoit persuadé dans ces siécles reculés dont il est ici question: car dans la suite on l'abandonna entiérement. Et alors cette Tribu si détestée, parce qu'elle gardoit des animaux jugés utiles, & réputés immondes, disparut au point qu'il n'en est jamais plus fait mention; mais on peut soupçonner, que profitant des troubles survenus par la révolte générale contre les Persans, elle s'associa à d'autres pâtres, & forma cette célebre République de voleurs Egyptiens qui se retranchérent dans un marais du *Delta*, à peu de distance de la bouche Héracléotique du Nil, comme nous le savons par Héliodore (*m*). Quelques pas-

(*m*) *Æthiopiques* Lib. I. pag 9.

paſſages des Idylles de Théocrite ont fait croire mal à propos que Ptolémée Philadelphe parvint à diſſiper & à détruire enfin totalement la confédération de ces brigands (*n*) : mais la vérité eſt qu'elle ſe ſoutint pendant plus de quatre-cents ans après la mort de Philadelphe ; & on voit dans la vie de l'Empéreur Marc-Aurele, que ce fut ſous ſon régne que les Romains affoiblirent cet Etat en y ſemant la diſcorde, contre laquelle aucune République n'a jamais réſiſté, & bien moins une République de voleurs.

Les loix civiles, la religion, tout ce qui peut faire impreſſion ſur l'eſprit des hommes avoit été employé en Egypte pour y détourner le peuple de ſe nourrir de la chair des vaches parvenues au terme de la fécondité ; & on reconnoiſſoit par là un Egyptien comme l'on reconnoît aujourd'hui un Juif par ſon horreur pour le cochon. Quelques Auteurs ont cru que ce reglement n'avoit été fait qu'en faveur de l'Agriculture. Mais beaucoup d'autres motifs y exigeoient une police exacte pour la conſervation des beſtiaux. Comme on devoit en de certains tems faire par forme de tribut des livraiſons de veaux à la Cour des Pharaons ; comme on devoit en faire à la claſſe ſacerdotale & au corps de la milice, qui, ſuivant l'uſage immémorial de l'Orient, ne recevoit point ſa ſolde en argent, il falloit y ménager tellement les troupeaux que ces livraiſons ne vinſſent jamais à manquer, ce qui eût occaſionné un déſordre extrême. On ne trouve donc point dans tout ceci, comme pluſieurs Savans l'ont prétendu, la ſuperſtition des Indiens au ſujet de la *Gboy* : car les Indiens ne mangeant la chair d'au-

(*n*) IDYL. XV. & XVII.

d'aucune bête, les veaux leur sont par rapport aux alimens, aussi inutiles que les vaches. D'ailleurs il n'y a personne qui ne sache, que les trois premiers animaux sacrés de l'Egypte, le *Mnévis*, l'*Apis* & l'*Onuphis*, étoient des Taureaux. Tout cela n'est pas ainsi dans l'Indoustan; & le Voyageur Kempfer se trompe sans doute, lorsqu'il soutient le contraire.

On ne sauroit déterminer exactement le nombre des animaux défendus par le régime populaire des Egyptiens, parce qu'à cet égard les Monumens manquent, & il n'est guere possible de les remplacer par des conjectures. Nous sommes seulement plus ou moins instruits sur vingt à trente especes, parmi lesquelles il faut d'abord compter tous les Oiseaux de proie de jour & de nuit, depuis l'Aigle de la Thébaïde jusqu'à la Chouette de Saïs, depuis le Vautour ou le Chapon de Pharaon jusqu'au petit Faucon du *Delta* (*o*): ensuite les Ibis, les Grues, les Courlis, les Cicognes, les Huppes, qu'on appelle en général *Purificateurs de l'Egypte*. Parmi les petits quadrupedes, il n'étoit permis à personne de manger les Belettes, les Chats, ni les Ichneumons, qui ne sont point hermaphrodites, & qui n'ont

---

(*o*) C'est des Egyptiens qu'est venu l'usage de consacrer aux Dieux tous les Oiseaux de proie. Voici comment ils étoient distribués.

Accipitres distributi sunt autem & consecrati variis Diis. Perdicarius & Oxypteros *Apollinis ministri sunt; ut ferunt.* Ossifraga & Harpe *sacræ sunt Minervæ.* Plumbario *Mercurium delectari ajunt. Junoni dedicatur* Tanysipteros: *Dianæ* Buteo: *Matri Deûm* Mermnus: *alii denique aliis Diis.* ÆLIAN. Lib. XII. cap. 4.

L'Aigle étoit consacré en Egypte au Dieu Ammon de la Thebaïde, qui est le Jupiter des Grecs. Les Corbeaux étoient dédiés à Orus.

n'ont jamais pénétré dans les entrailles d'aucun Crocodile: ces fables décréditent autant le jugement de ceux qui les ont contées, que de ceux qui les ont crues.

Quant aux Chiens, il eſt très-faux qu'ils ayent perdu, après l'invaſion de Perſans, l'eſtime des Egyptiens, comme Plutarque le ſoutient: car ils ne dévorérent point, ainſi qu'on le croit, le Bœuf *Apis* bleſſé par Cambyſe; puisque les Prêtres firent embaumer cet animal, qui mourut longtems après dans ſon Temple. D'ailleurs les Perſans avoient plus de vénération pour les Chiens que les Egyptiens mêmes, comme on le ſait non ſeulement par la coutume des Parſis établis aujourd'hui aux Indes; mais encore par les ordres donnés aux Ambaſſadeurs de Darius Nothus, qui enjoignirent de la part de ce Prince aux Carthaginois de ne plus manger de Chiens, comme tant de Cynophages de l'Afrique; & les *Sopbétim* promirent au nom du Sénat de faire renoncer le peuple à cet aliment (*p*). D'où on peut conclure que cette affaire ſinguliere, qui devint l'objet d'une négociation, intéreſſoit ſurtout les Mages.

Les animaux, qui vivent de poiſſon, avoient été ſans exception défendus aux Prêtres; & quelques-uns l'étoient auſſi au peuple, comme cette Loutre du Nil, qu'on voit repréſentée deux fois ſur la Moſaïque de Paleſtirne, & qu'on ſait avoir été ſacrée dans toutes les Provinces, où l'on s'abſtenoit auſſi de la Tadorne, qui eſt une eſpece de Canard, que beaucoup d'Auteurs ont confondue mal à propos avec l'Oie, & ce qui eſt bien pis, avec l'Autruche, comme l'Antiquaire Spon. L'amour ex-

(*p*) *Juſtin. Hiſt. Lib. XIX. cap. I.*

extrême de la Tadorne pour ſes petits, dont les Egyptiens ont tant parlé, paroît une pure allégorie, & leurs Prêtres en avoient imaginé de ſemblables en bien ou en mal au ſujet de tous les animaux, afin de pouvoir exprimer avec quelque facilité, dans le caractère Hiéroglyphique, les vices & les vertus des hommes. Quoique les Canards en général dévorent le frai de poiſſon, la Tadorne fait néanmoins infiniment plus de dégâts dans les étangs & les rivieres où elle pêche presque toujours, au point qu'on l'a nommée Caſtor ou Loutre volante, ce qui a ſuffi pour la faire rejetter du régime ſacerdotal, & on a eu des motifs particuliers pour transférer cette obſervance dans le régime du peuple; quoiqu'on n'y eût pas transféré celle qui concernoit les Pélicans, qui ne ſont dans ce pays-là que des Oiſeaux de paſſage.

On ne doit point douter que les Egyptiens n'ayent eu, tout comme les Hébreux, une loi qui leur défendoit de manger la chair des animaux quadrumanes, quoique leur pays n'en produiſe aucun: car les deux eſpeces de ſinges, auxquels on rendoit un culte à Babylon près de Memphis, à Hermopolis & dans une ville anonyme de la Thébaïde, leur étoient apportées de l'intérieur de l'Ethiopie: ce qui prouve qu'ils ont continuellement entretenu une bien plus grande correſpondance avec les Ethiopiens qu'on ne feroit tenté de le croire; mais on ne ſait ſi c'eſt le Cébus ou le Cynocéphale qui a donné lieu à l'erreur de Porphyre, qui prétend que les Egyptiens avoient un Temple particulier où ils adoroient un homme vivant: comme cela n'eſt aſſurément point vrai, il s'enſuit que l'un ou l'autre de ces ſinges a été pris pour une créature humaine par des voyageurs qui s'étoient trompés, ou qui cherchoient à tromper les Grecs, dont la curioſité fur tout ce qui concerne l'Egypte, eſt telle, dit, Héliodore, qu'on ne ſauroit l'aſſouvir. Quant aux

aux Ours, qu'on comptoit probablement aussi parmi les quadrumanes, il n'y a pas d'apparence qu'on les ait fait venir de l'Ethiopie où Gesner dit qu'on en trouve en grand nombre (*q*); puisque ce ne peut avoir été qu'à ceux de la Libye, qui se montrent encore de tems en tems dans la Basse-Egypte, qu'on accordoit la sépulture vrai-semblablement à Paprémis (*r*) On connoît deux villes en Europe qui ont entretenu des Ours & des Cicognes: à la Haye cela n'étoit point inutile: à Berne cela n'étoit que singulier. Quand on veut tirer avantage de quelques bêtes sauvages, il vaut alors mieux leur accorder des privileges & les épargner, comme cela est établi à Londres & dans des Colonies Angloises au sujet des Vautours. En parlant de ces Oiseaux, M. Linnæus fait mention de la célebre loi Egyptienne, qui prononçoit, comme l'on sait, peine de mort contre ceux qui en détruisoient un; & quoiqu'on ait vu renouveller cette sévérité dans les établissemens François de l'Amérique contre ceux qui y tuoient des Vaches, il n'est cependant point facile de l'excuser; hormis que les Egyptiens n'y ayent été forcés par les dégâts des souris, dont les Vautours savent purger les campagnes d'une maniere admirable; & comme ces animaux sont devenus aujourd'hui paresseux, & presque sédentaires dans les environs du Caire, où ils trouvent des cadavres en abondance, on seme

(*q*) *Historia Animal. in voce Ursus.*

(*r*) Paprémis étoit une des villes du Typhon, auquel l'Ours paroit avoir été consacré: on ignore la position précise de cet endroit; mais il ne peut avoir été dans un grand éloignement du Nome Nitriotique ou du désert de St. Macaire, le seul canton de l'Egypte où l'on voye aujourd'hui des Ours.

ſeme dans quelques endroits de l'Egypte, ainſi que l'obſerve Proſper Alpin, de l'arſenic avec le blé; ce qui n'eſt pas à beaucoup près ſans danger. La vaine idée de conſerver ce qu'on appelle le gibier, a fait exterminer, dans la plus grande partie de l'Europe, preſque toutes les races d'Oiſeaux de proie; de ſorte qu'on n'a plus rien à attendre de leur protection contre les ſouris, les moineaux, les limaçons & les lapins, ces fléaux des campagnes; tandis que les Oiſeaux de proie ſe laiſſent plutôt mourir que d'arracher un brin d'herbe; & ç'a été une ſageſſe de la part de Anciens de les avoir conſacrés aux Dieux, comme on l'a vu par le paſſage d'Elien, que j'ai cité tout exprés dans la note.

Il paroit que les Prêtres n'avoient défendu d'autres poiſſons dans le régime du peuple, que ceux qui n'ont pas d'écailles comme le Silure, la Lamproie & la pernicieuſe Anguille du Nil, ce qui leur a attiré de la part des Grecs une infinité d'épigrammes, dont quelques-unes ſe ſont conſervées dans Athénée & dans l'Anthologie. Mais ces Grecs-là ne ſavoient point, & ne pouvoient même ſavoir que la chair des poiſſons ſans écailles irrite toutes les maladies qui ont du rapport avec l'Eléphantiaſe & la Mélancholie; parce qu'elle épaiſſit le ſang, & diminue la tranſpiration. Cette loi générale, dont je parle, étant jointe aux inſtitutions particulieres des provinces & des villes, avoit porté le petit peuple à vivre principalement de végétaux (*s*); & ce ne ſauroit être qu'à des Mo-

(*s*) Les Egyptiens n'avoient pendant le cours de l'année qu'un ſeul jour auquel la loi les obligeoit de manger du poiſſon: c'étoit le neuviéme du mois *Thoth*. Sur leur maniere de ſervir le repas, on peut voir Athénée. Lib. IV. cap. 10.

Moſtarabes répandus ſur la côte occidentale de la Mer Rouge qu'on doit appliquer ce que dit Hérodote de ces prétendus Egyptiens, qui, ſelon lui, ſe ſuſtentoient de poiſſon ſéché au ſoleil, pratique qui diſtingue indubitablement les Ichthyophages, qui n'étoient point des Egyptiens, mais des Arabes mêlés d'Ethiopiens, & quoique ce ſoit l'uſage des Géographes de les ſéparer des Troglodytes, on ne riſque pas beaucoup à confondre tous ces Sauvages les uns avec les autres; puiſqu'ils étoient errants, & ne ſe reconnoiſſoient point pour ſujets des Pharaons : la plage qu'ils occupoient eſt ſi mauvaiſe & ſi aride qu'on ne peut guéres y vivre que de poiſſon, dont le prix étoit anciennement très-modique en Egypte. On l'abandonnoit aux eſclaves, ou on le ſaloit pour l'exporter: cependant comme le P. Sicard a imaginé deux lacs Méris aulieu d'un, il eſt par là plus difficile d'apprécier ce qu'on dit de l'immenſe produit de la pêche qui s'y faiſoit; mais s'il eſt queſtion, comme nous ne devons pas en douter, du lac ſitué près de la ville des Crocodiles, on peut-être certain qu'il ne rend pas actuellement un talent d'argent par jour au Tefterdar ou au Tréſorier du Caire, comme cela étoit ſous les anciens Rois, à ce que diſent des Grecs indignes de toute croyance: car ayant prodigieuſement exagéré la grandeur du lac Méris, ils ont par une ſuite néceſſaire exagéré auſſi le produit de la pêche.

Il n'y a pas de pays au Monde où le régne Végétal ait eſſuyé tant de révolutions qu'en Egypte, où on a continuellement importé de nouvelles plantes, qui en ont fait tomber d'anciennes dans le plus profond oubli, & à tout cela s'eſt encore jointe la négligence des Turcs, qu'en de telles choſes il ſuffit de nommer.

Les Romains avoient fait une loi très-ſage, qui s'eſt conſervée parmi les Monumens de leur Juris-

risprudence, & par laquelle ils défendoient bien férieufement de couper ces beaux arbres, nommés *Perfea*, qui étoient fi utiles à l'Egypte, & qui y profpéroient mieux qu'ailleurs (*t*). Cependant aujourd'hui il n'eft pas facile d'en retrouver quelques-uns. Cet exemple, que je rapporte, donnera une idée de tous ceux que je paffe fous filence.

Il faudroit defcendre dans des détails immenfes, & qui feroient ici fort déplacés, fi l'on vouloit faire connoître diftinctement toutes les plantes alimentaires, que les anciens Egyptiens ont cultivées avec un fuccès qui prouve autant leur induftrie que leur amour pour l'Agriculture. Mais on ne peut fe difpenfer de faire quelques Obfervations fur leurs différentes efpeces de Nymphées ou de *Lotus*, dont l'hiftoire, longtems très-confufe aux yeux mêmes des Botaniftes, eft actuellement bien éclaircie.

La Nymphée dont la racine produit la Colocafe, & qui porte des femences groffes à peu près comme des féves, dont chacune eft renfermée dans un logement féparé, *loculis monofpermis*, n'a jamais été une plante indigene ou naturelle de la Baffe-Egypte; mais on l'y femoit, & dès qu'on a ceffé de la femer, elle a difparu, au point qu'il n'en exifte plus une feule tige dans tout ce grand diftrict de pays, qui eft entre le Caire, Alexandrie & Tineh, où les rives du Nil & les bords des canaux en étoient anciennement couverts & comme couronnés, ce qu'on nommoit proprement la parure de l'Egypte.

Outre cette Nymphée, les Egyptiens en ont cultivé une autre, appellée par les Latins *Lotometra*, &

(*t*) Voyez la loi *de Perfetis per Egyptum non excidendis vel vendendis. Cod. Lib. I.*

& dont la graine très-menue ſervoit à faire une ſorte de pain connu ſous le nom de *Cace*, & que Pline a tant vanté qu'on pourroit être tenté de faire à cet égard des eſſais en Europe, & il y a quelque apparence qu'on tireroit plus d'avantage de la graine que de la racine, comme je le dirai encore en parlant de la Chine.

Ce *Lotometra*, qui s'étoit fort perfectionné par la culture, a auſſi diſparu; de ſorte que les Turcs & les Arabes n'ont plus que la Nymphée ſauvage, qui croît d'elle-même dans les eaux du Nil, & dont on mange au Caire la racine, connue des Anciens ſous le nom de *Corſium*.

De tous les Monumens Egyptiens, dans leſquels on reconnoît la Nymphée à Colocaſe, il n'y en a pas de plus caractériſtique que celui d'une offrande faite par des Prêtres à une ſtatue d'Oſiris, qu'on conſerve au Palais Barberini à Rome: là on diſtingue les feuilles, les fleurs, le calice, la capſule, & toutes les parties de la fructification au point qu'il n'eſt point poſſible de s'y tromper, dès qu'on a étudié la Botanique (*v*).

On pourroit ici témoigner de la curioſité ſur ce que ce peut avoir été que cette ſinguliere expérience, qu'on faiſoit tous les ans en Egypte avec les ſemences des plantes alimentaires, & dont Palladius eſt le ſeul Auteur Agronome, qui ait conſervé le ſouvenir (*x*).

Au

(*v*) Cette plante ne differe en rien de la NYMPHEA NELVMBO de Linnæus No. 653. & Tournefort 261.

(*x*) *Græci aſſerunt Ægyptios hoc more proventum futuri cujusque ſeminis experiri. Aream brevem loco ſubacto & humido nunc excolunt: in eâ diviſis ſpatiis omnia frumenti vel leguminum ſemina ſpargunt. Deinde in ortu Caniculæ, qui apud Romanos quarto decimo Calendarum Auguſtarum die tenetur, ex-*

pla-

Au mois de Juin on exposoit à l'air libre des échantillons de toutes les différentes especes de graines, où on les laissoit jusqu'au lever de la Canicule : alors on jugeoit de l'état dans lequel on les trouvoit plus ou moins desséchées, & on distinguoit à de telles marques celles, qui donneroient une bonne récolte, d'avec celles qui ne prospéreroient pas cette année-là.

Mais je soupçonne, non sans beaucoup de raison, que ce que Palladius ou les Grecs qu'il cite, nous ont donné pour une expérience a été un usage religieux ou politique, par lequel le Gouvernement arrêtoit, quand il vouloit, la culture de certaines plantes, comme celle du *Raphanum* & du Pavot, sur lesquels il y avoit souvent plus à gagner que sur le Blé ou plutôt l'*Olyra*, & principalement dans la Thébaïde où l'on tiroit du Pavot l'*Opium* le meilleur sans contredit, qui se soit fait dans le Monde entier, & cela est encore à peu près ainsi de nos jours. On a même prétendu que les sucs concrets de cette nature, qu'on reçoit de la Cappadoce, de la Paphlagonie & de l'Inde, ne produisent point à beaucoup près des rêves aussi agréables & aussi ravissants que le véritable *Opium* de Thebes ; quoique M. de Méad, qui a écrit sur cette matiere un Traité très-intéressant, ne paroisse admettre aucune distinction entre ces Narcotiques. Cependant il peut en être de ce-

la

plorant quæ semina ortum sidus exurat, quæ illæsa custodiat. His abstinent: illa procurant, quia indicium noxæ aut beneficii per annum futurum generi unicuique, sidus aridum præsenti exitio vel salute præmisit. DE RE RVSTICA in Jun. IX.

Il paroît que la plupart de ces graines avoient déja germé au lever de la Canicule, & que vers le soir de ce jour-là on examinoit celles dont le germe s'étoit brûlé ou desseché.

la comme des différentes efpeces de vin, qui ne produifent pas toutes la même efpece d'ivreffe.

Il n'y a pas beaucoup d'apparence, que les racines du *Burd* ou du Papyrus ayent fervi à nourrir le peuple en Egypte, comme M. le Comte de Caylus l'a cru fur la foi des Anciens & furtout de Théophrafte, qui convient lui-même, qu'il n'étoit pas poffible de manger de telles racines, qu'on fe contentoit, dit-il, de fucer à caufe de leur douceur (y). Cette circonftance donne bien à penfer qu'on a échangé un rofeau avec un autre, & qu'il eft réellement queftion de la Canne à fucre, qui croit d'elle-même dans ce pays-là, & qu'anciennement on mâchoit verte, ou feulement féchée dans des fours; parce que le fecret d'en exprimer le miellat avec des cylindres, & de le figer au moyen du feu, étoit alors inconnu aux Egyptiens, par une ignorance femblable à celle des Chinois, qui, pendant plufieurs fiecles, n'ont point fçu tirer le fucre des Cannes, qui croiffoient dans leurs marais: ils avouent même l'avoir appris d'un étranger, & en cela ils font très-croyables.

C'eft aux Indiens qu'on doit cette découverte, que les Arabes portérent auffi fous les Kalifes en Egypte, où le peuple a encore aujourd'hui la coutume d'employer les Cannes vertes: (z) car on n'y fait qu'une petite quantité de fucre, dont le meilleur eft réfervé pour le Serrail de Conftantinople, où

(y) *Hift. Plantarum. Lib. IV. Cap. IX.*

Le mot de *Berd* employé par le Comte de Caylus pour défigner le rofeau, qui fourniffoit le papier, eft un mot corrompu, pris de Profper Alpin; il faut conftamment écrire *Burd.*

(z) *Arvieux Voyages au Levant, Tom. I. p.* 175.

où le Pacha du Caire doit l'envoyer par forme de tribut.

Au reſte, il faut obſerver que le roſeau *Sari*, qui croiſſoit dans les eaux du Nil, & le jonc *Achéroès*, qui provenoit dans les environs du lac Méris, n'ont aucun rapport avec la Canne à ſucre, que quelques-uns croyent reconnoître parmi les plantes de la Table Iſiaque (*a*).

Il faut maintenant parler de l'incubation artificielle, telle que les Egyptiens l'ont pratiquée anciennement, & telle que les Chinois la pratiquent aujourd'hui. On ne trouve pas, que je ſache, dans l'Hiſtoire, d'autres nations qui ayent fait uſage de ce procédé ſingulier; ſoit qu'elles n'ayent pu en approfondir les principes, ſoit que leur climat s'y ſoit oppoſé, comme celui du Nord de l'Europe ſemble s'y oppoſer effectivement. Et c'eſt là une difficulté qu'on n'eût pu ſurmonter par l'adreſſe des Egyptiens que M. de Maillet propoſoit, dit-on, d'envoyer en France, pour y donner des leçons, & corriger l'imperfection de la méthode de M. de Réaumur. C'eſt l'invincible attachement pour leur patrie, qui a vraiſemblablement empêché ce voyage de

(*a*) Comme la Table Iſiaque a été faite en Italie, la repréſentation des végétaux n'y eſt peut-être pas des plus exactes

Soit que la Chicorée, qui ſe plaît tant en Egypte, ait été preſcrite au peuple par une loi expreſſe, comme Moïſe la preſcrivit, dans de certains cas, aux Hébreux, ſoit qu'il ait eu pour cette plante un penchant particulier, il eſt certain qu'il en a ſans ceſſe fait un grand uſage; & l'on reconnoît parmi les eſpeces les plus en vogue, l'*Hippocheris*, la *Condrilla*, & l'*Intubum erraticum*.

L'Arum-Colcas, la Mélochie, la Mélongene, & la Châte ſont des plantes nouvelles, apportées en Egypte ſous les Kalifes.

de quelques payſans des environs du Caire; mais je crois qu'ils ne feroient jamais parvenus à diminuer la mortalité parmi les pouſſins, ni à prévenir la corruption ou l'avortement d'un grand nombre d'œufs à la chaleur des fours, des lampes ou du fumier. Ces hommes tranſplantés ſous un autre Ciel, auroient vu leur routine ſe déconcerter, auroient voulu avoir recours au Thermomètre, ſeroient tombés dans tous les embarras dont on vouloit ſortir, & auroient dit pour excuſe, qu'ils n'avoient pas avec eux leur Scheic. On ſait qu'en Egypte les Scheics Arabes commencent par ſe déshabiller tout nus, ſe couchent ſur les fours au moment qu'on les échauffe, & récitent dans cette attitude une priere, pour laquelle le peuple paye ces charlatans, qui lui font accroire que ſans eux on n'amene pas les poulets à terme.

Il y a lieu d'être ſurpris que les anciens Prêtres de l'Egypte, qui avoient d'ailleurs des connoiſſances aſſez étendues ſur une infinité de choſes, ayent manqué de ſagacité en un point eſſentiel: ils n'avoient pas découvert la méthode des fours; & ne paroiſſent pas même en avoir ſoupçonné la poſſibilité, comme il eſt aiſé de le démontrer.

Ariſtote, le plus ancien Auteur, qui ait parlé de la maniere de faire éclore les œufs en Egypte, dit qu'on n'employoit que la chaleur du fumier. (*b*) Antigone, qui vivoit pluſieurs ſiecles après Ariſtote, dit la même choſe. (*c*) Pline qui écrivoit après Antigone, dit encore la même choſe. (*d*) Enfin, l'Empereur Hadrien, qui avoit parcouru

(*b*) *Hiſtoria Animalium. Lib. VI. cap.* 2. *init.*
(*c*) *Hiſt. mirab. collectanea. cap.* 104. *p.* 80.
(*d*) *Hiſtoria Nat. Lib. X. cap.* 54. Pline a traduit mot pour mot les expreſſions d'Ariſtote.

couru toute l'Egypte, & examiné ses singularités avec attention, s'exprime en ces termes, dans sa lettre à Servien.

„ Je ne souhaite autre chose aux Egyptiens, si„ non qu'ils continuent à se nourrir de leurs pou„ lets, qu'ils font éclore d'une maniere que j'au„ rois honte de vous conter, *pudet dicere* " (*e*).

Tous ces témoignages réunis prouvent, que la méthode des fours a été inconnue dans ce pays jusqu'à l'an 133 de notre Ere, & peut-être encore longtems après. Car j'ignore quand & comment on est parvenu à la découvrir. Si les Egyptiens avoient eu de telles machines, ils n'auroient pas manqué de les montrer à l'Empereur Hadrien, qui marquoit tant d'horreur pour des poulets nés dans le fumier; quoique je ne prétende pas insinuer qu'il y ait quelque ombre de bon sens dans les expressions qu'employe ce Prince, qui venoit d'élever sur la rive Orientale du Nil un Temple au profane Antinoüs. Et voilà ce qu'il auroit dû avoir honte de conter; car le culte des animaux valoit encore beaucoup mieux que ce culte-là.

Il se peut que les Prêtres attachés trop opiniâtrément aux anciennes observations recueillies sur la maniere dont les œufs d'Autruches & de Crocodiles, déposés dans le sable, viennent à éclore, ne s'étoient pas même mis en peine de faire des recherches & des expériences ultérieures. Cependant, ce qui prouve que leur procédé n'étoit pas le meilleur, c'est qu'on l'a entiérement abandonné aujourd'hui en Egypte: ce qui ne seroit jamais arrivé s'il n'eût renfermé plus de difficultés dans la pratique, que celui des fours.

Com-

(*e*) *Vopiscus in Saturn.*

Comme par une conftitution particuliere du regime diététique, les Pharaons, les Grands-Officiers de la Couronne, & les perfonnes attachées à la claffe facerdotale, fe nourriffoient principalement de chair d'Oies, il avoit bien fallu chercher un moyen pour multiplier cette efpece de volailles, dont on détruifoit un nombre étonnant, & même pour les facrifices. Ce qui révolta un peu les Romains, lorsqu'on établit à Rome le culte d'Ofiris & d'Ifis, qui exigeoit pour fes premieres victimes, les gardiens du Capitole.

Nec defenfa juvant Capitolia, quo minus anfer
Det jecur in lances, Inachi lauta, tuas.

Tout cela avoit engagé les Egyptiens, comme Diodore l'obferve, à faire éclore artificiellement les œufs d'Oies, & on pourroit s'imaginer que cette incubation réuffiroit moins mal dans le Nord de l'Europe, que celle qu'on y a effayée fur les œufs de Poules, qui font fujettes à beaucoup de maladies, & dont les petits ont à chaque inftant befoin d'être réchauffés.

Il y a eu en Egypte des villages & des bourgades entieres, qui en ont contracté le nom de *Chenobofcion* & où on ne nourriffoit que des troupeaux d'Oies, fuivant une méthode particuliere, qu'on prétend s'être confervée parmi les Juifs, & ce n'eft pas là le feul ufage qu'ils ayant retenu d'un pays, qu'ils ont tantôt maudit & tantôt regretté; tellement qu'on ne fauroit favoir au jufte ce qu'il en faut penfer. Les Prêtres ont fans doute eu des raifons qui nous font inconnues, pour donner la préférence à ces oifeaux dans leur régime; mais dès qu'ils préfentoient la moindre apparence de quelque maladie épidémique, ils renonçoient à cet aliment, y faifoient renoncer auffi le Souverain,

& ne ſe nourriſſoient plus alors que de Pigeons, comme on peut s'en convaincre par le paſſage d'Orus Apollon, que l'on cite dans la note (*f*).

Il paroît très-remarquable qu'on ait préciſément choiſi les Pigeons durant les tems de contagion, comme les animaux les moins ſujets à en être atteints. Tandis que nous ſavons, que de tous les oiſeaux domeſtiques, ils ſont les ſeuls qui eſſuyent une maladie aſſez ſemblable à la petite vérole : ce qui rend alors leur chair mauvaiſe, & peut-être auſſi pernicieuſe.

Après avoir fait à cette occaſion des recherches, je n'ai pas trouvé d'Auteur ancien chez lequel il ſoit fait la moindre mention de cet accident, d'où j'ai conclu que c'eſt une maladie nouvelle. Car Varron & Columelle, qui entrent dans de ſi grands détails ſur la maniere de ſoigner & d'élever les Pigeons (*g*), n'auroient pas manqué de parler de cette

---

(*f*) *Purum autem Columba animal eſſe videtur. Si quidem cum aëris conſtitutio peſtilens eſt, omniaque tam animata quam inanimata, eâ afficiuntur, quotquot hoc veſcuntur animali, ſoli ab hac lue immunes ſervantur. Ideoque eo tempore Æ*gyptiorum *Regi in cibo ſumendo nihil aliud prœter Columbas apponitur, iidemque iis, qui, quod Diis miniſtrent, puri caſtique permanent.* HIEROGLYPH. Lib. I. cap. 56.

Cette ancienne coutume de ſe nourrir de Pigeons eſt encore fort en vogue de nos jours en Egypte : auſſi y trouve-t-on plus qu'en aucun autre pays, un nombre prodigieux de colombiers, que les Turcs comptent parmi les plus grandes richeſſes de cette contrée. On peut conſulter là-deſſus les voyages de le Bruyn, chapitre 34.

Pour ce qui eſt des Tourterelles, il y en a en Egypte ; mais il étoit anciennement défendu aux Prêtres d'en manger.

(*g*) *Varro de Re Ruſticâ. Lib. III. cap. 7. Columel. Lib. VIII. cap. 8.*

cette indifpofition à laquelle ils font aujourd'hui fujets, s'ils avoient connu comme nous la forte de lepre qui les dévore de tems en tems, & furtout lorsqu'ils fe nourriffent de Sarrafin ou de blé noir, originaire de ce même pays d'où eft venue la petite vérole des enfans: car il n'y a pas de doute que ce ne foient les Croifés, qui les premiers ont apporté la graine du Sarrafin ou du *Fagopyrus* de l'Afie pour en effayer la culture en Europe. On peut être fûr que les anciens Egyptiens, contraints par la nature du climat & par la force des loix à veiller fans ceffe fur leur fanté, & à examiner les qualités de leurs alimens avec un fcrupule inconnu aux autres nations, ne fe feroient jamais déterminés à fe nourrir de Pigeons, s'ils avoient apperçu en eux le moindre fymptôme d'une maladie variolique. Et cette obfervation peut bien porter jufqu'à l'évidence ce qu'on vient de dire de la nouveauté de ce mal, qu'Ariftote, Pline, Elien & Phylé ont auffi peu foupçonné dans ces oifeaux que Varron & Columelle; & fi les anciens Syriens fe font obftinés à ne les point manger, & à les laiffer voler par groffes troupes dans toutes leurs villes, ce n'a été que par un motif de fuperftition; (*b*) parce que le Pigeon étoit le fymbole de leur pays, & les premiers Souverains de l'Affyrie en ont conftamment porté la figure dans leurs drapeaux & dans leurs armoiries, comme Bochart le prouve dans fon *Hiérozoicon.*

On obfervera ici en paffant qu'on ne trouve pas la moindre mention, dans les véritables Monumens

(*b*) Voyez *Tibulle élégie* 8. *Lib.* 1. —— *Philon dans Eufébe Préparat. Evang. Lib. VIII.*

mens des Egyptiens, touchant un procédé que tant d'Auteurs anciens comme Antigone & Virgile leur ont attribué par rapport aux abeilles, & je ne doute nullement que les Prêtres n'ayent imaginé tout exprès cette fable pour tromper les étrangers. Voici ce qu'ils ont pu réellement savoir: ils ont pu faire éclore le couvin d'abeilles dans les étables de leurs bœufs sacrés, ces endroits étant pour cela assez échauffés. Cette méthode, restée très-longtems cachée, est de nos jours très-connue; & il n'y a rien de plus facile à pratiquer; mais il est rare qu'on ait besoin de le pratiquer.

On sait que dans ce superbe Poëme des *Géorgiques*, le secret de Virgile consiste à soutenir chaque suite de vers didactiques par des épisodes, dont le plus remarquable est certainement celui qui concerne la méthode de créer des Abeilles; mais ce n'est pas, comme on l'a cru, pour copier un passage du quatriéme livre de l'Odyssée, qu'il introduit là Protée: car suivant des traditions purement Grecques, Protée avoit été Roi d'Egypte, ainsi on le suppose instruit des Arts de son pays, où l'incubation artificielle du couvin peut avoir été connue dès la plus haute Antiquité; mais si ce n'est point cela qui a donné lieu à tant de fables, ce seroit alors la pratique qu'ont les Egyptiens de faire paroître tout à coup des abeilles dans des endroits où l'on n'en voyoit pas quelque tems auparavant: car ils embarquent les ruches, & les font voyager le long du Nil pour occuper d'autant mieux les mouches, qui vont ainsi en batteau de la Thébaïde vers le *Delta*: pendant tout le jour, elles travaillent dans les campagnes, & reviennent le soir coucher sur le fleuve.

Le premier voyageur, qui ait parlé de l'incubation artificielle, usitée à la Chine, a été Mendoza dans une Relation qui parut vers l'an 1585, & que le

le Pere Martini s'eſt contenté de copier, ſans recueillir de nouvelles Obſervations (*i*). Cependant le rapport de ces Miſſionnaires eſt ſi inexact, qu'il ne faut pas s'étonner que Willughby, qui n'a pu puiſer dans d'autres ſources, ait donné là-deſſus des notions ſi peu ſatisfaiſantes en ſon Hiſtoire des Oiſeaux. C'eſt à un Mémoire envoyé de la Chine en 1754. à l'Académie de Stockholm par Mr. Eckerberg, qu'on eſt redevable de pouvoir parler poſitivement (*k*). D'abord les Chinois n'employent pas de fumier: ils ont des caiſſes de bois, qui ne reſſemblent en rien aux fours qu'on voit aujourd'hui dans tant d'endroits de l'Egypte. Ce ne ſont que des boëtes carrées, hautes à peu près d'un pied, qu'on poſe ſur une plaque de fer ſous laquelle ſe trouve le fourneau, qu'ils chauffent avec du bois à demi-vert, & qui brûle lentement: on range les œufs ſur une couche de ſable qui eſt au fond de la caiſſe dont on recouvre l'ouverture avec des nattes. Ceux qui ſont à portée de conſulter Mendoza, verront avec quelle négligence il avoit obſervé cette pratique qu'il ſemble avoir décrite d'imagination.

Il n'y a que les œufs de Canards que les Chinois ſoumettent à l'incubation artificielle, & non ceux de Poules ou d'Oies. Pour peu que le feu ſoit trop pouſſé, le ſable, dont ils ſe ſervent, s'échauffe quelquefois tellement, que les Canetons paroiſſent deux jours avant le terme. Mais ceux, qui les achetent, les reconnoiſſent par une expérience infail-

(*i*) *Atlas Sinicus fol.* 104. *Col. A.* —— *Kircher China illuſtrata fol.* 198. *col. A.*

(*k*) Ce Mémoire a été traduit en Allemand ſous le titre de *Bericht von der Chineſiſchen Landwirthſchaft*; & c'eſt de cette traduction que nous avons fait uſage.

faillible: ils les ſuſpendent par le bec, ſi alors ces animaux ne remuent pas les pattes, s'ils ne déployent point les aîles, & les laiſſent pendre; c'eſt une preuve que leur incubation a été précipitée, qu'ils ſont précoces, & qu'ils ne vivront pas juſqu'au terme de l'adoleſcence. D'où il réſulte que la chaleur trop graduée dans cette opération, affoiblit principalement les muſcles & les nerfs, qui font, comme on fait, d'une force ſinguliere dans les ailes des oiſeaux qui volent beaucoup, & d'une force ſinguliere dans les pattes des oiſeaux qui nagent beaucoup. Il ſe peut qu'il n'eſt pas même indifférent par rapport aux animaux vivipares, de les tenir dans des endroits trop échauffés pendant le tems de leur geſtation.

Comme les troupeaux de Canards, dont on fait à la Chine une ſi prodigieuſe conſommation, ſont principalement élevés par les familles qui n'ont d'autre demeure que leurs barques, la chaleur des loges, où ces gens ſe retirent, & où ils conſervent les œufs, a pu leur indiquer le procédé de l'incubation dans les Provinces les plus Méridionales de l'Empire: car on ne le pratique pas aux environs de Pékin. On voit donc bien que c'eſt par un pur effet du hazard, que les Egyptiens ont eu en cela quelque conformité avec les habitans de la Chine; puiſque dans tous les autres points, qui ont rapport à la maniere de ſe nourrir, ces peuples diffèrent eſſentiellement entre eux, & ne ſe reſſemblent par aucun côté.

Les Chinois n'ont jamais eu de Régime Diététique, preſcrit par les loix & conſacré par la religion. La chair d'aucun animal ne leur a été défendue: la diſtinction entre les poiſſons à écailles, & ceux qui n'en ont pas, leur eſt inconnue. Ils ne paroiſſent avoir de la répugnance pour rien, ni de l'horreur pour rien: ils mangent des Rats, des Chauves-ſouris, des Hiboux, des Cicognes, des Chats,

Chats, des Blaireaux, des Chiens, (*l*) des Vaches, repas vraiment abominable aux yeux d'un Egyptien.

Pour ce qui fait le fondement de la nourriture ordinaire du peuple dans la plupart des Provinces, c'eſt d'abord le riz; enſuite les fruits, les herbes, le poiſſon, les Canards & ſurtout les Cochons: il eſt vrai que l'eſpece qu'on y éleve, n'eſt pas abſolument la même que celle qu'on voit répandue en Europe & dans le reſte de l'Aſie, ſi l'on en excepte le Royaume de Siam où la race Chinoiſe s'eſt multipliée, & d'où on l'a transplantée dans quelques iſles de l'Archipélague Indien & même jusqu'en Amérique. Quoique ces animaux ne ſoient pas auſſi portés que les nôtres, à ſe rafraîchir ſans ceſſe dans la boue, leur grand nombre infecteroit cependant les villes de la Chine où ils marchent par troupes, ſi les cultivateurs des environs n'avoient ſoin de faire nettoyer les rues: comme avec tout cela on les nourrit beaucoup de poiſſon dans les Provinces maritimes, leur chair en devient quelquefois mauvaiſe, huileuſe, & on ſoupçonne qu'elle contribue à aigrir la maladie des yeux parmi les Chinois; de ſorte qu'un régime ne leur eût pas été inutile, & ſurtout lorsqu'on conſidére que chez eux les hommes & les femmes ſont également ſujets à une eſpece particuliere de lepre contagieuſe, (*m*) maladie que les loix y ont comptée parmi les cauſes qui peuvent faire diſſoudre un mariage légitime.

(*l*) Brand. (*Reiſe nach China p.* 209.) dit que c'eſt ſurtout pendant les plus grandes chaleurs de l'été que les Chinois mangent des Chiens; parce qu'ils s'imaginent que cela rafraîchit le ſang.

(*m*) *Salmon, Etat préſent de la Chine. T. I. p.* 229. Edition de Hollande.

mement contracté; ce qui prouve de la maniere la plus évidente que leurs Médecins n'ont jamais été en état de guérir cette indiſpoſition; ſans quoi on n'eût pas imaginé qu'un mal paſſager puiſſe faire ceſſer une union qui ne doit pas l'être.

Rien n'eſt certainement plus oppoſé à toutes les inſtitutions des Egyptiens que le précepte attribué tantôt à *Fo-hi*, tantôt à *Tchuen-hio*, & quoiqu'il ne ſoit probablement ni de l'un, ni de l'autre, ce n'en eſt pas moins un précepte très-ancien: il concerne les animaux qu'on eſt obligé de ſacrifier pendant les différentes fêtes de l'année, & qui conſtituent ſix genres nommés vulgairement *Pao-chi*, c'eſt à dire, le Bœuf, le Cheval, la Brebis, le Chien, la Poule, & enfin le Cochon, dont le ſang coule à grands flots en l'honneur de tous les Dieux, & en l'honneur de cet Homme qu'on nomme Confucius, dont les Jéſuites ont fait un ſi grand Philoſophe; & pour le prouver, ils aſſurent qu'il prophétiſa la venue du Meſſie, ce qui eſt bien la plus mauvaiſe preuve qu'il fut poſſible d'alléguer en de telles choſes.

Comme jamais les Chinois n'ont rendu de culte aux animaux, il s'enſuit naturellement qu'ils n'ont pu avoir la moindre idée du régime obſervé dans les Préfectures de l'Egypte. La religion de ces deux peuples ne ſe reſſemblant en rien, tous les uſages, qui dérivent immédiatement de la religion, différent auſſi chez eux. Je ne dirai point qu'il y auroit de l'opiniâtreté; mais je dirai qu'il y auroit de l'aveuglement à n'en pas convenir.

Ce ſeroit une choſe étrange d'objecter que les Egyptiens envoyérent une colonie à la Chine avant que d'avoir adopté le culte des animaux: puiſque Mr. de Guignes, qui a tant inſiſté ſur le départ de cette prétendue colonie, aſſure qu'elle ne ſe mit en voyage au plutôt qu'en l'an 1122. avant notre ére; & alors le culte des animaux étoit dans toute ſa vi-

vigueur. L'époque de M. de Mairan, qui avoit choisi Sésostris pour conducteur de ce peuple d'émigrants, n'est pas plus admissible; puisque Manéthon, l'Historien le mieux instruit de toutes ces choses, dit que les Bœufs de Memphis, d'Héliopolis, & le Bouc de Mendés avoient été consacrés longtems avant la naissance de Sésostris (*n*). Cependant il faut regarder la consécration de ces trois animaux comme la derniere dans l'ordre des tems; puisque toutes les pratiques religieuses étant venues de la Haute-Egypte dans la Basse, il s'ensuit que le Bélier de Thebes & le Bœuf d'Hermunthis étoient plus anciens que le *Mnévis* & l'*Apis*.

Si l'on objectoit encore, que les Egyptiens, loin d'avoir donné leur religion aux Chinois, ont oublié leur propre religion à la Chine, je dirois que ce n'est guéres connoître le génie des peuples Orientaux, dont le culte est chargé de beaucoup d'observances qu'on retient plus opiniâtrément qu'on ne retient des dogmes. En voici bien des exemples tirés de l'Histoire même des nations étrangeres, établies à la Chine.

Les *Kin-Kiao* ou les Juifs, qui s'y transplantérent avant notre ére vulgaire, y ont conservé toute leur horreur pour la viande de Cochon, s'y coupent encore le prépuce, y célebrent encore la Pâque, & s'ils n'y rognent point les monnoies, c'est qu'il n'y a pas là des monnoies qu'on puisse rogner. Il en est de même des Mahométans, qui s'établirent a dans cet Empire vers le neuviéme siecle: rien n'y a altéré les points essentiels de leur croyance. Il en est encore ainsi des Parsis ou des Guebres, qui s'y refygiérent, suivant quelques Auteurs, vers l'an

500;

(*n*) *Syncel. Chronograph. p.* 54.

500; quoiqu'il paroiſſe que ce ne ſoit qu'au tems où la Perſe tomba ſous le joug des Muſulmans, que quelques-uns de ces malheureux allérent chercher une nouvelle patrie, & porterent avec eux les livres du *grand & du petit Chariot*, qu'on a depuis traduits en Chinois. Il en eſt encore ainſi des Tartares, qui ſuivent la religion du Grand-Lama, & qui formérent leurs principaux établiſſemens à la Chine ſous la Dynaſtie des Mongols. Quant aux Indiens, qui ont apporté aux Chinois le culte de *Fo*, tout le monde ſait que leur doctrine, loin d'avoir dégénéré, a au contraire ſubjugé l'eſprit de presque toute la nation.

Ainſi les Egyptiens, qui ont policé la Chine, comme on le prétend ſi ridiculement, feroient les ſeuls qui n'auroient pu ni y faire adopter, ni y conſerver leurs inſtitutions religieuſes. Mais on voit de plus en plus qu'il y a bien de la différence entre des ſyſtêmes puériles, hazardés ſur des apparences trompeuſes, & une longue ſuite de recherches où les choſes étant beaucoup mieux expoſées, ne ſauroient produire aucune illuſion. Je finis ici cette digreſſion.

On ſait que la vigne eſt connue dans quelques Provinces de la Chine; mais on n'a jamais pu parvenir à en tirer une bonne liqueur; quoique les Jéſuites n'ayent rien négligé à cet égard, en faiſant une infinité d'eſſais dans les jardins de leur couvens de Pékin. Ce qu'on y appelle *vin de Mandarins* (*o*), eſt un breuvage ſi déſagréable, que les Em-

(*o*) On ne ſait pas encore préciſément ſi ce vin eſt une véritable expreſſion de raiſins, ou de quelque autre fruit du genre des groſeilles: au reſte on ne le confondra pas avec le *Taraſſun*, qui eſt une eau de vie que les Tartares boivent à Pékin.

Quant

Empereurs de la Dynastie actuellement régnante ont préféré de faire venir du vin d'Espagne, sur lequel les négocians ont d'abord gagné cent pour cent, & ensuite ils ont perdu: car en 1754, il arriva par un cas singulier, qu'à Canton, aux extrémités de notre hémisphere, le vin de Xerès coûtoit moins qu'à Cadix; parce que trop de vaisseaux en avoient apporté qu'on ne put vendre; l'exemple du Souverain, qui est, comme on sait, d'une famille étrangere, n'ayant pas influé sur les inclinations du reste du peuple, qui aime mieux une boisson qu'on nomme *Skiet-saoa*, & vulgairement *Sampsu*, dans laquelle on ne trouve aucun rapport avec le *Zytbum*. Car elle n'est point brassée; mais comme distillée grossiérement du riz, & a, tout au moins à Canton, le goût de la plus mauvaise eau de vie de grain qu'on fasse en Europe. Les Chinois boivent cette liqueur chaude, comme toutes celles dont ils usent; & on peut dire qu'en cela ils sont uniques.

La qualité des eaux, dans toute l'étendue de leur Empire, n'est, généralement parlant, point des meilleures: parce que dans de certains endroits elles sont saumâtres, & paroissent être, en d'autres, legérement atteintes d'un principe de sélenite, qui se trouve peut-être dans cette couche schisteuse, entrecoupée de veines de charbon fossile, qui se prolonge sous terre, à ce qu'on prétend, d'une extrémité de la Chine à l'autre. Le limon jaunâtre du *Hoang-cho* paroît être dû à une sub-

Quant aux huiles factices, les Chinois employent celle de Sésame, de Rave, d'Olive, de *Tong-yeou*, de *Tcha-yeou*, & de Ricin. Ces dernieres especes n'entrent pas dans les alimens.

ſubſtance ferrugineuſe, ainſi que la couleur rougeâtre de la riviere *Tan*: le *Mekiang* charrie des particules vitrioliques: les eaux du *Hiao* ſentent le bitume: celles du *Cung-yang* ſont ſavoneuſes à cauſe de leur alkali. D'ailleurs le Pere le Comte obſerve, dans ſes *Mémoires ſur la Chine*, que la plupart des fleuves, & ſurtout dans les tems de pluie, n'y ſont que d'immenſes torrens de boue; parce qu'ils ſe précipitent de fort haut, & entraînent en deſcendant des montagnes, toutes les terres délayées. Quant aux rivieres de la Province du *Petcheli*, Martini prétend qu'elles contiennent une quantité ſi étonnante de nitre, que la glace s'y forme plutôt, & s'y fond plus tard que cela ne devroit être, eu égard à la latitude de ſon climat, que M. Linnæus aſſure être plus rigoureux que celui de la Suéde, où il a élevé des plantes que la gelée tue aux environs de Pékin; quoique plus Méridional de près de vingt dégrés. On a bien dit que le vent en ſouflant de deſſus les neiges de la Sibérie & de la Tartarie par le rumb du Nord, précisément ſur la Capitale de la Chine, y augmente néceſſairement l'apreté du froid: mais après avoir examiné avec attention ce phénomene, je ne doute plus, que le peu de culture qu'il y a dans l'intérieur de la Province du *Petcheli*, n'y contribue extrémement. On peut ſe former là-deſſus des idées aſſez juſtes, en liſant la deſcription d'un immenſe terrain où l'Empereur *Can-hi* chaſſa en 1721 avec l'Ambaſſadeur de Ruſſie: cette ſolitude n'eſt qu'à deux ou trois lieues de Pékin, & on ne ſauroit rien imaginer de plus ſauvage: *il y avoit ſix heures*, dit M. Antermony, *que nous étions à cheval, & quoique nous euſſions déja fait quinze milles d'Angleterre, nous ne voyions pas encore le bout de la forêt. Nous tournâmes du côté du Midi, & nous arrivâmes dans un terrain marécageux, couvert de roſeaux fort hauts d'où*

d'où nous fîmes lever quantité de Sangliers (*p*).

Au lieu de nous faire remarquer de tels cantons, qui influent beaucoup ſur la température de l'air, les Jéſuites ont mieux aimé ſoutenir que la quantité du ſel nitreux devenoit toujours plus abondante, à meſure qu'on quitte Pékin pour avancer vers la Tartarie; mais comme on ne trouve pas qu'ils ayent fait une ſeule analyſe chymique de ce prétendu ſel, il faut regarder leurs aſſertions à cet égard comme très-hazardées. Nous ſommes auſſi bien inſtruits par rapport à Canton: comme il n'y exiſte pas de ſources, toute l'eau qu'on y boit, eſt puiſée dans la riviere, qui reſſent le flux à pluſieurs lieues au-deſſus de ſon embouchure. Or on conçoit qu'une précipitation, qui ne dure que ſix heures, & qui n'eſt jamais parfaite, ne ſauroit clarifier de l'eau mêlée de limon.

Au reſte, à quelque cauſe qu'on veuille attribuer ce qu'on dit de la nature des eaux de la Chine, il eſt certain que l'expérience y a enſeigné qu'elles devenoient meilleures par la cuiſſon & l'addition de quelques feuilles aſtringentes comme celles du Prunier & du Théier (*q*). Cette découverte s'eſt faite il y a près d'onze-cents ans, comme de certains Hiſtoriens le prétendent, & il en a réſulté une diminution conſidérable dans l'uſage du *Sampſu* ou de la bière de riz, qu'on a néanmoins fait chauffer pour la boire dès les tems de la plus haute antiquité, & pluſieurs ſiecles avant la découverte du Thé, s'il eſt vrai qu'on n'ait commencé à le connoître que ſous la Dynaſtie des *Tang*, ce qui n'eſt pas croyable.

Je

(*p*) *Voyage de Petersbourg à Pékin.* T. I. pag. 396. Paris 1766

(*q*) *Osbeck Reiſe nach Oſtindien und China*, S. 256.

Je ſuppoſe ici pour un inſtant, que le Lecteur eſt inſtruit de ce qui a été écrit en Europe depuis Duncan juſqu'à nos jours, ſur les maux horribles qu'entraîne après ſoi l'uſage des boiſſons chaudes au ſentiment de tant de Médecins; mais il ſuffira de citer Mr. Tronchin, qui parlera pour tous les autres. „ Il s'eſt joint, dit-il, aux maladies dé„ crites par les Anciens, de nouveaux maux dont „ le ſiége eſt dans les nerfs, & qui leur étoient in„ connus. Ces nouveaux maux ſont à préſent un „ peu plus de la moitié des maladies des gens ai„ ſés. La vie ſédentaire des femmes à fait des „ boiſſons chaudes un amuſement qu'elles ſe procu„ rent ſans peine: car il ne coute presque rien; mais „ elles en ſouffrent plus que les hommes. Ces fem„ mes ainſi affoiblies ſont moins fécondes, & ſi el„ les le ſont c'eſt à pure perte: les fauſſes couches „ ſont plus fréquentes, les enfans, qui échappent „ au naufrage, plus foibles & plus délicats. C'eſt „ ainſi que la foibleſſe de la race humaine ſe per„ pétue, que les maladies des nerfs deviennent hé„ réditaires, & que la propagation diminue."

De tout ce raiſonnement il réſulte que le ſyſtême nerveux devroit être tellement affoibli dans les Chinois, qu'il ne leur reſteroit plus aſſez de force pour engendrer, ni à leurs femmes aſſez de force pour concevoir. Cependant les Chinoiſes, qui ne boivent que du Thé, qui commencent, & qui finiſſent leur vie dans la retraite, ſont fort fécondes, & elles prétendent que c'eſt à l'uſage des boiſſons chaudes qu'elles doivent cette flexibilité & cette ſoupleſſe de toutes les parties de leur corps, qui les font enfanter facilement; quoiqu'il s'en faille de beaucoup, comme quelques voyageurs ont pu l'inſinuer, qu'elles ſe paſſent d'accoucheuſes, ainſi que les anciens habitans du Pérou où avant l'arrivée des Eſpagnols, dit Garcilaſſo, on n'avoit jamais ouï parler de ſages-femmes.

Il ne faut abfolument pas croire que le climat fait varier du tout au tout l'effet d'une même caufe; puisque nous favons bien, que la population n'a pas diminué en Hollande & en Angleterre depuis l'an 1660; quoiqu'on y ait confommé plus de deuxcents millions de livres de Thé depuis cette année-là. Ainfi il eft difficile de perfuader que les boiffons chaudes diminuent précifément la fecondité: quoique leur action fur les vifceres & fur le fang paroiffe réelle. Mais s'il y a un peuple au Monde qui ait dû s'en reffentir, ce font fans doute les Chinois: le mal néanmoins n'eft pas tel parmi eux, qu'il le feroit, fi Mr. Tronchin n'avoit rien exagéré; & on voit par le Poëme que l'Empereur *Kon-long* actuellement régnant a compofé fur les prétendues vertus du Thé, combien on eft encore éloigné aujourd'hui à la Chine de foupçonner qu'il altere la conftitution dans des parties auffi effentielles que le font les nerfs, & qu'il entretient cette pufillanimité ou cette poltronerie dont les Chinois font fi généralement accufés; au point qu'on craint, que, tandis que les Tartares Mandhuis combattent pour eux du côté du Nord, ils ne fe laiffent encore fubjuguer du côté du Midi par les Péguans. Quoique de certains exemples d'héroïsme, qu'on lit dans leur Hiftoire, foient dûs aux effets de *l'Opium*, dont des raifons politiques ont aujourd'hui fait défendre l'importation dans toute l'étendue de l'Empire, il eft fûr que beaucoup de caufes purement morales empêchent les Chinois de s'aguerrir & de s'exercer dans l'art militaire. D'un autre côté, il faut avouer qu'il ne feroit pas facile de procurer à un peuple fi pauvre une boiffon qui coutât moins que le Thé, & qui valût néanmoins plus que l'eau bourbeufe de la riviere de Canton, où le commerce de cette feuille doit avoir confidérablement augmenté la population depuis l'an 1500; & on juge très-mal de tout l'Empire, lorsqu'on n'en juge que par cette

vil-

ville-là: car les marchands ont déſerté pluſieurs endroits, & ſurtout *Emoui*, pour venir, ſuivant leur coutume, s'accumuler à Canton, (r) où les vaiſſeaux de l'Europe doivent porter tous les ans des ſommes conſidérables; parce que juſqu'à préſent c'eſt une obſervation conſtante, que les peuples, qui une fois ont adopté l'uſage des boiſſons chaudes, n'y renoncent plus; hormis qu'on n'uſe à leur égard de violence, comme nous le voyons pratiquer de nos jours dans quelques petits États d'Allemagne, où on eſt d'abord plus allarmé par l'exportation de l'argent: mais la violence même ſeroit inutile en Turquie, où l'uſage des boiſſons chaudes trouva cependant dans ſon origine des obſtacles ſinguliers & de la part du gouvernement & de la part de la religion. Maintenant rien ne ſeroit capable d'y faire renoncer les Arabes, les Egyptiens & beaucoup d'autres nations de l'Aſie & de l'Afrique, où à tous autres égards les mœurs ſont immuables. Il ſemble que ce ſoit un charme, qui provient moins de la nature même de ces boiſſons que du peu qu'elles coûtent, & de cette eſpece de pareſſe qu'elles entretiennent.

Ce qu'on croit avoir bien remarqué, c'eſt que le Thé fait pâlir la plupart des Chinoiſes: auſſi la mode de ſe farder avec la terre de *Nieu-cheu*, & de ſe peindre les joues a-t-elle été portée dans ce pays à un degré qui décele bien le vice qu'on a voulu corriger: il faut cependant que les drogues, dont on

---

(r) M. Lockyer dit que ce ſont la rapine & le brigandage des Mandarins, qui ont fait déſerter *Emoui*. Mais les Mandarins d'*Emoui* n'ont pas été de plus grands brigands que ceux de Canton. Ces deux villes auroient dû être démolies, ſi l'on avoit rigoureuſement exécuté le projet des Tartares.

on s'y sert, soient encore plus pernicieuses que le carmin & la laque de Carthame, qui font éclater l'épiderme, parce qu'ils sont avivés par de forts acides. Dans le Recueil de Salmon il est dit que vers l'age de trente à trente-cinq ans le teint des Chinoises est entiérement gâté par la violence du fard.

Quand on considére qu'en général le peuple est fort sobre à la Chine, & qu'il y boit principalement de l'eau chaude, alors on ne soupçonneroit point qu'il est plongé si avant dans la débauche la plus grossiere. M. Torren dit qu'il y a lieu d'être très-étonné que les Jésuites ayent continuellement gardé, dans leurs Relations, un profond silence sur ce désordre qu'ils n'ont pu ignorer: (*s*) mais cela n'est pas exactement vrai; puisque nous savons que le Pere Parrenin a voulu persuader à Mr. de Mairan; que ce débordement n'y étoit pas encore parvenu au même point où on le voit dans d'autres parties de l'Asie; & en cela le Pere Parrenin n'a fait que se conformer aux maximes des Missionnaires de son Ordre, qui ont constamment tâché de donner une idée trop avantageuse des Chinois, en induisant toute l'Europe en erreur: ces Religieux eussent parlé d'une maniere bien différente, si l'Empéreur *Can-hi*, au lieu de les favoriser à sa Cour, les eût expulsés de Pékin; car quand ils furent expulsés de l'Ethiopie, ils n'eurent rien de plus pressé que de faire représenter dane une estampe l'Empéreur d'Ethiopie comme un misérable Negre sans souliers & sans chemise (*t*). Ces Relations mensongeres, dictées par la haine ou par la passion, m'ont fait ren-

---

(*s*) *Reise nach Suratte und China. Fünfter Brief.*

(*t*) Cette Estampe est à la tête de l'*Histoire d'Ethiopie*, par le Jésuite Tellez.

rencontrer dans le cours de ces Recherches plus d'obstacles & de difficultés qu'on ne pourroit le croire. Tous les Voyageurs attestent que les Parsis des Indes vivent d'une maniere irréprochable, en comparaison des Chinois; & cela sous un climat aussi ardent que l'est celui de la Province de Canton. Cette différence ne peut provenir que de ce que les principes de leur Morale sont meilleurs que les principes de la Morale Chinoise, qui a plus reglé les manieres que les mœurs: elle a consumé sa force dans les petites choses, & n'en a plus eu pour les grandes. Quand on confond de vaines opinions, des cérémonies & des rits avec les devoirs les plus essentiels de l'Homme, on affoiblit en lui les remors & la conscience qui les donne.

On a cru que l'usage continuel que les Chinois font du *Jaen-saem* influoit aussi sur leur tempérament: mais il faut dire comme une chose avérée, que cette racine ne posséde pas à beaucoup près toutes les vertus qu'on lui a attribuées, même en qualité d'Aphrodisiaque; quoique Mr. Kœnig l'ait placée au premier rang, en y joignant un procédé très-singulier, dont on se sert, à ce qu'il prétend, dans le Serrail de Constantinople (*v*). C'a été une véritable charlatanerie de vendre pendant quelque tems en Europe le *Jaen-saem* à un prix excessif, à un prix presque incroyable. Mais heureusement on s'est bien détrompé à cet égard de nos jours, & au lieu d'aller chercher cette plante à la Chine, on y porte furtivement celle qui nous vient de l'Amérique, & dont les Tartares Mandhuis ont défendu l'entrée autant qu'ils ont pu, en déclarant que le *Jaen-saem* du Nouveau Monde ne valoit absolument rien. Comme ces Tartares sont exclusive-

(*v*) *Regnum vegetabile, in voce Gin-Sem.* p. 855.

ſivement en poſſeſſion de la récolte de cette racine, on voit bien qu'en défendant l'importation des eſpeces étrangeres, ils entendent mieux leurs intérêts que les Chinois n'entendent la Médecine, où ils ont introduit les préjugés les plus bizarres, & qui ſont gravés ſi avant dans leur eſprit, qu'on ne ſauroit plus les en effacer. On ſait qu'ils ont porté l'extravagance juſqu'au point de chercher pendant pluſieurs ſiecles le breuvage de l'immortalité; & ils le cherchent peut-être encore; quoiqu'il ait empoiſonné quelques-uns de leurs Empéreurs, & probablement la plus grande partie de ceux qui l'ont pris. Je pourrai parler ailleurs plus au long de cette compoſition; mais ici il ſuffira de dire, que, ſuivant toutes les apparences, on y a conſtamment fait entrer du *Jaen-ſaem*; de ſorte qu'on ne ſauroit témoigner aſſez de ſurpriſe de ce que des hommes, qui croyoient être Médecins, ayent renchéri en Europe ſur les exagérations puériles qu'on fait à la Chine au ſujet de cette plante, dont Deckers a écrit un Traité rempli d'autant d'enthouſiasme, que l'eſt celui de Bontekoe ſur le Thé; il paroît que toutes ſes qualités ſe bornent à fortifier l'eſtomac de ceux qui ſe nourriſſent ſurtout de poiſſon & de riz, pour lequel les Chinois ont tant de goût, que c'eſt malgré eux qu'ils cultivent le blé & le millet dans les Provinces du Nord, où ils ont même élevé ſur des terres qu'on ne ſauroit inonder, une eſpece de riz ſec, qui dans le fond ne differe pas beaucoup de l'orge.

On ne ſait pas d'où ils ont tiré la graine de pluſieurs plantes qui ſemblent étrangeres dans leur pays, comme le Tabac, dont la culture a envahi des champs d'une étendue prodigieuſe. Je n'ignore point que quelques Voyageurs ont ſoutenu que cette plante a été cultivée à la Chine avant la découverte de l'Amérique par les Eſpagnols; mais quand même cela ſeroit vrai, il n'en réſulteroit nullement,

qu'il a existé longtems avant Christophe Colomb quelque communication entre le Nouveau Monde & l'Asie; puisque j'ai prouvé dans les *Recherches Philosophiques sur les Américains*, que l'usage d'avaler la fumée de quelques herbes âcres a été commun à des nations sauvages des deux Continens. Au reste il n'y a pas de doute que ce ne soit par le commerce des Indiens, des Arabes, des Arméniens & même des premiers Portugais que beaucoup de végétaux exotiques ont été apportés aux Chinois, qui se distinguent de tous les peuples du Monde par leur passion à entretenir des arbrisseaux & des plantes dans des vases, dont ils ornent leurs apartemens; & les gens mêmes, qui logent toute leur vie sur l'eau, ne manquent jamais d'en avoir dans leurs barques. En Europe, où on cultive à peu près toujours les mêmes fleurs, on n'a pas fait par ce moyen des découvertes de la derniere importance, mais les Chinois s'attachent indistinctement à toutes sortes d'herbes & d'arbustes; de sorte qu'ils sont parvenus à découvrir des propriétés, que sans cela ils n'auroient pu soupçonner, comme celle de la Sagittaire, qu'ils ont enfin transplantée dans les endroits les plus humides de leurs champs, où ils en font maintenant des recoltes entieres: car la racine en est très-bonne à manger (*x*). On a cru que cette plante pourroit convenir dans nos pays, pour tirer un avantage quelconque des marais qu'il est impossible de saigner. Mais quelque facile qu'il soit de faire à cet égard des essais, je doute qu'on y réussisse. Il paroit même que la Nymphée, que nous avons partout dans les étangs & les eaux dormantes, ne

(*x*) *Sagittaria major radice tuberosa*, *Sinensibus* Succoji-*sa dicta.*

ne sauroit être utile, qu'en cas qu'on voulût en ramasser la graine : car la racine, en supposant qu'on parvînt à la faire grossir, comme cela arrive bien en Boheme & en Italie, auroit probablement une qualité nuisible que lui communiqueroit la terre marécageuse : tout cela n'est pas ainsi dans les pays chauds. Les Chinois ne cultivent point la Nymphée qui croît en Europe: mais bien celle qui produit la feve & la Colocase, dans laquelle on reconnoît le même défaut que dans l'ancienne Colocase d'Egypte; c'est à dire d'être de tems en tems filamenteuse, & de contenir comme de la bourre, ce que Pline exprime par le terme d'*araneosus*, & Martial d'une maniere beaucoup plus poétique (y). Cette plante, qu'on nomme à la Chine *Leen-hao* ou *Lien-hoa* suivant un autre dialecte, y est cultivée également dans les marais, les fossés & les lacs, dont les eaux ont sept ou huit piés de profondeur; de sorte qu'on regrette de ne pouvoir la transplanter dans nos pays froids. Les anciens peuples de l'Europe, & surtout les Grecs & les Romains ont fait continuellement des tentatives pour en élever la graine, qui leur venoit d'Egypte; & quoique Pline prétende que cela a réussi en Italie, on peut douter qu'il ait été bien instruit; puisque Athénée, qui vivoit longtems après, assure qu'il n'y a jamais eu qu'un endroit en Epire, où elle ait resisté pendant deux ans.

Comme c'est principalement dans les Provinces Méridionales qu'ont été faites la plupart des Obser-

(y) *Niliacum ridebis olus, lanasque sequaces,*
Improba cum morsu fila manuque trahes.

Martial parle de la plus mauvaise espece de Colocase.

fervations qu'on a recueillies fur l'Agriculture & l'Economie rurale des Chinois, on a cru y découvrir, qu'ils fe guidoient fans ceffe par deux maximes affez importantes pour qu'on en rende compte, & pour qu'on les examine. On a cru, dis-je, qu'ils employoient peu de bêtes à tous les ouvrages que les hommes peuvent faire, qu'ils ne fe fervoient point de machines pour faciliter les grands travaux, qu'ils aimoient mieux faire piler le riz à force de bras que de le moudre dans des moulins, & qu'ils préféroient les efclaves aux chevaux pour traîner les barques. L'autre maxime qu'on leur a prêtée, eft de ne pas entretenir beaucoup de gros bétail; mais bien des animaux de la feconde ou de la plus petite efpece, & furtout des volailles.

Je ne difconviens pas que, dans quelques Provinces Méridionales, les chofes ne foient à peu près fur ce pied-là: mais en avançant dans le Nord de l'Empire, on trouve beaucoup de gros bétail: & autant les Mulets, les Anes & les Chevaux font rares à Canton, autant ils font communs à Pékin. Ainfi ce qu'on a d'abord pris pour une regle très-générale, a été arrangé de la forte par les befoins & les reffources de chaque climat.

Si le peuple ne venoit pas continuellement s'entaffer dans les environs des villes, on pourroit bien y faciliter les plus durs & les plus longs travaux par des machines; mais l'introduction en feroit aujourd'hui dangéreufe, ou pour mieux dire impraticable; comme dans beaucoup d'autres Gouvernemens defpotiques, où il paroit que la fureté diminue à mefure qu'on s'éloigne des grandes villes, tellement que beaucoup trop de monde s'y refugie. On ne croiroit pas, en voyant la population de Conftantinople, d'Alep & du Caire, que les Etats du Grand-Seigneur font dans un délabrement qu'on ne fauroit ni exprimer, ni dépeindre. Cependant, dans

des

des tems beaucoup moins funeftes, l'établiffement de l'Imprimerie occafionna un grand foulévement dans Conftantinople, & il fallut néceffairement y renoncer. Or il en eft à peu près à cet égard des Copiftes Turcs & Arabes, comme des Chinois qui pilent le riz, qui encaiffent le thé, & qui traînent les barques: ils gagnent fi peu, qu'ils ont à peine de quoi fouper, quand ils ont payé leur dîner.

A préfent la queftion fur l'avantage ou le danger de faciliter le travail par le fecours des bêtes & des méchaniques, femble à peu près décidée.

Dans un pays libre & bien policé toutes les machines font bonnes.

Dans un pays d'efclavage elles ne valent rien: car il faut y ménager une reffource dans les villes contre l'extrême pauvreté, que le defpotisme fait toujours renaître.

Comme en une telle forme de chofes celui qu'on nomme le Prince & ceux qu'on nomme les Gouverneurs peuvent tout, & la loi rien, il eft naturel que les hommes tâchent de fe rapprocher de l'endroit où fe trouvent le Prince & les Gouverneurs: on efpére à la fois beaucoup de leur protection & beaucoup de leur luxe. Voilà pourquoi les villes capitales des Etats defpotiques de l'Afie ont étonné par leur population tous les Voyageurs, dont la vue étoit bornée, & la pénétration à peu près nulle.

On pourra fe rappeller ici ce qui a été dit, dans la fection précédente, fur les caufes qui contribuent d'une maniere plus particuliere à faire de la Chine un pays fi irréguliérement habité, & au point qu'il y exifte des déferts affez fpacieux pour qu'on y rencontre des peuplades fauvages, tout comme on rencontre en Turquie & dans les Etats Barbaresques des peuplades d'Arabes bédouins, qui, aux troupeaux près qu'ils poffédent, font auffi pauvres & auffi peu policés que les Iroquois du Canada &

les *Mia-osse* de la Chine, où d'un autre côté on est encore inquiété, dans les lieux à l'écart, par des brigands qui marchent en-troupes, & qu'on peut en quelque sorte comparer à ces gens répandus en Orient sous le nom de *Tschingéni*, qu'on fait avoir paru pour la premiere fois en Europe vers l'an 1400, où à beaucoup de caracteres, & surtout à la forme de leurs instrumens de Musique on crut reconnoître en eux des débris de la nation Egyptienne.

Ces désordres ou des désordres semblables, qu'on n'évite point dans les Etats despotiques, concourent à y diminuer la sûreté à mesure que les endroits sont écartés; de sorte que ceux, qui ne veulent devenir ni sauvages, ni voleurs, s'établissent autant qu'ils peuvent dans les cantons gouvernés immédiatement par les grands Officiers, comme le font à la Chine les *Tsong-tou*, qui représentent là assez bien les Pachas de Turquie, dont les vexations, quelles qu'elles ayent été, n'ont pas fait déserter tant de villages en Syrie & en Egypte, que la crainte des Arabes, qui se disant toujours descendus de Mahomet, inspirent encore un saint respect aux Musulmans qu'ils ont volés.

En réfléchissant à tout ceci, on pourra comprendre pourquoi j'ai observé comme une chose singuliere, qu'à la Chine on ne voit qu'un très-petit nombre de villes, fait qu'on ne sauroit revoquer en doute, & dont jamais personne n'a sçu déviner la cause. J'ai lu un Abrégé d'Histoire Universelle, publié en 1771, & très-bien écrit par un célebre Professeur Allemand: il ne compte dans tout l'Empire de la Chine que 1469 villes, sans s'appercevoir qu'il y en a plus dans son propre pays, c'est à dire, en Allemagne; & les villages Chinois ne suppléent pas beaucoup à ceci: car ils ne deviennent considérables qu'à mesure qu'on approche des Capitales des Provinces.

Pour ce qui eſt de la méthode des Chinois, qui habitent les parties Méridionales, de n'élever que du petit bétail & furtout des volailles, il ne faut pas douter qu'en cela le climat ne leur foit favorable, comme on le voit par l'incubation artificielle des œufs, qui ne réuſſit pas ſi bien vers le Nord. Mais malgré tout cela cette méthode ne peut avoir lieu que là où l'on cultive le riz, & où l'eau fert beaucoup d'engrais, & encore dans le voiſinage des villes dont les rues en fourniſſent : car pour les endroits éloignés des habitations, & où l'on cultive le froment, le petit bétail ne fumeroit pas ſuffiſamment la terre, & il donne auſſi à l'homme moins de nourriture; mais c'eſt à quoi les Chinois ſuppléent par le poiſſon, qui ſe multiplie extrêmement au Sud de leur Empire.

Des cauſes, qui paroiſſent très-oppoſées entre elles, la chaleur & le froid, augmentent la fécondité du poiſſon: dans la proximité du Cercle Boréal & vers les Tropiques, elle eſt bien plus grande que dans les pays tempérés de l'Europe. On eſtime que le Nil eſt quatre fois plus poiſſonneux que le Rhin, encore ne ſauroit-on s'abſtenir de croire que dans le premier de ces fleuves, les Crocodiles ne faſſent des dégâts prodigieux, de même que les Pélicans. Quand on conſidere la poſition des peuples véritablement Ichthyophages de notre ancien Continent, on voit qu'ils ont exiſté & exiſtent encore en partie dans les Terres Arctiques, où le froid eſt inſupportable, & fur des plages brûlées de l'Afrique & de l'Aſie. Cependant on obſervera que les Chinois n'ayant que peu de jours de jeûne, hormis ceux que les Mandarins indiquent de tems en tems dans les Provinces, on expoſe chez eux pendant toute l'année une égale quantité de poiſſon en vente; ce qui a pu faire croire à quelques Voyageurs que la conſommation en étoit bien plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement. Aus-

ſi voit-on que les Tartares Mandhuis ont été très-convaincus, que la Chine auroit moins à ſouffrir de la diſette, ſi le peuple y renonçoit à la pêche maritime, & ſi ceux, qui vivent ſur l'eau à l'embouchure des rivieres, alloient vivre ſur la terre, ce qui eſt inconteſtable.

Après avoir parlé de la population & de la maniere de ſe nourrir des Egyptiens & des Chinois pendant le cours de cette premiere Partie de mes Recherches, je la termine ici: je diſcuterai, dans la ſeconde, les objets qui ont un rapport plus immédiat aux Arts, en commençant par la Peinture, où il s'agit ſurtout d'indiquer avec quelque préciſion les cauſes qui ont empêché les Orientaux d'y réuſſir.

Fin de la premiere Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES EGYPTIENS

ET

LES CHINOIS.

SECONDE PARTIE.



SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

De l'état de la Peinture & de la Sculpture chez les Egyptiens, les Chinois & tous les Orientaux en général.



Quand on suppose que deux peuples ont eu une origine commune, alors il est nécessaire d'examiner quel a été chez eux l'état des Beaux-Arts. Mais cet examen, qui semble devoir se borner à une simple comparaison de quelques Monumens connus, embrasse tant de choses, & tient à tant de rapports, que pour bien développer ce sujet, il faut absolument connoître les causes, qui ont empêché tous les Orientaux de faire des progrès sensibles dans la Peinture & dans la Statuaire.

D'abord il convient de bien observer qu'il y a infiniment plus d'analogie qu'on ne l'a jamais cru, entre la maniere dont les Orientaux peignent, & la maniere dont ils parlent. Voici ce qui le prouve.

Dès qu'il y eut des Peintres dans les villes Grecques de l'Europe, & dans les villes Grecques de l'A-

l'Aſie, on remarqua une ſi grande différence entre leurs ouvrages, que cela fit diviſer la Peinture en deux genres: l'Helladique & l'Aſiatique (*a*).

Dès qu'il y eut des Orateurs dans les villes Grecques de l'Europe, & dans les villes Grecques de l'Aſie, on remarqua une ſi grande différence entre leurs ouvrages, que cela fit diviſer l'Eloquence en deux genres: l'Attique & l'Aſiatique (*b*). Ainſi la même cauſe produiſit la même diſtinction par rapport à l'art de peindre, & par rapport à l'art de parler.

Il faut donc rechercher avant tout l'origine de ce que nous nommons le ſtyle Oriental; puiſqu'il n'eſt pas moins remarquable dans les tableaux, que dans les vers & dans la proſe.

Les Modernes s'imaginent, que c'eſt un effet de la ſervitude, qui rend l'eſprit de l'homme faux, qui dégrade ſon ame, qui inſpire aux eſclaves des expreſſions peu naturelles, & qui dicte aux maîtres des termes ampoulés. Mais cette opinion eſt ſi éloignée de la vérité, qu'elle ne mérite point qu'on la réfute: car ce défaut ne ſe fit que trop ſentir dans les productions des Orateurs Grecs, qui parloient dans les villes libres de l'Aſie. Santra avoit de ſon tems propoſé là-deſſus un ſyſtême beaucoup plus ingénieux, mais également chimérique; & on ne ſauroit à cet égard adopter d'autre ſentiment que celui de Quintilien, qui a très-bien vu que le ſtyle Oriental ne peut avoir ſa ſource que dans les organes & dans l'inſtinct de ceux qui parlent, & de ceux qui écoutent: *dicentium & audientium naturæ.* A cet obſtacle, qui réſulte de la diſpoſition des organes-

(*a*) *Pline Lib.* 35. *cap.* 10.
(*b*) *Quintil. Inſtitut. Orator. Lib. XII. cap.* 9.

ganes, il peut s'en joindre beaucoup d'autres, qui proviennent des mœurs, de la religion, & de la forme d'un gouvernement arbitraire. J'expliquerai comment le monstre du Despotisme influe sur les Arts, & comment il influe encore sur les Métiers.

On croit que les Philosophes de ce siécle ont trop étendu la force du climat par rapport aux productions du génie; mais il est aisé de s'appercevoir que les Anciens l'étendoient bien davantage; puisqu'ils avoient imaginé une différence presque infinie entre l'air de l'Attique, & l'air de la Béotie; quoique ces deux petites contrées fussent précisément limitrophes. Il est vrai que la plupart des statues, qu'on voyoit à Thebes en Béotie, avoient été exécutées par des Artistes étrangers, comme Pausanias le dit: mais il est vrai aussi que les Thébains avoient fait une loi dont Pausanias n'a point parlé, & qui me paroît avoir été bien plus pernicieuse que leur climat. Ils mettoient à l'amende les Peintres & les Sculpteurs qui travailloient mal; (*c*) & par là ils avoient découragé les uns & les autres. Cette loi péchoit singuliérement contre la nature des choses: il s'agissoit de récompenser les bons ouvriers, & non pas de punir les mauvais: car ceux-ci étoient déja assez punis par leurs propres ouvrages. Cet exemple prouve qu'il ne faut pas séparer absolument les causes physiques des causes morales. Si l'on instruisoit à Rome des enfans Chinois dans les principes du dessin, ils parviendroient à faire des tableaux moins ridicules que ceux dont on a orné la Pagode *d'Emcui*; mais on y reconnoîtroit toujours le goût des Asiatiques. C'est ainsi qu'en lisant Séneque, Lucain, Martial & Florus, on s'apperçoit d'abord que ces

(*c*) *Elien Hist. divers. Lib. IV. cap. 4.*

ces Ecrivains étoient originaires de l'Espagne; car de tous les peuples de l'Europe les Espagnols sont ceux, qui ont le plus constamment approché du style Oriental, qui a aussi ses nuances & ses variétés. Lorsque les Kalifes firent fleurir les Sciences, les Arabes écrivirent d'une maniere beaucoup moins ampoulée qu'aujourd'hui; mais ils n'ont jamais écrit, même sous les Kalifes, d'une maniere naturelle.

Si je n'avois point tant de choses à dire, j'aurois pu entrer dans plus de détails en parlant de chaque peuple de l'Asie en particulier: mais il a fallu quelquefois négliger les détails pour s'attacher à ce qu'il y a d'essentiel, afin de renfermer dans un chapitre ce qui pourroit remplir un livre. Il est triste qu'on ait perdu en grande partie l'histoire des Arts de l'Egypte: tous les débris qu'on peut en recueillir, ne forment encore qu'un corps mutilé; mais qui excite l'admiration, & qui prouve mieux que tous les raisonnemens l'ancienneté de notre Globe.

Pline est tombé dans une contradiction impardonnable, lorsqu'il a soutenu que l'art d'écrire avoit été connu de toute éternité, & lorsqu'il a nié que l'art de peindre eût été exercé en Egypte depuis six-mille ans, qui ne sont rien en comparaison d'un tems immémorial. Platon ne trouvoit aucune difficulté à croire, que les Egyptiens s'appliquoient à la Peinture depuis dix-mille ans (*d*). Je

(*d*) *De Legibus, dialog. II.*
Il faut observer que Platon a eu grand soin d'avertir que les dix-mille ans, dont il nous parle, ne sont pas donnés pour une forme de nombre vague ou indéterminé; mais qu'il s'agit réellement d'un laps de tems indiqué avec précision. Là-dessus on a cru que ce passage étoit contredit par un autre, qu'on lit dans son TIMEE; mais si la chose en valoit la peine, je pourrois prouver que Platon n'est tombé dans aucune contradiction.

Je n'ignore point ſans doute, que Platon étoit un trés-mauvais Chronologiſte; puisqu'il ne ſavoit pas même la Chronologie de l'hiſtoire de ſon propre pays, comme les Grecs le lui ont reproché eux-mêmes avec la plus grande raiſon. Mais tout homme raiſonnable avouera qu'il ne faut point diſputer ici ſur un jour ou ſur un mois, comme s'il s'agisſoit de l'inſtituton des Olympiades ou de l'époque de la priſe de Troye. Car enfin, la naiſſance des Arts n'eſt point un événement momentané: c'eſt une ſuite de pluſieurs circonſtances, qui peuvent occuper un grand nombre de ſiécles. La premiere colonie, qui deſcendit de l'Ethiopie dans la Thébaïde, apporta avec elle une eſpece d'Ecriture Hiéroglyphique: ainſi avant même que l'Egypte ait été un pays habité ou habitable, le deſſin avoit déja fait quelques progrès chez les Ethiopiens, dont les Gymnoſophiſtes ou les Prêtres poſſédoient ſûrement des annales; mais il n'y a jamais eu au Monde de livres qui ſe ſoient plus perdus que ceux-là, & dont on doive regretter plus ſincérement la perte.

On voit donc par tout ceci combien il ſeroit ridicule de vouloir aller dans une telle nuit, dans un tel éloignement fixer l'origine de la Peinture chez les Egyptiens, qui diſoient que leur Roi *Thotſorthrès* ſe plaiſoit déja à cet Art, ou tout au moins à la délinéation des Hiéroglyphes dans un tems où la Grece & le reſte de l'Europe étoient encore couverts de forêts, à l'ombre desquelles quelques Sauvages mangeoient du gland.

Quand Platon fait dire par un interlocuteur anonyme de ſes Dialogues, qu'on voyoit en Egypte des peintures faites depuis dix-mille ans, il faut obſerver, que des couleurs appliquées, dans toute leur pureté naturelle, contre les parois des grottes de la Thébaïde, pourroient y réſiſter pendant un tel laps de ſiécles. Car moins on mélange les cou-

couleurs natives, c'eſt à dire, celles qui ne ſont tirées ni du régne végétal, ni de l'animal, & moins elles s'altérent dans les endroits où les rayons du Soleil ne pénétrent pas: or ils n'ont jamais pénétré dans les excavations, dont il s'agit ici, & où l'on diſtingue des teintes d'un beau rouge, & d'un bleu particulier, qui paroît avoir été fort différent du bleu d'Alexandrie (*cœruleum Alexandrinum*). Il faut obſerver encore que la terre de la Thébaïde ne tremble presque jamais, qu'il n'y pleut presque jamais; & que les plus anciens appartemens taillés dans le roc, y ſont encore aujourd'hui extrêmement ſecs, ſans même qu'on y apperçoive la moindre apparence de nitre ou de ſalpètre attaché aux voutes.

Si l'excavation, qu'on a nommée la *grotte Hiéroglyphique*, eſt actuellement fort endommagée, cela provient des efforts des Arabes qui l'ont percée, & non des injures du tems. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que les couleurs ont duré jusqu'à nos jours dans quelques ſépultures royales de *Biban-el-Moluk*, lesquelles ont été creuſées, ſuivant moi, fort longtems avant qu'on eût bâti les Pyramides, & même celles de *Hauara* & d'*Illahon*, qu'on regarde comme les plus anciennes, à en juger par leur dégradation, & par l'endroit où elles ſont ſituées.

M. Winkelman & l'Abbé de Guaſco ont fait chacun un ſyſtême ſur les cauſes, qui doivent avoir empêché, ſelon eux, les Egyptiens de devenir de grands Peintres, & de devenir encore de grands Sculpteurs. Mais il ſemble que ces deux Ecrivains ont plutôt imaginé les obſtacles, qu'ils n'ont été les découvrir dans les Monumens authentiques de l'Egypte, où l'ignorance de l'Anatomie n'a pas été auſſi profonde qu'ils le ſuppoſent. On ſait même que des Souverains de ce pays avoient fait diſſéquer des corps humains, pour connoître l'origine de certaines maladies, dont on ignore encore aujourd'hui le véritable remède. D'ailleurs Manéthon étoit

étoit trop inſtruit, pour avoir voulu choquer toutes les traditions & toutes les idées reçues, en rapportant, dans ſon Hiſtoire, qu'un ancien Roi d'Egypte avoit lui-même écrit un livre ſur l'Anatomie, ou plus probablement ſur l'art d'embaumer, qui étant exercé ſur des corps humains des deux ſexes & de tous les âges, & ſur vingt à trente différentes eſpèces de bêtes, avoit procuré à cet égard plus de connoiſſances aux Egyptiens, que n'en poſſédent de nos jours les nations de l'Aſie, qui vivent ſous des climats fort chauds, où la corruption rapide des cadavres inſpire de l'horreur pour de telles recherches, qu'on ſait même n'avoir pas été portées fort loin en Eſpagne.

Au reſte, quand on accorderoit, que l'ignorance des Egyptiens dans l'Anatomie, a été auſſi réelle qu'on le prétend, cela n'auroit pu engager leurs ſtatuaires à n'exprimer ſouvent ni les muſcles, ni les nerfs, ni les veines, ni les os; puiſque ces parties ſont aſſez ſenſibles aux yeux de ceux mêmes, qui n'ont jamais vu diſſéquer des corps. La vérité eſt, que ce peuple imprima à tous ſes ouvrages un caractere de dureté; & qu'en rendant un culte à tant d'objets, il n'en rendit jamais aux Graces. Il faut convenir néanmoins, que les individus vivants, qui devoient ſervir de modeles aux Artiſtes, étoient formés de la maniere dont j'ai tâché de les dépeindre dans la ſeconde Section de ces Recherches. Et comme la Nature n'y avoit pas accordé les charmes de la beauté à ce Sexe, qui ne lui demande autre choſe par tous ſes vœux; on croira aiſément que les hommes y avoient encore été beaucoup moins favoriſés. Leur démarche paroit être dans les Monumens, comme celle des Coptes modernes; c'eſt à dire, peſante & gênée. Je ne ſais comment on a pu s'imaginer qu'il y a eu de véritables Egyptiens aſſez prévenus en leur faveur, pour aller diſputer le prix de la lutte & du pugilat aux

jeux

jeux Olympiques; car ces Athlètes, qui vinrent des bords du Nil à Olympie, étoient des Grecs d'Alexandrie & d'Arsinoé; encore furent-ils tous mis à l'amende par les directeurs des jeux, pour avoir joint la subtilité à l'adresse. Il faut en dire autant de ces enfans, dont il est parlé dans les Poésies de Stace & de Martial, & que les Romains recherchoient singuliérement à cause de leur vivacité & de leurs saillies: ils n'étoient pas nés de parens Egyptiens, mais issus de quelques malheureuses familles Grecques, établies à Naucrate, ou dans les environs du Lac Maréotis, & qui commerçoient de leur propre postérité; ce que jamais les vrais habitans de l'Egypte n'ont fait, & ils ne le font point encore. Aussi Louis XIV. ne put-il parvenir à attirer à Paris les enfans de quelques pauvres Coptes, malgré toutes les promesses que leur fit le Consul de France au Caire.

Quoique les Egyptiens, dit Schweigger, n'épousent plus leurs sœurs, ils n'en sont pas moins un peuple très-laid, & qui ressemble, ajoute-t-il, à ces brigands hideux, qui ont parcouru l'Europe sous le nom de Bohémiens (*e*). Mais nous avons déja fait voir qu'on n'a contracté des mariages incestueux en Egypte que depuis la conquête d'Alexandre; & il y a treize ou quatorze-cents ans qu'on n'en contracte plus, sans que les facultés corporelles se soient perfectionnées dans les deux sexes; d'où il résulte que ces unions n'ont eu aucune influence en tout ceci, sinon peut-être de diminuer un peu la population: car il me paroît que les Ptolémées eurent constamment un petit nombre d'enfans de leurs mariages avec leurs sœurs, & Philadel-

(*e*) *Reis-Beschreibung. Lib III cap. XVIII.*

delphe n'en eut point du tout d'Arsincé; ce qui a pu néanmoins provenir de quelque cause purement morale.

Nous ne faisons pas un crime aux Sculpteurs Egyptiens, de n'avoir connu d'autre beauté que celle de leur pays; mais on leur imputera toujours de n'avoir point copié la Nature comme elle s'offroit à eux. Car enfin l'espece humaine n'y est pas si difforme qu'ils l'ont quelquefois représentée, en plaçant les oreilles beaucoup plus haut que le nez, comme on le voit par un Harpocrate, qui doit se trouver actuellement en Angleterre; & plusieurs statues Egyptiennes, qu'on connoît à Rome & dans ses environs, sont monstrueuses par le même défaut, & surtout une tête de la vigne Altieri. Que veulent donc dire ceux, qui assurent que les Artistes de ce pays ont été si séveres sur l'article des proportions, qui concernent aussi bien la distance exacte d'un membre à l'autre, que la grandeur respective de chaque partie? Je crois que c'est Diodore de Sicile, qui a donné lieu à tout cela, en attribuant aux Egyptiens la méthode de faire des statues par morceaux rapprochés & qu'on tailloit d'avance avec beaucoup de justesse, mais c'est vraisemblablement une fable qu'il a inventée, ou qu'on lui a fait accroire; car il n'existe rien de tel dans cette prodigieuse quantité d'antiques Egyptiens qu'on a recueillis de nos jours en Europe. Une statue en gaîne achetée au Caire par M. de Maillet, & qu'on soupçonne avoir passé ensuite dans le cabinet du Comte de Caylus, est, à la vérité, de trois pieces de marbre différentes en couleurs; mais cela n'a absolument aucun rapport au procédé dont parle Diodore (*f*). L'un des colosses, qu'on voit dans la Thé-

(*f*) *Bibliot. Libro. II.*

Thébaïde en avant de *Medinet-Habu*, n'a pas non plus été travaillée par pieces rapprochées dans le ſens de cet Auteur. Car les pierres y ſont rangées par aſſiſes, dont on en compte diſtinctement cinq (*g*). Et c'eſt malgré eux que les Egyptiens ont exécuté cette figure de la ſorte: car celle, qui n'eſt qu'à trente pas plus au Sud, n'a jamais été faite que d'une ſeule pierre, d'où il ſuit qu'ils n'ont pu ſe procurer à la fois deux blocs aſſez énormes pour cette entrepriſe: & c'eſt déja beaucoup qu'ils en ayent trouvé & tranſporté un ſeul de cette dimenſion. Il convient d'obſerver ici que M. Jablonski & le Chancellier Mosheim n'ont ſu s'accorder entr'eux au ſujet d'un de ces coloſſes dont on vient de faire mention: celui, qui eſt le plus mutilé, & dont on a chargé les pieds d'Inſcriptions Grecques & Latines, doit être, ſuivant M. Jablonski, la véritable ſtatue vocale de *Memnon* ou d'*Aménophis*, dont il eſt tant parlé dans l'antiquité; (*h*) & je ne trouve que des conjectures très-vagues, très-peu fondées dans tout ce qu'on allégue pour combattre ſon ſentiment. On verra, en liſant la Section qui traite de l'Architecture, combien il y a eu en Egypte de ſouterrains, de grottes, de galeries percées dans cette couche de pierre calcaire, qui y porte la terre végétale, dont la profondeur n'eſt ſouvent que de trois ou quatre piés: or comme nous ſavons & par la connoiſſance du local, & par le témoignage de Pauſanias, que la ſtatue vocale

---

Léon Alberti n'a point dû faire de grands efforts de génie pour découvrir la méthode d'exécuter une ſtatue en deux endroits différents, comme l'iſle de Paros & Carrara.

(*g*) *Pococke Deſcript. of de Eaſt. B. II. cap.* 3.

(*h*) Voyez ſon Traité de *Memnone Græco & Ægypt. hujuſque celebérrimâ in Thebaïde ſtatuâ.*

cale n'étoit point fort éloignée de l'entrée des cryptes, il est plus que probable qu'un rameau de ces souterrains passoit directement sous le piédestal; de sorte qu'il ne s'agissoit que de frapper contre le roc avec un instrument de métal pour faire résonner le *Memnon*; & ce qui décele entiérement cet artifice c'est que le son ne partoit pas de la tête, comme l'insinue Philostrate, (*i*) mais de la plinthe ou du trône où la figure étoit assise. Quand on a perdu la connoissance de ce souterrain, on a vu cesser aussi ce phénomène. Je sais bien qu'un Savant a proposé là-dessus une autre explication, où il n'admet que la force des rayons du soleil, & l'arrangement singulier des pierres; (*k*) mais on se dispensera de réfuter cette opinion bizarre, qui, pour applanir une difficulté, en fait naître mille autres. L'excavation pratiquée sous la base du colosse, dont je viens de parler, n'est point une chose sans exemple: car sous la statue d'ivoire d'Esculape à Epidaure on avoit également creusé un puits, qui paroît plutôt avoir servi à favoriser quelque fraude pieuse qu'à entretenir l'humidité de l'ivoire, comme on tâchoit de le persuader aux étrangers. Le Chancellier Mosheim pensoit que les prêtres de Thebes ayant perdu

---

(*i*) *Vita Apollon. Lib VI. cap.* 3.

(*k*) Voyez *Mémoires sur les Obélisques par le Pere G... de l'Oratoire.*

L'Abbé Gedoyn dit, dans sa traduction de Pausanias Tom. I. pag. 203, qu'il sortoit du Colosse de Memnon *un son tel que celui des cordes d'un instrument de Musique, lorsqu'elles viennent à se casser.* Il y a dans le texte χιθαρας ἢ λύρας; ce qui désigne plus positivement le son des cordes qui rompent sur une Guithare ou une Lyre. La caisse de pierre, qui est dans une des sales sépulcrales de la grande Pyramide retentit sur un ton à peu près semblable, lorsqu'on la frappe avec un instrument de métal.

du l'ancienne ſtatue de *Memnon*, en firent réſonner une autre ſous le régne de l'Empéreur Domitien, pour oppoſer ce prétendu miracle aux progrès du Chriſtianisme ; mais c'eſt réellement porter trop loin l'audace de déviner dans l'Hiſtoire de l'Egypte, où le premier Ordre ſacerdotal avoit été ruiné longtems avant qu'il fût queſtion du Chriſtianisme dans le Monde. Il eſt vrai que les Inſcriptions, dont on a chargé les piés de *Memnon*, ne remontent point à une époque plus reculée que le règne de Domitien ; mais cela ne prouve autre choſe, ſinon que les étrangers, qui virent ce Monument dans des tems antérieurs, ne jugérent point à propos d'y écrire leur nom, comme quelques Voyageurs d'Europe ont gravé le leur au ſommet de la plus haute des Pyramides.

Piérius dit, dans le quarante-neuviéme livre de ſes *Hiéroglyphiques*, qu'il eſt très-croyable que les Sculpteurs Egyptiens affectoient de donner aux ſtatues un grand air de ſimplicité, pour ne point entrêner le peuple dans l'Idolatrie. Mr. Winkelman ſoupçonne même qu'il exiſtoit à cet égard une loi poſitive, qui les gênoit toutes les fois qu'il étoit queſtion de repréſenter des figures humaines; tandis qu'on leur accordoit une liberté ſans bornes par rapport aux repréſentations des animaux, (*l*) parmi leſquels il compte auſſi les Sphinx, dont il a examiné toutes les parties avec beaucoup plus d'atten-

(*l*) Il cite dans ſon ouvrage Allemand intitulé *Geſch. der Kunſt*, le grand Sphinx en baſalte de la vigne Borgheſe, les deux Lions du Capitole, & deux autres de la *Fontana felice*, dont les contours ſont aſſez beaux. Caſanova cite d'autres Lions Egyptiens qui ſont à Dresde ; mais il n'eſt pas prouvé que tous ces Monumens ſoient du premier ſtyle.

tention que ne l'avoit fait Bélon. Et on ſait qu'il y a découvert les marques caractériſtiques des deux ſexes; c'eſt à dire celles du Lion, & celles de la Vierge, lesquelles ſe trouvent plus en avant vers la poitrine. Cette bizarrerie, dont perſonne n'a pu juſqu'à préſent déviner la cauſe, dérivoit de la doctrine myſtique, dans laquelle on enſeignoit que la Divinité eſt Hermaphrodite, pouvant tout créer, tout extraire d'elle-même; & les Sphinx ſont des emblêmes de la Divinité, que les Egyptiens n'ont jamais repréſentée de la maniere dont Euſebe décrit une ſtatue du Dieu *Cneph*: auſſi M. Jablonski a-t-il prouvé qu'Euſebe s'eſt trompé en cela groſſiérement (*m*)

Il ne vaut pas la peine de parler ici de l'appréhenſion de Piérius au ſujet de l'Idolatrie; mais il faut dire qu'on ne trouve aucun paſſage déciſif dans les Anciens touchant cette prétendue loi, qui obligeoit les Sculpteurs de travailler ſimplement, & ſans aucun fini les ſtatues d'hommes. Tout ce qu'on peut inférer des expreſſions de Synéſius & de quelques autres, c'eſt que les Prêtres ne permettoient point aux ouvriers de s'écarter de l'attitude adoptée par rapport aux ſimulacres, qui avoient quelque connexion avec le culte religieux: on les repréſentoit ordinairement avec les piés joints, moins par la raiſon qu'en allégue Héliodore, (*n*) que parce que c'étoit un uſage antique, dont je tâcherai d'expliquer l'origine.

L'art d'embaumer paroît avoir été inventé en partie par les Ethiopiens, qui ne renfermoient pas leurs plus précieuſes momies dans des caiſſes de bois:

(*m*) *Pantheon Ægypt. Tom. I. p.* 94.
(*n*) *Æthiopic. Lib. III.*

bois; mais ils les enveloppoient d'une matiere diaphane, que les Grecs comme Hérodote, Diodore, Strabon & Lucien, ont pris pour du verre, quoique ce semble avoir été réellement une résine transparente à peu près de la même nature que l'Ambre jaune, qui conserveroit aussi bien des cadavres humains, qu'elle conserve des cadavres d'insectes, si l'on avoit le secret de la fondre & de la préparer. Les Egyptiens, qui ne trouvérent point de telle substance dans leur pays, furent obligés de faire pour les momies des caisses de bois, (*o*) & ce fut ensuite sur ces caisses mêmes qu'ils copiérent les premieres statues, qui se trouvérent toutes taillées comme des figures emmaillottées. Quand on voulut leur communiquer un peu plus de vie, en écartant les langes, ou ce qui en tenoit la place, on laissa toujours les piés joints, comme ils le font dans le colosse de *Memnon*, dont j'ai parlé. C'est ainsi que cet usage s'établit, & les Prêtres le consacrérent uniquement pour les symboles de la religion.

Ils avoient prescrit aussi une maniere de représenter la *Neitha* ou la Minerve, qui ne devoit pas être debout. Mais avouons qu'il eût été très-aisé à un habile Statuaire de faire une belle Minerve assise.

(*o*) Les Egyptiens ont fait aussi, pour conserver les momies, des caisses de verre, telle que celle où reposoit le corps embaumé d'Alexandre de Macédoine. Ils en ont fait de marbre blanc, de marbre noir, de basalte & de pierre de touche, (*Lapis Phalaris*) telle que celle qu'on voit en France au château d'Ussé dans la Touraine, & dont on trouve une description à la page 329 du *Recueil d'Antiquités dans la Gaule* par M. de la Sauvagere, qui dit que les Egyptiens n'embaumérent plus les corps après la conquête de Cambyse; mais il y a en cela une erreur de plusieurs siécles; puisqu'ils continuérent à embaumer probablement jusqu'au régne de Théodose.

ſiſe. Et au lieu de croire que de telles entraves ayent pu rétrécir le génie des Artiſtes, nous penſons au contraire que les Artiſtes n'ont pas eu aſſez de génie pour vaincre de telles difficultés. La ſtérilité des idées exiſte toujours dans l'ouvrier avant que d'exiſter dans l'ouvrage; & quand en un laps de pluſieurs ſiécles il ne paroît point d'homme auquel les talens donnent aſſez d'autorité pour lui faire ſécouer le joug des préjugés, c'eſt une preuve que les Arts y ſont enchaînés par des cauſes invincibles. D'ailleurs on verra par la ſuite qu'une continuelle répétition de quelques formes données eſt un défaut commun aux Orientaux, qui s'aſſujettiſſent à des contours qu'ils connoiſſent, ſans apprendre à varier les effets d'un Art dégénéré ſous leurs mains en routine. On s'apperçoit auſſi, que ce ſont toujours les mêmes tropes ou les mêmes figures, qui reviennent ſans ceſſe les unes après les autres dans le ſtyle Aſiatique, & ſi les Auteurs y ſont à chaque inſtant uſage de comparaiſons, cela provient de leur imagination déreglée, laquelle embraſſe pluſieurs objets à la fois, lorsqu'il ne s'agit que d'un ſeul objet; de ſorte que chez eux la confuſion réſulte de ce qu'ils prennent pour la clarté.

On a extrêmement blâmé les Egyptiens parce que l'on s'eſt imaginé qu'ils avoient rendu toutes les profeſſions héréditaires dans de certaines familles: on a cru même que les Peintres & les Sculpteurs étoient du nombre de ceux qui devoient continuellement ſuivre l'état de leurs peres, ſans pouvoir en choiſir aucun autre. M. Goguet paſſe pour avoir écrit des choſes très-judicieuſes, lorsqu'il a tâché de démontrer que ce fatal uſage y avoit porté aux Beaux-Arts un coup mortel. Mais il eſt étonnant que perſonne ne ſe ſoit apperçu que cet uſage n'a jamais exiſté, & qu'il n'en a même jamais été queſtion.

Il eût été impoſſible d'occuper toujours les fa-

milles Egyptiennes, qui ne se feroient appliquées qu'à peindre, à sculpter & à graver. Si avec cela elles avoient eu encore le malheur de procréer beaucoup d'enfans, la plupart auroient dû mourir de faim faute d'ouvrage. Une telle institution n'est praticable à la rigueur, que là où les Souverains ont des atteliers qui leur appartiennent en propre, comme on verra dans l'instant que presque tous les Despotes de l'Asie en ont. Soit qu'on travaille dans ces atteliers, soit qu'on n'y travaille pas, les ouvriers y restent toujours attachés, & on les doit nourrir exactement comme on nourrit des esclaves.

Mais, dira-t-on, le témoignage d'Isocrate & celui de Diodore de Sicile sont trés-positifs: ils assurent l'un & l'autre qu'en Egypte les métiers passoient sans cesse des peres aux enfans. A cela il faut répondre que ces deux Grecs ont indubitablement été mal instruits. Je soupçonne même Diodore d'avoir copié en cela Isocrate, qui, dans l'ombre de l'école, exerçoit beaucoup son imagination & fort peu son jugement: cette piece bizarre & inconcevable, qu'il a osé intituler l'*Eloge de Busiris*, décele d'ailleurs une ignorance profonde dans l'Histoire de l'Egypte, où il n'y eut jamais de Roi Législateur, nommé Busiris. Ovide & Hygin disent, à la vérité que ce fut sous son régne qu'il survint une sécheresse qui dura neuf ans, & c'est encore là une fable grossiere qu'on doit bien se garder de croire: car l'autorité d'Ovide & celle d'Hygin sont en de telles choses comme celle d'Isocrate, c'est à dire, nulles.

Soit que tous les Artisans de l'Egypte ayent été nobles, comme Diodore le prétend, soit qu'ils n'ayent pas été nobles, comme le veut Hérodote, il est sûr qu'ils formoient un seul corps ou une classe séparée d'où ils ne pouvoient sortir pour se faire Prêtres ou Soldats, on n'y avoit pas rendu les pro-

feſſions héréditaires dans les familles; puiſque chacun avoit la liberté d'embraſſer celle qui lui plaiſoit. Il s'agiſſoit ſeulement de reſter dans la claſſe des Artiſans, laquelle comprenoit auſſi, ſuivant moi, les Laboureurs; & comme une loi autant admirable que ſévere n'y permettoit à perſonne de mendier ſous quelque prétexte que ce fût, il falloit bien que tout le monde y travaillât; & les Prêtres mêmes y avoient beaucoup plus d'occupation qu'on ne ſeroit tenté de le penſer.

De la façon dont M. Goguet croyoit que les choſes étoient arrangées en Egypte, il eût pu arriver que les familles de Graveurs en pierres fines, ſe ſeroient extrêmement multipliées; (*p*) & par là on voit aſſez que cet Auteur n'avoit ſur tout ceci que des idées très-fauſſes & même ridicules.

La claſſe militaire & la claſſe ſacerdotale poſſédoient de certaines terres, qui paſſoient continuellement des peres aux enfans: car les Prêtres & les Soldats étoient tous contraints de ſe marier. Après cela il eſt aiſé de s'imaginer qu'on ne pouvoit admettre dans l'un ou l'autre de ces corps les fils des ouvriers, ce qui eût occaſionné de grands déſordres, & détruit enfin l'Equilibre de l'Etat, s'il eſt permis de parler de la ſorte; mais, quoique les Sculpteurs & les Peintres fuſſent compris parmi les Artiſans, ils paroiſſent néanmoins avoir été dans une grande connexion avec les Prêtres: car on ne ſauroit douter que les Scribes ſacrés ou les Grammatiſtes n'ayent dreſſé eux-mêmes la formule des inſcriptions deſtinées à être gravées en pierre; & pour cela les Grammatiſtes devoient ſe faire inſtruire dans les élémens du deſſin; afin de pouvoir diſtin-

(*p*) *De l'Origine des Arts & des Sciences. T. V. p.* 43.

tinguer par le ſeul contour les différentes eſpeces de quadrupedes & d'oiſeaux, qui entroient dans les Hieroglyphes. M. Haſſelquiſt, qui a examiné en Naturaliſte, l'Obéliſque de la Matarée, convient que chaque genre d'oiſeaux y eſt reconnoiſſable.

Pour dreſſer ces inſcriptions dont je viens de parler, les Prêtres ne ſe ſervoient que d'une plume de cette eſpece de jonc qui produit le *papyrus*, & jamais d'aucun autre inſtrument, comme Orus Apollon & Clément d'Alexandrie le diſent poſitivement (*q*).

Ainſi les caracteres qu'on croit avoir été faits au pinceau ſur d'anciennes toiles d'Egypte, ne ſont pas ſortis de la main des Scribes ſacrés, mais de la main des Peintres. Et c'eſt en vain qu'on a voulu prouver parlà que les Egyptiens écrivoient comme les Chinois, qui d'ailleurs n'ont employé pendant pluſieurs ſiécles que de ſimples ſtylets, & l'invention des pinceaux à écrire ne remonte pas chez eux à une auſſi haute antiquité qu'on ſe l'imagine.

On n'étoit point en Egypte comme à Rome, dans l'uſage de ſuſpendre contre les murs des temples une infinité de tableaux votifs: ceux, qui concernoient les naufrages, appartenoient & avoient toujours appartenu aux temples de Neptune; mais lorſque le culte Iſiaque, débordé en Europe, y abſorba presque tous les autres cultes, on adreſſa auſſi à Iſis ces tableaux-là, & c'eſt alors que Juvenal a pu dire avec quelque raiſon, que cette Déeſſe Egyptienne nourriſſoit les Peintres d'Italie (*r*); quoiqu'elle n'eût jamais nourri ceux de ſon propre pays, dont

(*q*) *Hieroglyphica Lib. I. cap. 36. Stromat. VI p. 633.*
(*r*) —— —— —— *Pictores quis neſcit ab Iſide paſci?*

dont la principale occupation paroît avoir été de diaprer une espece particuliere de Fayance ou de Majorique, de faire des figures ou des personnages sur des coupes d'un verre très-précieux, de peindre les barques, les langes & les caisses des momies, & de fournir les dessins des tapis & de certaines toiles colorées. Car pour les murs des grands édifices, dès qu'ils étoient une fois enluminés, les couleurs y duroient pendant des siécles, ou pour mieux dire, elles ne s'effaçoient plus jamais; comme on le voit par les peintures, qui existent encore dans les sépultures de *Biban-el-Moluk*, & qui sont indubitablement antiques; tandis que beaucoup d'autres, qu'on a également prises pour telles, ont été faites par les Grecs, les Romains, ou les premiers Chrétiens, qui travailloient durement, & aussi mal que les Goths.

Je doute que les Egyptiens ayent eu des mordants particuliers ou des procédés secrets pour faire tenir les couleurs & la dorure sur les murs ou sur le roc vif, comme quelques Voyageurs l'ont soupçonné: car les Artistes Grecs semblent avoir connu des préparations semblables, & c'est ce qu'Isocrate, cité par Pollux, appelle *Pharmaca*. Ce terme générique désigne toutes les drogues qui étoient nécessaires à un Peintre de l'Antiquité, si l'on excepte la cire, dont il est fait une mention particuliere dans le même article (*s*). Mais après ce que nous avons dit du climat de la Thébaïde, & du peu d'humidité de ses grottes, principalement de celles qui sont au-delà du 27iéme dégré dans la latitude Nord, il ne faut point s'étonner qu'il y soit survenu si peu d'altération dans les

(*s*) *Onomasticon Lib. VII. cap.* 28.

les couleurs M. le Comte de Caylus dit que la maniere dont les Egyptiens les appliquoient, n'étoit pas favorable (*t*); & en effet ils les appliquoient comme presque tous les Orientaux par teintes vierges, & colorioient au lieu de peindre.

J'expliquerai dans la fuite pourquoi tous ces peuples ont eu des idées fort différentes des nôtres fur la partie du coloris, qu'ils ne veulent jamais adoucir par des mêlanges, & où ils exigent conftamment une extrême vivacité qui approche de l'éclat des fleurs; ce qui ne produit aucune harmonie, ni aucune illufion. Auffi depuis l'origine du Monde n'eft-il point parlé dans l'Hiftoire des Arts d'un feul Peintre Egyptien qui fe foit acquis la moindre réputation par fes ouvrages: car Antiphile & Polémon étoient des Grecs d'Alexandrie, qui avoient appris les principes du deffin fous des maîtres d'Europe; & il paroît même qu'Antiphile, que Quintilien loue à caufe de fa facilité, avoit contracté quelque chofe du ftyle Oriental, comme j'en juge par le goût qu'il témoigna pour les Grotesques, dont il créa en quelque forte le genre: car on ne fauroit croire qu'il en eût découvert quelques traces en Egypte, où les premiers Ptolémées ne trouvérent rien qui eût la forme d'un tableau portatif, ou qui en méritât le nom; & ce fut Aratus de Sicyone qui leur envoya d'abord quelques peintures qu'il avoit achetées en différents endroits de la Grece (*v*). Encore cette ville d'Alexandrie au milieu d'une opulen-

(*t*) *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques* &c. Tom. I. Le Comte de Caylus avoit une idée fort médiocre de la peinture des Egyptiens, & en cela il ne s'eft fûrement point trompé.

(*v*) *Plutarch: in vita Arat.*

lence presque inconcevable, & au milieu d'un luxe dont il n'y a plus d'exemple sur la Terre, fut-elle toujours assez pauvre en chefs-d'œuvres de ce genre; puisqu'Auguste, qui, après la mort de Cléopatre, pouvoit emporter toutes les dépouilles de la famille des Lagides, n'emporta qu'un seul vase Murrin, & un seul tableau, qui représentoit Hyacinthe, peint par le Grec Nicias; d'où on peut conclure qu'il ne jugeoit pas le reste digne d'être montré dans la Capitale du Monde.

Ce fut par une corruption de goût jointe à une aveugle passion, que l'Empéreur Hadrien témoigna tant de penchant pour les statues Egyptiennes: on soupçonne même qu'il en fit faire des copies pour en remplir cet édifice où l'on révéroit probablement la mémoire d'Antinoüs; (x) mais avec beaucoup moins de scandale que dans son grand temple de l'Egypte, où Alexandre avoit aussi désiré très-ardemment de pouvoir élever un temple à Ephestion, & on ne peut rien lire de plus absurde que la lettre qu'il écrivit là-dessus à un scélérat, nommé Cléomene, qui avoit horriblement vexé les Egyptiens, auxquels on ne rendit pas la moindre justice; & un temple d'Ephestion n'étoit pas propre à les consoler.

Il convient maintenant d'entrer dans quelque discussions touchant un passage remarquable de Pétrone: les plus savants Commentateurs, tels que Gonzale de Salas, Junius & Gronovius, qui l'ont examiné avec beaucoup d'attention, avouent qu'ils n'y ont jamais pu rien comprendre, & on ne sauroit dou-

(x) Parmi les statues trouvées dans la maison d'Hadrien à Tivoli, il y en a une qu'on croit représenter Antinoüs: mais il y a plus d'apparence qu'elle représente un Prêtre Egyptien.

douter que cet aveu de leur part n'ait été très-ſincere.

Voici comme on pourroit traduire cet endroit corrompu de Pétrone. Après avoir parlé de la décadence des Sciences, il s'exprime en ces termes: „ La Peinture a eu auſſi, dit-il, un autre ſort, „ depuis que la hardieſſe des Egyptiens a réduit cet „ Art ſi étendu en un abrégé."

Pictura quoque alium exitum fecit, poſtquam Ægyptiorum audacia tam magnæ Artis compendiarium invenit.

Pour réſoudre cette énigme, on a propoſé bien des conjectures, mais je crois que M. Caſanova eſt le ſeul qui ſe ſoit imaginé que Pétrone a prétendu par là faire l'éloge des Artiſtes de l'Egypte, & nous inſpirer la plus haute idée de leur adreſſe (y) : il ſe ſeroit beaucoup moins trompé, s'il avoit ſoutenu préciſément le contraire. D'autres penſent qu'il s'agit ici d'une manufacture de Tapiſſerie, établie à Alexandrie ou à Memphis, & dirigée vrai-ſemblablement par des Grecs où l'on exécutoit au métier des tapis ſupérieurs en beauté à tous ceux qu'on avoit faits juſqu'alors à l'aiguille dans la Perſe & dans l'Aſſyrie. Le métier réduiſoit, dit-on, en abrégé ce qui coûtoit un travail & un tems infini aux femmes de l'Aſie, qui ne ſavoient que broder. Mais en vérité, Pétrone étoit trop inſtruit dans les différentes parties des Arts, pour avoir confondu la *Stromatechnie* ou la Tapiſſerie pratique avec la Peinture: on ne connoît pas même d'Ancien, qui ſoit tombé dans une telle confuſion de mots & d'idées.

Il n'eſt pas queſtion non plus des toiles peintes de

(y) *Traité de différents Monumens antiques*, p. 15.

de l'Egypte, pour lesquelles on ne ſe ſervoit que d'une ſeule teinture fonciere, que les alkalis & les acides, dont les Etoffes étoient imbibées, changeoient en trois ou quatre couleurs différentes: ce qui n'abrégeoit pas du tout le travail, puisqu'il fallois tracer d'avance les figures avec des plumes ou des pinceaux; afin de diſtribuer exactement les liqueurs cauſtiques & alkalines dans les endroits où elles devoient opérer leur changement. Quoique le voile d'Iſis, ſi célebre dans l'Antiquité, (z) paroiſſe avoir été fait par un procédé ſemblable, il faut obſerver néanmoins que ces toiles peintes de l'Egypte péchoient par un grand défaut; en ce qu'on ne pouvoit y ménager aucun fond blanc; car il étoit impoſſible d'employer la cire dans une teinture à chaud, & même bouillante.

Ceux, qui comme Chriſtius ont cru approcher le plus du véritable ſens de Pétrone, ſuppoſent qu'il a voulu déſigner une maniere de peindre les murailles des apartemens en Arabesques ou en feuillages, (a) d'une façon très-rapide, & très-heurtée; qui a toujours été propre aux Peuples Orientaux.

Sous l'horrible régne de Néron, les Arts effrayés commencérent à quitter l'Italie comme ils quittent tous les Etats deſpotiques: les progrès du mauvais goût furent fort ſenſibles, & on penſe que ce fut alors qu'on y fit ſurtout uſage de cette eſpece de décoration venue originairement de l'Egypte. Les Romains ne vouloient plus entendre parler de ces grands Peintres, qui employoient cinq ou ſix ans à fai-

(z) Voyez *le Moine, de Melanophoris ad calcem Harpocratis Cuperi, p.* 260.

(a) C'eſt ce qu'on nomme en Italie, *Fogliatura antiquaria, grotteſcha.*

faire un tableau, comme Protogene: ils ne recherchoient que des Enlumineurs, qui travailloient très-vîte, mais très-mal & d'une maniere tout-à-fait fantastique. Et voilà pourquoi *la plupart des Arabesques mêlées d'Architecture, qu'on a découvertes à Herculanum, sont aussi ridicules*, dit M. Cochin, *que les dessins Chinois* (*b*). Je sais qu'on peut peindre très-rapidement de telles Arabesques, dès que la main s'y est une fois accoutumée par la pratique; mais je nie que ce genre, quelque médiocre qu'il soit, puisse être nommé l'*abrégé de la Peinture.* Il me paroît fort probable, que le passage de Pétrone ne concerne ni directement ni indirectement les Egyptiens; mais que les Copistes, soit par ignorance, soit par méprise, ont écrit un mot pour un autre; de sorte que le texte original, avant que d'avoir été altéré, parloit des *Ectypes*, (*c*) ou d'un procédé particulier par lequel on copioit les meilleurs tableaux, dont on prenoit tous les traits qu'on remplissoit ensuite de leurs couleurs convenables; ce qui porta un coup mortel à la Peinture: on négligea le Dessin, & on ne s'attacha plus qu'à tirer des Indes Orientales de très-belles substances colorantes, mais qui ne furent jamais employées que par des Barbouilleurs.

Quant aux Egyptiens, s'ils avoient eu une méthode fort singuliere de peindre, il est certain que c'est

(*b*) *Observations sur les Antiquités de la ville d'Herculanum*, *p.* 50.

(*c*) Au lieu d'écrire *Ectyporum audacia*, les copistes auront écrit *Ægyptiorum audacia.*

Je sais que Pline employe le terme d'*Ectypa* dans un sens différent de celui de Pétrone, dont on connoît la licence dans les figures & les métaphores, qui chez lui sont quelquefois heureuses & quelquefois forcées. Au reste de plus grandes discussions à cet égard seroient ici inutiles.

c'est dans leur propre pays qu'on devroit en découvrir des traces, & cependant il n'en existe point. Quelques pieces faites en détrempe sur le ciment ou la pierre, qu'on voit dans la Thébaïde, & qui représentent des chasses & des jeux d'enfans, à ce que dit Paul Lucas, sont des ouvrages Grecs où l'on ne remarque rien d'extraordinaire ou de merveilleux: il est même fort douteux qu'ils ayent été exécutés par des hommes, qui méritoient le nom d'Artistes ; car dans l'Antiquité on ne connoissoit d'autre gloire réelle que celle qu'on acquéroit en faisant des tableaux portatifs; (*d*) & non des décorations, comme celles dont on vient de parler; & qui ressemblent à ce qu'on a découvert dans le tombeau des Nasons, dans celui de Cestius, dans les Thermes de Tite, & enfin à Herculanum, où quelques morceaux, déja assez mauvais par eux-mêmes, ont paru encore plus mauvais qu'ils ne le sont; parce qu'on n'en a pas toujours su déviner le sujet. On prend à Naples pour un Jugement de Pâris, ce qui représente, comme je m'en suis d'abord apperçu, la descente du berger Aristée sous le fleuve Pénée. Ainsi on ne demandera plus, pourquoi Pâris paroît là dans l'eau jusqu'à la moitié du corps; car il n'est pas du tout question de lui.

Pline attribue aux Egyptiens une maniere particuliere de peindre sur l'argent; & si l'on prenoit ses expressions à la rigueur, il feroit fort difficile de les bien développer. Aussi a-t-on cru qu'il s'agissoit d'une espece d'émail, ou bien d'une espece de vernis qu'on répandoit sur les vases de ce métal, à peu près comme cette pâte noirâtre, dont est enduite la Ta-

(*d*) *Nulla gloria artificum est, nisi eorum, qui tabulas pinxere*, Plin. Lib. 35. Cap. X.

Table Iſiaque, où on a enſuite incruſté des lames d'argent ſur un fond de cuivre. Mais la Table Iſiaque eſt un ouvrage exécuté en Italie, & qui n'eſt Egyptien que par le ſujet qu'il renferme.

On peut être certain, que la prétendue Peinture, dont Pline a voulu parler, n'a jamais été qu'une dorure faite au feu. C'eſt ainſi qu'on repréſentoit ſur de grands plats d'argent la figure d'Anubis, dont la face devoit toujours être de couleur d'or ou en vermeil. Et c'eſt là un fait dont il n'eſt plus poſſible de douter.

Comme les loix, qui concernoient le ſyſtême diététique, dont j'ai tant parlé dans l'article précédent, obligeoient les Egyptiens de purifier très-ſouvent & très-ſcrupuleuſement les vaſes, qui ſervoient au boire & au manger, ils avoient raiſon de n'y pas employer la ciſelure, comme les Grecs & les Romains, mais ſeulement cette ſorte de dorure dont il s'agit ici, & qui eſt infiniment plus propre, en ce qu'elle ne ſauroit receler aucune ſouillure ainſi que les ouvrages ciſelés. Et voilà pourquoi Pline ajoute ces termes poſitifs: *pingitque Ægyptus, non cælat argentum* (*e*).

Pour ne point paſſer abſolument ſous ſilence ce qui a encore quelque rapport à l'art de la délinéation chez ce peuple, je dirai qu'on a toujours ſuppoſé, qu'il ſavoit bien deſſiner des Cartes Géographiques, dont Apollonius de Rhodes & Euſtathe leur attribuent l'invention. Nous ſommes étonnés, lorſque Clément d'Alexandrie fait cette prodigieuſe énumération de toutes les connoiſſances,

(*e*) Tout le texte de Pline eſt conçu en ces termes. *Tingit & Ægyptus argentum, ut in vaſis Anubin ſuum ſpectat, pingitque non cælat argentum.* Lib. 33. Cap. IX.

ces, que devoit poſſéder celui d'entre les Prêtres Egyptiens, qu'on nommoit le Scribe ſacré ou l'Hiéro-Grammatiſte: il faut qu'il ſoit verſé, dit-il, dans la Cosmographie & dans la Géographie: il faut qu'il connoiſſe le mouvement de la Lune, celui du Soleil, & celui des cinq autres Planètes: il faut qu'il ſache la Chorographie de l'Egypte, & qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le cours du Nil (*f*).

Il paroît que tant de choſes n'ont pu s'arranger avec quelque préciſion dans l'eſprit d'un homme, ſinon par le ſecours des Cartes. Mais quelle idée doit-on ſe former de ces Cartes-là? lorsqu'on réfléchit que les Egyptiens ne voyageoient pas & qu'ils ne naviguoient point, ni ſur la Méditerranée, ni ſur la Mer Rouge. Avant la vingt-ſixiéme Dynaſtie, qui étoit celle des Saïtes, ils ne ſemblent avoir eu des notions préciſes que ſur l'intérieur de l'Ethiopie, ce que Strabon a voulu à tort leur diſputer. Les autres contrées circonjacentes, comme l'Arabie, la Judée & la Phénicie, ne leur étoient connues que par la rapport d'autrui, c'eſt à dire, celui des Paſteurs ou des Nomades. Quant aux côtes de la Grece, les iſles de l'Archipel, la Libye inférieure & les parties occidentales de l'Afrique, ils n'en ſavoient que quelque choſe de fort vague. Je ne doute pas qu'ils n'ayent été en une communication étroite avec les Prêtres du temple de

(*f*) *Progreditur ſacer ſcriba pennas habens in capite, ac in manibus papyri volumen, & vas ſcapi formâ, in quo librarium atramentum* (ἠραφικὸν μελὰν) *& juncus quo ſcribunt. Hunc oportet noſcere illa quae vocantur Hieroglyphica & Coſmographica & Geographica & ordinem ſolis & lunæ & quinque planetarum, Chorographiam Ægypti & deſcriptionem Nili, ut & apparatus ſacrorum locorum &c.* STROMAT. VI.

de Jupiter Ammon: mais il n'eſt pas prouvé que la célébrité de cet Oracle ait attiré dans la Marmarique, des Voyageurs ou des Pélerins venus de différents pays très-éloignés les uns des autres, ſur leſquels on pouvoit s'inſtruire par leur moyen. Et encore tout cela eût-il ſuffi pour dreſſer des Cartes telles que celles dont on nous parle, & où l'on avoit indiqué *le giſſement de toutes les côtes de l'Océan, & toutes les grandes routes de l'ancien Continent?* Quand même il ſeroit vrai que quelques Egyptiens attachés au college ſacerdotal de Saïs, euſſent tenu à Solon le merveilleux diſcours que Platon leur attribue ſur l'Atlantide, il ne s'enſuivroit pas que ces Egyptiens-là avoient eu une connoiſſance géographique ſur quelque terre ſituée fort avant vers l'Oueſt; puiſque rien n'eſt plus confus, ni même plus manifeſtement faux que ce qu'on en lit dans le *Timée* & le *Critias.*

Voici comme il faut réduire à de juſtes bornes ce qu'il y a d'exagéré dans Clément d'Alexandrie.

Les Prêtres n'ont pu avoir d'autres Cartes que de ſimples tableaux topographiques de l'Egypte, tel que celui qu'on voyoit dépeint ſur le voile d'Iſis. Comme toutes les terres de ce pays avoient été meſurées, il n'étoit pas difficile d'approcher, par ce moyen, beaucoup de la préciſion. D'ailleurs le cours du Nil, & l'uniformité de direction dans deux chaines de montagnes, qui courent du Sud au Nord juſqu'à la hauteur de Memphis, rendroient cette opération praticable à ceux, qui agiroient ſans théorie; mais les Prêtres opéroient ſuivant de certains principes, dont ils ne firent jamais beaucoup de myſtere: puiſqu'ils les communiquérent même aux Juifs, qu'on ſait en avoir fait quelque uſage ſous Joſué (g), & enſuite ils les communiquérent en-

(g) Joſ. XVIII. 8 & 9.

encore à leur diſciple Thalès, qui les transmit à ſon diſciple Anaximandre, qu'Agathemer dit avoir fait les premieres Cartes parmi les Grecs (*b*). Et c'eſt ainſi qu'eſt née inſenſiblement cette Science, que nous nommons la Géographie ; & c'eſt ainſi que s'eſt formé ce prodigieux recueil de Cartes dont le nombre monte à plus de trente-mille pieces, parmi lesquelles les copies ſont aux originaux comme onze à un, ou à peu près.

Indépendamment des cauſes générales, qui ont arrêté les progrès des Beaux-Arts chez tous les peuples de l'Orient, & dont je parlerai plus amplement en particulier, il ſemble que la Mythologie des Egyptiens étoit fondée ſur des ſpéculations qui n'offroient pas beaucoup de reſſource ni aux Peintres ni aux Statuaires, lesquels durent toujours recourir à des ſujets, énigmatiques, myſtérieux, où peu de corps pouvoient reſter tels qu'ils ont été créés, & tels que nous les voyons. Il fallut mettre des têtes humaines ſur des troncs d'animaux, ou des têtes d'animaux ſur des corps humains; il fallut décompoſer les êtres, & multiplier les monſtres; ce qui fit qu'on ne conſulta plus la Nature pour redreſſer les défauts du deſſin, & pour en adoucir la rudeſſe. On deſſinoit ſans modele des formes fantaſtiques, qui paroiſſent appartenir à un univers différent du nôtre. Et voilà pourquoi Apulée & Ammien Marcellin, en parlant de certaines figures ſymboliques de l'ancienne Egypte, les ont nommées des *animaux d'un autre monde*. Il eſt clair que cette maniere de s'exprimer eſt une métaphore: cependant quelques Commentateurs ont été aſſez

---

(*b*) *De veterum Geographiâ.* —— *Diogen. Laert. in vita Anaxim.*

ſez dépourvus de ſens commun, pour en conclure que les Egyptiens connoiſſoient l'Amérique, qu'ils croyoient ſurtout diſtinguer dans les termes qu'employe Apulée pour décrire cette robe de toile peinte, qu'on lui donna lors de ſon initiation aux myſteres d'Iſis (*i*); & laquelle étoit toute couverte de repréſentations emblématiques, dont les Egyptiens ne pouvoient s'empêcher de faire un uſage continuel : ils chargeoient même quelquefois tant de ſymboles ſur la tête des ſtatues, qu'elles en paroiſſent être auſſi accablées, que le ſont les Caryatides par le fardeau qu'elles tâchent de ſoutenir.

Les Artiſtes Grecs pour donner un air beaucoup plus impoſant, beaucoup plus majeſtueux aux Divinités, qui leur étoient venues originairement de l'Egypte, en déchargérent d'abord la tête, n'y laiſſérent ſubſiſter que le moins d'attributs qu'il leur fut poſſible, & n'employérent jamais des coëffures auſſi défavorables que celles que les Statuaires de Thebes & de Memphis tailloient ſouvent ſur des Oſiris, des Iſis & d'autres ſtatues, telles que le Coloſſe de Memnon. Cette coëffure paroît avoir été un bonnet tiſſu de feuilles de deux Palmiers différents, de celui que les Botaniſtes nomment communément *Phœnix*, & d'un autre plus rare, que la Thébaïde ſeule produit (*k*).

Dans les pays chauds, les hommes ont des affections fort oppoſées les unes aux autres. Les Eſpagnols ſont très-graves, & cependant ils aiment pas-

(*i*) *Quaqua tamen viſeres, colore vario circum notatis inſignibar animalibus : hinc Dracones Indici, inde Gryphes Hyperborei, quos in ſpeciem pinnatæ alitis generat Mundus alter.* Lib. XI.

(*k*) *Palma Thebaïca, dichotoma, folio flabelliformi.*

paſſionnément la danſe: quand chez eux les gens de la campagne entendent ſeulement vers le ſoir le ſon d'un inſtrument de muſique, ils ne peuvent s'empêcher de treſſaillir & de ſauter, tout comme les Negres. Les Egyptiens n'avoient point préciſément ce penchant-là; mais tandis que leur caractere ſombre les portoit vers une mélancholie invincible, leur imagination étoit très-vive: allant ſans ceſſe d'une extrémité à l'autre, & ne ſachant jamais trouver de milieu, elle produiſit ou des coloſſes prodigieux, ou des ſtatues infiniment petites, telles que celles qu'on portoit en proceſſion dans des chaſſes faites comme des bateaux; & telles que celles, qui, ſous la forme des Pygmées repréſentoient les ſeize coudées de la crue du Nil (*l*). Si l'on eût abandonné un tel peuple à lui-même, les compoſitions allégoriques ſeroient devenues ſi bizarres, & ſe ſeroient tellement multipliées, qu'il n'eût plus été poſſible d'y rien comprendre: mais dès que les changemens devinrent dangereux, les Prêtres firent tout ce qu'ils purent pour les empêcher: ils ne voulurent plus rien innover dans le culte extérieur dès qu'ils eurent alongé l'année de cinq jours, ce qui paroît être la derniere innovation eſſentielle qu'ils ayent faite. C'eſt dommage qu'on ne ſoit pas en état de fixer avec préciſion une époque ſi intéreſſante dans leur Hiſtoire: je ſais bien, que Warbur-

---

(*l*) Ce ſont les Sculpteurs Grecs, qui ont changé ces figures de Nains hauts d'une coudée, en ſeize enfans du Nil, comme dans la ſtatue décrite par Pline, & une autre dont il eſt fait mention dans Montfaucon. *Diar Italic. Cap. XX.*

On croit que le ſtyle allégorique dés Prêtres de l'Egypte a donné lieu à la fable des Pygmées d'Ethiopie, & de leur combat avec les Ibis, qui s'éloignent ou s'approchent du Nil à meſure qu'il croît & décroît.

burton & Shuckford la placent à l'an du Monde 2665; mais on ne ſauroit dire combien il eſt ridicule & abſurde de dater ici de la création du Monde, dont l'époque eſt mille fois moins connue que celle de l'invention des Epagomenes, que Newton a auſſi voulu déterminer; mais on trouve quatre-cents ans de différence entre ſon calcul & celui dont on vient de parler; car juſqu'à préſent il eſt inouï que trois Chronologiſtes ayent été d'accord entre eux ſur un même point (*m*).

Quoiqu'il en ſoit, les Sculpteurs dûrent alors beaucoup plus s'appliquer à copier les anciens modeles, qu'à en produire de nouveaux: ils adoptérent même pour les ſtatues un ſeul air de phyſionomie, ou des traits dont ils ne s'écartérent point ſenſiblement: c'étoit leur maniere de tailler le menton dans des proportions fort petites, & d'arrondir beaucoup les joues, caractéres qu'on reconnoît auſſi dans les pierres gravées de l'Egypte, comme Mr. Winkelman l'a obſervé (*n*): Il paroît qu'en traçant le contour des têtes, qu'on doit voir de face, ils prenoient moins de l'ovale que du cercle: ils tiroient d'ailleurs les yeux obliquement, les élevoient autant que le front, & hauſſoient les angles de la ſection des levres; tandis que les Grecs les abaiſſoient. Mais lorsqu'il s'agit de quelque conteſtation ſur la beauté corporelle, il faut s'en rapporter au jugement des Grecs, & jamais à celui des Africains.

Dès

(*m*) On peut conſulter ſur l'inſtitution des Epagomenes, M. des Vignoles, *Chronologie ſacrée Tom. II. p.* 668. Et le calendrier Egyptien dans les *Mémoires de l'Acad. des Inſ. Tom.* 14. *p.* 334.

(*n*) *Deſcrip. des pierres gravées de M. le Baron de Stoſch, Claſſe premiere.*

Dès qu'on eût adopté si aveuglément en Europe le ridicule systême sur l'origine des Chinois qu'on faisoit venir de l'Egypte, on crut voir dans les statues Egyptiennes une physionomie Chinoise; & par une illusion dont il n'y a point d'exemple, on crut reconnoître encore les visages de la Chine dans les momies, dont les linéamens ont été altérés non seulement par le laps des siécles & le desséchement des chairs; mais encore par la violence qu'il a fallu y faire pour ôter la cloison du nez; afin de pouvoir extraire la cervelle par les narines, & remplir ensuite la boëte du crâne de matieres résineuses. Ce cartilage étant emporté, comme il l'est toujours, cela change la forme du visage, qui s'applatit un peu comme celui des Chinois; & il se peut que c'est là-dessus qu'est fondé ce qu'on lit dans Dion, qui assure que l'Empéreur Auguste étant en Egypte, y défigura la momie d'Alexandre le Grand, en la touchant précisément dans l'endroit où la cloison du nez avoit été enlevée par les Embaumeurs (*o*).

Il étoit absurde d'interroger ici des statues malfaites & des morts: il ne s'agissoit que de considérer les Coptes modernes, qui vivent en Egypte, & qui descendent bien indubitablement des anciens Egyptiens: or ces Coptes-là ne ressemblent par aucun trait aux Chinois, qui étant issus d'une race de Tartares, en conservent le caractere original, en ce qu'ils ont peu de barbe, de petits yeux & le nez plat. Par là on voit ce qu'il faut penser de la frivolité des preuves, dont on a voulu se prévaloir dans un sujet si important.

Au reste, les Artistes continuérent en Egypte à tra-

(*o*) *Folio* 279. *Jean. X.* 458.

travailler fuivant toute la rigidité du premier ftyle, jufqu'au régne de Ptolémée Philadelphe. Les établiffemens, que les Grecs firent dans le *Delta* fous Pfammétique, n'étoient que des établiffemens de commerce, qui n'eurent aucune influence fur les Arts, auxquels il ne furvint pas non plus la moindre révolution durant la conquête des Perfans; puisque Platon dit que de fon tems les Egyptiens n'avoient encore rien changé ni à leur méthode de peindre, ni à leur maniere de fculpter: les ouvrages qui fe font aujourd'hui, ajoute-t-il, reffemblent à ce qui a été fait de tems immémorial: on n'y remarque rien de plus achevé, ni auffi rien de plus imparfait. Ainfi le voyage de ce Philofophe en Egypte nous donne une époque précieufe, à laquelle les Auteurs modernes ne paroiffent pas avoir réfléchi: car l'opinion la plus générale eft que l'ancien ftyle changea d'abord par l'invafion des Perfans, qui fous Cambyfe étoient encore fort barbares; & loin d'amener des Artiftes avec eux, ils en prirent en Egypte pour les employer dans leurs provinces à élever quelques fabriques, comme celle dont on trouve les ruines au-de là de l'Araxes ou du *Bend-Emir* des Modernes.

On peut expliquer fort naturellement pourquoi les mœurs & les ufages des Perfans ne firent jamais la moindre impreffion fur l'efprit du peuple conquis. D'abord les Empéreurs de Perfe ne vinrent pas réfider en Egypte : ils la réduifirent en province, & y envoyérent des Gouverneurs ou de grands Satrapes, qui demeuroient à Memphis; & la plupart des troupes Perfanes cantonnoient autour de cette ville pour tenir à la fois en échec le *Delta* & la Thébaïde. Ces troupes & ces Satrapes tyrannifoient les Egyptiens, qui ne pouvant refpirer fous un joug fi dur, fe révoltérent fouvent. De la révolte naiffoient la guerre, la deftruction & le pillage de ce qu'il y avoit de facré & de profane:

on

pilla même dans les temples les archives; & il eſt difficile de concevoir comment les Prêtres de l'Egypte purent, en cet inſtant de calamité & de détreſſe, ramaſſer aſſez d'argent comptant pour racheter les débris de leurs Bibliothéques d'entre les mains d'un infame Eunuque d'Ochus, qui s'en étoit emparé, & qui en exigeoit une ſomme exorbitante. Après cela on peut bien croire que les Egyptiens n'eurent jamais que de l'horreur pour les mœurs & les uſages des Perſans. Mais il n'en fut pas ainſi, lorsqu'à la mort d'Alexandre, des Princes étrangers vinrent réſider en Egypte, & lui rendirent l'ancienne forme de Royaume. Il eſt certain que les trois premiers Ptolémées ſe conduiſirent tellement que les Egyptiens ne purent que les aimer: ce n'étoient point des barbares qui détruiſoient en opprimant; mais des hommes, qui ſenſibles à tous les genres de gloire, firent auſſi cultiver tous les Arts: & c'eſt ſous leur régne que les Sculpteurs Egyptiens adoucirent leur ſtyle à force de voir des ouvrages faits dans la Grece, ou à force de voir travailler des Grecs mêmes, qui avoient un avantage infini du côté du deſſin; quoiqu'ils n'en euſſent aucun du côté des inſtrumens & de la pratique de tailler & de polir la pierre: car les Egyptiens les ſurpaſſoient par la trempe & la qualité de leur acier, & par la méthode dont ils poliſſoient des matieres auſſi réfractaires & auſſi intraitables que les divers genres de Baſalte. D'ailleurs ils entendoient autant bien que les Grecs toute la partie méchanique de la Gravure en pierres fines. Je répéterai ici que les recherches entrepriſes pour fixer l'origine de cet Art en Egypte, ont été infructueuſes, & Bochart ne donne rien de ſatisfaiſant dans l'article où il traite du *Scbamir* ou *Samir* qu'il prend pour l'émeril (*p*). Il

(*p*) HIEROZOICON, Tom. II. p. 841.

Il faut donc dire que les Egyptiens ont ſu de tems immémorial tailler & graver les pierres précieuſes; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que celles qui naiſſent dans leur pays, ſont toutes extrêmement dures: & il n'y a pas de comparaiſon entre le Smaragde vrai ou l'Emeraude de la Thébaïde, & celle du Pérou, laquelle ſe laiſſe même entamer avec la pointe d'une pyrite. Au reſte, il y a longtems qu'on a ſu, mais on ſait aujourd'hui mieux que jamais par les expériences faites ſur des diamans du Breſil, que toutes les pierres de l'Amérique, ſans exception, n'ont point le degré de dureté de celles de l'ancien Continent; ce qui paroît provenir de l'inondation que le Nouveau Monde a eſſuyée dans des tems poſtérieurs à notre Cataclisme.

Il convient de mettre quelque reſtriction à ce que le Comte de Caylus dit de l'extrême rareté des pierres Egyptiennes, gravées en relief. Car il eſt certain qu'on en trouve pluſieurs, indépendamment de celles dont il eſt queſtion dans Natter: (*q*) on en connoît même qui repréſentent des Scarabées militaires, travaillés en relief ſur la partie convexe, & gravées encore une fois en creux ſur la partie platte. Le peu de penchant que les Egyptiens ont témoigné pour les bas-reliefs en général, paroît avoir influé en ceci; puisqu'on ne ſauroit dire qu'ils ont tellement multiplié les pierres gravées en creux, afin de les faire ſervir de cachets ou de ſceaux; car chez eux on ne ſcelloit pas les actes, dans lesquels Pline aſſure que l'écriture ſeule ſuffiſoit (*r*).

On

(*q*) *Traité de la méthode de graver*, p. 7.

(*r*) *Non ſignat Oriens aut Egyptus, litteris etiam nunc contenta ſolis.* Il peut y avoir eu quelques exceptions à cette regle.

On peut maintenant fe convaincre par tous les détails où nous fommes entrés, que ce n'eft ni faute d'inftrumens, ni faute d'un procédé facile pour opérer, que les Artiftes de l'Egypte n'ont jamais pu atteindre à la perfection: ils péchoient dans le deffin, & leurs compofitions manquoient de goût, de grace & de nobleffe. Or il eft fûr que cet obftacle, qui les a continuellement arrêtés au milieu de leur carriere, avoit en grande partie fa fource dans les organes & dans le génie. On a, à cette occafion, beaucoup blâmé les Prêtres de ce qu'ils n'ont pas fait ufage de la Mufique pour modérer & adoucir l'imagination déreglée de leur peuple: Diodore de Sicile affure que cette méthode leur avoit paru dangereufe, & auffi propre, dit-il, à énerver l'ame, que la lutte eft propre à énerver le corps. Après des expreffions fi pofitives, on croiroit que les Egyptiens n'ont pas eu abfolument de Mufique; mais la vérité eft qu'ils en ont eu une très-mauvaife, & auffi déteftable que l'eft encore aujourd'hui celle de tous les peuples de l'Afrique & de l'Afie Méridionale.

Il n'y a qu'à confidérer attentivement la formation d'un Siftre, foit en argent, foit en airain, pour s'appercevoir qu'il n'en a pu réfulter aucune harmonie; mais feulement un bruit aigu, qui étant joint au fon de la flûte groffiere, nommée en Egyptien *Chnoue*, & au mugiffement du bœuf Apis, produifoit ce charivari, que décrit Claudien par des vers imitatifs.

—— —— —— —— *Nilotica fiftris*
Ripa fonat, phariosque modos Ægyptia ducit
Tibia, fubmiffis admugit cornibus Apis (*s*).

Quant

(*s*) *De IV. Conful. Honor.*

On

Quant à leurs autres instrumens de Musique, comme le flageolet, le cor, le chalumeau de paille d'orge, les castagnettes, le triangle organique ou le *tebuni*, le tambour de Basque & une espece particuliere de flûte, dont parlent Pollux & Eustathe, il est aisé de s'imaginer quelle mélodie ils ont pu faire. Aussi les Prêtres ne vouloient-ils point qu'on fit retentir de la sorte l'intérieur des temples où ils chantoient les hymnes sacrés sans être accompagnés d'aucun instrument (*t*).

On ne sauroit témoigner assez de surprise de ce que dans un Ouvrage imprimé en 1768, il est dit que le systême musical de Pythagore, qu'on suppose avoir été celui des Egyptiens, est exactement le même que celui des Chinois; mais il s'en faut de beaucoup qu'on ait prouvé une assertion si bizarre, & qui se détruit elle-même, lorsqu'on considére la différence essentielle qu'il y a entre les Instrumens de la Chine & ceux de l'ancienne Egypte. Quant au systême de Pythagore, je n'examinerai point s'il est réellement faux, comme on a voulu le démontrer de nos jours; mais il me semble que les premieres observations sur lesquelles il est fondé, sont telles que beaucoup de nations ont pu les faire sans

---

On observera ici que M. l'Abbé Winkelman s'est trompé, lorsqu'il a soutenu que le sistre étoit un instrument nouveau en Egypte; parce qu'il ne l'a pas trouvé dans la main des statues Egyptiennes qui sont à Rome. D'abord dans ce pays il n'étoit pas permis d'introduire de nouveaux instrumens de Musique; & on voit le sistre à tête de chat entre les mains d'une très-ancienne statue de femme qu'on a prise pour une Isis. Ce monument décisif se trouve en Angleterre. D'ailleurs, si M. Winkelman eut lu les recherches de Bochart sur le *Sistre*, il se seroit détrompé.

(*t*) *Tract. de Elocutione Demetrii Phal. aut scriptoris incerti.*

ſans avoir de communication entre elles: ainſi il ne ſeroit point bien étonnant qu'on en trouvât quelques traces dans ce qu'on nomme par une grande exagération, la *Muſique des Chinois*; puisque de l'aveu même des Jéſuites elle ne mérite un tel nom en aucun ſens (*v*). D'ailleurs ces Miſſionnaires obſervent que les airs, qu'ils entendirent à Canton, reſſemblent à ce qu'on entend dans toute l'Aſie Méridionale. Les Voyageurs, qui ont traverſé cette partie du Globe, ſe ſont d'abord apperçus que les hommes y doivent être ſans ceſſe excités au mouvement & au travail par des cris ou par un bruit, tel qu'on en fait dans les vaiſſeaux du Japon, de la Chine, de Siam & de toutes les iſles de l'Archipélague Indien, pour entretenir la manœuvre des rameurs. Dans ces pays-là, dit M. Chardin, les ouvriers ne ſauroient ſoulever une poutre ou tranſporter une pierre ſans crier; & la raiſon qu'il en allégue, eſt la véritable; cela provient de la pareſſe de l'ame, qu'il faut comme réveiller à chaque inſtant par un ſon rude ou aigu, tel que celui du tambour & de la flûte, inſtrumens qu'on a retrouvés dans toutes les régions chaudes des deux hémiſpheres. Des tons doux & mélodieux ne frapperoient point aſſez les organes de ces peuples; & voilà pourquoi ils n'ont jamais fait, & ne feront jamais des progrès dans la Muſique. Ainſi les Prêtres de l'Egypte ne feroient point parvenus par ce moyen-là à produire quelque révolution dans le génie de leurs Artiſtes, comme on ſe l'eſt fauſſement perſuadé.

Il me reſte maintenant à parler de la Chine plus en particulier.

De

(*v*) *Du Halde, Deſcription de la Chine*, T. III. p. 328.

De tous les Peintres de l'Europe, qui ont voyagé dans ce pays, Gio Ghirardini eſt le ſeul qui ait publié une Relation, dans laquelle on voit en peu de mots ce que cet homme penſoit des Chinois, dont il avoit conſidéré beaucoup d'ouvrages à Canton & à Pékin, où il fit quelque ſéjour pour peindre la coupole d'une égliſe. *Ce peuple*, dit-il, *n'a pas la moindre idée des Beaux-Arts : il ne ſait que peſer de l'argent, & manger du riz* (*x*).

Il n'eſt pas étonnant qu'un Artiſte Italien ait été révolté jusqu'à ce point par le deſſin ridicule & l'affreux barbouillage des Chinois; puisque les Tartares eux-mêmes n'en ont pu ſupporter la vue: auſſi les quatre Empéreurs Tartares, qu'on ſait avoir régné à la Chine jusqu'à préſent, ont-ils tous employé des Peintres d'Europe à leur Cour, ſans que les préſomptueux *Han-lin* & les plus graves d'entre les Lettrés ayent penſé ſeulement à les blâmer: car ils reconnoiſſent autant en ceci l'infériorité décidée de leur nation, que la leur propre, lorsqu'il s'agit de faire un Almanach ſans faute.

Les premiers Jéſuites, auxquels on s'adreſſa pour décorer les apartemens du Palais Impérial de Pékin, étoient des Théologiens Scholaſtiques, qui n'avoient jamais manié le pinceau; mais il ſe trouva parmi eux un frere laïque, qui ayant été broyeur de couleurs en Europe, entreprit de peindre à la Chine, où ce malheureux fut encore applaudi. Mais depuis, les Miſſionnaires ayant compris que l'emploi de premier Peintre de la Cour étoit d'une grande importance, ils l'ont fait accorder aux Prêtres mêmes de leur Ordre, lesquels exercent aujour-

(*x*) *Relation d'un Voyage fait à la Chine, ſur le vaiſſeau l'Amphitrite en* 1698. *par le Sieur Gio Ghirardini, Peintre.*

jourd'hui cet Art à Pékin, où perſonne parmi les Tartares n'eſt en état de juger de leur capacité: ils voyent ſeulement que tout ce qui ſort de leurs mains, ſurpaſſe de beaucoup les mauvais ouvrages des Chinois.

Ce ſont ces Religieux, & ſurtout le Pere Attiret d'Avignon, qui ont deſſiné les plans des batailles gagnées en 1754 & 1757 par les Mandhuis ſur les Eleuths Sdongares & les Koſchiots, qu'on dit avoir été non ſeulement vaincus; mais totalement exterminés, au point que toute cette race a diſparu de deſſus la ſurface de la Terre; ce que je ſuis néanmoins fort éloigné de croire: car ces peuples errants de la grande Tartarie fuyent quelquefois très-loin après un combat malheureux: on ne ſait plus où ils ſont, & inſenſiblement ils reviennent, & inſenſiblement ils ſe raſſemblent: d'ailleurs, ſi l'on nous a bien inſtruits, il doit ſe trouver des débris de ces hordes réfugiés ſur le territoire de la Ruſſie. Quand les plans de ces batailles furent deſſinés, il ne ſe trouva pas un homme à la Chine capable de les graver. Et en effet, il n'exiſte point de graveur en taille-douce dans toute l'Aſie, où l'on mépriſe trop les tableaux pour en multiplier les copies par le moyen du burin, inſtrument qui veut être manié avec une patience, dont les Orientaux paroiſſent fort peu ſuſceptibles. Ils expédient ſi promptement tout ce qu'ils gravent en bois, qu'on eſt étonné de voir travailler les Indiens, qui découpent les moules pour les toiles peintes: auſſi n'y font ils pas de contre-hachures; ce qui les arrêteroit malgré eux.

Les Jéſuites, pour attirer d'abord beaucoup de monde dans leurs égliſes de la Chine ſous le régne de l'Empereur *Can-hi*, en firent peindre les murailles à la maniere de l'Europe, ce qui leur réuſſit au-delà de toute attente; & même, dit le Pere Gobien, à *Yam-tcheou*, où l'on ne put employer qu'un

très-

très-médiocre Artiste. Ce qui frappa le plus les Chinois, ce furent les tableaux de perspective: on prétend que l'Empéreur lui-même porta la main sur ceux, que lui offrit le Pere Bruglio; parce qu'il y soupçonnoit quelque enfoncement, tout comme cet aveugle, auquel on fit l'opération de la cataracte à Londres. Ghirardini, qui peignit une colonnade & des membres d'architecture à Pékin, passa pour un sorcier, qui éblouissoit le peuple par des talismans. L'homme sauvage n'admire rien: l'homme ignorant admire tout, & Ghirardini, qui n'étoit point fort flatté d'avoir de tels admirateurs, revint à la hâte en Europe, où il publia cette Relation qu'on vient de citer.

Il doit paroître un peu étrange après cela, que le Pere le Comte dise que les Chinois n'avoient point absolument bien approfondi les principes de la Perspective; puisque la vérité est qu'ils n'en eurent jamais la moindre idée; quoiqu'ils ne cessassent de faire des paysages, où il n'y avoit ni point de vue, ni lointain. Les lignes fuyantes leur étoient aussi inconnues que le point où il faut qu'elles se réunissent: n'ayant aucune notion des regles auxquelles les effets de la lumiere sont invariablement soumis, & ignorant la pratique des repoussoirs ou des grandes masses d'ombre qu'on met sur les devans, ils tâchoient inutilement d'éloigner les objets en plaçant fort haut dans le ciel des tableaux; ce qui ne les éloignoit point; car le plan de l'horizon étant ainsi porté audelà de toute borne, l'illusion de la Perspective étoit détruite. Et d'ailleurs ils ne savoient ni rompre, ni dégrader les couleurs.

On peut croire combien de tels Peintres ont dû être embarrassés, lorsqu'ils vouloient représenter la vue d'un jardin Chinois, où il y a des montagnes artificielles, qui en cachent d'autres, des précipices, des fossés, des allées tortueuses, des arbres

plantés ſans ordre, ſans ſymmétrie, des canaux qui vont en ſerpentant, & tant de choſes ſi confuſes qu'il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu en enfanter l'idée. Au reſte, quoiqu'ils maltraitasſent ſinguliérement le payſage, ils maltraitoient encore davantage les figures.

Dans le Dictionnaires des Beaux-Arts, il eſt dit que ce qui fait le caractere de la Peinture Chinoiſe, c'eſt la propreté; mais ſi par ce terme on prétend déſigner des couleurs très-belles, très-vives, appliquées ſans entente ſur des deſſins faits ſans vérité, ſans génie; alors il ſe trouvera que la propreté eſt le caractere de tout ce qu'on peint dans l'Aſie Méridionale, où les plus précieuſes ſubſtances colorantes ſe rencontrent avec profuſion, mais c'eſt là un don de la Nature, dont les habitans de ces climats n'ont jamais ſu tirer avantage.

Les Chinois donnent en général le nom de *Hoapei* à ces miſérables, qui peignent les cabinets, les grandes lanternes, les porcelaines & les verres qu'on leur apporte de l'Europe. Ces ouvriers paſſent pour être les plus pauvres de tout l'Empire; ils peuvent à peine gagner de quoi vivre; quoiqu'ils travaillent très-vîte, & qu'ils faſſent encore travailler avec eux tous leurs enfans dès l'âge de ſix ou ſept ans: ce qui gâte la main de ces enfans pour le reſte de leurs jours: car comme ils peignent avant que d'avoir appris à bien deſſiner, ils deviennent ce qu'ont été leurs Peres, c'eſt à dire, des barbouilleurs. Ceux de ces éleves, qui ont le moins d'aptitude, ne parviennent qu'à la connoiſſance d'un petit nombre de contours; il y en a qui ne ſavent faire que des tiges: il y en a qui ne ſavent faire que des feuilles, & encore les font-ils fort mal. Généralement parlant, on ne trouve point en Aſie de Peintres, qui ſachent bien rendre le feuillage des arbres.

Le Pere Parrenin ſe voyant dans l'impoſſibilité
de

de juſtifier aux yeux de M. de Mairan l'ignorance profonde des Chinois dans l'Aſtronomie, s'aviſa d'écrire un jour que ce peuple avoit beaucoup de génie; mais qu'il payoit très-mal les Aſtronomes. Or il paye encore bien plus mal les Peintres: un homme, qui voudroit employer trente ans à s'y former dans ſon Art avant que de rien produire, ne pourroit enſuite jamais ſe défrayer: car on ne ſait pas, dans ce pays, ce que c'eſt que la gloire ou l'ambition: on y calcule tout.

Ces *Hoa-pei*, dont nous venons de parler, ſont ordinairement attachés à quelque fabrique, & ſur-tout à celles de porcelaine, où ils recevoient jadis fort ſouvent la baſtonnade, quand ils tachoient par malheur un vaſe, ou quand la couleur venoit à découler hors de ſes contours pendant la cuiſſon; & ils ſupportoient patiemment les coups: mais les ouvriers, qui faiſoient les moules, & ceux qui préparoient la pâte, travail aſſez dur par lui-même, au lieu de ſe laiſſer battre, ſautoient quelquefois par déſeſpoir dans leurs fourneaux allumés pour finir ainſi leur déplorable deſtinée. Les Tartares Mandhuis ont un peu modéré à cet égard le pouvoir des Mandarins, qui avant les tems de la conquête tyranniſoient les ouvriers: car ces Mandarins étoient des Eunuques infames, auxquels on confioit l'inſpection des fabriques, dont il n'y en a pas qui ſoit exempte de payer un tribut à la Cour, laquelle a par là acquis une influence directe ſur tous les ouvrages qu'on y exécute, ce qui fait une partie de la ſervitude de ce peuple, dont les inſtitutions ſont preſque en tout oppoſées à celles de l'ancienne Egypte. Les Chinois n'ont jamais penſé à rendre les profeſſions héréditaires, je ne dirai pas dans les familles, ce qui eſt impoſſible; mais pas même dans de certaines tribus ou dans de certaines caſtes: chacun peut y choiſir un état, & même celui de Bonze ou de moine mendiant, qui eſt le dernier de

tous, sans excepter celui de voleur. Cependant malgré cela les Arts sont restés à la Chine, comme chez la plupart des autres peuples de l'Orient, dans une espece d'enfance éternelle.

Toutes ces considérations ont pu faire croire que les habitans de ces contrées possédoient seulement un esprit d'invention, & qu'ils manquoient de capacité lorsqu'il s'agissoit de perfectionner une découverte. Là-dessus je ferai observer que chez eux l'Histoire des Arts & des Métiers est chargée de beaucoup de ténebres, parce qu'ils ne se sont jamais piqués de l'écrire avec vérité & avec candeur, de sorte qu'on ne peut distinguer clairement les découvertes, que les Chinois ont faites, d'avec celles qu'ils ont empruntées de Indiens, qui, suivant nous, ont porté à la Chine la méthode d'imprimer le coton avec des moules. Et de là il n'y a qu'une distance infiniment petite, ou pour mieux dire nulle, à la méthode d'imprimer des livres avec des moules. Rien n'est plus indigne que la maniere dont les Chinois tergiversent & se contredisent, lorsqu'on veut qu'ils s'expliquent sur la véritable époque de l'invention de leur Imprimerie. Ils disent l'avoir connue cinquante ans avant notre ére; & dans les Annales de l'Empire on assure qu'elle fut seulement inventée sous le régne de *Ming-tssung*, qui, selon la Chronologie qu'on suit aujourd'hui en Europe, ne monta sur le trône que l'an 926 après notre ére. Or il y a encore en cela une erreur ou une époque antidatée de près de de deux siècles; puisque le Pere Trigault, qui écrivoit vers l'an 1615, dit qu'on ne sauroit prouver que les Chinois ayent fait quelque édition avant l'an 1100 (*y*). A

(*y*) *Expeditio apud Sinas*, *p*. 19.

A ne consulter que les Monumens que nous avons dans l'Occident sur l'ancien état du Commerce & des Arts de l'Asie Méridionale, il n'y a point de doute que ce ne soit aux Indiens qu'il faut attribuer l'invention le l'Imprimerie en coton, dont les toiles ont toujours été comme aujourd'hui une branche considérable de leur négoce ; ainsi qu'on le voit par ce qu'en rapporte l'Auteur incertain du *Périple de la Mer Eritbrée* (z). Et ces toiles ont encore été dans l'Antiquité comme de nos jours, chargées d'un dessin baroque, de chimeres & d'êtres fantastiques (*a*) ; ce qui provient de l'esprit exalté des Orientaux, de leur passion pour les allégories, & de leur ignorance : il est aisé de peindre des monstres, & fort difficile de bien représenter des animaux réels, dont la forme & les proportions sont connues au point qu'on ne sauroit s'en écarter sans détruire la ressemblance ; ce qui n'est pas à craindre, quand on peint des chimeres. Il n'y a point de pays au Monde où l'on fasse plus de fleurs artificielles qu'à la Chine ; mais un Botaniste, qui y a examiné les plantes naturelles, atteste que parmi les fleurs de cette espece, dont on apporte des caisses entieres tous les ans

(z) *Pag.* 165. *Tom. II in collect. Operum Arriani.*

(*a*) Il est déjà parlé dans Claudien des toiles peintes de l'Inde.

> *Jam Cochleis homines junctes, & quidquid inane*
> *Nutrit, in albatis quæ pingitur India velis.*
>
> *In Eutrop. I.*

C'est ainsi qu'il faut lire ces vers, & non pas *Attalicis*; *Judaicis*, ou *Isiacis*, comme quelques éditions le portent. Le passage du livre de Job qu'on a cru concerner aussi les toiles peintes de l'Inde, ne les concerne pas. L'erreur provient du Traducteur Latin.

ans en Europe, il n'y en a pas une qui ne ſoit monſtrueuſe, ſoit par les feuilles qui ſont d'un genre différent de la tige ſur laquelle on les a miſes, ſoit enfin par les calices & les autres parties de la fructification. Cet exemple prouve quelle confuſion il régne dans l'eſprit de tous les ouvriers Chinois, & combien l'imagination, qui les entraîne toujours, les éloigne de l'étude de la Nature. Au reſte, il faut convenir que les étranges idées que ce peuple a ſur la beauté corporelle, ont en quelque ſorte mis les Peintres & les Sculpteurs dans l'impoſſibilité de deſſiner noblement les figures: les uns & les autres doivent ſe conformer au goût dominant: ils doivent repréſenter les Dieux mêmes avec de très-gros ventres, caractère qu'on obſerve dans toutes les copies ſi multipliées de *Ninifo*, qui reſſemble à un hydropique, & qui eſt aſſis ſur un de ſes talons comme les Orangs-Outangs & les Babouins. On ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à cet air majeſtueux que les ſtatuaires Grecs donnoient à leurs Divinités, que la phyſionomie, la corpulence & tout le maintien de cet affreux magot de *Ninifo.*

On croit que l'uſage des ceintures, dont les Chinois ſe ſont toujours ſervis pour ſerrer les robes, leur a fait regarder la tumeur qui en réſulte ſouvent au ventre, comme une grande perfection dans le corps de l'homme; mais ce préjugé, que nous ſavons avoir été répandu jusqu'en Ruſſie, peut venir originairement des Tartares, qui étant toujours à cheval contractent plus ou moins ce défaut par un effet de l'équitation, qu'Hippocrate paroît indiquer, lorsqu'il parle des Scythes. Il faut obſerver que ce que les Chinois ont pris pour une marque de beauté dans les hommes, leur a ſemblé au contraire un vice très-choquant dans les femmes, dont ils veulent que le corps ſoit fluet & délicat. En effet, dès qu'ils commencérent à écraſer les

piés

piés aux filles, toutes ces opinions bizarres dûrent découler les unes des autres comme des conſéquences néceſſaires. Ainſi pendant que les Mandarins mangent tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus nutritif, comme les tendons de cerfs & les nids d'oiſeaux, dans l'eſpérance de gagner beaucoup d'embonpoint pour pouvoir remplir leur fauteuil dans les tribunaux, les femmes jeûnent crainte d'engraiſſer; & celles, qui prétendent que le travail des mains avilit l'ame, ont ſoin de ſe laisſer croître les ongles, qu'elles conſervent pendant la nuit dans des gaînes de bambous ou de métal. L'extrême longueur de ces eſpeces de griffes, jointe à celle des paupieres, qu'elles allongent auſſi par artifice, ne produiroit point de grands effets aux yeux des Chinois, ſi elle n'étoit encore accompagnée par la délicateſſe de la taille, que les Sculpteurs & ſurtout les Peintres n'ont jamais ſu bien repréſenter. Quelquefois ils ont deſſiné des figures de femmes monſtrueuſes par leur hauteur, relativement à l'épaiſſeur & à la rondeur des membres: on voit une infinité de ces corps ainſi élancés ſur de vieilles porcelaines, qui en ont contracté un nom particulier en Hollande; car aujourd'hui ce ſtyle ridicule s'eſt un peu adouci par la conquête des Tartares, qui ne penſent ni ſur la beauté, ni même ſur la vertu des femmes, comme les Chinois.

Je ſais qu'on a accuſé les *Hoa-pei* d'enlaidir les viſages en les chargeant trop, & en les faiſant grimacer, ainſi que le dit le Pere le Comte, (*b*) mais il eſt ſûr que ces barbouilleurs ſavent par cœur un certain nombre de contours à force de les avoir pra-

(*b*) *Nouveaux Mémoires ſur la Chine. T. I. Lettre VI.*

pratiqués; & ce ſont toujours les mêmes qu'ils répétent, précifément comme les Peintres des Indes Orientales, dont on connoît des tableaux chargés depuis quatre-vingt jufqu'à cent perfonnages où toutes les femmes fe reffemblent, & tous les hommes auffi: car il n'y régne qu'un air de tête & de phyfionomie pour chaque fexe; ce qui prouve de la maniere la plus manifefte qu'ils deffinent de pratique. Il eft très-croyable que quelques Voyageurs fe font trompés, lorsqu'ils ont attribué aux Chinois la connoiffance de la Peinture en fresque; car les décorations de la Pagode d'*Emoui*, qu'on en cite comme un exemple, paroiffent avoir été faites en détrempe, & d'ailleurs elles ne font point fort anciennes; puisque toutes les repréfentations y ont du rapport au culte de *Fo* (*c*), ainfi que dans les autres Pagodes de l'Empire, fi on en excepte peut-être celles des *Tao-ſſé*, fur l'intérieur desquelles nous n'avons point de notions fort exactes; mais je ne doute nullement qu'elles ne foient auffi remplies de fymboles Indiens.

Comme les édifices des Chinois ne font point faits de maniere à réfifter pendant un long laps de fiécles; il n'eft pas abfolument étonnant qu'il n'exifte nulle-part chez eux des Peintures antiques: mais ce qui doit nous furprendre, c'eft que Nieuhof dit de la façon la plus pofitive, qu'ils n'ont pas non plus de ftatues antiques. (*d*) Il n'y a point d'homme inftruit, qui regarde ou qui ait jamais regardé, comme authentiques les repréfentations de *Confucius*, que le peuple imbécile prétend avoir été faites de fon vivant.

Au

(*c*) *Salmon Etat préſent de la Chine. Tom. I. p.* 190.

(*d*) *Algemeene Beſchryving van 't Ryk Sina, Part. Secund, folio* 48.

Au reſte, quand même les plus vieilles ſtatues Chinoiſes atteindroient à une telle époque, ce n'en ſeroit pas pour cela des Monumens bien anciens. On ſuppoſe qu'Hérodote écrivoit vers l'an 480 avant notre ére ; ainſi il écrivoit du vivant même de *Confucius*, dont l'Hiſtoire m'eſt inconnue ; mais je ſuis les traditions vulgairement adoptées. Or, lorsque Hérodote vint en Egypte, il y vit des ſtatues déja tombées en piéces par vétuſté ; quoiqu'elles euſſent été faites probablement de bois de Sycomore, qui réſiſte ſi longtems contre les efforts du tems, comme nous le voyons par les caiſſes des momies, lesquelles ſont ordinairement de ce bois-là, qui étant imbu d'une ſeve âcre, dégoûte les vers qui voudroient le moudre. Ces ſtatues Egyptiennes, déja tombées en ruines dans le ſiécle où l'on fait vivre *Confucius*, ſont des Monumens aſſez anciens.

Je ſens qu'il ſeroit néceſſaire de faire à la Chine des recherches plus approfondies que celles de Nieuhof, qui ſuivit néanmoins la route du grand canal pour aller de Canton à Pékin, de ſorte qu'il traverſa tout le centre de l'Empire, où juſqu'à préſent on ne connoît rien de plus ancien que le *Vanly* ou la grande muraille, & encore ignorons-nous en quelle année elle fut réellement commencée : tant l'Hiſtoire de ce pays eſt remplie de lacunes, d'obſcurités & de contradictions.

Pour ce qui eſt des ſtatues coloſſales, faites d'argille ou de plâtre peint ou doré, on en a trouvé aſſurément un très-grand nombre depuis le vingt-uniéme degré de latitude Nord, juſqu'au-delà du quarantiéme, & depuis l'extrémité Occidentale du *Chenſi*, juſqu'à *Vcën-teng*, qui eſt le cap le plus à l'Eſt de la terre de la Chine. Mais tous ces ouvrages ont indubitablement été exécutés dans des tems poſtérieurs à notre ére vulgaire ; comme cela eſt démontré par les ſymboles mêmes de ces coloſſes,

qu'on fait être relatifs à la Religion des Indes. Quant à des ſtatues chargées de quelques attributs de Divinités Egyptiennes, on n'en a découvert ni la moindre trace, ni le moindre veſtige dans toute l'étendue de l'Empire, & rien ne ſauroit être plus oppoſé au ſtyle des Artiſtes de l'Egypte, que celui dans lequel les Chinois travaillent: ce qui deviendra encore bien plus frappant, lorſque nous tenterons de faire le parallele de l'Architecture de ces deux peuples, qui ne ſe ſont preſque rencontrés en rien, & ſurtout pas dans le *Dragon* & le *Fom-hoam*, comme M. de Mairan a eu grand tort de le ſoutenir.

On ne peut ſe diſpenſer d'entrer ici dans de certains détails par rapport à ces animaux fabuleux, dont les repréſentations ont été ſi incroyablement multipliées par les Peintres & les Sculpteurs de la Chine.

Le Dragon, que les Empéreurs y portent dans leurs drapeaux, dans leurs livrées, & ſur leurs habits, ſe nomme en Chinois *L* : or ce mot ſe retrouve dans pluſieurs langues Tartares, & ſurtout dans la Kalmouke, la Mongole & la Turque, ſans que jamais la ſignification en varie, ni même l'orthographe: car c'eſt ainſi qu'écrivent Abulgazi & le Prince Ulugh-Beigh, neveu de Tamerlan; l'un dans ſon *Hiſtoire*, l'autre dans ſes *Epoques*. Cette ſinguliere conformité m'a d'abord porté à croire que le Dragon Chinois eſt la principale piece des armoiries, que les Hordes Tartares portoient au tems où elles firent quelques établiſſemens dans le Thibet & dans la Province de *Chenſi*; & un Auteur Allemand a même ſoupçonné, que cette eſpece de monſtre, peint groſſiérement dans leurs bannieres & ſur leurs boucliers, a donné lieu à la fable ſi célebre dans la Mythologie Scythique au ſujet des combats des Arimaſpes avec les Griphons (e). Quoi-

(e) *Beer in der Erleut. zur allg. Weltb. Tom. 3. p. 35.*

Quoiqu'il en ſoit, les Mongols, qui conquirent la Chine au treiziéme ſiécle, & les Mandhuis, qui la conquirent au dix-ſeptiéme, ont également reſpecté ce ſymbole, en l'adoptant ſans y faire le moindre changement; ce qui prouve aſſez qu'ils ont été convaincus qu'il venoit originairement de quelque tribu Tartare; auſſi tous les Hiſtoriens Chinois conviennent-ils que cet emblême du Dragon eſt auſſi ancien que leur prétendu Fondateur *Fo-hi.* Il ſeroit inutile d'objecter que les Tartares Mandhuis ne voulurent point déſeſpérer le peuple conquis en le forçant de renoncer aux armoiries de ſes ancêtres; puiſque ces vainqueurs ne furent émus ni par les prieres, ni par les larmes, lorsqu'ils eurent formé le deſſein de changer tout l'habillement Chinois: rein au monde ne put les détourner de cette réſolution dictée par la plus ſaine politique, & il fallut quitter l'habillement Chinois, ou mourir, ou fuir; comme ceux qui ſe ſauvérent à Batavia pour y conſerver leur longue chevelure.

Après cela on voit combien il eſt abſurde de vouloir trouver dans le Dragon de la Chine un Crocodile du Nil, animal qu'on a conſtamment appellé, en Egyptien vulgaire, *Chamſa*, ce qui n'a pas le moindre rapport au *Lû* des Chinois, qui d'ailleurs parlent une langue monoſyllabique, c'eſt à dire, toute compoſée de mots d'une ſeule ſyllabe; & l'ancienne langue Egyptienne étoit au contraire polyſyllabique: différence ſi notable qu'il ne ſeroit guéres poſſible d'en imaginer une plus grande entre deux nations de la Terre connue.

M. de Mairan s'eſt extrêmement trompé, quand il a prétendu que les Pharaons ou les anciens Rois d'Egypte portoient dans leurs armoiries un Crocodile. (*f*) Il ne faut qu'être tant ſoit peu verſé dans la

(*f*) *Lettres au Pere Parrenin, concernant diverſes queſtion ſur la Chine. p. 74.*

M.

la Mythologie de ce pays pour savoir que ce lézard étoit l'émblême du Typhon ou du Mauvais Principe, hormis dans de certaines villes situées fort loin du Nil sur des canaux faits de main d'hommes.

Il est vrai qu'un Juif, pour insulter un Roi d'Egypte, l'a nommé insolemment *grand Dragon* ou *Thannin*, en le comparant au Crocodile. Mais que peut-on conclure d'un terme si odieux, inspiré par la haine nationale, qu'on fait avoir subsisté alors entre quelques Hébreux & quelques Coptes? sinon que les hommes ont fait usage des injures dans tous les siécles.

Voici ce qui en est. Elien nous désigne beaucoup mieux que Diodore de Sicile, l'espece de symbole que les Rois d'Egypte portoient dans leur diadême: c'étoit, dit-il, l'image d'un Aspic tacheté. (*g*) Or cet Aspic est précisément le *Thermuthis*, ou le serpent sacré, qui se mord la queue: on le mettoit également sur la tête d'Isis pour indiquer la Puissance, & on le connoît très-bien dans les Monumens. Il n'a absolument aucun rapport avec le Dragon de la Chine, & lui ressemble bien moins que les fleurs de lis de la France ne ressemblent au char-

M. de Mairan prétend qu'il n'existe point de Crocodiles à la Chine. Le Pere Martini, Nieuhof & quelques autres Auteurs, dont M. de Mairan n'a pas eu connoissance, assurent qu'on en trouve dans la riviere *Co*,

(*g*) *Hinc Ægyptiorum Reges in diademate variegatas Aspides gerere intellexi, per figuram istius animalis invictum Imperii robur significantes. De Nat. Animal. Lib. VI. cap.* 38. Suivant Diodore, cet emblême changeoit en Egypte selon le caprice des Souverains, qui portoient aussi quelquefois dans leur diadâme la tête d'un Lion; mais je doute qu'en cela Diodore ait été bien instruit.

chardon de ce pays, qui le porte dans son écusson. Ainsi les erreurs, où l'on est tombé au sujet du Dragon, sont pour le moins aussi monstrueuses que l'animal même dont il s'agit.

Quant à l'oiseau *Fom-hoam*, on peut démontrer clairement qu'il n'a rien de commun avec le *Phénix*. Les Chinois ne connoissent pas & n'ont jamais connu le cycle caniculaire, composé de quatorze-cents-soixante & un ans: or, comme ils n'ont pas la moindre idée de ce cycle, il s'ensuit qu'il ne sert pas même à parler du *Phénix*, lequel n'est autre chose que l'accomplissement de la révolution qui ramenoit le lever héliaque de la Canicule au premier jour du mois *Thoth*. L'oiseau *Fom-hoam*, qu'on représente avec un bouquet de plume sur la tête suivant la figure qu'en a publiée le Pere Boius, m'a toujours paru être le même symbole que la Huppe, si célebre dans la Mythologie des anciens Indiens, & sur laquelle on peut trouver beaucoup de détails dans Elien, auquel il suffira d'avoir renvoyé le Lecteur.

Il s'en faut de beaucoup qu'à la Chine le nombre des Sculpteurs proprement dits égale celui des Potiers ou de ceux qui font en moules des figures d'argille, de plâtre & de pâte de porcelaine; & auxquels les Bonzes procurent infiniment plus d'occupation qu'on ne feroit porté à le penser, si l'on ne savoit que ces fanatiques multiplient d'année en année le nombre des magots. Il y a déja plus d'un siécle, qu'on montra à des Ambassadeurs Hollandois, qui alloient à Pekin, une Pagode qu'on soupçonnoit contenir près de dix-mille de ces figures depuis la hauteur d'un demi-pied jusqu'à la stature colossale, rangées sur des tablettes, comme on range des livres dans une bibliothéque: outre ces magots logés dans les temples, chaque Chinois en a un certain nombre chez lui, & ceux qui passent leur vie sur les barques à l'embouchure des grandes rivieres, y fabri-

fabriquent des chapelles qui en ſont garnies. Si à cela on ajoute que le total de ce qu'il en eſt paſſé en Europe ſe monte à cinq ou ſix millions, alors on pourra, dis-je, ſe perſuader que les Potiers de la Chine, ne ſont point deſoeuvrés; quoiqu'ils feroient beaucoup mieux d'aller défricher les landes du *Koei-Tcheou*, que de produire des bagatelles ſi groſſieres etſi inutiles: car nous ne parlons pas ici de certaines ſtatues de pierre lardite, ſorties de la main des Sculpteurs, & qui ſont ſans contredit ce que ces Artiſtes ont fait de mieux ou de plus ſupportable: ordinairement l'ampleur des draperies y cache les parties les plus difficiles à rendre, comme les mains & les piés, qu'ils eſtropient dans tous les ſujets où ces membres ſont à découvert; car ils n'ont aucune idée de l'Anatomie ou de l'Oſtéologie; & ne ſe ſervent ni de ſquelettes, ni de maneqnins pour apprendre à deſſiner. Quelque bon modele qu'on leur fourniſſe, ils ne peuvent s'empêcher de tomber dans leurs contours de pratique: en voulant imiter des grouppes de porcelaine de Saxe qu'on leur avoit apportés, ils y ont fait des oreilles, des ſourcils, des yeux & des nez Chinois. Au reſte, ce n'eſt point ſeulement pour les vaſes & les pieces de porcelaine de quelque importance; mais même pour de certaines étoffes de ſoie comme les Damas, que les Negocians d'Europe doivent donner des modeles, ſans quoi ils feroient fort mal ſervis.

Il eſt aiſé de concevoir pourquoi les Sculpteurs ont conſtamment eu à la Chine une ſupériorité asſez ſenſible ſur les Peintres, lesquels avoient ſans comparaiſon plus de difficultés à vaincre pour ſe former dans le coloris, pour parvenir à la connoiſſance du clair-obſcur & pour approfondir les regles de la perſpective. Or comme ils n'ont jamais pu atteindre à ces points eſſentiels de l'Art, ils ont dû reſter auſſi continuellement en arriere; &

lors

lors même que leur dessin a été aussi correct que celui des Sculpteurs, leurs tableaux n'en ont point été pour cela moins inférieurs aux statues & aux bas-reliefs. (*b*) Ce qui est ici vrai par rapport à la Chine, reste également vrai par rapport à tous les autres pays du Monde, sans même excepter la Grece; puisque nous voyons que la statuaire y avoit été portée au plus haut dégré de perfection où les hommes puissent atteindre, tandis que des Peintres d'ailleurs aussi célebres que Polygnote, y péchoient encore grossiérement contre les loix de la Perspective, & ce qu'il y a de bien pis, ils ne soupçonnoient pas qu'il y eût quelque défaut dans leurs tableaux: ainsi loin d'être parvenus à la perfection, ils ne l'entrevoyoient pas même là où elle est.

Les Arts, que les Egyptiens ont cultivés avec le plus de succès, sont précisément ceux, dont les Chinois ignorent jusqu'aux élémens, car sans parler de la Verrerie, dont les opérations leur ont été inconnues jusqu'au régne de *Can-ki*, il est certain qu'ils n'ont pas fait des progrès dans la Gravure des pierres fines, qu'on sait à peine polir chez eux. *Il paroît* dit M. Antermony, *que ce peuple ne fait pas grand cas des Diamans: on en voit peu entre ses mains, & encore sont-ils aussi mal taillés que toutes les autres pierres de couleurs* (*i*).

Les Chinois font, au contraire des Egyptiens, un

(*b*) Les Chinois ont de certains bas-reliefs dans la maniere de ceux de la colomne Trajane: c'est à dire, que les figures y sont travaillées par pieces, coupées à plat sur le dos, & ensuite collées ou attachées sur le fond. Mais ils ne se servent pas de cette méthode pour sculpter les entrelas sur les frises des *Pai-leou.*

(*i*) *Voyage de Pétersbourg à Pékin. Tom. I. p.* 304.

un grand ufage de fceaux ou de cachets; mais il n'y a que l'Empéreur, qui en ait en pierre ou en agathe: les ectypes, qu'on en a apportés en Europe, m'ont toujours fait croire, que la gravure en a été exécutée avec la même pointe de Diamant, dont les Chinois fe fervent pour percer la porcelaine caffée, qu'ils tâchent de recoudre avec des fils de laiton; & non, comme on l'a dit, au moyen du fouphre. Ce font les Romains, qui ont employé ce minéral pour raccommoder les vafes de verre brifés.

Un fait de la derniere importance, & fur lequel les Jéfuites ont toujours tâché de nous induire en erreur, c'eft que les porcelaines les plus fines, les mieux cuites, les mieux peintes, les plus beaux ouvrages en vernis ou en lacque, qu'on voye à Pékin & dans les autres grandes villes de la Chine, ne font point des ouvrages Chinois; mais on les y apporte du Japon. Quoique le Pere du Halde ait eu la hardieffe de vouloir nier ce fait, nous dirons que les Voyageurs les mieux inftruits & les Négocians n'ont jamais formé le moindre doute à cet égard. Et indépendamment du Journal de M. Lange, que nous citons dans la Note, (k) il eft fûr que les porcelaines, que l'Empéreur de la Chine remit à M. Ismaïloff pour les préfenter au Czar Pierre I. avoient été fabriquées au Japon, où le peuple furpaffe celui de la Chine dans tous les Métiers, fans en excepter aucun, & furtout pas l'imprimerie; car il n'y a point de comparaifon entre les

(k) *Les plus beaux meubles de vernis. comme les cabinets, les chaifes, les tables, les paniers, & autres chofes de cette nature, de même que les belles porcelaines, viennent du* Japon *à Pékin.* De Lange Journ. p. 214. Voyez auffi *Osbecks Reife. S.* 194. *&* 202.

les planches gravées à *Nankin* & celles qu'on grave à *Méaco*, où les ouvriers font très-bien les lettres de l'Alphabet & les caractères Chinois. D'un autre côté les Japonnois n'ont jamais employé cette industrie destructive par laquelle on peut si aisément sophistiquer les couleurs pour peindre la porcelaine, & principalement le bleu: chez eux des Magistrats préposés aux fabriques, ne permettent point qu'on altére ni la pâte, ni aucune substance colorante pour diaprer la couverte.

Au reste, ce ne sont pas les Japonois seuls, qui nient que l'invention de la porcelaine soit due aux Chinois: car on verra dans l'instant qu'il y a encore d'autres peuples en Asie, qui la revendiquent aussi: ce qu'il y a de singulier, c'est que ces contestations s'étendent jusqu'à la poudre à canon & la boussole. Je ne prétends pas ici m'expliquer sur toutes ces choses; mais je doute qu'il fût possible de trouver une bonne aiguille aimantée dans toute l'étendue de la Chine, hormis celles qu'on y apporte de *Nangasaki*, & qui paroissent venir de l'intérieur du Japon, & de *Mia* où, suivant la Carte de Tavernier, on travaille beaucoup en acier & surtout en lames de sabres & de poignards fort estimés (*l*).

L'ancien Gouvernement des *Dairis*, quoiqu'il fût en quelque sorte féodal, & par conséquent sujet à de grands inconvéniens, semble pourtant avoir été moins défavorable aux Arts & aux Sciences que le Despotisme rigide du Gouvernement actuel, qu'on sait avoir été introduit par ce monstre odieux, nom-

---

(*l*) La longitude & la latitude de *Mia*, sont mal indiquées dans la Carte de Tavernier; on trouve plus d'exactitude dans celle de M. Bellin.

nommé *Fide-Schoſſi*, qui né dans une chaumiere mourut ſur le Trône en 1598. On a dit que les troubles excités par différents *Cubos*, n'étoient plus tolérables; mais ces troubles, qui ceſſoient de tems en tems, valoient mille fois mieux que le pouvoir arbitraire, qui dure toujours. Il faut conſidérer les anciens Grecs dans les guerres inteſtines, d'ailleurs ſi fréquentes; & les Grecs modernes, changés en bêtes ſous le joug Ottoman; & enſuite on pourra juger aſſez ſainement de tout ceci. Nous voyons au moins par Kempher, (*m*) qu'au huitiéme ſiécle il y eut dans le Japon des Sculpteurs, dont on a beaucoup honoré la mémoire, & depuis la nouvelle forme de Régence on n'honore plus la mémoire de perſonne; parce que l'honneur & le deſpotisme ſont auſſi incompatibles que le crime & la vertu.

Quoique les ouvrages du Japon reſſemblent un peu à ceux de la Chine par le coſtume, on y reconnoît néanmoins au premier coup d'œil un meilleur deſſin, plus de régularité dans les contours, plus de vérité dans les détails, & plus d'entente dans le coloris. Quelques Artiſtes de ce pays ont même peint aſſez bien au naturel des fleurs, des plantes, des oiſeaux, des quadrupedes & des poiſſons: mais ces objets iſolés ne forment point des tableaux, où l'on trouve quelque notion de la Perſpective, & de la maniere de groupper les figures. Ceux-là ſe trompent très-groſſiérement qui croyent que les Japonois, qui ont fait ces deſſins coloriés, ſeroient en état de toucher le payſage ou de peindre en Hiſtoire: ils en ſont très-incapables. Le Prince d'Orange paſſe aujourd'hui pour poſſéder la plus bel-

(*m*) *Hiſtoire du Japon, Liv. ſecond. p.* 270.

belle collection de plantes & d'animaux qu'on ait dessinés en Asie; mais j'ignore si elle est venue du Japon ou de quelque autre contrée. Au reste, il faut dire de toutes ces sortes d'ouvrages ce que dit M. Osbeck de la Peinture Chinoise: les couleurs y sont si belles, qu'elles inspirent quelque indulgence en faveur de ceux qui les ont mal appliquées.

Si l'on faisoit une balance pour les Peintres de l'Orient, comme M. de Piles en a fait une pour les Peintres de l'Europe, les Japonois y péseroient un peu; tandis que les Péguans, les Brames, les Siamois & la plûpart des Indous équivaudroient au zéro de Mr. de Piles, pour les quatre classes du dessin, de la composition, de l'expression & du coloris (*n*).

J'ai dû supprimer ici quelques détails, qui concernent la maniere dont on a exécuté au Japon de certaines statues de *Xaca;* car il faut que j'écarte les détails, & me fasse une route: d'autant plus qu'il reste encore à parler des Persans, des Indiens, & de quelques malheureux Africains. Quant au Thibet, cette partie si intéressante de la haute Asie, nous la laissons couverte du voile qui la cache; quoique nous soyons d'ailleurs bien certains, qu'il y existe des Peintres & des Sculpteurs; & si les portraits d'un Roi de cette contrée, & d'un Grand *Lama*, qu'on trouve dans la *Chine illustrée* du Pere Kircher, ont été copiés fidélement, il s'ensuit que les Artistes du *Lassa* ne sont ni inférieurs, ni supérieurs aux autres Asiatiques. Quoique le peuple du Thi-

(*n*) Cette balance, qui se trouve à la fin de son *Cours de Peinture*, a été un peu améliorée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'an* 1755.

Thibet ſoit très-ancien & fort intimement apparenté avec celui de la Chine, il ne laiſſe pas pour cela de lui diſputer quelques inventions, & entr'autres celle de la poudre à canon. Des pieces d'Arquebuſerie apportées en Europe par Tavernier, comme des choſes fort rares, prouvent qu'il doit y avoir eu dans le *Laſſa* proprement dit, des fabriques d'armes à feu dirigées par d'aſſez bons ouvriers; mais l'antiquité de ces fabriques n'eſt conſtatée par aucun Monument. Tout ce qu'on ſait touchant l'état de la Sculpture de ce pays, ſe réduit à quelques deſcriptions des ſtatues du *Ménippe*, monſtre ſymbolique qui a neuf têtes; car les peuples Tartares & les Chinois, que je n'exclus jamais de cette race-là, ont attaché au nombre neuf des idées bien plus extravagantes que celles que les Egyptiens attachoient au nombre ſept. Une partie du cérémonial & des inſtitutions politiques de la Chine eſt analogue à cette ſuperſtition puérile, comme la diviſion des Mandarins en neuf claſſes, & mille autres abſurdités, dont la plus forte & la plus triſte eſt qu'ils puniſſent ou dégradent les parens d'un criminel juſque dans le neuviéme degré. Des Ecrivains, qui n'avoient rien examiné, rien approfondi, ont pris ces folies pour des marques de ſageſſe.

Nous regardons comme des exagérations groſſieres tout ce que les Perſans diſent au ſujet de *Manés*, le ſeul Peintre de leur pays, dont le nom ſoit connu dans l'Occident ce qui ne feroit jamais arrivé, s'il n'eût été en même tems chef d'une ſecte, qui a conſervé, dans ſes Légendes, beaucoup de faits qui concernent cet homme ſingulier, dont il doit exiſter encore des peintures à *Tchigil*, ville du Turkeſtan ou de l'Igour, hormis que cet endroit n'ait été dévoré par les flammes dans les dernieres guerres des Tartares, comme nous n'avons que trop

lieu

lieu de le croire (*o*). Mais s'il étoit possible de découvrir quelquepart des ouvrages originaux de *Manès*, ils suffiroient certainement pour réfuter tout ce que les Manichéens en disent: car, si les Persans avoient trouvé dans leur pays de bons modeles d'anciens maîtres, ils n'auroient pas manqué d'y puiser la connoissance d'un Art qu'ils ignorent presque entiérement, quoiqu'ils ne cessent de le cultiver: car on sait qu'ils ont adouci la rigueur du Mahométisme, qu'on ne comptera, par conséquent, point au nombre des causes qui ont fait dégénérer la Peinture parmi eux. On dit, à la vérité, que leurs tapis à personnages avoient déja acquis beaucoup de célébrité dans la Grece au siécle d'Alexandre, puisqu'il en est parlé dans Théophraste; mais il n'y a pas de Grec, ni en général point d'Auteur ancien, qui en ait loué le dessin: car les expressions, qu'employe Martial en parlant des tapis de l'Assyrie, lesquels avoient tant de rapport avec ceux de la Perse, ne concernent que la richesse de la soie, l'éclat des couleurs & le genre de la broderie (*p*), à laquelle les Medes, les Babyloniens & les Persans n'employoient que la main des femmes, qui, dans tout l'Orient, savent mieux broder, que les hommes n'y savent peindre, car elles ne peuvent précipiter si fort ce travail, & se voyent en quelque sorte retenues par tous les points du patron, dont il faut bien suivre les traces. C'est donc depuis que les Orientaux ont exécuté au métier

(*o*) On peut voir dans Hyde *de Religione Persar.* pourquoi *Manès* quitta la Perse.

(*p*) *Non ego prætulerim Babylonica picta superbe*
Texta, Semiramiâ quæ variantur acu.
Epig. 28. Lib. VIII.

tier les faiſcient anciennement faire à l'aiguille, que ces ouvrages ont beaucoup perdu de leur mérite; quoiqu'il n'ait jamais été difficile de les ſurpaſſer; puiſque de l'aveu même des Anciens, on les ſurpaſſa en Egypte où l'on n'employa pour cela que le métier (*q*). Mais les Perſans avoient une autre eſpece de broderie ſur des gazes, que les Egyptiens ne purent contrefaire qu'en ſe ſervant auſſi de l'aiguille, comme on le voit par ce que dit Lucain de ce ſuperbe voile de Cléopatre, qu'il n'a pu décrire qu'en trois vers héroïques.

Je ſuis perſuadé que les Peintres de la Perſe ont toujours travaillé comme ils travaillent aujourd'hui. Supérieurs aux Arabes & aux Indiens dans les entrelas, les fleurs de caprice & les Mauresques, ils font fort mal les figures humaines, & leur deſſin eſt ſi peu aſſuré qu'ils ne ſauroient bien rendre les viſages de face; de ſorte qu'ils compoſent tellement leurs ſujets qu'on ne les y voit que de profil ou à trois quarts; & cela même dans les repréſentations obſcenes, pour leſquelles ils ont un goût décidé, & leurs tapis s'en ſont plus d'une fois reſſenti. Quant à la Perſpective, ils l'entendent comme les Chinois, c'eſt à dire, qu'ils n'en ont pas la moindre notion, & quelques menteurs qu'ayent été les Manichéens dans leurs légendes, ils n'attribuent aucune connoiſſance de cette partie à *Manés*, qu'ils louent principalement ſur ſa dextérité à tirer des lignes droites ſans le ſecours d'aucun inſtrument, à la pointe du pinceau.

Voici un fait, qui doit paroitre déciſif: lorſque l'Em-

(*q*) Rien n'eſt plus connu que ce diſtique de Martial.
Hæc tibi Memphitis tellus dat munera: victa eſt Pectine Niliaco jam Babylonis acus.

l'Empéreur de Perse, *Shah Abas* second, voulut apprendre à dessiner passablement, il ne trouva point dans tout son pays, ni même parmi les Peintres attachés à sa Cour, un seul homme en état de lui donner des leçons; & il fallut appeller à Ispahan un Hollandois, nommé *Angel*, que Tavernier dit avoir rencontré aux environs de Chiras (*r*).

Malgré tout cela les Persans revendiquent plusieurs découvertes relatives à différents genres de Peinture; & comme ils disputent aux Chinois & aux Japonois l'invention de la pâte de la porcelaine, ils leur disputent aussi l'invention des couleurs propres à la diaprer; quoiqu'ils ne paroissent point avoir porté cette pratique aussi loin que ceux, auxquels ils la contestent. Je n'ai jamais pu savoir ce que pensent à cet égard les Indiens; mais je saî qu'ils font de la porcelaine assez bonne, & probablement ils la font sans disputer, en se reposant sur cette impénétrable obscurité, qui régne dans l'Histoire des Arts de l'Asie, où un chacun peut hardiment s'arroger quelque découverte que ce soit, parce qu'on y manque de Monumens pour constater les faits & les dates. Ce qu'il y a de surprenant c'est que ces contrées de l'Asie, qui ont tant travaillé pour perfectionner la porcelaine, n'ont eu des verreries que vers le milieu du siécle passé ou au commencement de celui-ci: la premiere, qu'on ait vue à la Chine, y fut établie à Pekin par un Religieux sous le régne de *Can hi:* la premiere qu'on ait vue en Perse, y fut établie à Chiras par un Italien, & on sait par la liste des marchandises envoyées aux Indes du tems des Romains, que les Indiens manquoient alors de verre, quoiqu'ils eussent du cristal natif.

Au

(*r*) *Voyage de Perse, Tom. I. p. 729.*

Au reste, de toutes les découvertes que les Persans s'attribuent, celle qui concerne la Mosaïque, a paru la plus fondée aux yeux de M. Furietti (*s*); parce qu'il a vu ce que tout le monde a pu voir, qu'il étoit question dans le livre d'*Esther* d'un pavé à compartimens en pierres de couleurs; mais les Auteurs Arabes parlent d'ouvrages semblables: ils parlent même de pavés tout incrustés de pieces de verre. Par là on s'apperçoit au moins que les Persans ont eu cela de commun avec d'autres nations de l'Orient, du nombre desquelles je doute qu'on puisse exclure les Egyptiens (*t*): & on sait que M. Michaélis n'en a pas même exclu les Juifs dans le Traité qu'il a intitulé l'*Histoire du verre chez les Hébreux*: tandis qu'il est impossible de prouver, qu'il y ait eu anciennement quelque foible apparence de la moindre verrerie dans la Judée, à laquelle il ne faut point attribuer les fabriques de Tyr & Sidon. Quoiqu'il en soit, on ne sauroit nier que ces pavés à compartimens n'ayent été des ouvrages de Mosaïque, à laquelle on s'est toujours beaucoup appliqué dès que la Peinture a dégénéré: car sans parler de ce que nous voyons pratiquer en Italie de nos jours, il est certain que les ouvriers en Mosaïque ne furent jamais plus encouragés par de grands priviléges que sous les régnes de Théodose & de Valentinien, lorsqu'il n'existoit plus un seul bon Peintre dans tout l'Empire Romain,

(*s*) *De* MVSIVIS, *capite primo.*

(*t*) Lucain en décrivant le luxe de Cléopatre, dit:

— — — *totâque effusus in aulâ.*
Calcabatur onyx.

ce que l'on ne peut entendre que d'un pavé dans le goût de celui des Persans.

main, c'eſt à dire, dans le Monde entier; & les choſes ſont à peu près revenues au point où elles étoient alors: on embraſſe l'ombre au lieu de la réalité.

Quoique les Perſans ayent appris des Indiens l'art de peindre le coton & celui de l'imprimer avec des moules & des contremoules, ils prétendent néanmoins avoir ſurpaſſé beaucoup leurs maîtres. Et on croit même en Europe, que les *Kalencards* de Perſe l'emportent ſur les plus beaux *Tapiſſendis* de Paliacate & de Viſapour, & ſur les plus belles Chites de Maſulipatan & d'Amadebath; mais cela n'eſt vrai que par rapport au deſſin, & non par rapport aux couleurs de l'aveu même de M. Chardin, qu'on ſait d'ailleurs avoir été fort prévenu en faveur des Perſans, *qui*, ſelon lui, *étoient les plus grands Sculpteurs du Monde avant l'établiſſement du Mahométiſme* (*v*). Si ce Voyageur eſt blâmable pour avoir propoſé une opinion ſi extrêmement éloignée de la vérité, il ne l'eſt pas moins, lorſqu'il tâche de juſtifier l'uſage où ſont les Empéreurs de Perſe d'entretenir à leurs frais des atteliers & des manufactures; puiſque c'eſt une des plus pernicieuſes inſtitutions que les Deſpotes ou les Tyrans ayent pu imaginer: auſſi ne manquerai-je pas d'en parler plus amplement dans l'inſtant. Mr. l'Abbé de Guaſco paroît avoir été emporté vers un excès oppoſé à celui de Chardin, lorſqu'il aſſure que de tous les Monumens des Aſiatiques ceux des Perſans ſemblent mériter le moins d'attention (*x*). Il y a quelque apparence que ce jugement dérive de celui que Tavernier a porté touchant les ruines de

(*v*) *Voyage de Perſe*, Tom. III. p. 84.

(*x*) *De l'uſage des ſtatues chez les Anciens*, p. 426.

de *Tchel-minar*, qu'il déprime tant qu'il peut. Mais Tavernier ſavoit à peine lire & écrire: on connoît ceux qui lui ont prêté leur plume, & qui étoient auſſi des rédacteurs très-médiocres; de ſorte qu'on ne peut faire aucun uſage de ſes Relations dans tout ce qui concerne les antiquités de la Perſe & différents points de critique ou d'érudition. Et malheureuſement on ne ſauroit ſe fier davantage ſur le rapport d'un Moine nommé Emanuël, qu'on cite dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, touchant des ſtatues qu'il dit exiſter à deux lieues de *Kirman Shah* ſur une montagne de la Médie, où les Anciens ont placé auſſi beaucoup de Monumens chimériques attribués à Sémiramis. Tout ce que nous ſavons c'eſt que quelques Sculpteurs enlevés en Egypte, ont travaillé dans la Médie, & vrai-ſemblablement auſſi aux bâtimens de *Tchel-minar* ou d'*Eſtakar*, où ils ſemblent même avoir mêlé quelques emblêmes de leur religion, comme le cercle ailé, parmi les ſymboles de la religion des Mages; mais en général les Perſans ont commencé dès le régne de Xerxès premier, à avoir dans les Arts quelque ſupériorité ſur les Indiens, qui ont la réputation de travailler le plus mal de tous les Aſiatiques, ſi on en excepte peut-être les Chinois. Cependant le *Shaſtah* & le *Védam* ne leur défendent point & ne leur ont jamais défendu la Peinture, la Statuaire, la Sculpture & la Gravure en creux ou en relief.

Si toutes les religions de l'Orient avoient eu ce caractere ſombre & attriſtant qu'on impute au Mahométisme, alors on ne verroit pas ſi bien quelle eſt en tout ceci l'influence du climat & des inſtitutions politiques: car en ce cas on attribueroit uniquement aux inſtitutions religieuſes le peu de progrès que ces peuples ont faits dans les Beaux-Arts. Il eſt hors de doute, de l'aveu même des Turcs & des Arabes, que Mahomet ne ſavoit ni lire,

lire, ni écrire: ainfi ce ne fut point, comme on la cru, en lifant quelques ouvrages compofés par des Ignicoles, qu'il y puifa l'averfion qu'on lui a connue pour les repréfentations des êtres animés (*y*); mais il puifa ces idées-là dans la corruption même du Judaïsme, qui, à mefure qu'il s'éloigna de fa fource, fe chargea de fuperftitions nouvelles, comme un ruiffeau fe groffit dans fon cours. Car les Savans conviennent que ce ne fut qu'au fiécle des Macabées, que les Juifs commencérent à témoigner tant d'horreur pour les images, & même pour les figures fymboliques, placées dans le temple de Jérufalem par des Artiftes venus de Tyr. Mais quoiqu'Origene dife, dans fon ouvrage contre Celfe, que ce peuple barbare de la Judée n'avoit de fon tems ni un feul Peintre, ni un feul Sculpteur chez lui, il ne s'enfuit point qu'il eût renoncé auffi alors à la Gravure en creux fur les pierres fines, les fceaux & les coins de métal: car depuis leur fortie de l'Egypte jufqu'au moment où j'écris, les Hébreux n'ont ceffé de s'appliquer à cet Art; quoique jamais un feul d'entr'eux n'y ait véritablement excellé. Se trompe-t-on beaucoup? lorsqu'on croit que la tentation de falfifier de tems en tems les monnoyes, leur a infpiré tant de penchant pour cette efpece de gravure, qu'on leur laiffe exercer publiquement en Europe; ce qui choque toutes les idées de la faine police: car comme les loix ne peuvent avoir de confiance en de tels hommes, elles devroient ôter d'entre leurs mains tous les inftrumens dangereux. L'ancienne Egypte eft le feul pays du Monde où l'on

---

(*y*) Dans le texte Arabe de l'Alcoran la défenfe de faire des images, n'eft pas fi clairement exprimée qu'on le croit.

l'on ait eu une bonne police par rapport aux Juifs. Celle des Romains à leur égard ne valoit rien dès le tems d'Auguſte, & ce fut bien pis ſous les Empéreurs ſuivants.

Ceux qui n'ont jamais imaginé d'autre obſtacle aux progrès de la Peintrure en Aſie que le Mahométisme, ſe ſont extrêmement trompés; puisque l'établiſſement même de cette Religion n'a produit d'autre changement parmi les Indiens, que celui qu'ils ont dû faire à de certaines toiles peintes, où ils ménagent les repréſentations d'animaux, ſans quoi les Muſulmans les plus zélés ne voudroient pas les acheter ; car pour ce qui eſt des Empéreurs Mogols, ils n'ont jamais fait ſcrupule d'avoir à leur Cour des Peintres, dont M. Manouchi avoit rapporté quelques ouvrages en Europe, qu'on a eu la négligence de ne point faire graver. D'ailleurs on ſait que ces Princes, quoiqu'attachés au Mahométisme, ont quelquefois fait repréſenter des images ſur leurs propres monnoyes, (z) & jamais l'idée ne leur vint d'arrêter la circulation des eſpeces qu'on nomme *vieilles Pagodes*, qui ſont de fabrique Indienne, d'un caractere de deſſin très groſſier, & auſſi révoltantes par leur type, que les mauvaiſes monnoyes d'Achem & de Macaſſar. Enfin les Mogols n'empêchent pas les Indiens de faire des tableaux & des ſtatues pour en orner leurs temples, qui peuvent à peine contenir tous les Dieux mal faits, qu'on y relégue. Il eſt auſſi fort commun d'y voir des perſonnages ſymboliques, tantôt dans des attitu-

(z) M. l'Abbé Barthélemy cite, dans ſa *Diſſertation ſur les Médailles Arabes*, quelques autres Princes Mahométans, qui ont auſſi fait graver des images ſur leurs monnoyes, en copiant les types des Médailles Grecques ou Romaines. Mais cet uſage eſt aujourd'hui aboli.

titudes de magots comme les ſtatues de *Sommona-Kodom* à Siam, tantôt dans des attidudes ſurnaturelles; car les bras & les jambes y font un écartement dont le corps humain n'eſt pas ſuſceptible. Je ſoupçonne les Sculpteurs de ce pays, qui n'ont aucune idée de la pondération, d'outrer ces poſtures en voyant celles où l'on trouve ſouvent leurs *Faquirs*, qui mettent les mains à terre, élevent enſuite les piés, de façon que les orteils poſent ſur les coudes; & dans cette ſituation qui les fait reſſembler à des Satyres, ils s'écrient: O que Dieu eſt fort! O qu'il eſt majeſtueux!

Quoique les Indiens ſe ſoient toujours diſtingués par leur inclination pour les ſtatues polycéphales, c'eſt à dire, celles qui ont pluſieurs têtes & des membres ſurnuméraires comme ſept ou huit paires de bras ſur un même tronc, il n'en eſt pas moins vrai que cette horrible corruption du goût a infecté la plupart des peuples de l'Orient; & les Grecs mêmes n'en ont point été abſolument exempts; car ſans parler ici de ces repréſentations à double & triple face, il eſt ſûr que les aîles, qu'on mettoit à beaucoup de ſtatues, décéle déja un penchant ſecret pour les membres ſurnuméraires. Si le climat de la Grece eût été de ſix ou ſept dégrés plus chaud, on y eût vu beaucoup d'Artiſtes s'égarer en donnant dans le ſtyle Oriental: auſſi obſerve-t-on que de certaines ſtatues, qui n'étoient point encore aîlées dans le Peloponeſe, l'étoient déja dans l'Ionie.

Quelques Voyageurs ont cru, que l'uſage où ſont depuis fort longtems les Indiens de mettre des robes ou des manteaux peints & brodés aux ſimulacres de leurs Divinités, les a naturellement portés à n'y point employer beaucoup d'art en les ſculptant; mais cet uſage n'eſt pas univerſel, ni ſans exception chez eux: ſi dans les Pagodes de *Matoura*, de *Benarez* & de *Jagrenât* on habille quelques ſtatues, on en trouve auſſi à *Tyrma-maley* au Carna-

te, qui sont nues; quoiqu'elles n'ayent ni plus de graces, ni plus de vie que celles qu'on couvre d'étoffes (*a*).

On a déterré en différents endroits des Indes Orientales & du Sud de l'Asie, des ouvrages de sculpture qui paroissent être fort anciens, comme les débris de la Pagode d'*Elora*, les vieilles statues de la côte du *Decan*, celles de *Canarin* dans l'Isle de *Salsetté*, & celles d'*Eléphanta*, autre isle, qui git en avant de Bombai, & qu'on sait aussi être distinguée par une espece de temple souterrain, qu'Owington vit en 1690 & Grose vers l'an 1752 (*b*); mais ils n'étoient ni l'un, ni l'autre, assez versés dans la connoissance des Arts & dans la Littérature pour en produire une description exacte & précise. Nous savons seulement que l'Architecture n'en conspire avec aucun des trois Ordres Grecs, & qu'elle participe du goût Oriental; ce qui suffit pour réfuter l'opinion qui l'attribue à des colonies Macédoniennes, placées le long de cette côte par Alexandre. Il se peut que c'est dans ces grottes d'*Eléphanta*, que les Brachmanes conservoient cette figure si mystérieuse, dont il est parlé dans Porphyre; & qu'ils montrérent au Syrien Bardésane.

Quant à de grands bas-reliefs en métal, qu'Apollonius doit avoir vus à la Cour d'un Roi des Indes, on n'en a pas la moindre connoissance aujourd'hui dans ce pays, & on n'y travaille absolument en aucun genre semblable. Ce qui m'a toujours fait soupçonner que ces ouvrages n'ont jamais existé, & que c'est Philostrate qui les a forgés, de même que

(*a*) *Histoire Générale des Voyag. Tom. XIII. p.* 486. *Edit. Holl.*

(*b*) *Voyez le Voyage de Grose, traduit par Mr. Hernandès.*

que les fabriques d'Architecture Egyptienne, qu'il place aussi aux Indes, & dont on n'a pas non plus découvert le moindre vestige. Ce Grec en écrivant son Roman prenoit plaisir à meubler les palais de quelques Souverains de l'Asie, sans s'apercevoir que ces ornemens imaginaires choquent souvent les usages & les mœurs des Asiatiques: d'ailleurs les singuliers bas-reliefs, dont je viens de parler, ressemblent extrêmement à ce qu'on appelle les *Tableaux de Philostrate*, qui manquent d'ordonnance; & la complication des sujets en est telle que le plus habile des Peintres ne seroit point en état de les exécuter, quand même il sacrifieroit, à la maniere des Anciens, toute la partie de la Perspective.

Les ouvrages des Indiens modernes mis à côté des Monumens dont l'authenticité n'est point suspecte, prouvent que chez eux les Arts sont restés de tems immémorial attachés invariablement au même point: s'ils n'ont pas fait de progrès, ils n'ont pas non plus dégénéré; ce que quelques Auteurs attribuent à la division de ce peuple en Tribus, dont les unes ne sont composées, ainsi qu'on sait, que d'ouvriers, qui ne peuvent passer dans la classe des Bramines, ni entrer en aucune autre. On a même soutenu que toutes ces institutions politiques ont rendu les Indiens inférieurs aux Chinois, dont l'avantage ne paroît pas néanmoins décidé, & s'il est réel, convenons qu'il est presque imperceptible. Ceci ressemble à la dispute des Negres & des Maures au sujet de leur teint; il s'en faut de beaucoup que les uns ou les autres soient blancs; mais les Negres sont seulement un peu plus noirs.

Les tableaux, qu'on voit dans les Pagodes Indiennes, & dont Mr. Holwell a donné quelques copies, (*c*) sont, je l'avoue, ridicules, bizarres & ex-

(*c*) Elles sont insérées à la suite de sa *Mythologie des Gentous.*

extrêmement mal exécutés; mais on en trouve dans les Pagodes de la Chine, qui ne valent point mieux: & il y a des Peintres à Surate, qui ne céderoient pas le rang aux plus habiles *Hoa pei* de Nankin, & surtout dans ce qu'ils appellent si gratuitement des ouvrages en miniature.

On dit ordinairement qu'en allant des bords de l'Euphrate jusqu'aux extrémités de l'Asie, on ne rencontre plus que des Peintres en détrempe, qui n'ont presque aucune idée du chevalet; parce qu'ils travaillent sur des tables, & couchent les couleurs à plat comme dans la *gouache*: cependant de certains procédés, qu'employent les Indiens, feroient soupçonner qu'ils ont eu connoissance de la maniere de peindre à l'huile que les Persans & les Egyptiens modernes n'ignorent pas non plus au rapport de Mrs. Chardin & Maillet; & comme on doute qu'ils l'ayent empruntée des Européens, cela rend la découverte de la Peinture à l'huile plus problématique que bien des Auteurs ne se l'imaginent. Il y a une raison pourquoi les Orientaux en général n'en ont jamais voulu faire beaucoup d'usage: d'abord leur climat est sans comparaison moins humide que le nôtre: en second lieu ils veulent que toutes les couleurs soient extrêmement vives: or la détrempe ne les altére presque point tandis que l'huile les ternit sensiblement. Du reste il est certain que les Artistes de ces contrées ont connu dès la plus haute antiquité, de certaines pratiques qui passent quelquefois parmi nous pour des inventions nouvelles. Nos Voyageurs manquent souvent de loisir, & plus souvent encore de capacité pour décrire tout ce qui se fait dans les manufactures de l'Asie: les Observations qu'on trouve éparses dans les *Lettres Edifiantes*, quelques Relations particulieres & différents Traités, ne forment point à beaucoup près un corps complet, qui embrasse tous les principes de la métho-

thode, qu'employent les Indiens pour peindre les toiles, tant celles qu'on nomme proprement *Kalencards* (*d*), que celles qu'on imprime avec des moules, qui ont donné lieu, comme je l'ai déja obſervé, à la façon d'imprimer auſſi des livres, ſuivant la pratique en uſage à la Chine, au Japon & vrai-ſemblablement auſſi dans l'Indouſtan. On ignore de quelle eſpece de pinceaux les Indiens ſe ſervent pour peindre ſur le coton; car les liqueurs cauſtiques & les mordants brûlent en moins d'un inſtant ceux qui ne ſont faits que de poils; & juſqu'à préſent on n'a rien imaginé de mieux en Europe, que les mêches de bois doux ou de tilleul, ce qui produit des inſtrumens plus groſſiers qu'on ne pourroit le dire.

En quittant l'Inde pour revenir dans l'Aſie Occidentale on ne trouve plus que des Mahométans, qui ne travaillent qu'en Arabesques ou en compartimens mouchetés comme on en voit ſur les murs de quelques Moſquées. Les tableaux peints à l'huile & ſur toile qu'on apporte du Levant, ſont des ouvrages faits par de miſérables Arméniens, qui n'entendent preſque point le deſſin, & dont les compoſitions donnent dans le goût le plus meſquin. Si l'on a gravé d'après eux le Recueil des vêtemens Turcs & des modes Grecques, ça été uniquement pour procurer à nos Artiſtes une idée du coſtume de ces peuples, qu'il leur eſt fort ordinaire de déguiſer, en les habillant d'une maniere ridicule.

Je n'ai jamais lu rien de plus étrange que ce que le Lord Baltimore dit dans la Relation de ſon voyage

(*d*) Ce mot déſigne les toiles uniquement faites au pinceau.

ge de l'an 1763 : il avertit sérieusement qu'il ne faut point venir à Constantinople, *pour y voir des Tableaux* (*e*); puisqu'on n'en verroit pas, quand même on iroit jusqu'en Barbarie; car les principaux palais de Fez, de Maroc & de Mequinez, n'offrent que quelques murailles & quelques platfonds couverts d'une couche de bleu où par le moyen de la dorure on a représenté des étoiles & des croissans (*f*) On y voit aussi beaucoup d'inscriptions en lettres d'or, avec tous ces entrelas & ces traits dont le caractère Arabe est si susceptible; car il faut bien que ceux, qui ne savent pas peindre, écrivent, sans quoi leurs ouvrages ne diroient rien; & on observera à cette occasion qu'il n'y a qu'un aveugle préjugé en faveur des Anciens, qui ait pu porter des écrivains modernes à faire l'apologie de Polygnote, qu'on fait avoir écrit dans ses deux grands tableaux de Delphes, les noms de tous les personnages (*g*), précisément comme on a marqué dans la Mosaïque de Palestine, le nom des animaux en lettres capitales; & les recherches faites à *Herculanum* ont aussi produit des Monumens remarquables par cette bizarrerie, laquelle suffiroit pour prouver que les tableaux de Polygnote péchoient contre la perspective; quand même nous n'en serions point instruits par la description de Pausanias.

Si l'on en excepte quelques Artistes Grecs nés à Alexandrie & à Cyrene, il est certain que l'Afrique

(*e*) *Voyage au Levant*, p. 59.

(*f*) Dans l'*Histoire des Conquêtes de Mouli-Archy, connu sous le nom de Roi de Tafilet par Mouette*, on exagére beaucoup les ornemens des palais de l'Empereur de Maroc.

(*g*) *Pausanias in Phocid. Lib. X. cap. XXV.*

que n'a point produit de grands Peintres, pas même parmi les Carthaginois durant les plus beaux siécles de leur République; & les Maures, qui envahirent l'Espagne, n'y ont cultivé d'autre genre de Peinture, que celui qui en a conservé le nom de *Mauresque*, & qui sous leur pinceau ne paroît avoir été qu'une décoration vaine & ridicule. Il est vrai qu'on les soupçonne d'avoir peint aussi des animaux comme ceux qu'on voit encore dans les ruines de *Cintra*; mais en supposant que ces ornemens n'ont pas été ajoutés dans des tems postérieurs, il est certain qu'on n'y distingue rien qui dénote un grand goût de dessin ou une véritable connoissance de l'Art. Enfin quand on examineroit avec la derniere attention les débris des palais & des autres édifices que ces Conquérans firent élever en grand nombre, on n'y trouveroit rien de remarquable relativement aux talens de leurs Peintres enchaînés d'ailleurs par le Mahométisme. Ce qu'on dit vulgairement de ces fabriques de toiles peintes qu'ils établirent en Espagne, paroît être fondé sur le penchant que les Maures témoignérent pour les vêtemens de cette espece dans l'antiquité; mais ils tiroient ces étoffes de l'Egypte où l'on les colorioit par le procédé chymique, dont il a été parlé au commencement de cette section. *Picti tunicâ Nilotide Mauri.*

Quant aux Coptes, ils ne connoissent plus le nom des Arts & des Sciences cultivées par leurs ancêtres. D'abord une horrible superstition les fit renoncer à la Sculpture: ensuite ils tombérent par leur propre faute, dans une ignorance à peu près aussi profonde que l'est celle des Arabes bédouins: leurs Moines, qui auroient pu étudier dans les monasteres, que les Maméluks & les Turcs ne pensérent jamais à leur ôter, s'y sont métamorphosés en brutes; & ne travaillent plus même à l'Alchymie. *Enfin les Egyptiens modernes*, dit Mr. Maillet,

sont

sont mal adroits en tout: leurs Peintres ne sont que de misérables barbouilleurs, dont les couleurs, soit à l'huile, soit en détrempe, ne résistent pas à l'air, & passent en moins d'un instant. Ils dorent encore; mais leur dorure est infiniment au-dessous de celle des Anciens. Au reste, on occupe plus ces Peintres à la décoration du dedans des maisons particulieres, où l'on ne fait pas usage de tapisserie, qu'à celle des édifices publics, qui sont tous d'une grande simplicité (*b*). Cependant les murailles de quelques églises Coptes offrent encore des peintures de Saints, à peu près aussi mal faites que ce qu'on trouve dans les Cathédrales Gothiques, qu'on n'a point eu soin de reblanchir (*i*).

Il seroit inutile de vouloir maintenant avancer davantage dans le cœur de l'Afrique; mais on ne peut se dispenser d'observer que tous les Monumens anciens, qu'on découvre vers le Sud en allant à plus de deux-cens lieues au-delà des Cataractes du Nil, sont sculptés dans le goût Egyptien, & chargés de symboles Egyptiens, comme les ruines de la ville royale d'*Axume*, qui gissent un peu au-delà du quinziéme dégré dans la latitude septentrionale (*k*). Quand un jour on parviendra à avoir une connoissance précise des excavations qu'on trouve en differents endroits de l'Ethiopie, on verra que les caracteres hiéroglyphiques en ressemblent à ceux des grottes de la Thébaïde; car les Thébains & les

(*b*) *Description de l'Egypte. Part. second. p.* 191.

(*i*) *Vansleb dans son Journal. Pag.* 275 & 383.

(*k*) Il faut excepter ici le Monument qu'on dit avoir existé à *Adules*; mais dont l'existence paroit fort douteuse.

Diodore de Sicile a sçu que les statues Ethiopiennes ressembloient exactement aux statues de l'Egypte; car il s'explique à cet égard en termes fort clairs, comme Bochart l'avoit déja observé *in* PHALEG *Lib. IV. cap. XXVI.*

les Ethiopiens, quoique gouvernés par des Souverains différents, n'étoient dans le fond qu'un même peuple, & adonné à la même religion.

On lit dans la Relation de l'avantutier Bermudez, ſoi-diſant Patriarche d'Ethiopie, quoiqu'il ne le fût pas, que l'Empereur de cette contrée obligea les Portugais à laiſſer à ſa Cour le Peintre qu'ils avoient amené avec eux; d'où on peut conclure qu'il doit y avoir eu alors une extrême diſette d'Artiſtes, puiſqu'on s'adreſſa à un homme de Portugal; car ce pays, ſi célebre par le grand nombre d'habiles Inquiſiteurs qu'il a produits, n'a jamais vu naître qu'un ſeul Peintre, dont les ouvrages ſont plus connus en Italie qu'à Lisbonne, où l'on n'aime pas les tableaux; mais bien les combats de taureaux, ſpectacle digne d'un peuple encore barbare.

Si l'on excepte l'ancienne Egypte, où le Gouvernement, n'étoit point vraiment deſpotique, ni dans ſa forme, ni dans les principes de ſa conſtitution; tous les autres Etats de l'Orient dont nous avons parlé dans le cours de ce chapitre, ſont régis par le pouvoir arbitraire; par la volonté abſolue d'un ſeul. Ainſi avant même que de traiter de l'influence du Climat, il convient d'examiner celle du Deſpotisme; & on verra que de la réunion de ces deux cauſes il réſulte un obſtacle que l'eſprit humain n'a pu ſurmonter, & qu'il ne ſurmontera jamais.

Il y a, dans des contrées aſſez tempérées de l'ancien Continent, quelques peuples presque ſauvages: or on ne ſauroit dire juſqu'où ces peuples-là pourront atteindre dans les Arts, lorsqu'ils jugeront à propos de ſe policer. Apelle ne croyoit vrai-ſemblablement pas que dans des marais ſouvent couverts de neige, & occupés par une petite horde d'origine Scythique, & apparentée à la grande horde des Theutons, il paroîtroit un jour des Peintres ſupérieurs à Apelle; mais il n'en eſt pas ainſi

ainsi des nations de l'Asie Méridionale: elles se sont appliquées depuis assez longtems aux Arts, pour qu'on puisse enfin décider de quoi elles sont capables sous un climat tel que le leur, & sous une forme de Gouvernement telle que la leur.

Tous les Princes de l'Asie, sans en excepter les Empéreurs de la Chine, ont eu de tems immémorial la pernicieuse coutume de former à leur Cour des manufactures & de grands atteliers où ils font exécuter généralement tous les ouvrages qui entrent dans l'ameublement de leurs Palais. Et on peut bien croire que cet ameublement comprend tant de choses, qu'il n'y a presque aucun métier qui n'y soit employé. On n'a jamais pu découvrir l'origine d'un tel usage; mais ce que j'en dirai dans l'instant éclaircira tout ceci.

Dès qu'un ouvrier annonce quelques dispositions heureuses, il devient ouvrier du Palais, de gré ou de force.

Ce qui fait qu'à Siam, dit la Loubere, personne ne se soucie d'exceller dans sa profession, c'est que ceux qui y excellent, doivent travailler pendant six ans pour la Cour (*l*).

De tous les Voyageurs, qui sont entrés dans quelques détails sur l'état des Arts de l'Asie, Mr. Chardin est celui qui fournit le plus de détails: aussi parle-t-il fort au long des trente-deux atteliers, que possédoient alors les Empéreurs de Perse (*m*), & qui coûtoient à ces Princes cinq millions par an; & je suppose que par ce moyen ils en gagnoient dix par an.

On y comptoit soixante-douze Peintres; qui com-

(*l*) *Relation du Royaume de Siam*, *Tom. I. part. II.*
(*m*) *Voyage de Perse*, *Tom. II. p.* 19.

comme tous les autres artifans attachés à ces maifons, devoient fuivre la Cour dans fes voyages, de même que des valets ou des efclaves fuivent leurs maîtres.

Il paroît que vers ces tems, c'eft à dire vers l'an 1679, on avoit fait quelques changemens dans ces atteliers. Les ouvriers en tapifferie, au lieu de recevoir de l'argent comptant, avoient reçu des terres ou le produit de ces terres; mais la manufacture des tapis, n'en étoit pas moins dépendante du Prince, & ne travailloit véritablement que pour lui.

Le bon fens feul fuffit pour nous faire réprouver des inftitutions fi diamétralement oppofées à la profpérité des Arts, & à toutes les notions que les hommes ont d'un Etat bien policé, où l'on ne vit jamais les fabriques entre les mains du Souverain, mais entre les mains du public: c'eft le bien de tous qu'un feul ne doit pas envahir. Quelle idée d'ailleurs peut-on fe former de ces contrées, où après avoir ôté aux fujets la propriété des terres & la liberté politique, on leur enleve encore le fruit de l'induftrie?

Cependant, comme en Perfe on payoit alors affez réguliérement les ouvriers occupés dans les atteliers de la Cour, & même lorsqu'ils étoient malades, cette circonftance a aveuglé Mr. Chardin, qui croyoit que de tels établiffemens méritoient beaucoup d'éloges. Il faut, dis-je, qu'il ait été bien aveuglé; puisqu'il n'a point vu que des ouvriers, qu'on traite de la forte, font de vils efclaves, auxquels le *Nadir* peut, fuivant fon caprice, faire donner la baftonnade, comme ils la reçoivent dans les atteliers du Grand-Mogol, dans ceux des Empéreurs de la Chine, & de ces miférables Rois de Siam. Si les Souverains de l'Afie avoient pu découvrir un moyen pour fe difpenfer de payer, ou de nourrir les ouvriers attachés à leurs

leurs fabriques, ils auroient indubitablement employé ce moyen-là; mais ils n'ont pu faire l'impoſſible. Quand on a des eſclaves, il faut les nourrir: ainſi ce qui a ſurpris Mr. Chardin eſt très-peu ſurprenant.

En cherchant l'origine de ces inſtitutions, je l'ai découverte là où je n'avois point cru pouvoir la trouver; c'eſt à dire dans le Code de Juſtinien: car enfin, il n'y a pas de doute que les loix, qu'on lit dans ce Code, ne ſoient très-conformes aux idées qu'ont eues tous les Deſpotes de l'Orient, lorſqu'ils établirent les premiers atteliers à leur Cour. Il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Les Empéreurs de Conſtantinople, après avoir défendu à leurs ſujets de porter des habits de pourpre, crurent que cette loi étoit d'une telle conſéquence qu'il falloit mettre un chacun dans l'impoſſibilité de la transgreſſer. Là-deſſus ils défendirent encore de teindre dans toute l'étendue de l'Empire, des étoffes de cette couleur; de ſorte que pour s'en procurer, il ne reſtoit plus d'autre moyen que de les teindre dans le Palais même. On établit donc dans le Palais des Teinturiers & des faiſeurs d'encre pour la ſignature des Diplômes, des Patentes & des Reſcripts: car cette encre étoit auſſi de couleur pourpre, & nous avons encore la loi par laquelle il eſt interdit à tout particulier de la faire & de s'en ſervir.

Enfin, l'inquiétude & la foibleſſe de ces Princes augmentant à meſure que leur tyrannie augmentoit, ils s'imaginérent qu'il falloit pour leur propre ſûreté faire fabriquer auſſi tous les ornemens Impériaux dans le Palais de Conſtantinople; & comme ces ornemens étoient de la compétence d'une infinité d'ouvriers, on établit à la Cour, outre les Teinturiers, des Orfevres, des Diamantaires, des Tiſſerans, des Cordonniers, des Brodeurs, des Faiſeurs de baudriers, des Selliers, des Maréchaux,

&

& une forte d'hommes, qui fe faifoient paffer pour des Graveurs en pierres fines.

Voici les expreffions originales de la loi de l'Empéreur Juftin.

„ Tout ce qui concerne, dit-il, les marques de
„ l'autorité fouveraine ne doit pas être indiftincte-
„ ment travaillé dans les boutiques & les maifons
„ des particuliers. Mais il faut que les ouvriers du
„ Palais le fabriquent dans l'enceinte-même de ma
„ Cour.

Ornamenta enim regia intra Aulam meam fieri à Palatinis artificibus debent; non paffim in privatis domibus aut officinis parari (*n*).

Le foupçon, qu'eut ce Prince fur la maniere dont on pourroit éluder fa loi, eft auffi remarquable que fa loi même. Les particuliers, dit-il, qui feront faire des ornemens Impériaux fous prétexte de venir enfuite me les offrir en préfent, feront punis de mort; c'eft bien cette claufe-là qu'il falloit ajouter, fans quoi il n'y eût jamais eu perfonne de coupable.

On voit par tout cela comment, dans ces horribles inftitutions du Defpotifme, le Prince extrêmement défiant tâche de faire un grand vuide autour de lui, en rendant fa Cour indépendante de l'Etat: il ne veut avoir befoin de perfonne, & compte fur fes efclaves domeftiques, qui ne fauroient avoir de l'émulation, & dont l'induftrie eft par conféquent fort bornée. Je ne dis point qu'on vit tous les Arts expirer à Conftantinople par le feul effet de ces loix odieufes & tyranniques: mais on ne fauroit dou-

(*n*) *Lib. XI.* Tit. 9. *Nulli prorfus liceat.*
Je prie le Lecteur de voir auffi les loix, qui fe trouvent dans le Titre *de Murilegulis* & dans celui de *Veftibus Holobegis.*

douter que ces loix n'ayent extrêmement contribué à la perte totale des Arts. Auffi vers ces temps, dont je parle, les chofes étoient-elles parvenues à un tel excès, qu'il n'exiftoit plus dans tout l'Empire un feul Graveur, comme cela eft attefté par les monnoyes qui ne font qu'égratignées, & le caractere de la plus profonde barbarie s'y fait fentir. Le prétendu Légiflateur Juftinien ne favoit pas écrire fon nom; mais ceux, qui ont gravé fes médailles, n'étoient guéres plus habiles que lui. Il eft furprenant qu'on accufe encore les Goths d'avoir les premiers perdu le goût de la belle Architecture; puisque les deux Ifidores & Arthémius, qui travaillerent fous ce Prince à la reconftruction de Sainte-Sophie, n'étoient fûrement pas des Goths; & cependant on fait de quelle maniere ils ont violé les premieres regles de l'art.

Quant aux loix, dont nous venons de faire mention, on en découvre le motif dans le pouvoir arbitraire, dans le défordre du Gouvernement, la foibleffe du Souverain & la corruption de la Cour. On étoit à chaque inftant menacé de quelque révolte, & à chaque inftant on craignoit que le premier rebelle, qui paroîtroit en public avec un habit de pourpre & un diadême, ne fût reconnu pour Empéreur. Cette appréhenfion dicta les édits par lesquels la teinture des étoffes de pourpre hors de l'enceinte du Palais, eft traitée de crime de léze-Majefté au premier chef dès le régne d'Honorius. On fent bien qu'il n'y a qu'une foibleffe & une grande foibleffe, qui puiffe imaginer de tels expédiens pour arrêter les Ufurpateurs: car quand ils ont en main la force, ils favent fe paffer des fignes de la puiffance, ou favent les trouver. Cependant il eft effentiel d'obferver que, dans les pays de la fervitude, les hommes font plus frappés qu'ailleurs par une certaine couleur & par une certaine déco-

ration, qui y fait les Princes. Que feroit un Empéreur de la Chine fans une robe jaune?

Après avoir développé l'origine de l'établiffement des manufactures à la Cour des Monarques de l'Afie, il faut confidérer en particulier toutes les funeftes conféquences du pouvoir arbitraire.

Dans cette forme de Gouvernement le peuple eft toujours très-ignorant; de forte que tous les Arts & les Métiers, qui ont befoin du fecours des fciences, de la Géométrie & des Mathématiques, ne peuvent jamais s'élever à aucun dégré de perfection.

Dans cette forme de Gouvernement le peuple eft toujous très-pauvre; de forte que les artifans n'y ont jamais le moyen d'acquérir le nombre des machines & des inftrumens dont ils auroient befoin. Tous les Voyageurs, qui ont parcouru l'Afie Méridionale, ont été étonnés d'y voir travailler avec cinq ou fix outils à des ouvrages où l'on en employe plus de cinq-cents en Europe. (*o*) Cela ne vient point, comme on feroit d'abord tenté de le croire, de la pareffe ou du défaut d'induftrie de ces peuples; mais cela réfulte réellement de leur indigence. Tout ce qui fort de leurs mains fe reffent de cette difette d'inftrumens, & on ne peut rien voir de plus mal travaillé que la vaiffelle d'or ou d'argent qu'on fait en Turquie, en Perfe, au Mogol & à la Chine où il y en a, à la vérité, fort peu. Ainfi tous les Arts, comme l'Orfévrerie, l'Horlogerie, &c. qui ont befoin de beaucoup de machines & d'outils, ne fe perfectionnent point dans ces contrées, & pas même dans les atteliers qui appartiennent aux Princes;

(*o*) *Le Comte, Nouveaux Mémoires fur la Chine. Tom. I. Lettre VIII.*

ces; parce que leur luxe s'y dirige vers d'autres objets.

De tout ceci il a encore résulté une chose qui ne nous auroit pas semblé possible, si nous n'en étions bien exactement instruits. Les Métiers, qui ne sont exercés que par des ouvriers sédentaires en Europe, sont exercés dans les Etats despotiques de l'Asie par des ouvriers ambulants: on y voit des Orfevres, qui cherchent de l'occupation de porte en porte, qui vont travaller dans les maisons des particuliers, qui s'établissent en un instant par tout où on les appelle; car ils portent leurs outils sur eux, & je viens de dire qu'ils en ont peu.

Les rues des villes de la Chine ne seroient pas du tout remplies de monde, si la plupart des artisans y possédoient, comme chez nous, un attelier à demeure; mais là ils sont dans une agitation & un mouvement continuel pour aller d'un quartier vers l'autre. Les maréchaux travaillent dans neuf ou dix endroits différents en un seul jour, & transportent autant de fois leur enclume & leur souflet (*p*). Or il ne faudroit avoir aucune pénétration pour ne pas s'appercevoir que c'est l'excès de la pauvreté qui oblige tous ces malheureux à une vie errante, qu'on ne peut nommer qu'une honnête mendicité. On est bien revenu de l'erreur où on à été pendant longtems au sujet des Lettrés de la Chine: on croyoit qu'ils honorent ceux qui exercent les Arts méchaniques; tandis qu'ils les méprisent souverainement: mais on est toujours resté dans ce préjugé par rapport aux Turcs, & on s'imagine encore ridiculement que les Empéreurs de Turquie doivent eux-mêmes apprendre un métier, suivant les loix fon-

(*p*) *Salmon, Etat présent de la Chine. Tom. I. pag.* 34.

fondamentales de l'Etat. Le prétendu travail de ces Princes s'eſt toujours borné à faire avec un coûteau, des cure-dents ou des anneaux à tirer de l'arc. Et il n'y a qu'à lire avec attention un paſſage d'Elien, pour ſe convaincre que les anciens Empéreurs de Perſe s'occupoient tout de même. (*q*) Ainſi ce qu'on a pris pour un métier n'en eſt pas un; & ce qu'on a pris encore pour une loi particuliere aux Turcs eſt un uſage immémorial de toutes les Cours deſpotiques de l'Aſie, où les Princes ſont ordinairement auſſi imbeciles que les enfans; de ſorte qu'ils ne peuvent s'amuſer que comme des enfans. Nous avons quelques remontrances faites par un Moufti au Sultan Mahomet IV, qui n'aimoit aucune eſpece d'occupation manuelle: or dans ces remontrances il n'eſt queſtion d'autre choſe, ſinon du danger de l'oiſiveté. Lorſque le Chevalier d'Arvieux rendit viſite à un des plus grands Princes de l'Arabie, il le trouva occupé comme l'étoit l'Empéreur de Perſe, dont parle Elien, c'eſt à dire qu'il découpoit un bâton avec ſon coûteau. Ce ſeroit ſe moquer du monde, ſi l'on ſoutenoit ſérieuſement que ce miſérable Arabe avoit appris un métier, ou qu'il en exerçoit un.

Lorſqu'on conſidére la nature du luxe Aſiatique, on voit clairement que c'eſt un effet néceſſaire du Deſpotiſme: ainſi nous pouvons établir à cet égard une regle, dont l'application ſera encore très-vraie même en Europe. Plus la ſervitude augmente dans un

(*q*) *Perſarum Rex iter faciens, ne tædium obreperet ex tempore, Philyrium geſtare ſolebat, & quo id ſcinderet, cultellum; atque huic operi regiæ manus deditæ fuerunt. Prorſus enim neque libellum, neque cogitationes vel ad neceſſarium aliquid, dignumque ſcitu legendum, vel ad magnum aliquid & memorabile conſultandum verſavit.* Hiſt. diverſ. Lib. XIV. Cap. 12.

un pays, & plus le luxe y croit; & il continue de croitre juſqu'à ce qu'il arrive à ce point où il ſe change en une oſtentation vaine & groſſiere, qui exclut tous les ouvrages faits avec goût, & tous les chef-d'œuvres des Beaux-Arts. Nous avons ouï parler de ces houſſes ſi riches dont on couvre les Eléphans des Empéreurs de la Chine, & de ces veſtes qui valent deux lacs, ou deux-cents-mille roupies, dont les Empéreurs du Mogol font quelquefois habiller les Omrahs: on nous a dit que les cuves, où boivent les chevaux des Empéreurs de Perſe, ſont d'or; & que la vaiſſelle de leur table vaut exactement trente-deux millions. Mais qui a jamais entendu parler des tableaux & des ſtatues des Empéreurs de la Chinne, du Mogol & de la Perſe?

Des hommes, qui ſont tous également mépriſables, qui n'ont aucun mérite perſonnel, qui n'ont rien fait pour acquérir la vertu, & auxquels le Ciel ne donna point le génie, ne ſauroient ſe diſtinguer les uns des autres que par la couleur ou la richeſſe de leurs habits, & enfin par des choſes qui frappent uniquement les yeux de la plus vile populace & c'eſt alors que le luxe change de nature, & qu'il change même de nom. Pour concevoir comment cette révolution s'opere, & quel eſt le point intermédiaire entre les deux extrêmes, il ne s'agit que de choiſir un exemple dans l'Hiſtoire d'un peuple célebre, & de marquer les époques avec quelque préciſion.

Ce ne fut qu'immédiatement après la conquête de l'Egypte, que les Romains eurent un grand luxe (*r*): il alla en augmentant juſqu'à ce qu'il ſe conver-

(*r*) *Explicuitque ſuos magno Cleopatra tumultu,*
Nondum tranſlatos Romana in ſæcula luxus.

vertit en faste précisément sous le régne de Commode, & enfin, sous le régne de Constantin il se changea en une ostentation barbare & Asiatique. Or depuis la premiere de ces époques jusqu'à la derniere la liberté diminua toujours, & les Arts dégénérerent aussi toujours.

Il n'y a qu'à consulter tout ce qui nous reste de Monumens de l'antiquité sur les Etats despotiques de l'Orient, & on trouvera qu'on y a été sans cesse occupé, comme aujourd'hui, à fabriquer des étoffes d'un prix excessif, d'un prix presque incroyable: on fait en Perse, dit Chardin, des brocards d'or, dont l'aûne coûte onze-cents écus ou trois-mille trois-cents livres. Mais on n'y rencontre pas un seul meuble, ni un seul ouvrage fait avec goût ou avec élégance. Comme on y estime beaucoup plus la matiere que le travail, il s'ensuit que les grands Artistes, s'il pouvoit s'en trouver dans de tels pays, y mourroient de faim: puisqu'on n'y emploie que des ouvriers. Et en effet, le luxe dégénéré en ostentation n'a besoin que d'ouvriers: un maréchal eût pu faire à la fois la monnoye de l'Empereur Constantin, son diadême, son sceptre & les harnois de son cheval. Il est vrai que le type des médailles de l'Empéreur Julien n'est point d'un meilleur caractere de dessin & de gravure; mais Julien mourut trop tôt ou vêcut trop tard pour réparer tous les maux qu'avoit fait le Despotisme.

On a dit mille fois, qu'il n'y a que des hommes libres qui puissent réussir dans les Beaux-Arts. Mais la raison n'en est point si connue, ni même si aisée à trouver qu'on le pense: plus l'effet est sensible, plus la cause est cachée: car il ne faut pas se contenter, en de telles choses, de grands mots vuides de sens, ou de phrases ampoulées qui ne signifient rien. Les Russes ont affranchi ceux d'entr'eux que la Cour de Pétersbourg a envoyés en Italie pour y apprendre le dessin, & se former dans les élémens de

la Peinture; comme par là on n'a changé ni les organes, ni la conſtitution phyſique de ces éleves, on demande s'ils feront, par le ſeul effet de l'affranchiſſement, plus de progrès qu'ils n'en euſſent fait, ſi on les avoit laiſſés dans l'état de la ſervitude. Oui, s'ils portent d'ailleurs en eux le germe du génie, qu'on ne leur a pas donné en leur donnant la liberté.

Voici, à ce qu'il nous ſemble, la véritable ſolution de ce problême.

Il faut diſtinguer les eſclaves nés en deux claſſes: il y en a qui ne réfléchiſſent jamais à leur malheur: il y en a qui y réfléchiſſent toujours. Dans le premier cas, il eſt clair qu'ils manquent de pénétration & qu'ils n'ont point beaucoup plus de ſentimens que les Negres ou les animaux domeſtiques: or de quelque maniere qu'on inſtruiſe de tels hommes, on eſt ſûr de perdre ſes peines. Dans le ſecond cas, qui eſt celui des eſclaves qui conçoivent toute la grandeur du bien que la fatalité & l'injuſtice leur ont ôté, il eſt viſible que cette idée de leur propre infortune les occupe ſans ceſſe; & que chez eux cette penſée attriſtante abſorbe tellement les autres, qu'ils ne ſauroient avoir une attention aſſez ſuivie & aſſez opiniâtre pour réuſſir dans l'étude des Arts, auxquels un homme doit ſe conſacrer tout entier, & être inacceſſible aux ſoins & aux ſoucis: car enfin, s'il eſt permis de le dire, notre ame ne ſauroit porter deux fardeaux à la fois; & de tous les fardeaux, la ſervitude eſt ſans doute le plus peſant pour les Eſclaves qui réfléchiſſent: ils deviendroient plutôt des Philoſophes comme Epictete, qui embraſſeroient la vertu la plus rigide, laquelle pourroit ſeule les conſoler de la perte de la liberté que de devenir d'excellents Peintres ou de grands Poëtes, dont l'eſprit doit être divin, & le ſtyle fort & mélodieux. Les affranchiſſemens faits parmi cette eſpece d'eſclaves ont produit quelquefois de très-bons

effets,

effets, & l'Hiſtoire ancienne en offre pluſieurs exemples : mais par le plus grand des malheurs imaginables, on ne ſauroit, dans les Etats deſpotiques de l'Orient, donner la liberté comme on la donnoit chez les Grecs & les Romains : on peut bien y tirer un malheureux des fers de la ſervitude domeſtique ; mais il reſte toujours dans l'esclavage civil. Il eſt bien triſte après tout cela, de voir aujourd'hui tant de Philoſophes allarmés par les efforts réitérés que fait le pouvoir arbitraire pour s'établir en Europe, qu'on ſuppoſe devoir reſſembler à l'Aſie en moins de trois ſiécles. Il faut obſerver que la combuſtion ſera plus rapide en Europe qu'elle ne le fut jadis dans l'Aſie mineure, où les hommes avoient moins de beſoins réels & phyſiques ; de ſorte qu'on pouvoit leur prendre beaucoup avant que de les faire mourir de faim ; & cependant ils moururent de faim. Lorsque les Empéreurs Grecs de Conſtantinople, qu'on ſait avoir été des Princes infames & chargés de tous les crimes, mirent un impôt ſur l'air qu'on reſpire, *pro hauſtu aëris*, le nombre de ceux qui reſpiroient encore dans l'Ionie, étoit déja très-petit, & les financiers, qui reprirent cet impôt à ferme, ne gagnérent pas alors autant qu'ils avoient gagné ſous Conſtantin. L'Hiſtoire des Finances du Bas-Empire ſeroit une piece fort intéreſſante ; mais qu'aucun honnête homme ne pourroit lire ſans verſer des pleurs.

Quant aux influences du climat ſur les Beaux-Arts nous tâcherons de les indiquer avec préciſion, ſans répéter ce qui a déja été dit du ſtyle Oriental dans l'introduction de cet article.

Dans les pays chauds les hommes n'ont point cette force d'éſprit par laquelle on ſoumet l'imagination à la regle : toujours emportés par leur vivacité ils ne ſauroient tenir longtems les yeux fixés & comme immobiles ſur un modele, pour en ſaiſir le contour. Preſque tous les Peintres y paroiſſent

 avoir

avoir le même défaut qu'ont les élèves en Europe, c'eſt à dire qu'ils vont en deux ou trois tons, de l'ombre à la lumiere; tandis que les grands maîtres dont l'eſprit eſt plus raſſis, employent infiniment plus de tems pour arriver au même point en dégradant inſenſiblement les couleurs.

De tous les effets, que l'ardeur continuelle de l'air opére ſur le corps humain, le plus ſingulier eſt celui qu'on a jusqu'à préſent fort peu connu: ſous les climats brûlants les hommes dorment moins que dans les pays tempérés, & bien moins encore que dans les régions Boréales, où la chaleur vitale, concentrée vers le cœur & l'eſtomac, fait que le ſommeil des Grœnlandois & des Eskimaux dure toujours très-longtems. Les Anciens ont dit que c'eſt entre les Tropiques, qu'on trouve des peuples, qui, en dormant, ne ſont jamais ſujets à rêver; mais ils ſe feroient beaucoup moins trompés en attribuant ce prodige aux habitans de la Zone Glaciale. C'eſt un fait déja obſervé par Mr. Boerhaave, que le ſommeil diminue vraiſemblablement dans tous les animaux qui ont un ſang chaud, à meſure que la foibleſſe de l'eſtomac augmente: or ſous les climats brûlants la foibleſſe de l'eſtomac eſt telle, que ſi la Nature n'avoit eu ſoin d'y faire croître des plantes très-aromatiques, dont les hommes doivent faire un uſage exceſſif, perſonne ne ſeroit preſque en état d'y digérer longtems ſans devenir malade. Il réſulte de cette obſervation que les indigénes des contrées, dont je parle, ont les eſprits vitaux fort exaltés, parce qu'ils jouiſſent de moins de repos: car il n'y a que le ſommeil naturel ou artificiel procuré par des drogues, qui puiſſe calmer les eſprits vitaux. Ce qu'on appelle enthouſiaſme dans nos Poëtes, eſt dans les leurs une extaſe violente: les expreſſions les plus outrées ne leur paroiſſent point encore alors aſſez fortes pour peindre ce qu'ils croyent voir, ou ce qu'ils croyent

yent ſentir; de ſorte que les Vers de Pindare ſemblent être une proſe rampante en comparaiſon des leurs. Je me ſuis apperçu il y a longtems, que les monſtres & les chimeres, qui renaiſſent toujours ſous le pinceau des Peintres, & ſous le ciſeau des Sculpteurs Orientaux, viennent de la même ſource que les métaphores, les allégories & les figures exagérées des Poëtes de l'Orient. C'eſt le déreglement de l'imagination, qui éloigne les uns & les autres des bornes du ſens commun, ſans lequel on ne ſauroit rien penſer, ni rien dire que de monſtrueux.

Si l'on avoit eu la curioſité de s'en inſtruire, on auroit trouvé que ces verſificateurs, dont il eſt ici queſtion, compoſent très-rapidement les pieces où ils paroiſſent mettre le plus d'emphaſe. *A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne déviveroit pas*, dit Mr. de Montesquieu, *que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine* (*s*). La raiſon en eſt que pour bien rendre la Nature, il faut beaucoup réfléchir, & choiſir enſuite parmi toutes ces réflexions celles qui ſont les meilleures, ce qui exige du tems. Quand on veut s'écarter de la Nature, il n'y a qu'à s'abandonner au torrent des idées, & on va extrêmement vîte. Au reſte le grand art en ceci ſera toujours de travailler de la maniere la plus pénible & de produire des ouvrages qui paroîtront avoir été faits avec la derniere facilité; mais il ne faut pas que des génies communs eſperent jamais de pouvoir atteindre à ce point; puiſqu'ils ſont même très-incapables d'en approcher.

Ce que, l'on a obſervé au ſujet de l'immutabilité des

(*s*) *Fragment d'un Eſſai ſur le Goût.*

des mœurs & des modes de l'Orient, peut, en un certain ſens, s'étendre jusqu'aux Arts, tels que la Peinture. Comme l'action du climat n'y a pas changé ſenſiblement depuis un tems immémorial, les Peintres y ont auſſi à peu près toujours les mêmes idées lorsqu'ils compoſent leurs ſujets, & la même vivacité lorsqu'ils les exécutent; de ſorte que les productions d'un ſiecle reſſemblent à celles de tous les autres. On a prétendu, à la vérité, qu'il falloit ici excepter les *Hoa-pei* de la Chine, qu'on croit s'être extrêmement negligés depuis ſoixante ans; mais c'eſt une erreur: les Chinois n'ont altéré que les ſubſtances colorantes & la pâte de la porcelaine; car pour la diaprure, elle eſt préciſément comme en 1644, hormis quelques corrections faites à des figures que les Tartares n'ont pu ſouffrir,

Quand même tous ces peuples pourroient parvenir à calmer leur imagination, & à corriger leur deſſin, la diſpoſition ſinguliere de leurs organes optiques les empêcheroit encore d'exceller dans la Peinture. C'eſt par cette diſpoſition de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives, & tellement oppoſées les unes aux autres qu'il en réſulte de l'antipathie, au lieu de l'union que les Européens y exigent, & laquelle y paroît abſolument indiſpenſable. Les couleurs, qu'on nomme ennemies, & qu'on ne peut rapprocher ſans offenſer nos yeux, ſont celles qui réjouiſſent les leurs.

D'ailleurs leur Peintres ne donnant jamais ni dans l'ombre, ni dans les enfoncemens, de l'auſtérité au coloris trop fleuri, & employant trés-peu de demi-teintes, ne font point des tableaux, mais des images enluminées: les peintures qu'on leur apporte de l'Europe, & ſurtout celles qui ſont faites à l'huile, leur paroiſſent être morbides ou enfumées; & ſi on avoit pu leur montrer les pieces les plus foncées de Rembrant, ils en euſſent été épouvantés.

Ce penchant qu'ils ont pour les couleurs éblouissantes, provient de la foiblesse de leurs yeux, auxquels il faut de fortes impressions. On croit que plus l'air d'un pays est sec & presque toujours serein, plus la vue des habitans y est foible; & à cet égard l'humidité de l'atmosphere semble être beaucoup plus favorable. Mais indépendamment de cette cause générale, les habitans de l'Egypte, de la Péninsule Arabique, de la Carmanie ou du Kyrman, de l'Inde, de Siam, de la Chine Méridionale, & d'une partie du Japon, sont assez sujets à une maladie des yeux, dont nous avons traité fort amplement en parlant des Chinois & des Egyptiens en particulier. Cependant on peut soupçonner que de certains vents très-pénétrants, qui souflent quelquefois de la ligne Equinoxiale vers le Tropique du Cancer, doivent être regardés comme une playe à l'égard de tous ces peuples: auxquels il ne seroit vrai-semblablement point possible de lire sans cesse des ouvrages écrits ou imprimés en caracteres aussi petits que ceux dont on se sert en Europe: d'ailleurs ils ont le diaphragme des paupieres plus épanché que nous, & quelques-uns d'entr'eux, comme les Chinois, l'alongent encore par artifice; & leurs Peintres rendent à peine tout l'orbite de l'iris sensible lorsqu'ils représentent des visages de face: les Sculpteurs de Siam taillent les yeux en lozange, les Indiens les font d'une maniere singuliere qu'il me seroit difficile de définir; & il est certain qu'on ne voit pas non plus de beaux yeux dans les anciennes statues Egyptiennes. Cette bizarrerie, qui a eu cours parmi les Mythologues au sujet de la Vénus Cythéréenne, qu'ils disent avoir un peu louché, paroît provenir de quelque représentation de la *Nephtis* faite en Egypte: aussi voit-on que Perse, pour désigner une Prêtresse de cette contrée, se contente de l'appeller *lusca Sacerdos*.

Comme toutes les couleurs natives & factices ſont admirablement belles & abondantes dans l'Aſie Méridionale, les Peintres y peuvent aiſément ſatisfaire le goût dominant de leur nation, qui n'eſt jamais révoltée par les défauts du deſſin, pourvu que le coloris conſerve tout ſon éclat; mais il n'en eſt point ainſi en Europe, où l'on exige que ces deux parties ſoient également portées à un même dégré de perfection; & voilà pourquoi la Peinture dégénéra en Italie, malgré les dépenſes des Romains, qui tiroient à grands fraix des Indes Orientales, par la voie de l'Egypte, les couleurs les plus précieuſes pour l'uſage de la détrempe (*t*).

Dans les pays chauds, peu de motifs peuvent déterminer les hommes à quitter leur patrie: l'amour du gain y fait voyager les Marchands, & la crainte de l'enfer y fait voyager les Pélerins; mais ceux, qui ne ſont qu'Artiſtes ou artiſans, ne ſortent pas de chez eux pour apprendre, & n'apprennent pas beaucoup chez eux. D'ailleurs, ce que nous nommons les Belles-Lettres, la Littérature, l'étude des Langues, de l'Hiſtoire, de l'Antiquité, & de la ſaine Critique, ſont des choſes inconnues à tous les peuples de l'Aſie Méridionale: & c'eſt cette ignorance qui produit la groſſiéreté de leur ſtyle & la rudeſſe de leur génie, qu'on a fauſſement imputée à l'uſage de renfermer les femmes, qui n'avoient pas à Athenes la milliéme partie de la liberté, dont elles jouiſſoient à Rome; & cependant on ſait quelle

(*t*) *Indiâ conferente fluminum ſuorum limum, & Draconum & Elephantorum ſaniem, nulla nobilis Pictura eſt. Plin. Lib.* 35 *Cap. VII*

Pline a pris le ſang de Dragon pour une production du Régne Animal, par une erreur entiérement oppoſée à celle de Pomet, qui, dans ſon Hiſtoire des drogues, a pris la Cochenille pour une ſubſtance végétale.

le a été la ſupériorité des Athéniens dans les Beaux-Arts. D'un autre côté il s'en faut de beaucoup que le commerce des femmes eût adouci le génie des Romains, ſi adonnés à ces épouvantables ſpectacles de combats de gladiateurs, de bêtes féroces, & à toutes ces atrocités qui ſe paſſoient ſur l'aréne. Enfin, l'expérience prouve que le goût & l'eſprit d'un peuple ſe corrompent infiniment plus, lorſqu'il accorde trop de liberté au ſexe, que lorſqu'il le contient dans des bornes raiſonnables: & on ne citera plus, comme on l'a fait, l'exemple des Egyptiens, dont le goût d'ailleurs ne valoit rien dans tout ce qui avoit rapport aux Beaux-Arts.

Il ne nous reſte maintenant plus qu'à faire une ſeule Obſervation touchant la Chine, qui, par ſa prodigieuſe étendue ſe trouve ſituée ſous différents climats. Il paroît qu'on devroit diſtinguer dans les ouvrages qu'on exécute à Pékin un caractère aſſez oppoſé à celui des ouvrages de Canton; cependant la différence eſt à peine ſenſible: parce que les habitans des Provinces ſe mêlent conſtamment dans la Capitale où ils viennent refluer. Comme il n'y a point dans tout l'Empire de Poſte à l'uſage des particuliers, ni aucun commerce par lettres, la plupart des Marchands ne ſont que des Colporteurs, qui tranſportent leurs effets avec eux en allant & en venant ſans ceſſe. D'un autre côté la forme du Gouvernement eſt partout la même, & n'accorde point plus de liberté aux Artiſtes dans les Provinces du Nord que dans celles du Sud, qui étant ſans comparaiſon plus peuplées, ont dû donner le ton & fixer le goût national. Ce ne ſont pas ſeulement les Négocians, qui par le défaut d'une correſpondance réguliere, doivent beaucoup voyager comme dans le reſte de l'Aſie, d'où réſulte ce mélange dont je viens de parler; mais les Mandarins mêmes viennent continnellement d'une Province dans une autre; parce qu'il eſt rare qu'on

leur accorde des Emplois dans les endroits où ils sont nés, ce que l'extrême foiblesse d'un Gouvernement despotique ne peut souffrir, non plus que l'établissement de la Poste ; ce qui y rend la police générale bien inférieure à celle de l'Europe, & la communication des lumieres & des connoissances infiniment plus difficile; de façon que l'esprit des Artistes n'y étant excité ni par de nouveaux objets ni par de nouvelles idées, conserve toujours le pli qu'il a une fois contracté.

Tel est le résultat de nos Recherches sur l'état de la Peinture & de la Sculpture chez les Orientaux. Quant à ce qui concerne les autres Arts des Egyptiens & des Chinois, on le discutera dans les deux Sections suivantes; tandis que les principaux points de la Religion & du Gouvernement de ces peuples, seront traités dans la troisiéme Partie. Cette division nous a paru la plus propre à mettre quelque ordre dans cette immense quantité de choses.

Considérations sur l'état de la Chymie chez les Egyptiens & les Chinois.

Il est presque inconcevable que quelques hommes ayent eu la foiblesse d'écrire des livres, pour démontrer que le voile de la Mythologie Egyptienne ne cache à nos yeux que des secrets chymiques. Et c'est une espece de tache pour le dix-huitiéme siécle qu'un Moine obscur aît encore de nos jours publié sur cette matiere une compilation qui décele autant d'ignorance dans la Fable que dans l'Histoire ; & à cet égard l'ouvrage de Tollius étoit mille fois plus supportable ; mais il falloit oublier la folie de Tollius, &

& non l'imiter (*v*). Quant à ce qu'on trouve ſur la prétendue Philoſophie Hermétique des Egyptiens dans Conring, dans Borrich & un volume de l'*Oedipe* de Kircher, nous nous diſpenſerons d'en porter un jugement, pour nous attacher à des choſes beaucoup plus probables, & enſuite beaucoup plus réelles.

Les Juifs de l'Egypte avoient été en grande partie ruinés ſous le régne de Cléopatre, qui déteſtoit cette colonie de monopoleurs & d'uſuriers venus de la Paleſtine ſous les premiers Lagides, mais ce qui les ruina encore davantage ce fut la conquête des Romains, qui leur ôterent les péages du Nil, & l'adminiſtration du blé à Alexandrie Pendant cette détreſſe, quelques-uns de ces malheureux tomberent par déſeſpoir dans une dévotion outrée & un fanatisme intolérable : ils s'établiſſoient dans les déſerts, y liſoient la Bible, & l'expliquoient dans un ſens bizarre, c'eſt à dire entiérement oppoſé au ſens commun. Or ce ſont ces viſionnaires, pris très-mal à propos par Euſebe pour des Chrétiens (*x*), que je ſoupçonne d'avoir les premiers imaginé la fable groſſiere touchant la transmutation des métaux, dont ils attribuoient le ſecret à une femme Juive, à un Mage de Perſe & à tous les anciens Prêtres de l'Egypte, qui n'y penſérent jamais. Car avant le régne de Conſtantin aucun Auteur Grec ou Latin n'a écrit un ſeul mot d'où

(*v*) Cet ouvrage, qui a fait tant de tort à la mémoire de Tollius, eſt intitulé : *Fortuita in quibus, præter criticæ non nulla, tota Fabularis Hiſtoria, Græca, Phœnica, Ægyptiaca ad Chymiam pertinere aſſeritur. in* 12. *Amſterd.* 1688.

(*x*) *Hiſtoria Eccleſ. Lib. II. Cap.* 16.

Si Euſebe eût bien réfléchi à la narration de Philon, il ſe ſeroit aiſément apperçu que ces Aſcétiques de l'Egypte étoient des Juifs & non des Chrétiens.

d'où l'on pourroit inférer que ces Prêtres euſſent entrepris des recherches de cette nature. Pline ſurtout n'auroit pas gardé là-deſſus le ſilence, & d'autant plus qu'il avoit occaſion d'en parler, lorſqu'il rend compte de cette opération chymique, que fit faire Caligula ſur l'orpiment, qui recele quelquefois de très-petites parcelles d'or; & ſi ce Prince ou plutôt ce voleur eût continué à faire de l'or de cette maniere là, il ſe feroit ruiné de cinq ou ſix mois plutôt; quoiqu'il diſſipât d'ailleurs très-promptement les tréſors accumulés par l'infame Tibere.

Ces Juifs de l'Egypte, dont je viens de parler, & qu'on nommera comme on voudra, Thérapeutes, Allégoriſtes, Enthouſiaſtes, Aſcétiques, diſparurent d'une maniere qui nous eſt inconnue: mais ils furent remplacés par les Anachoretes, dont quelques uns ont été réellement Chrétiens, & enſuite par des Moines qui vivoient en commun dans un très grand nombre de couvens, dont quelques-uns ſubſiſtent encore & dont d'autres ſont tombés en ruines. Ces perſonnages d'une ſainteté exemplaire eurent d'abord ſoin de recueillir les traditions fabuleuſes, déja fort répandues ſur la méthode dont les anciens Egyptiens changeoient l'eſſence des métaux: & enſuite ils commencérent eux-mêmes à travailler jour & nuit, comme ils en ont été accuſés par leurs propres Evêques, & vers la fin du ſiécle paſſé celui d'une ville connue ſous le nom de *Siut*, qu'on fait être la *Lycopolis* des Anciens, montra au Voyageur Vansleb les débris d'un monaſtere Copte où trois-cent ſoixante Religieux cherchoient ſans ceſſe la Pierre Philoſophale (y); mais il ne faut pas croire que les Orientaux la cherchent de la même ma-

(y) *Voyage en Egypte. Pag.* 380.

maniere que les Adeptes de l'Europe; car ordinairement ils n'employent ni fourneau, ni creuset; mais des paroles mystérieuses, des prieres, des cérémonies; & ressemblent enfin beaucoup plus à ceux que le peuple nomme des Magiciens, qu'à ceux qu'il nomme des Alchymistes.

Les habitans du Monastere, dont il est ici question, & qui étoit dédié à Saint Sévere, ont pu avoir connoissance d'un passage interpolé dans la Chronique d'Eusebe par Panodore, qui croyoit qu'au moyen de l'Alchymie on pouvoit aussi faire une couleur pourpre, égale en beauté à celle de Tyr, laquelle étoit encore de son tems extrêmement chere. Cette interpolation grossiere & mal imaginée a été regardée comme un texte authentique par George le Syncele, qui a inséré des chimeres semblables dans sa Chronographie. Enfin, les Moines du monastere de S. Sévere ont pu avoir encore connoissance d'un fait rapporté par Suidas, qui assure que l'Empéreur Dioclétien fit rechercher en Egypte les livres qui contenoient le vrai procédé du Grand-Oeuvre; & les jetta au feu pour prévenir les séditions. Mais tout cela est aussi vrai & aussi raisonnable que ce que les Coptes rapportent du nombre prodigieux d'hommes, que ce Prince fit massacrer, au point que les cadavres couvroient un terrain de plusieurs lieues carrées, d'où il sortit un fleuve de sang aussi large que le Nil à Momflot; car tel est le génie bizarre des Orientaux, ils mêlent toujours des contes atroces parmi des contes ridicules.

Celui qui a écrit la vie de Dioclétien, n'étoit pas un homme assez absurde pour y insérer un seul mot touchant la prétendue perquisition des livres Hermétiques, fable inventée longtems après la mort de cet Empéreur, qui fut obligé de se rendre en Egypte pour y punir quelques révoltés, qui tenoient *Coptos* & son district dans l'oppression: cet-

te ville étoit d'un difficile accès, ce qui inſpira à Dioclétien l'idée de la raſer entiérement, & d'en bâtir une autre ailleurs; ce qu'il exécuta en élevant d'abord *Dioclétianopolis.* Quant aux autres réglemens, qu'il fit pour rétablir toute la Thébaïde, ils ont été fort ſages, & loués même par Eutrope.

Les Moines de l'Egypte, malgré leur inextinguible ſoif de l'or, & leur haine aveugle contre la mémoire de Dioclétien, ſont reſtés dans une affreuſe indigence, & qui eſt peut-être ſans exemple; car je doute réellement qu'il y ait ſur la Terre beaucoup d'hommes qui les égalent en pauvreté. Quand même, à force de chercher, ils euſſent fait quelque découverte propre à les enrichir, les Arabes y auroient mis ordre; car ces brigands ſont très-habiles à emporter tout ce qu'ils peuvent trouver dans les monaſteres; & je ſoupçonne que leur acharnement à piller ces maiſons vient de l'idée qu'ils ſe forment touchant les richeſſes qui exiſtent actuellement, ou qui y exiſteront un jour, lorſque les Alchymiſtes ſeront heureux. Il eſt très-certain que les Arabes ſont encore plus infatués que les Coptes mêmes, de deux opinions ſur leſquelles ils ne ſe laiſſent jamais déſabuſer. Il y en a parmi eux qui croyent que toutes les ruines tant ſoit peu conſidérables d'anciens bâtimens Egyptiens cachent des tréſors gardés par des Talismans, qu'il ne feroit pas abſolument impoſſible de déſenchanter: d'autres s'imaginent que le Mercure eſt la ſeule ſubſtance qu'on puiſſe transmuer; & pour ne pas être pris au dépourvu, ils ont ſoin de porter toujours ſur eux de petites boëtes remplies de Mercure. En 1714, le Scheic Sélim montra la ſienne à Paul Lucas (z), qu'il

(z) *Voyage de la haute Egypte. pag.* 126. *Tom. II.*

qu'il ſupplia d'opérer, & cela dans un endroit où il ne ſe trouvoit, je ne dirai pas des fourneaux, mais point même du charbon. Un jour le bruit ſe répandit qu'un autre Scheic avoit découvert un très-ancien Manuſcript, rempli de ſecrets relatifs à la Chymie, & échappé par le plus grand des hazards aux recherches de l'Empéreur Dioclétien. Ceux qui allérent pour examiner ce livre, virent, ſans même l'ouvrir, que c'étoit un bréviaire du rituel Romain, dont les Arabes s'étoient emparés en déshabillant un Moine Italien, qu'ils avoient égorgé. Ils enlevérent auſſi à Mr. Pococke le livre dans lequel il deſſinoit les ruines de Thebes; de crainte que ces plans ne miſſent un jour les Anglois en état de venir prendre le dépôt d'or, qui doit être, ſuivant eux, à *Karnac;* mais les Anglois prendront plutôt les iſles Moluques que ces tréſors de *Karnac.* Les Arabes n'ont jamais ouï parler de l'hiſtoire de Néron, qui étoit poſſeſſeur paiſible de l'Egypte, ſur laquelle il a pu ſavoir beaucoup de particularités que nous ignorons aujourd'hui; mais s'il eût ſoupçonné ſeulement qu'il y avoit quelque argent caché dans la Thébaïde, il y eût fait creuſer à mille piés de profondeur; car il fit bien d'autres fouilles en Afrique pour découvrir les richeſſes apportées par Didon, ou enterrées par les Carthaginois lors du ſaccagement de leur ville. Il n'eſt point vrai qu'on puiſſe prouver par le temoignage des Hiſtoriens, que Cambyſe fut obligé d'abandonner toute la caiſſe militaire de ſon armée dans la grande Oaſe, ou dans un endroit nommé *Cambyſis ærarium:* je doute même que ce Prince ait jamais envoyé un gros corps de troupes dans l'Oaſe, dont il eſt ici queſtion: car il eût été abſurde de vouloir aller par ce chemin-là pour piller le temple de Jupiter Ammon dans la Marmarique. Tout ce qu'on ſait avec certitude, c'eſt que l'or, l'argent & les vaſes précieux des anciens Pharaons,

rnons, qu'on avoit pu ſouſtraire au pillage des Perſans, ont été tranſportés en Ethiopie par Nectanebe dernier du nom, dont on n'a jamais plus entendu parler; & c'eſt ſans fondement qu'on ſuppoſe qu'il ſe retira dans l'établiſſement formé par les déſerteurs ſous Pſammétique, vers le dix-huitiéme dégré de Latitude Nord ſur le rivage de l'*Aſtaboras*.

Je ne crois point qu'il ſoit néceſſaire d'indiquer ici les paſſages du livre, qui a fait naître aux Juifs allégoriſtes de l'Egypte des idées ſi bizarres touchant les anciens Prêtres de ce pays, & ſurtout à l'égard de ceux qu'on nommoit en Hébreu *Mecaschaphim*, & en Grec d'un terme, qu'on ne peut bien rendre en François que par celui de Pharmaciens, & qui paroiſſent avoir appartenu au Collège de Médecine. D'ailleurs ces Juifs allégoriſtes n'ont point ignoré que les Egyptiens, qui travailloient aux verreries de la grande Dioſpolis & d'Alexandrie, avoient des procédés ſecrets pour contrefaire les pierres précieuſes, & les vaſes Murrins qu'on fait avoir coûté quelquefois infiniment plus que les pierres précieuſes.

Ces opérations cachées de la verrerie étoient elles ſeules en état de faire ſoupçonner à des viſionnaires que les Prêtres de l'Egypte doivent avoir été très-verſés dans l'Alchymie: auſſi ne douté-je nullement que ce ne ſoit là la véritable ſource de toutes ces fables, qui germérent dans l'eſprit des Arabes, lorſqu'ils s'appliquérent aux Sciences; car ce ſont eux qui ont jetté les premiers fondemens de la Chymie réelle, ou du moins ils ont reſſuſcité cet Art preſqu' entiérement perdu.

Les Egyptiens ſont de tous les anciens peuples connus, ceux qui ont le mieux travaillé le verre, & les ouvriers de ce pays dirent à Strabon, que l'Egypte produit une certaine ſubſtance ſans laquel-

le

le on ne fauroit faire du beau verre (*a*). Or cette fubftance n'eft, fuivant moi, autre chofe que la foude que les Vénitiens vont acheter à Alexandrie; & fans l'impardonnable ftupidité des Turcs, jamais les verreries de Venife n'auroient acquis la réputation dont elles ont joui. Cette foude, dont il eft ici queftion, doit être regardée comme la meilleure; & il n'y a perfonne qui ne fache, que c'eft la cendre d'une plante nommée par les Botaniftes *Mefem bryantbemum Copticum.*

On voit par ceci qu'au tems de Strabon on n'étoit pas du tout perfuadé en Egypte, que les verreries de Tyr & de Sidon euffent jamais eu un avantage fi décidé qu'on le croit de nos jours par la feule qualité du fable que fournit le petit fleuve *Bélus*. Quelques Auteurs modernes difent, à la vérité, que les Egyptiens n'étoient pas en état de couler des glaces de miroirs, tandis qu'on en couloit chez les Sidoniens. Mais je doute extrêmement que dans l'antiquité on ait connu les grands miroirs de verre étamé; & le terme de *fpecula*, qu'on trouve dans Pline, lorsqu'il parle de la verrerie de Sidon (*b*), paroît un terme placé pour celui de *fpecularia*; de forte que ce Naturalifte n'a voulu défigner que de petites pieces de verre, fort épaiffes & ordinairement rondes, qu'on enchaffe dans du plâtre pour en faire des fenêtres, telles qu'on en trouve encore de nos jours en plufieurs endroits du Levant & de la Turquie. Cette pratique, qui femble en quelque façon être l'origine des vrais carreaux de vitre, ne fuppofe aucune habileté dans les ouvriers: & les Egyptiens n'euffent point été embarraffés pour furpas-

(*a*) *Geograph. Lib. XVI.*
(*b*) *Hift. Nat. Lib.* 36. *Cap. XXVI.*

paſſer à cet égard les Tyriens & les Sidoniens, qui ont ſouvent tâché de s'attribuer des découvertes qu'ils n'avoient pas faites.

Il faut avoir à la fois un jugement foible & une grande crédulité pour adopter la fable de ces Marchands, qui ayant allumé un feu ſur le rivage de la Phénicie, virent que le ſable entroit en fuſion, & trouvérent ainſi ſans y penſer la méthode de faire du verre. Les hommes avoient allumé des feux ſur le ſable pluſieurs milliers d'années avant qu'il fût queſtion de la ville de Tyr au Monde; & en de certains cas la cendre du bois & celle des herbes ſeches peuvent elles ſeules faciliter la fuſion. Ainſi il étoit ſuperflu de ſuppoſer que les Avanturiers, dont on nous parle, avoient heureuſement avec eux de la ſoude ou un ſel alkali à bord de leur navire: cette circonſtance ridicule a été ajoutée après coup pour étayer un conte mal imaginé. Le concours des cauſes fortuites n'a pas dans toutes ces choſes autant de pouvoir qu'on le croit communément: les procédés doivent ſe développer les uns après les autres. Enfin le hazard a eu peu de part à l'invention du verre, qui ne peut avoir été découvert qu'à la ſuite de l'art du Potier: on a eu une pâte aſſez approchante de la Porcelaine avant que d'avoir du verre: pluſieurs nations même ſe ſont arrêtées à la découverte de la Porcelaine, ſans pouvoir aller au-delà: d'autres n'ont connu qu'une ſorte d'émail. Par exemple, on ne ſavoit pas faire du verre dans toute l'étendue de l'Amérique en 1492, & cependant de certains Sauvages y poſſédoient la méthode de vernir d'émail les pots de terre, au rapport de Narbourough, homme judicieux, aſſez éclairé, & dont il a même été parlé avec quelque éloge dans les Recherches Philoſophiques ſur les Américains.

La véritable argille eſt rare en Ethiopie: preſque toutes les ſubſtances terreſtres y ſont plus ou moins

mêlées

mêlées de ſable: les plantes y contiennent plus de ſel alkali qu'ailleurs, & on y brûle des plantes arides au défaut du bois, qui y eſt auſſi rare qu'en Egypte, ou bien eſt trop précieux, comme celui de Palmier à l'égard de ceux qui vivent de dattes. Ainſi il eſt poſſible qu'en voulant y cuire des vaſes de terre, on y aura obſervé plutôt qu'ailleurs tous les développemens de la vitrification. Les anciens Hiſtoriens conviennent preſque unanimement, que les Ethiopiens ont connu le verre, & ſi Hérodote avoit prétendu parler de grands morceaux de ſel gemme, qu'on excavoit en Ethiopie pour en faire des cercueils, il n'eût pas donné le nom de verre à une ſubſtance ſaline qui ſe liquefie dans l'eau: car enfin, ce Grec, quoique très-menteur par inſtinct n'étoit point aſſez imbécile pour confondre des choſes de nature ſi différente.

Au reſte mon opinion eſt que la verrerie de la grande Dioſpolis capitale de la Thébaïde eſt, dans l'ordre des tems, la premiere fabrique réguliere de cette eſpece; & ſi les Tyriens euſſent eu des Monumens déciſifs en leur faveur, on ne les auroit pas vu recourir à des fables pour appuyer leurs prétentions D'ailleurs ils n'ont rien exécuté de plus remarquable que de certaines colonnes & des cippes de verre coloré, qui jouoit l'Emeraude; tandis que les Egyptiens ont fait cent ſortes d'ouvrages plus difficiles les uns que les autres: car ſans parler ici des coupes d'un verre porté juſqu'à la pureté du cryſtal, ni de celles qu'on appelloit *Alaſſontes*, & qu'on ſuppoſe avoir repéſenté des figures dont les couleurs changeoient ſuivant l'aſpect ſous lequel on les regardoit, à peu près comme ce qu'on nomme vulgairement *Gorge de pigeon*, ils ciſeloient encore le verre & le travailloient au tour: tellement que quelques coups donnés trop profondément briſoient tout l'ouvrage, qui avoit déja coûté des ſoins infinis à l'ouvrier: & lors même que ces ſortes de va-

ſes

ſes réuſſiſſoient parfaitement, il falloit encore les manier avec ſubtilité; de ſorte que ceux qui connoiſſoient l'art de jouïr, que rarement les Poëtes ignorent, n'aimoient pas, dans leurs parties de plaiſir, à ſe ſervir de coupes ſi précieuſes & ſi fragiles

Tolle, puer, calices, tepidique toreumata Nili;
Et mihi ſecurâ pocula trade manu (*c*).

D'ailleurs les Egyptiens ſavoient dorer le verre (*d*); ce qu'on ne ſut jamais ni à Tyr, ni à Sidon; & quoiqu'il n'y eût plus qu'un pas à faire pour l'étamer, ce peuple n'a point connu d'autres miroirs que ceux de métal, qui paroiſſent même avoir tous été petits & portatifs: car la critique, dont nous faiſons l'uſage le plus rigoureux, nous oblige à ranger parmi les fables ce qu'on a dit de deux prodigieux miroirs, dont l'un étoit ſuſpendu à la Tour du Phare, & l'autre incliné ſur le ſommet du Temple d'Héliopolis, où il réfléchiſſoit l'image du ſoleil par une ouverture du toit ou de la terraſſe. Je n'ignore point que les Anciens ont quelquefois placé dans les temples des miroirs dont les effets étoient ſinguliers, & qu'on nommoit pour cela monſtrueux; car il eſt ſûr qu'il y en a eu de tels dans le temple de Smyrne; mais pour celui d'Héliopolis, Strabon le décrit très-exactement, ſans dire un ſeul mot de ce

---

(*c*) *Martial. Lib. XI E. XII.* Ce paſſage de Martial eſt expliqué par un autre de Livre XII. E. 75. & ſurtout par les diſtiques ſuivants:

Non ſumus audacis plebeia toreumata vitri;
Noſtra nec ardenti gemma feritur aquâ.

Aſpicis ingenium Nili, quibus addere plura
Dum cupit ah, quoties perdidit auctor opus.

(*d*) *Athénée Lib. V. Cap. 9.*

ce faiſceau de rayons qui éclairoient l'autel aux yeux des ſpectateurs, qui ne pouvoient appercevoir la ſource de la lumiere. Ainſi ce prétendu preſtige, auquel les Prêtres de l'Egypte ne penſérent jamais, n'a pas donné lieu à celui qui eſt aujourd'hui en vogue dans une égliſe des Chrétiens Coptes, dédiée à Sainte Damiane, où les Moines font paroître, pat le moyen de deux petites fenêtres basſes, des ombres contre le mur oppoſé. Je crois bien, comme Vansleb le dit, que cette égliſe, qu'on recontre près de *Tekébi* à plus de vingt-ſept lieues de l'ancienne Héliopolis, n'a pas été bâtie ſuivant les vrais principes de l'Optique, dans la ſeule vue de tromper le peuple; mais ſi Vanſleb & le Pere Sicard euſſent été plus verſés dans la Phyſique, ils ſe ſeroient d'abord apperçus que l'apparition des ombres ne ſauroit avoir lieu dans un endroit bien éclairé (*e*): de ſorte qu'on peut toujours ſoupçonner que celui-ci a été rendu à deſſein aſſez ſombre pour y produire cette illuſion, laquelle eſt à peu près ce qu'eſt l'effet de la chambre obſcure. Ce tour me paroit un peu moins groſſier que celui que font de certains charlatans à Naples; quoiqu'au fond tout ce qui tend à tromper le peuple en fait de religion, ſoit également abominable aux yeux des Philoſophes.

Quant au grand miroir du Phare d'Alexandrie, j'ai eu la patience de lire ce qu'en a écrit un Académicien de Barcelone (*f*), qui ſuppoſe que par ce moyen on a pu appercevoir les objets d'auſſi loin qu'on les apperçoit avec des lunettes d'approche; &

(*e*) *Vanſleb Journal. pag.* 158 ..... *Mémoires des Miſſions du Levant Tom. II. pag.* 99.

(*f*) *Amuſemens Philoſophiques ſur diverſes parties des Sciences.* AMUS. *VI.*

& ensuite il se jette dans d'inutiles détails pour prouver que les Anciens savoient étamer le verre, en citant un passage d'Isidore, qui mourut en 636, & un autre passage de Vincent de Beauvais, qui écrivoit vers l'an 1240. Il est clair qu'il ne s'agissoit point du tout ici ni de Vincent, ni d'Isidore, il falloit prouver par des témoignages d'Ecrivains antérieurs à notre ére, l'existence du miroir; & ensuite raisonner: mais Ptolémée Evergete, ni aucun de ses successeurs ne pensa jamais à une telle folie. En un mot il n'y a non plus eu de miroir au sommet de la Tour du Phare, que quatre écrevisses de verre pour supporter ce bâtiment, qui doit avoir été plus qu'aucun autre en bute à l'imagination des exagérateurs. Il est vrai que Vossius, si fameux par son érudition, & si décrié par la foiblesse de son jugement, a prétendu expliquer ce fait en supposant que ces écrevisses avoient été fabriquées d'une pierre Obsidienne véritable ou sophistiquée par le verre noir, dont les Egyptiens savoient couler des statues (*g*); mais malgré l'autorité du manuscrit que Vossius dit avoir eu dans sa bibliotheque, il ne faut pas douter un instant que cette fable n'ait été forgée par les Arabes, qui paroissent aussi avoir imaginé la *Table Smaragdine*, ou cette prodigieuse lame d'Emeraude sur laquelle Hermès, personnage qui n'a jamaie existé, grava avec la pointe d'un diamant le secret du Grand-Oeuvre. Il y a aujourd'hui des Bédouins assez enfans ou assez imbéciles pour croire que cette table est cachée dans le *Harem* ou la plus grande des Pyramides de *Gizeh*, où il a si peu été question d'ensevelir quelque secret, qu'on n'y a point trouvé une seule inscription ni dans la salle d'en haut, ni dans celle d'en

(*g*) *Commentar. ad Pomp. Melam. pag.* 271.

d'en bas. Et s'il y a eu des caracteres Hiéroglyphiques gravés sur les faces extérieures de ce Monument, il faut que le tems les ait effacés; car il n'en reste plus de trace. Je sais bien ce qui a donné lieu à cette tradition des Arabes: ils ont manifestement confondu la *Table Smaragdine* avec ce colosse d'Emeraude, qu'Apion, cité par Pline, disoit être encore de son tems renfermé dans le Labyrinthe; quoique ce ne puisse avoir été qu'un ouvrage de verre coloré comme les Egyptiens en faisoient déja du tems de Sésostris; car il faut rejetter l'opinion de ceux, qui disent qu'ils y employoient le Prême d'Emeraude, mot barbare, corrompu de celui de Prase, qui n'enveloppe pas la vraie Emeraude au moins dans les mines de l'Egypte, où l'on en connoît deux: l'une à l'Occident du Nil au pied de la côte Libyque entre *Ipson* & *Thata*; & l'autre vers le bord du Golfe Arabique un peu au-delà du vingt-cinquiéme dégré. Cette derniere ne paroit pas, dans l'Antiquité, avoir appartenu aux Rois de l'Egypte, comme on feroit tenté de le penser; mais aux Rois de l'Ethiopie, qui soutinrent à cette occasion une guerre, où l'on voit qu'ils réclamérent comme une partie de leur domaine & la ville de Phylé & la mine d'Emeraude (*b*). L'Arabe Abderrahman, qui l'avoit visitée, dit qu'on y trouve ces pierres enveloppées dans une matiere blanchâtre: il y en a de trois especes, dont aucune n'est ni Prême, ni Prase; & on les clarifie toutes également au moyen de l'huile chaude.

quoi-

(*b*) Voyez *Héliodore* ÆTHIOPIC. *Lib. IX.*
On voit par la narration de cet Auteur que les Persans en conquérant l'Egypte, s'étoient aussi emparés de la mine d'Emeraude, qu'ils furent obligés de restituer aux Ethiopiens; d'où je conclus que cette mine leur avoit appartenu longtems avant l'époque de la conquête.

Quoique la pratique de faire des ſtatues de verre coloré exigeât beaucoup d'habileté de la part des ouvriers de l'Egypte, il me paroît pourtant que la façon de contrefaire les Murrins en ſuppoſe encore davantage. Il eſt à jamais étonnant qu'après les recherches, entrepriſes par les plus ſavants hommes que l'Europe ait produits, on ne ſache pas encore aujourd'hui avec certitude de quoi on formoit ces fameux vaſes, dont le prix, quoique très-conſidérable & même exceſſif, a néanmoins été exagéré par le Pere Hardouin, qu'on ſait avoir changé les ſeſterces en talens: or c'eſt préciſément comme ſi l'on changeoit les livres tournois en Louis. En ſuivant cette folle correction faite par Hardouin au texte de Pline, & une évaluation du talent donnée par le Comte de Caylus (*i*), il ſe trouveroit que le baſſin de Murrin, que briſa Pétrone, avoit coûté un million-trois-cent-cinquante-mille livres. Le vaſe antique de Cornaline, qui repréſente les myſteres de Cérés, & qu'un ſoldat prit au ſiege de Mantoue, n'a jamais été eſtimé qu'à cent & cinquante-mille écus d'Allemagne; quoiqu'il n'en vaille pas la vingtiéme partie, & qu'il ſoit encore chargé d'un grand travail en relief; tandis que les Murrins au contraire paroiſſent avoir été tout unis ſans aucune apparence de gravure. L'opinion populaire ſur la matiere de ces vaſes, eſt celle qu'on trouve déduite asſez au long dans l'Ouvrage de Mr. Mariette (*k*), qui prétend que c'étoient des Porcelaines de la Chine.

(*i*) *Mémoires de l'Acad. des Inſcript. Tom.* XXIII. *pag.* 122.
Cette évaluation du Talent à 4500 Livres ne doit point être regardée comme exacte à beaucoup près.

(*k*) *Traité des Pierres gravées. Tom. I.*

ne. Mais tous ceux, qui depuis Cardan & Scaliger ont embraffé ce fentiment abfurde, n'ont pu le défendre contre les moindres objections qu'on leur a faites.

Les Romains, loin de donner une fomme exorbitante pour acquérir les Porcelaines de la Chine, telles que celles que nous connoiffons aujourd'hui, n'euffent pas même voulu les acheter, ni les introduire parmi leurs meubles, à caufe des deffins ridicules & groffiers dont elles font chargées ; ce qui eût produit un horrible contrafte avec les ouvrages Grecs. Il n'y a d'ailleurs point un feul Auteur ancien, qui ait jamais dit qu'on tiroit les Murrins de quelque contrée inconnue comme l'étoit alors la Chine. On affure qu'ils fe trouvoient en différents endroits de l'Orient, en Perfe, plus particuliérement dans la Carmanie, dans l'Inde & la Thébaïde : mais ceux de cette derniere Province étoient fophiftiqués, c'eft à dire produits par une compofition, qui imitoit le Murrin, quoiqu'elle fût d'une nature différente.

C'eft en vain qu'aujourd'hui on recherche dans les cabinets les plus riches, & les plus fournis d'antiques: on n'y trouve rien qui reffemble à ces célebres vafes, & il en eft de même en Afie, où l'on ne les connoît plus. La Carmanie nommée actuellement *Kerman*, ne produit de nos jours qu'une efpece de pierre Lardite, des Belemnites, & il y exifte une fabrique de Porcelaine, dont la pâte donne dans le roux, & qui eft de beaucoup inférieure à celle du Japon : comme c'eft néanmoins cette Province, qui a fourni les plus beaux Murrins, & une efpece précieufe d'Alabaftrite, il feroit à fouhaiter que les Anglois & les Hollandois, qui ont des réfidences & des loges au Bender Abaffi, à Ormus & à Gomron, vouluffent faciliter à quelques Naturaliftes le moyen d'examiner les productions du *Kerman* & d'une partie du *Fars*. Il fe

peut même que ce terme de *Murrin*, qui doit être écrit sans aspiration, & qui n'est ni Grec, ni Latin, subsiste encore dans quelques endroits de la Perse Méridionale.

Il n'y a qu'à lire même superficiellement le second chapitre du trente-septiéme livre de Pline, pour s'appercevoir que les Murrins n'étoient pas peints ou diaprés avec le pinceau: on y observoit des taches & des veines irrégulieres, qui circuloient en ondoyant, & qui donnoient tantôt dans le pourpre tantôt dans le blanc, & produisoient souvent des nuances ou ces deux couleurs étoient plus ou moins fondues.

De toutes les Porcelaines, que nous connoissons, il n'y en a pas une qui approche de cette description de Pline, & point même celle qu'on nomme *Porcelaine craquelée*, où l'on voit une infinité de petites lignes qui se croisent en tous sens, & souvent des rayes dont l'effet est de faire paroître les vases comme s'ils étoient fendus & fêlés dans toutes leurs parties. Quoique cette espece soit plus chere & plus rare sans comparaison que l'espece chargée de figures régulières, elle n'offre néanmoins rien d'agréable aux yeux.

Mais il existe une Porcelaine avanturine, qui n'a vrai-semblablement jamais été vue en Europe, & dans laquelle il seroit plus tolérable de vouloir retrouver le Murrin de l'Antiquité. On l'appelle *Yao-pien*, c'est à dire transmutation: car toute la pâte se convertit tellement qu'enfin elle ressemble à de l'Agate; mais les Chinois sont hors d'état de faire cette Porcelaine: ils ne savent même comment il faudroit s'y prendre pour en approcher. Tout ce qu'on en a appris jusqu'à présent, c'est que certains vases, & surtout ceux qu'on a diaprés en rouge, se changent de tems en tems pendant la cuisson, & deviennent ce qu'on nomme *Yao-pien*: cela arrive par hazard, par un caprice du fourneau, à

à l'inſçu & contre le gré des ouvriers; mais il me paroît que ces ſortes de pieces, ſoit par un défaut de la pâte, ſoit par un feu trop gradué, ont été presque entiérement vitrifiées (*l*): de ſorte qu'elles doivent ſe rompre lorsqu'on y verſe une liqueur bouillante, & les Murrins au contraire réſiſtoient à l'action du vin ou de l'eau chaude comme Martial nous l'apprend (*m*).

D'ailleurs comment a-t-on pu s'imaginer que la Porcelaine de l'Aſie, qui eſt actuellemenr à un prix ſi bas, eût coûté prodigieuſement cher dans l'Antiquité, & ſurtout lorsque les Romains commerçoient en droiture aux Indes Orientales par la Mer Erythrée. Mais, dit-on, les Parthes interceptoient alors les productions & les ouvrages de la Chine, de ſorte que les Romains devoient les acheter de la ſeconde ou troiſiéme main, & ſuivant une taxe telle que celle qu'on jugeoit à propos de leur impoſer; mais

(*l*) Je ſuppoſe que les vaſes, qui ſe changent en *yao-pien*, ſont de la matiere de ceux où il n'entre pas du vrai *Pét-untſé*; mais une autre ſubſtance, qui eſt peut-être beaucoup plus vitrifiable; & la couleur rouge, qui eſt tirée du cuivre, peut auſſi y contribuer. Voici ce que l'on trouve à cet égard dans le Mémoire du Pere Dentrecolles. „ On applique, dit-il, cette couleur rouge ſur la Porcelaine lorsqu'elle n'eſt pas encore cuite, & on ne lui donne pas d'autre vernis. Il faut ſeulement prendre garde „ que pendant la cuite, la couleur rouge ne coule pas en „ bas du vaſe. On m'a aſſuré que quand on veut donner „ ce rouge à la Porcelaine, on ne ſe ſert pas de *Pét untſé* pour la former; mais qu'en ſa place on employe avec „ le *Kao lin*, de la terre jaune préparée de la même maniere que le *Pét-untſé*. Il eſt vraiſemblable qu'une pareille terre eſt plus propre à recevoir cette ſorte de couleur. "

(*m*) *Si calidum potas, ardenti Murra Falerno*
Convenit, & melior fit ſapor inde mero.

mais c'eſt là une erreur à laquelle Mr. de Guignes a donné lieu en ſoutenant que l'Empéreur Marc-Aurele avoit envoyé en 166, une ambaſſade à la Chine pour ouvrir un commerce direct avec cette contrée, & ſe délivrer de l'eſpece de tribut qu'on payoit aux Parthes. Mr. Gautier de Sibert a répété, dans une Hiſtoire de Marc-Aurele, ces opinions ſi décriées; tandis qu'il eût pu aiſément s'appercevoir que longtems avant le régne de ce Prince les vaiſſeaux Romains venoient jusqu'à *Palibotbra* ſur le Gange, où ils pouvoient négocier ſans dépendre des Parthes en quelque maniere que ce ſoit. Les embarcations, qui ne vouloient pas doubler le Cap de Komorin, faiſoient, après le débouquement du détroit de *Bab-el-Mandel*, leur route vers le Nord-Eſt, & venoient dans le Golfe de Kambaye mouiller à *Berug* ou à *Barygaza*, où les Marchands indigenes tiroient les denrées de la Sérique par la voie de terre, c'eſt à dire par la voie de la Bactriane. D'ailleurs parmi ces denrées de la Sérique & de la Cochinchine, il n'eſt jamais queſtion de Porcelaine, ni de rien de ſemblable. Quant à la Chine proprement dite, Marc-Aurele, loin d'y avoir envoyé une ambaſſade, n'en avoit jamais ouï parler: car un Géographe, tel que Ptolemée, en a ignoré l'exiſtence, comme cela eſt démontré par l'erreur qu'il y a dans ſa longitude, & le ſilence profond qu'il garde ſur cette région. Enfin du tems des Antonins on ne connoiſſoit dans notre Europe que les *Seres* & les *Sines*, peuples qui n'avoient rien de commun avec les Chinois; & c'eſt choquer toutes les notions de la Géographie que de ſoutenir le contraire.

L'ouvrage le plus complet & le mieux approfondi, que nous ayons ſur les Vaſes Murrins, eſt ſans contredit celui de Chriſtius, qui, à un paſſage près de Martial, dont il n'a point eu connoiſſance, produit généralement tout ce qu'on peut trouver ſur

cette matiere dans les Auteurs de l'Antiquité (*n*); car pour les Modernes il les a aſſez négligés & ne parle point même de ces détails curieux, qu'on trouve dans le Gloſſaire de du Cange au mot *Madre*. Au reſte Chriſtius prouve par d'invincibles argumens que les Murrins n'ont pas été des Porcelaines; mais des pierres qui approchoient du genre de l'Alabaſtrite & de l'Onychite. Quant à moi je penſe qu'ils n'étoient point d'une nature calcaire, & que l'art ajoutoit beaucoup à leur beauté: car on peut ſoupçonner qu'on les clarifioit, non point avec le miel imbu de ſuc d'if, dont les Anciens ſe ſervoient pour clarifier preſque toutes les pierres précieuſes; mais qu'on les renfermoit dans des fourneaux où on leur faiſoit endurer un certain degré de feu; tellement qu'on peut à la rigueur laiſſer ſubſiſter le célebre diſtique de Properce, qu'on fait avoir tant tourmenté les Commentateurs.

Seu quæ palmiferæ mittunt venalia Thebæ;
Murreaque in Parthis pocula cocta focis.

On pourroit traduire ces vers de la maniere ſuivante: *les marchandiſes que Thebes nous envoye de l'ombre de ſes palmiers; & les vaſes Murrins, qui ont été cuits dans les fourneaux des Parthes.* Or comme Properce s'explique dans un autre endroit de ſes Poëſies, où il dit que les Murrins participoient de

(*n*) Voyez *Joh. Frid. Chriſtii de* MURRINIS VETERUM *Liber ſingularis. Lip.* 1743.

Voici le diſtique de Martial, que Chriſtius a ômis.

Nos bibimus vitro, tu Murrâ, Pontice, quare?
Prodat perſpicuus ne duo vina calix.

de la nature de l'Onyx (*o*), on peut croire que dans le diſtique, qu'on vient de rapporter, il parle à la fois des véritables, qu'on tiroit de la Perſe, & des faux qui venoient de l'Egypte.

Après tous ces details, que nous avons tâché de preſſer autant qu'il a été poſſible; la grande difficulté eſt de ſavoir comment & avec quelle matiere les Egyptiens faiſoient les faux Murrins. On feroit d'abord porté à croire qu'ils employoient une eſpece d'Alabaſtrite gypſeuſe, c'eſt à dire qui n'eſt point calcaire, & à laquelle on pouvoit faire eſſuyer un aſſez grand dégré de feu pour y incorporer des couleurs: cette pierre ſe trouvoit en abondance dans les carrieres de l'Heptanomide à ſoixante lieues ou à peu près au-deſſous de Thebes; mais elle n'approchoit ni de la beauté, ni de la fineſſe des Alabaſtrites de la Carmanie (*p*). On embraſſeroit, dis-je, aſſez volontiers ce ſentiment, ſi Pline, lorsqu'il parle du Murrin adultéré, n'aſſuroit clairement que c'étoit du verre, *vitrum Murrinum.* Ainſi les Egyptiens n'altéroient point l'Alabaſtrite de l'Heptanomide, mais employoient des pâtes de verre, avec leſquelles on pouvoit tromper de tems en tems ceux d'entre les Romains qui n'étoient point de grands connoiſſeurs; mais on trompoit infailliblement par ce moyen des nations aſſez groſſieres & barbares comme les Moſcophages, & toutes

(*o*) *Et crocino nares Murreus ungat Onyx.*
Propor. Lib. III. Eleg. 8.

On voit par ce vers combien Properce étoit éloigné de prendre les Murrins pour de la Porcelaine.

(*p*) Les Anciens, en parlant de l'Alabaſtrite de l'Egypte, ſemblent déſigner une pierre colorée & calcaire; mais l'Alabaſtrite ou le faux Albatre des Modernes eſt d'une ſubſtance vitrifiable. Et à cet égard nos notions ſont beaucoup plus ſûres que celles des Anciens.

tes celles qui habitoient le long de la côte Orientale de l'Afrique depuis la hauteur du quinziéme dégré jufqu'aux environs de *Bérenice Epi-dires* ou le Cap *Rasbel.* Auffi voyons-nous que la majeure partie des faux Murrins paffoit dans les ports du Golfe Arabique (*q*), où les vaiffeaux s'en chargeoient pour les porter à ces peuples, dont je viens de parler, & auxquels ces vafes pouvoient fervir à contenir toutes fortes de liqueurs, pourvu qu'elles ne fuffent ni bouillantes, ni trop chaudes; car on peut bien croire que les faux Murrins ne réfiftoient pas aux mêmes épreuves que les véritables, qui doivent avoir difparu entiérement par les invafions des Barbares, qui en auront enlevé & brifé une grande partie; & on peut foupçonner que ce qu'il y a eu de plus précieux en ce genre à Rome, a paffé enfuite à Conftantinople où il feroit impoffible aujourd'hui de retrouver un feul débris de la ftatue de verre coloré dans le goût de l'Emeraude, qu'on y voyoit au tems de l'Empéreur Théodofe, & qui étoit, fuivant la tradition confervée dans Cédrene, (*r*) un ouvrage exécuté en Egypte fous Séfoftris. Si des Monumens d'un tel volume ont été anéantis, il eft aifé de fe figurer quel aura été le fort des vafes Murrins, prefque auffi fragiles que le verre.

Quant à la Porcelaine, le Comte de Caylus croit que les Egyptiens la faifoient affez bien, & pour le prouver il cite une petite ftatue, qui porte des caracteres Hiéroglyphiques peints en noir fur un émail de bleu vif. Mais pour juger fûrement de la matiere, dont cette piéce a été pétrie, il eût été né-

(*q*) *Peripl. Mar. Erythr. pag.* 145.
(*r*) *Pag.* 322.

néceſſaire de la rompre : car il vient de l'Egypte beaucoup de ſtatues ſemblables, & le Chevalier de Montaigu entr'autres en a rapporté pluſieurs; mais la couverte n'y cache pas une pâte de Porcelaine, ni rien d'approchant: c'eſt ſeulement une terre blanche, friable, legere & telle que celle des vieilles fayances, nommées en Italie par corruption *Majoliche*, & qu'on recherche à cauſe de l'idée où l'on eſt, que Raphaël & d'autres Artiſtes en ont peint quelques vaſes. Mais Raphaël, ne paroît jamais avoir touché la Majoliche (*s*) ; & le travail de Rubens en apprêt ou ſur le verre eſt quelque choſe de bien plus certain. Tout cela me fait douter que les Egyptiens ayent jamais exécuté en ce genre d'autres ouvrages que des fayances aſſez eſtimées, lorſque par le moyen des particules de *mica* mêlées dans le vernis, elles ſembloient être comme poudrées d'argent; mais cette fabrique appartenoit à la ville de Naucrate dans le *Delta*; & étoit par conſéquent entre les mains des Grecs, dont on ne confondra point les ouvrages avec les vaſes de *Coptos* dans la Thébaïde, & qui ne paroiſſent point avoir été verniſſés, ſans quoi on n'auroit pu leur donner une odeur qu'ils conſervoient aſſez longtems, & qui y étoit ſûrement incorporée par des drogues d'une ſubſtance étrangere: car les recherches faites ſur différentes parties de la Minéralogie de l'Egypte n'ont rien produit de ſatisfaiſant touchant une argille naturellement odoriférante, que Proſper Alpin dit être en aſſez grande abondance aux environs de la Mata-

rée,

(*s*) L'ouvrage le plus détaillé qu'on ait par rapport à la Peinture de quelques piece de Majoliche, (ou *Majerique*) eſt un livre Italien, intitulé, *Iſtoria delle pitture in Majoliche fatte in Peſaro, e ne luoghi circonvicini.*

rée, dont on ſuppoſe que l'emplacement répond à peu près à celui de l'Héliopolis ſituée hors du *Delta*.

Mr. de Maillet a toujours ſoutenu que les anciens Egyptiens aimoient extrêmement les feux d'artifice & les illuminations; & en effet on découvre beaucoup de particularités qui portent à penſer que cela eſt très-réel. Au reſte je ne compte ici pour rien le témoignage d'Elien; puiſqu'il n'a fait que copier mot pour mot Hérodote, le ſeul Auteur qui ait parlé d'un palais illuminé toutes les nuits par l'ordre du Pharaon *Mycerinus*, dont l'Hiſtoire me ſemble être un roman, qui a entraîné les conſéquences les plus ridicules, en ce que les Jéſuites l'ont inſéré dans leurs prétendues Relations de la Chine, pour expliquer l'origine de la *Fête des Lanternes*, ſur laquelle on eſt maintenant beaucoup mieux inſtruit. Il s'agit encore dans Hérodote d'une illumination qu'il prétend avoir été, une fois par an, générale en Egypte depuis la cataracte du Nil juſqu'aux bords de la Méditerranée; quoique ſuivant toutes les apparences elle ſe ſoit bornée à la ville de Saïs & à la Préfecture Saïtique; ce qui formoit un canton de peu d'étendue. Cette fête conſiſtoit en un grand nombre de lampes qu'on allumoit à l'approche de la nuit; mais il eſt fort difficile de concevoir pourquoi les Egyptiens mettoient dans tous ces vaſes une certaine quantité de ſel, & de quelle nature ce ſel peut avoir été (*t*). On ne ſait, dis-je, ſi par ce moyen ils varioient la couleur de la flamme, ou ſi par ce moyen ils re-

(*t*) *Lucernas plurimas accendunt circum circa domos ſub dio: lucernæ autem ſunt vaſa ſale & oleo plena, quibus ſuper incumbit ellychnium. Herodot. Lib. II.*

retardoient la conſomption de l'huile, ſecret qu'il ne ſeroit pas aiſé aujourd'hui de retrouver.

C'eſt ici l'endroit où je dois entrer dans quelques diſcuſſions entiérement neuves ſur la maniere dont on imitoit le tonnerre & la foudre dans la célébration des Myſteres: car il eſt certain qu'on faiſoit voir & entendre ces phénomenes ſimulés aux perſonnes qu'on initioit. Je ne prétends point parler, en quelque ſens que ce ſoit, de ce qui doit s'être paſſé en Arabie ſur le *Gebel Tour*; car cet événement eſt étranger à notre ſujet; mais il faut obſerver que les Egyptiens ayant les premiers imaginé tout l'appareil des Myſteres, tranſportés depuis dans l'Aſie & dans l'Europe, doivent être regardés comme les inventeurs du tonnerre artificiel, & de cette effuſion de lumiere qui paroiſſoit tout à coup au milieu des tenebres; au point qu'Apulêe en compare les effets à ceux du Soleil: car ayant été admis, ainſi que l'on ſait, aux ſecrets Iſiaques à Corinthe, il obſerva aſſez bien toute la ſingularité de ce ſpectacle (*v*).

S'il étoit vrai, comme on l'a prétendu, que de certains Myſteres ſe célébroient dans quelques apartemens du Labyrinthe, alors il n'eût point été difficile d'y faire entendre des éclats ſemblables à ceux de la foudre; puiſque Pline aſſure que la répercuſſion de l'air produiſoit un bruit épouvantable dans ce bâtiment, dès qu'on y ouvroit des portes ou des ſoupiraux, qui vrai-ſemblablement en faiſoient refermer d'autres; car ſans cela je ne puis expliquer ce phénomene ſuivant toute la rigueur des termes employés par ce Naturaliſte, qu'il faut ſuppoſer avoir été bien inſtruit; & la deſcription détail-lée

(*v*) *Nocte mediâ vidi ſolem candido coruſcantem lumine.* Metamorphoſ. Lib. XI. pag. 1001. Edit. Beroal.

lée qu'il donne du Labyrinthe le fait penſer (*x*) Quant à Hérodote, on ne voulut point lui permettre d'entrer dans les chambres ſouterraines où doit avoir été le centre de l'artifice, & la ſépulture de ces Crocodiles qu'on nommoit les *Juſtes* ou en Egyptien *Sucbu*, & qu'on a pris pour de petits Lézards d'une eſpece différente, & laquelle n'eſt point malfaiſante.

Quant à la Grece, j'avois d'abord cru que le bruit qu'entendoient les initiés dans le Temple de Cérès Eleuſine, venoit de la voute ou du comble, que Vitruve dit avoir été dans cet édifice d'une grandeur effrayante, *immani magnitudine*, & conſtruit par un Architecte nommé Ictinus (*y*). Or il n'eût pas été difficile de faire retentir cette partie par le moyen des machines; mais ſi l'on peut ici citer l'autorité d'un Poëme tel que le *Rapt de Proſerpine*, il eſt ſûr que ce bruit ſortoit de quelque excavation pratiquée ſous le pavé du Temple: car Claudien, après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit, ajoute que le mugiſſement terrible, qui ſuccédoit immédiatement, paroiſſoit partir des entrailles de la Terre (*z*).

Quoi-

(*x*) *Quarumdam autem domorum* (in Labyrintho) *talis eſt ſitus, ut adaperientibus fores tonitru intus terribile exiſtat.* Lib. XXXVI. Cap. 13.

(*y*) *Vitru. Præfa. ad Lib. VII.*

(*z*) *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri*
Sedibus, & claram diſpergere culmina lucem,
Adventum teſtata Dei. Jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum.
De rap. Proſer. Amſtelod. apud Janſſon. 1627.

Il faut obſerver que d'autres éditions de Claudien portent

Quoiqu'il en soit, les Machinistes, qui travailloient à ces spectacles mystérieux, ont dû être aussi embarrassés pour faire un tonnerre simulé, que pour bien copier les effets de la foudre; car le comble du ridicule seroit de vouloir que ceux, qui assistoient aux Mysteres, ne voyoient & n'entendoient rien de semblable; mais qu'ils se l'imaginoient, & que la frayeur faisoit en même tems une égale illusion à leurs yeux & à leurs oreilles. On ne sauroit trop répéter que les Anciens nous parlent de toutes ces choses d'une maniere qui ne laisse subsister à cet égard aucune ombre de doute. Et le Grec Pléthon en décrivant l'initiation, employe les termes les moins équivoques de sa langue comme ceux de *Keraunus* & de *Pyr*, la Foudre & le Feu (*a*).

Je dois ici avouer au Lecteur, que je sens une extrême répugnance à admettre que, dans des Temples & même dans des souterrains, on eût fait usage de la machine dont se servoient les Comédiens de l'Antiquité sur les Théatres, c'est à dire du *Céraunoscope*, par le moyen duquel on lançoit violemment la foudre sur la Scene, d'un endroit nommé le *Bronteion*, où, suivant l'opinion commune, on contrefaisoit le tonnerre en roulant des pierres dans des vases de cuivre.

Le *Céraunoscope*, dont on peut à peine aujourd'hui se former une idée fort claire, doit avoir été une machine très-élevée (*b*), & dont l'action a

---

fulmina au lieu de *culmina*, & *Cecropium* au lieu de *Cecropidum*; mais cette derniere différence n'est point si importante que la premiere.

(*a*) *Pletho. Schol. ad Orac. mag. Zoroast.*

(*b*) Voici comme on définit ordinairement le Céraunoscope & le Bronteion dans les Lexiques.

Κεραυνοσκὸπιον machina est altissima in scenâ adinstar speculæ, ex

a pu être frappante en plein air ; mais dans des Temples comme ceux des Anciens, qui étoient ordinairement peu exhaussés en comparaison de leur étendue, ce jeu n'eût point été praticable. Quant aux vases rangés dans le *Bronteion*, c'est à dire le lieu où l'on contrefaisoit le Tonnerre, on ne conçoit pas qu'ils ayent pu produire un bruit assez violent sans le secours du feu. Il s'agissoit d'épouvanter les initiés, & on les épouvantoit bien dans les Mysteres de *Mithra*, en leur mettant une épée nue sur la gorge ; mais leur frayeur eût-elle été fort grande? si l'on ne leur avoit fait voir & entendre que les mêmes choses qui se passoient aux yeux de tout le Monde sur les Théatres. Ces considérations me portent à penser, que, dans les Mysteres, ces phénomenes étoient beaucoup mieux exécutés & sans comparaison plus terribles à l'aide de quelque composition pyrique, qui est restée cachée comme celle du *feu Grégeois* qu'on n'a pas retrouvé de nos jours ainsi que l'on a affecté de le publier pour allarmer toutes les Puissances maritimes.

Tandis que Salmonée & Rémulus, nommé Alladius dans le premier livre de Denys d'Halicarnasse, étoient regardés comme les plus impies des hommes pour avoir voulu imiter les éclairs & le tonnere, les Prêtres & les Comédiens les imitoient tous les jours sans que personne s'en soit scandalisé; & on ne trouve rien, dans l'Histoire Ancienne,

---

ex quâ fulminum jactus exhibebantur . . . . . Βροντεῖον, *locus est in scenâ ubi conjectis in ænea vasa saxis tonitru simulabatur.*

Ainsi le Céraunoscope étoit constamment placé dans le Bronteion. Au reste les Sculpteurs & les Peintres n'ont point copié la foudre qu'ils mettoient dans la main de Jupiter sur quelque piece employée dans les machines de théatre.

ne, qui ait plus approché de la poudre à canon, qu'on n'a pas inventée dans l'Aſie même pour l'employer à la deſtruction de l'eſpece humaine; mais pour s'en ſervir à faire des illuminations, & ce que nous nommons des feux d'artifice. Il n'eſt point vrai, quoiqu'on en diſe, que le premier esſai de la poudre à la gúerre ait été fait ſur les Tartares Mongols en 1232, pour les empêcher de prendre la ville de *Kai-Fong-fou*, qu'ils prirent cependant. Car ſi les Chinois euſſent été en état dès le treiziéme ſiécle, de faire des armes à feu, on ne voit pas pourquoi ils en auroient ignoré l'uſage plus de quatre-cents ans après, lorſqu'il s'agiſſoit de les employer contre les voleurs qui prirent Pékin, & contre les Mandhuis qui prirent la Chine. Mais voici à cet égard un fait déciſif: ſous le régne de *Tu-tſſung* on eût recours aux lumieres du Vénitien Marc Paul pour inventer quelque machine capable de réduire les villes de *Siang-yang* & de *Fan-Hcbing*; il ne vint par conſéquent point alors dans l'idée des Chinois attachés en grand nombre au parti des Mongols, d'employer la poudre. On fit à Pékin des Baliſtes, qui étant ſervies par des Mahométans forcérent toutes les places contre lesquelles elles jouérent. Au reſte il ſera toujours ſurprenant que le retour de Marc Paul à Veniſe, fut bientôt ſuivi & de l'invention de la poudre & de l'invention des canons en Italie.

Il y a un point qui concerne l'état de la Chymie chez les Egyptiens, & qu'on peut dire être couvert de beaucoup de ténebres. Pline aſſure qu'un Souverain de l'Egypte avoit trouvé le moyen de contrefaire la pierre précieuſe, nommée *Cyanus*, & qui n'a aucun rapport avec le Saphir des Modernes; ce que Mr. Hill a très-bien prouvé. (*c*) Or comme les An-

(*c*) Voyez ſon *Traité des Pierres de Théophraſte.* Le Cyanus des Anciens étoit un *Lapis Lazuli.*

Anciens diſtinguoient leur *Cyanus* en mâle & en femelle, Agricola a cru que le procédé dont il eſt ici queſtion, conſiſtoit à rehauſſer la couleur & à changer les femelles en mâles par leur propre teinture (*d*). Mais je n'examinerai pas tout cela, étant convaincu comme je le ſuis, que Pline s'eſt trompé, & a confondu une opération avec une autre. On trouve beaucoup plus de lumiere dans Théophraſte, qui dit que le Roi d'Egypte dont il s'agit, avoit découvert la méthode de faire du bleu ou du faux Azur; de ſorte qu'il n'eſt point proprement queſtion d'une pierre précieuſe; mais d'une ſubſtance colorante pour teindre les fayances, les émaux & les verres. Quand on voit les ouvriers Egyptiens employer des ſels alkalis & une eſpece de gros ſable, alors on ne doute point qu'ils n'ayent tiré comme on fait aujourd'hui, de la ſubſtance métallique du Cobalt une terre, qui étant mêlée de ſoude & de Silex ſe vitrifie aiſément, & produit ce qu'on nomme maintenant le *bleu d'émail.*

La difficulté eſt de ſavoir dans quel tems peut avoir vêcu ce Roi, dont le nom n'exiſte nulle-part dans les Monumens; mais c'eſt une folie manifeſte de vouloir que ce ſoit le premier des Ptolémées, fils de Lagus; avec lequel Théophraſte entretenoit un commerce de lettres; de ſorte qu'il n'eût pas manqué de nommer un Monarque qu'il connoiſſoit particuliérement, & qui méritoit encore d'être con-

(*d*) *Tinctura ex Cyano feminâ fit mas. Primus autem gemmam illam tinxit Rex Ægypti: cryſtalli etiam & vitra ſic tinguntur ut ſpeciem Cyani exprimant; ſed tactus maxime linguæ facile deprehendit fraudem.* De NAT. FOSSILIUM. pag. 623. Col. I. Ce paſſage feroit croire qu'Agricola ne connoiſſoit point le *Cyanus* des Anciens.

connu des Philosophes; ce que peu de Princes ont mérité.

Les plus anciens ouvrages de poterie qu'on déterre en Egypte, comme ces petites statues, dont j'ai parlé, prouvent qu'on y a déja employé le bleu de Cobalt, dont la découverte va se perdre dans la nuit des tems. D'ailleurs les Grecs de l'Egypte ne paroissent point avoir dirigé leurs recherches vers de tels objets; mais plutôt vers tout ce qui concernoit les drogues propres à la Médecine, & de certains parfums très-précieux, & dont quelques-uns surpassoient le prix de l'or au poids, à en juger par les précautions qu'employoient les Marchands d'Alexandrie pour empêcher leurs ouvriers de voler; car le soir ils renvoyoient ces ouvriers-là tout nus, (*e*) exactement comme les Espagnols en agissent avec leurs Negres qui exploitent les mines, & avec ceux qui pêchent les perles, auxquels ils servent de violents vomitifs, dèsqu'ils les soupçonnent d'en avoir avalé quelques-unes. On ne conçoit pas comment le prix des parfums a pu être si exorbitant en Egypte, s'il est vrai, comme on le dit, que les Ptolémées y avoient transplanté de l'Arabie l'arbre qui produit l'encens; de même que Cléopatre y transplanta les Baumiers; & c'est là la seule action louable, qu'on découvre dans l'Histoire de sa vie, d'ailleurs assez chargée d'événemens pour en remplir un volume.

Il paroît que les connoissances Chymiques des anciens Egyptiens étoient seulement fondées sur de cer-

(*e*) *At hercule Alexandriæ ubi thura interpolantur, nulla satis custodit diligentia officinas. Subligaria signantur opifici. Persona adjicitur capiti, densusque reticulus. Nudi emittuntur.* Plin. Lib. XII. Cap. 14.

certaines obfervations, & non rédigées en Théorie ou en Syftême; & je penfe qu'on pourroit en dire autant de leur Aftronomie. L'effervefcence froide, produite par le vinaigre & le natron leur ayant été connue de tems immémorial, cela avoit fuffi pour leur donner quelques notions fur la différence des acides & des alkalis; & à force d'obferver ils parvinrent bientôt à favoir que prefque toutes les couleurs tirées du Régne Végétal effuyent une alteration confidérable, dès qu'on y mêle de l'un ou de l'autre de ces fels; & là-deffus a été fondée leur pratique de peindre les toiles, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Cette opération, qu'ils n'avoient point apprife des Indiens comme Mr. Amailhon l'infinue trés-mal à propos, (*f*) ne pouvoit rien produire de bien achevé; & cependant c'eft cette opération même, qui les a, fuivant toutes les apparences, empêchés d'inventer les moules pour appliquer les mordants; ce qui eût rendu leurs toiles beaucoup plus belles; quoique leurs couleurs foncieres paroiffent principalement avoir été tirées de l'*Alkana* & du Carthame, qu'on reçoit aujourd'hui de leur pays fous le nom ridicule de *Saffranum.*

Quand on confidére le procédé ufité actuellement en Egypte pour faire le fel ammoniac, procedé qu'on fait être un véritable travail Chymique dans toute la rigueur des termes; alors il me paroît que ce n'eft ni des Grecs, ni des Romains, ni des Arabes qu'on le tient; mais qu'il a été connu de tout tems. Et c'eft le défaut du bois qui y a donné lieu: car dans l'antiquité, comme de nos jours, les Egyp-

---

(*f*) *Hiftoire du Commerce & de la Navigation des Egyptiens fous les Ptolémées pag.* 185.

Egyptiens, pour fe procurer des matieres combuftibles, ont dû faire fécher la fiente des animaux frugivores, or le fel ammoniac fur lequel on a débité tant de chofes abfurdes, eft uniquement tiré de la Suie, qui s'attache aux foyers où l'on brûle des fubftances femblables; & quand le Pere Sicard a affuré qu'on y ajoute de l'urine de Chameau, il étoit moins inftruit que ne le font les enfans Coptes & Arabes, qui ont vu mille fois cette opération à *Gizeh* & dans plufieurs endroits du *Delta*: car on la fait en public. On fe difpenfera d'entrer dans des difcuffions pour examiner le fentiment de ceux, qui prétendent, comme Mr. de Schmidt, que l'Ammoniac de l'ancienne Egypte differoit totalement de celui qu'on y fait préfentement (*g*). Car, fi nous n'avons point un feul livre fur la Matiere Médicale où l'on ait parlé de cette forte de fel, fans y mêler quelque fable, on peut juger comment les Anciens ont embrouillé ce qu'ils en difent.

Quant à l'art d'embaumer les corps, il n'exigeoit point, ainfi que l'on s'imagine, des connoiffances Chymiques fort approfondies; & quelques Obfervations réitérées ont pu d'abord faire découvrir la durée du tems qu'il falloit laiffer à l'action de l'alkali fixe pour pénétrer la peau & la chair; & il n'y a perfonne qui ne fache que ce terme avoit été fixé pour toujours à foixante-dix jours; ce qui heureufement ne fournit pas deux mois Philofophiques, qui font chacun de quarante jours; fans quoi les Alchymiftes euffent encore voulu découvrir de grands myfteres. Ce qu'il y a de plus remarquable au fujet

(*g*) *De Commerciis & Navigationibus Ptolomæorum. pag.* 357. Cette Differtation a remporté le prix à l'Académie des Infcriptions, & mérite les plus grands éloges.

jet des momies, c'eſt que plus on avance vers la haute Egypte, moins on en trouve, & encore celles, que Vanſleb prétend avoir été découvertes dans la Thébaïde, étoient-elles très-mal conſervées. On ſait par le témoignage des Anciens que les couleuvres cornues, repoſoient après leur mort dans le temple de Thebes, mais on n'en a jamais déterré le moindre débris. Et en général je doute qu'on ait vu en Europe beaucoup de momies d'animaux tirés de quelque catacombe ſituée au-delà du vingt-ſixiéme dégré de latitude Nord. Tandis qu'aux environs de *Sakara* & de *Buſiris* on trouve par milliers des Vaſes qui renferment des Ibis. Comme les Européens s'établiſſent fort rarement dans quelque ville de l'Egypte plus méridionale que le Caire, il eſt ſûr que cela eſt en quelque ſorte cauſe du peu de recherches qu'on a faites dans les différents cantons de la Thébaïde: car je ne parle point de l'Ethiopie, dont les momies nous ſont entiérement inconnues; quoique rien ne fût plus curieux que de retrouver quelques corps humains enveloppés de cette ſubſtance que les Anciens ont priſe pour du verre, & qui peut avoir été une réſine diaphane, & peut-être même une gomme, qu'on ſait ſe trouver abondamment dans cette contrée; car une partie de l'Arabie, l'Egypte & l'intérieur de l'Afrique jusqu'au-delà du Sénégal, produiſent plus de gomme que le reſte du Monde connu; parce que l'Acacia ſe plaît ſinguliérement dans ces régions brûlées, & il y répand ſans comparaiſon plus de ſubſtance gélatineuſe qu'on n'en obtient des arbres de ſon eſpece plantés ſous d'autres climats; & l'extrême rigueur du froid ſemble produire un effet asſez ſemblable ſur les arbres réſineux.

Les opinions des Savans ſont partagées ſur les véritables cauſes de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde, les uns, en faiſant quelque violence au texte de Plutarque, prétendent par là dé-

démontrer que réellement les Thébains n'embaumoient jamais aucune bête: d'autres pensent que les Pharaons, ayant transporté leur Cour à Memphis, firent placer aux environs de cette ville, par je ne sais quelle politique, toutes le sépultures des animaux sacrés. Mais ce sentiment des Modernes paroît aussi peu probable que tout ce que les Anciens ont dit d'un Tribunal établi pour juger les morts, & qui ne peut avoir subsisté de la maniere dont on le croit vulgairement. Enfin l'imagination des Grecs a travaillé beaucoup sur l'Histoire de l'Egypte: souvent ils entrent dans des détails, qui semblent porter un caractere frappant de candeur & de vérité aux yeux des Lecteurs ordinaires, & qui s'évanouissent comme des rêves, dès qu'on les soumet à un examen rigoureux; & si l'on n'avoit déja assez bien prouvé dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, (*b*) que de certains procédés, qu'Hérodote rapporte touchant la maniere d'y embaumer les corps humains, sont impossibles dans la pratique, on pourroit ici le démontrer sans beaucoup de peine. Au reste je crois entrevoir le véritable motif de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde dans la difficulté où l'on y a été de s'y procurer en assez grande quantité les drogues nécessaires, & dont les meilleures, comme la Cédria & le Bitume Judaïque, étoient apportées avec les aromates par les Caravanes Arabes, qui ayant dépassé l'Isthme de Suez n'alloient pas plus loin; & s'arrêtoient dans les premieres villes du *Delta*. Car il n'y avoit alors aucune communication entre l'Arabie & la Thébaïde par la Mer Rouge: les Egyptiens, loin de naviguer sur cette Mer-là, n'avoient point même fait

(*b*) *Tom. XXIII. pag.* 125.

fait de chemin pour ſe rendre aux endroits où l'on a vu depuis les ports de *Myos hormos*, de *Philoteras* & de *Bérenice Troglodytique*. Tout cela étoit pour eux un pays inconnu ou indifférent. Et ce ne fut que dans des tems bien poſtérieurs à ceux dont il s'agit ici, que les Ptolémées ouvrirent les routes que les Egyptiens avoient tenu conſtamment fermées. Après cela on peut bien concevoir qu'il en coûtoit ſans comparaiſon moins pour embaumer un corps à Memphis qu'à Thebes, où il falloit acheter de la troiſiéme ou quatriéme main les drogues venues de l'Arabie.

Outre les menſonges, qu'on a à reprocher aux Auteurs Grecs dont on vient de parler, il eſt manifeſte que très-ſouvent ils ont mêlé les chimeres de leur propre Mythologie avec celle de l'Egypte; & c'eſt par un effet de cette confuſion que Diodore parle du breuvage de l'immortalité donné par Iſis à Orus; quoique les Egyptiens n'euſſent jamais entendu parler d'une fable de cette nature. Et tout ce que nous pouvons dire avec quelque certitude, c'eſt qu'ils avoient exagéré les vertus du *Népenthes*, qu'on ſait n'avoir eu rien de commun avec l'Ambroſie; & que beaucoup de Savans prennent pour l'*Opium* Thébaïque, exprimé d'une eſpece de pavot nommé dans la langue du pays *Nanti*; car les Egyptiens ne paroiſſent avoir eu aucune connoiſſance du *Bernavi*, qu'on obtient du chanvre verd, plante qu'on n'a cultivée en aucun endroit de leur pays; mais on a pu y connoître une compoſition qu'on appelle *Berghe*, qu'on fait avec la Juſquiame blanche; & dont les Princes Arabes de la Thébaïde uſoient beaucoup au ſiecle paſſé.

Ces drogues produiſent toutes le même effet; c'eſt à dire qu'à la longue elles affoibliſſent également la mémoire dans ceux qui en font un continuel uſage: on voit même en Aſie de ces miſérables, qu'on y déſigne ſous le nom de *Théraquis*, & aux-

auxquels il reſte à peine la réminiſcence; ce qui eſt un ſigne aſſez infaillible d'une mort prochaine.

Ainſi ce qu'on a dit du *Népenthes* de l'Egypte, ne peut s'appliquer à l'*Opium*, qu'en tant qu'on le prend ſans diſcontinuer un ſeul jour; & en augmentant inſenſiblement la doſe juſqu'à ce qu'on parvienne à une demi-dragme; & alors il peut tellement faire oublier à un homme l'hiſtoire de ſa vie, qu'il ne lui reſteroit plus la moindre trace du paſſé, ni aucune réflexion ſur l'avenir. C'eſt l'art de s'abrutir, & d'approcher le plus qu'il eſt poſſible d'une certaine félicité, que je ſoupçonne aux animaux, en ce qu'ils n'ont très-probablement aucune idée de la mort: c'eſt à dire qu'il n'y a point de bête qui ſache qu'elle doit mourir, pas même lorſqu'elle voit les cadavres de ſes ſemblables, pas même lorſqu'elle expire: tandis que cette appréhenſion agite, trouble & conſterne les hommes ordinaires juſqu'au milieu de leurs plaiſirs; car je ne parle point des Philoſophes, qui ſont au-deſſus de toutes les allarmes, & dans un état de repos qui eſt le prix de la vertu.

Il eſt encore fait mention, mais fort rarement, d'une drogue dont de certains fanatiques de l'ancienne Egypte ſe frottoient les yeux pour avoir des viſions & des extaſes, telles que les Scythes s'en procuroient auſſi jadis en ſe balançant avec violence ſur une planche ſuſpendue, ou en tournant avec vîteſſe toujours vers le mêmê côté, uſage dont il ſubſiſte des traces bien remarquables parmi les Turcs.

Quelques Naturaliſtes aſſurent que les Egyptiens dont il s'agit ici, n'employoient que l'encens de l'Arabie; mais je doute extrêmement que cette réſine appliquée ſur les yeux & ſur le front, force le ſang & les eſprits vitaux à monter en abondance vers la tête; & il eſt beaucoup plus croyable que ces malheureux avaloient quelques grains d'encens; ce qui produit une eſpece de délire dans l'homme: & c'eſt

c'eſt par ce moyen qu'on étourdiſſoit les criminels avant que de les conduire au ſupplice, coûtume qui a duré très-longtems, ſans qu'on puiſſe précisément décider ſi l'on a bien ou mal fait de l'abolir.

Au reſte, l'*Opium* Thébaïque, le *Berghe*, le *Bernavi* & d'autres drogues de cette nature ne ſont point des compoſitions trouvées par des Chymiſtes, qui cherchoient le breuvage de l'immortalité, comme on l'a cherché à la Chine, & dont je dirai des choſes aſſez ſingulieres dans l'inſtant: car il ne reſte plus ici à parler que de ces prétendues inſcriptions Egyptiennes, dans leſquelles des inſenſés ont cru voir des choſes relatives à la transmutation des métaux.

On nous a conſervé trois inſcriptions du temple de Saïs: celle qu'on lit dans Clément d'Alexandrie, eſt une ſimple ſentence morale: celle que rapporte Plutarque paroît avoir été corrompue par les Grecs, qui, ſuivant l'uſage établi à Athenes, ont donné un voile à la Minerve Egyptienne; ce que Mr. Jablonski dit choque extrêmement le Coſtume (*i*). Ces conſidérations ont engagé les Savans à préférer l'inſcription qu'on trouve dans les Commentaires de Proclus ſur le Timée; & qu'il faut traduire de la ſorte mot pour mot.

JE SUIS *ce qui eſt, ce qui a été, & ce qui ſera. Nul mortel n'a ſoulevé ma robe. Le fruit, que j'ai engendré, a été le Soleil.*

Les Egyptiens, ſuivant le génie & l'uſage très-répréhenſible de preſque tous les Orientaux, avoient perſonnifié les attributs de la Divinité: ce que les hommes appellent la ſageſſe de Dieu, étoit figuré chez eux par la *Neitha* ou la Minerve de Saïs; ainſi l'in-

(*i*) *Pantheon Ægyptic. Tom. I. pag.* 66. L'obſervation de Mr. Jablonski n'eſt pas ſi bien fondée qu'elle le paroit, lorſqu'on réfléchit au voile d'Iſis, ſur lequel celui de la Minerve d'Athenes peut avoir été copié.

l'inſcription qu'on vient de rapporter, concerne la création de l'Univers, & le plan préexiſtant ſuivant lequel notre Monde a été arrangé: car il paroiſſoit abſurde de ſoutenir qu'un ouvrage régulier & très-compliqué eût été formé ſans aucun plan antérieur à ſa formation. Il faut être, comme je viens de le dire, un inſenſé pour vouloir entrevoir en tout ceci quelque rapport avec les opérations des Alchymiſtes, qui nous parlent encore de la colomne d'Oſiris, dont Diodore de Sicile donne l'inſcription tellement conçue que je n'y ai pu découvrir une ſeule idée Egyptienne: elle commençoit par ces mots: *je ſuis fils de Saturne le plus jeune des Dieux* (*k*). Or jamais les Egyptiens n'avoient entendu parler de Saturne, Divinité abſolument étrangere à leur Mythologie; & ce ſeroit bien pis, ſi l'on diſoit que par ce mot de *Saturne* il faut entendre leur *Phtha* ou leur Vulcain, qui, loin d'être le plus jeune des Dieux, paſſoit pour le plus ancien de tous, ſuivant les traditions allégoriques ſur leſquelles jamais les Prêtres n'ont varié. Cette obſervation eſt plus que ſuffiſante pour démontrer que ce ſont des Grecs qui ont forgé l'inſcription qu'on liſoit ſur la colomne d'Oſiris, érigée en Arabie dans la ville de Nyſa; quoique jamais l'ancienne Géographie n'ait connu de ville de Nyſa en Arabie. L'Expedition d'Oſiris, qu'on fait être la même que celle de Bacchus, n'a rapport qu'au cours du Soleil, & aux différents effets produits par la chaleur de cet aſtre. On ſe diſpenſera après cela d'entrer dans des détails touchant la colomne d'Iſis: car, quoiqu'on y diſtingue un ſtyle & des expreſſions qui ſe rapprochent beaucoup davantage du goût Oriental, il en eſt de cette inſcription Egyptienne comme de cinquante autres, qui ont été plus ou

(*k*) *Biblioth. Lib.* 5.

ou moins altérées par l'ignorance ou la hardiesse des Traducteurs.

Ce sont principalement les Jésuites, qui ont tâché de nous dépeindre les Chinois comme des Alchymistes déterminés, dans les premieres Relations qu'ils publiérent touchant ce peuple : & comme chez lui le prix de l'or n'est point à beaucoup près aussi haut qu'en Europe, les Missionaires ne manquérent pas de dire qu'il avoit surtout cherché le secret de faire de l'argent. Le Pere Martini n'a point eu honte d'assurer que l'Empéreur *Hoangti*, qui n'a vrai-semblablement jamais existé, travailloit fort bien & avec le plus grand succès dans un laboratoire situé sur le lac *Totang*, dans la Province de *Setchuen*, à peu de distance de la ville de *Pukiang* (*l*). Et ce qu'il y a de réellement surprenant, c'est que le Pere Kircher, homme capable de tout rêver & de tout croire, a rejetté ce fait comme une fable dans son Monde souterrain, Ouvrage qu'on sait d'ailleurs être rempli des plus puériles chimeres.

Là-dessus le Médecin Cleyer entreprit de faire des recherches à la Chine, & il attesta à son retour, qu'il n'avoit pu trouver dans tout ce pays un seul Alembic (*m*). Mais la figure de ces machines peut beaucoup varier ; & à peine en reconnoîtroit-on la forme primitive dans ces tuyaux que les Tartares ajustent sur des vases remplis de lait de jument, dont ils ont su tirer la partie la plus volatile longtems avant qu'on eût distillé quelque liqueur que ce soit en Europe, où l'on ne croit pas que l'esprit de vin ait été connu avant l'an 1200, époque qui m'a néanmoins toujours paru incertaine.

Les

(*l*) *Libro XI.*

(*m*) *Medicina* CHINENSIUM *ex pulsibus & linguâ in 4to*

Les Missionaires, qui ont écrit sur la Chine dans des tems postérieurs, prétendent que ce n'est que depuis *Laokium* qu'on s'y est appliqué à l'Alchymie, & que ce sont principalement les disciples de cet homme assez obscur, qui ont répandu ce goût dans différentes Provinces de l'Empire. Mais comme on connoît l'acharnement des Jésuites contre les *Tao-ssé* & contre les Bonzes, & celui des Bonzes & des *Tao-ssé* contre les Jésuites, il est de la prudence & de l'équité de se défier de tout ce que l'esprit de parti a fait dire à ces différents Ordres de Religieux. Et on peut juger si la soif de l'or n'avilit pas extrêmement le cœur de l'homme; puisque les avares mêmes se la reprochent les uns aux autres comme un crime inexpiable.

Voici la véritable origine de toutes les fables dont on vient de rendre compte. Il est vrai que les Chinois ont cherché le breuvage de l'immortalité dans des siecles antérieurs à notre ére; & cette folie superstitieuse leur vient des Tartares leurs ancêtres, qui ont tâché de se rendre immortels dès les tems de la plus haute antiquité. Et il n'y a personne, qui en lisant ce qu'Hérodote & Strabon rapportent de certains Scythes, ne reconnoisse d'abord la liaison qu'il y a entre toutes ces choses (*n*): Hérodote même entre dans de grands détails en décrivant la coûtume adoptée chez une nation Gétique; & il a été bien prouvé que cette nation suivoit la religion du Grand-Lama, qui a aussi été surnommé l'*immortel* par quelques Voyageurs d'Europe; quoique ce titre de Dalai-Lama ne signifie proprement que Prêtre universel, dont le pouvoir est aussi étendu que l'Océan: car dans la langue Mongale la Mer s'appelle *Dalai* (*o*). Mr. d'Anville

(*n*) *Herod. Lib. IV. ... Strab. Lib. VII*

(*o*) *Fischer de Origine Tatarorum. pag. 76.*

le dit qu'on ne retrouve aujourd'hui ni en Europe, ni en Aſie, ces hommes ſinguliers indiqués dans le texte Grec de Strabon par le nom d'*Abioi* (*p*). Mais je doute qu'on puiſſe retrouver actuellement beaucoup de peuplades Tartares par les ſeuls noms que leur ont donnés les Hiſtoriens & les Géographes Grecs : ces grands corrupteurs des appellations nationales ont répandu d'épaiſſes ténebres ſur toute la ſurface de l'ancien Continent pour rendre leur ſtyle plus harmonieux. D'ailleurs Mr. d'Anville auroit pu s'appercevoir que les *Abioi* ne nous ſont pas repréſentés comme une peuplade, mais comme une ſociété; & cela eſt bien ſûr, lorſqu'on réfléchit qu'ils contractoient rarement des mariages. S'il y a eu, plus de treize-cents ans avant notre ére, des Moines parmi les Tartares connus ſous le nom de *Lamas*, on peut croire que c'eſt à eux que ſe rapporte cet amour du célibat & cette auſtérité dans les mœurs, que les Anciens ont unanimement attribués à de certains Scythes, auxquels nous ne connoiſſons point de tels penchans, ſi l'on en excepte les Lamas, qui font vœu de chaſteté; ce qui, dans la rigueur des termes, ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'ils renoncent au mariage légitimement contracté; car chez eux le célibat entraîne de grands déſordres. Là où il y a beaucoup de voleurs, dit Mr. de Montesquieu, il ſe commet beaucoup de vols.

Je penſe que le ſyſtême de la Métempſycoſe a fait imaginer qu'on pouvoit ſe rendre immortel, c'eſt à dire qu'on pouvoit mettre ſon ame en état de paſſer d'un corps humain dans un autre corps humain pendant une ſuite de ſiecles innombrables ſans paſſer par celui des bêtes immondes, ou par celui des plus foi-

(*p*) *Géographie ancienne, abrégée. Tom. II. pag.* 321.

foibles insectes. Ensuite il est survenu, comme cela arrive toujours, des charlatans qui ont expliqué dans un sens purement physique ce qui devoit s'entendre dans un sens purement moral. Alors on ne crut plus que la justice, la charité, le travail, étoient des vertus ou des qualités nécessaires; mais qu'il falloit découvrir des plantes, qui pussent opérer directement sur les organes, & leur donner de l'indestructibilité.

Il ne fut point difficile à des imposteurs d'inculquer des idées si flatteuses & si extravagantes à des hommes grossiers, & à des Princes, qui, depuis que le Monde existe, ont été la dupe des plus absurdes projets & des plus folles espérances.

Quoiqu'il en soit, les Scythes connus plus particuliérement sous le nom de *Sacques*, infectérent les Persans de leur opinion touchant cette immortalité qu'on peut se procurer par le moyen de certains végétaux; & les recherches des Mages de la Perse se dirigérent surtout vers un arbuste appellé *Hom*, & qu'on croit être le même que celui dont parle Plutarque sous la dénomination corrompue d'*Omomi* (*q*), & qu'il dit avoir été employé par les Persans dans des sacrifices très-superstitieux. Il se peut que les fables des Grecs au sujet de l'Ambrosie dérivoient de cette admirable doctrine des Mages; car parmi les fables Grecques on en trouve plusieurs, qui leur venoient de l'Orient, & même de l'Inde. Les choses bizarres qu'on lit dans la Comédie des Oiseaux d'Aristophane touchant l'Alouette, & vraisemblablement celle qui est hupée, sont mot pour mot conformes à ce que les anciens Indiens ont écrit de la Hupe, que Mahomet a aussi jugé à propos de mettre dans l'Alcoran, où l'on dit que cet oiseau découvre les sources & les veines d'eau au tra-

(*q*) *Au Traité d'Isis & d'Osiris.*

travers des terres qui les cachent. Et c'est une grande honte pour le dix-huitiéme siecle qu'on y ait renouvellé de si monstrueuses absurdités par rapport à je ne sais quels enfans de France & d'Autriche, & cela dans l'instant même que je composois cette section, sans avoir eu la moindre connoissance de la lettre que Mr. de la Lande a publiée depuis.

D'autres Scythes, qui avoient d'abord séjourné dans le Thibet, portérent à la Chine la chimere du breuvage de l'immortalité; & on dit que l'Empéreur *Schi-chuan-di*, qui monta sur le trône en 251 avant notre ére, voulut absolument prendre cette liqueur; mais les imposteurs, auxquels il s'adressa, furent assez habiles pour lui persuader qu'il n'y avoit aucune vertu dans la plante *Pusu*, que produit la Province de *Huquang*; qu'on la croyoit à la vérité assez forte pour faire rajeunir; mais qu'on n'en connoissoit pas d'exemple bien avéré, & qu'enfin, dans toute l'étendue de la Chine, il ne croissoit aucun végétal propre à en extraire le breuvage de l'immortalité: mais qu'il falloit chercher de telles racines dans la Tartarie ou dans des isles situées à l'Orient de la Corée, où on les trouveroit infailliblement Là-dessus *Schi-chuan-di* fit équiper un navire, qu'il envoya vers le Japon pour y examiner les productions du Régne Végetal; mais ceux, qui entreprirent ce voyage, ne jugérent pas à propos de revenir. Et nous avons eu des Historiens assez imbéciles pour prétendre que c'est par l'équipage de ce vaisseau ou par cette colonie que le Japon a été peuplé: aussi les habitans de cet empire, dit le Pere du Halde, s'y font-ils encore gloire aujourd'hui de descendre des Chinois. Mais comment ose-t-on répandre en Europe des fables si grossieres? puisque les Japonois savent indubitablement qu'ils ne descendent point des Chinois; & ils ont tant de mépris pour le jargon de la Chine, qu'ils l'appellent la *langue de confusion*, où les plus

habiles ont souvent peine à se faire comprendre les uns aux autres (*r*).

Vers l'an 157 avant notre ére, un autre Empéreur de la Chine, nommé *Ven-ti*, prit des précautions beaucoup meilleures que celles de *Schi-chuan-di* pour se procurer le breuvage de l'immortalité: il le but en secret, & expira à la fleur de son âge. Quarante ans après, l'Empéreur *Wou-ti* parvint encore à se procurer une drogue de cette espece; mais comme il tarda trop à la prendre, un Courtisan la lui vola, à ce que disent les Historiens Chinois, qui ont souvent inséré dans leurs Annales des contes dignes des *mille & une nuit*. Tout ce qui s'est passé depuis cette époque dans l'intérieur de la Cour par rapport à ces extravagances, a été tenu fort secret; & il n'en a rien transpiré pendant plusieurs siecles.

Quant à ces personnages qu'on nomme *Laokium* & *Confucius*, ils nous sont trop peu connus pour qu'on puisse déterminer s'ils se sont aussi appliqués à la Magie, & à la recherche des qualités surnaturelles des végétaux. C'est sans le moindre fondement que dans un Roman, qui a paru en Europe sous le titre d'*Tu le grand & Confucius*, on attribue à ce dernier des connoissances dans la Chymie, & même dans l'Astronomie, quoique ni de son tems, ni plus de dix-sept-cents ans après sa mort aucun calendrier de la Chine n'ait été exact, & les premiers de cette espece qu'on y ait vus, furent dressés par des Savans étrangers, amenés par le Conquérant *Koublai*; sous le régne duquel tout ce pays changea de face, comme on le verra fort clairement dans la section

(*r*) Mr. Boysen suppose que l'Empéreur *Schi-chuan-di* n'avoit que des vues de commerce, lorsqu'il envoya une colonie aux isles du Japon. Mais on ne peut gueres parler positivement de tout ce qui s'est fait à la Chine deux ou trois-cents ans avant notre ére.

Il eſt vrai qu'on tire encore maintenant de la Chine beaucoup de ſoies crues, qui ont cet œil ou cette teinte jaunâtre que Claudien appelle *luteus*; mais ſi les Anciens euſſent connu les belles étoffes teintes de ce pays, il eſt plus que probable qu'ils en auroient parlé dans leurs ouvrages, où l'on ne trouve pas un mot qui y ſoit relatif, non plus qu'à la Porcelaine, dont on ne voit d'ailleurs aucun fruſte, aucun débris dans tout ce qui ſe déterre à Rome, & dans les autres villes de l'Italie, comme M. Winkelman l'avoit déja obſervé en combattant la fauſſe opinion de Mariette ſur les vaſes Murrins (z). De tout cela il paroît réſulter que, vers le tems dont on parle, les Chinois n'avoient presque aucune communication avec leurs voiſins, ou que les Arts n'étoient pas encore portés chez eux à ce dégré où on les a vus depuis la conquête des Tartares Mongols. Une découverte, qui n'a, à la vérité, aucun rapport direct à la Chymie, mais dont ils ſe glorifient extrêmement, eſt celle du papier, qu'ils aſſurent avoir été faite ſous le régne de *Ven-ti.* Quand enſuite on leur demande de quelle matiere étoient fabriqués les livres qu'ils diſent avoir été brûlés longtems auparavant & ſous le régne de *Schi-chuan-di*, alors ils ſont déconcertés & ne ſavent que répondre: car ils n'oſeroient mettre en fait qu'on a connu chez eux l'uſage du vélin, ni avouer non plus que les pretendus livres brûlés ſous *Schi-chuan-di* n'étoient que des tablettes de Bambou ou des morceaux de bois. Nous ne prétendons pas ici tirer les Lettrés Chinois de leur embarras; mais il eſt poſſible qu'anciennement ils ont eu des livres faits d'étoffes de ſoie. Et en ce cas on a eu très-grand tort d'y ſubſtituer la plus mauvaiſe eſpece de papier qu'on puiſſe imaginer; puiſqu'un volume, dont les feuilles ſeroient de Tafetas ou de Satin, dureroit cinq ou

---

(z) *Deſcrip. des pierres gravées du Baron de Stoſch. Claſſ. V.*

ou six fois plus longtems que le papier sur lequel les Lettrés font imprimer aujourd'hui leurs ouvrages (*a*).

Nous avons déja fait remarquer au Lecteur, que les Chinois ont une inclination superstitieuse pour un certain nombre impair; or tout ce qu'ils ne sauroient diviser par neuf, ils le divisent par cinq; & c'est en conséquence de ces folles idées qu'ils ont établi qu'il y a cinq vertus morales, cinq livres canoniques ou cinq *Kings*, cinq couleurs foncieres, cinq sortes de goût, cinq tons de Musique, cinq graines alimentaires, & pour comble de ridicule cinq Elémens, parmi lesquels ils comptent le bois; ce qui prouve qu'ils n'ont jamais eu la moindre notion de la Chymie proprement dite: puisqu'il n'y a pas de corps qui soit plus aisé à décomposer, & il n'y en a pas qui soit plus manifestement accumulé de substances hétérogénes.

Ils ont aussi rangé parmi ces Elémens tous les métaux quels qu'ils soient. (*b*) Et je pense qu'en ce-

---

(*a*) Le P. du Halde, (*Descript. de la Chine T. I. pag.* 350.) dit que dans les tems antérieurs au régne de *Ven-ti*, qui mourut en l'an 157 avant notre ére, les Chinois écrivoient avec des cloux ou des pointes de fer sur des feuilles d'arbres & des écorces. Mais d'où le sait-il?

D'ailleurs quelle idée peut-on se former d'une écriture faite avec des pointes de fer sur des feuilles, quand même ce seroient celles d'Aloé ou de Bananier? Il faut supposer que les écorces de certains arbres ont pu être enduites de cire ou de mastic où l'on gravoit avec des stylets. Ainsi c'est parler improprement, lorsqu'on dit que *Schi-chuandi* fit brûler des livres; puisqu'il n'en existoit pas encore de son tems.

L'époque de l'invention du papier est extrêmement incertaine à la Chine.

(*b*) Après le bois & le métal, les Chinois comptent parmi les Elémens l'eau, le feu & la terre. J'ai toujours été étonné qu'ils ayent pu se résoudre à partager seulement l'année en quatre saisons; ce qu'ils ont peût-être adopté de quelque autre nation. L'année des Egyptiens n'étoit divisée qu'en trois saisons, & au lieu d'avoir cinq tons de Musique comme les Chinois, ils en avoient sept, & autant de notes.

cela on excuſera plutôt leurs prétendus Phyſiciens, que par rapport aux productions du régne végétal.

Comme il n'y a pas de doute que le penchant de ce peuple pour le nombre neuf, ne lui vienne des Scythes ou des Tartares, il ſeroit aſſez inutile d'en rechercher ici l'origine. Mais ſa paſſion pour le nombre cinq dérive, ſelon nous, de cette mémorable erreur en Coſmographie ſuivant laquelle il faiſoit & fait encore le Monde carré; tellement qu'il s'eſt imaginé que les quatre coins de la Terre & le Ciel produiſoient une ſomme myſtique, par laquelle il falloit regler tout ce qui ne pouvoit l'être par le nombre neuf, qui a eu, dans ce pays-là, plus d'influence qu'on ne ſeroit incliné à le croire, dans les opérations & les maximes de la guerre; tandis que les deſtinées de l'Empire étoient attachées, ſuivant l'opinion vulgaire, aux neuf vaſes d'airain que fit faire *Yu* le grand, qui pourroit bien être un perſonnage imaginaire; mais l'exiſtence des vaſes paroît très-réelle. J'inſiſte ſur ces faits, parce que je ſuis le premier qui en ait découvert les conſéquences dans différents points d'Hiſtoire, dont la ſolution eût été ſans cela déſeſpérée. Et on voit partout ceci combien les idées des Chinois ont toujours différé de la doctrine des Egyptiens, chez qui la découverte des Planétes accrédita certainement beaucoup le nombre ſeptenaire, dont il exiſte tant de traces encore dans le Judaïſme. Mais cela n'empêche point que les Egyptiens n'ayent ſurpaſſé les Chinois dans l'art de faire des Obſervations & d'étudier la Nature, comme on a pu s'en convaincre par l'analyſe de leur Régime diététique, qu'en ſon genre on doit nommer un chef-d'œuvre; puiſqu'il eût été impoſſible au plus habile Médecin de rien imaginer de plus propre & de plus convenable à la complexion de ce peuple.

Comme il y a des pays où la conquête a tout détruit, il y en a d'autres où les Conquérans ont tout vivifié; & tel a été deux fois le bonheur ſingulier de la Chine. Quand on y voit entrer les Tartares Mongols, on s'imagine que ces Uſurpateurs vont tout dévaſter & chan-

changer les villes en autant de monceaux de ruïnes: mais ils firent le contraire. Quand on y voit entrer les Tartares Mandhuis, on s'attend encore à une combuſtion générale; mais il y a cent & vingt-huit ans que ces Conquérans travaillent avec une ardeur inconcevable à policer & à inſtruire les Chinois: ils n'ont épargné ni ſoins, ni dépenſes pour faire traduire des livres utiles, pour ſe procurer des machines & des inſtrumens, pour attirer des artiſans d'Europe, & des gens capables au moins de faire un almanach & de dreſſer une carte, ſans le ſecours de laquelle les anciens Empéreurs de la Chine n'ont pas même connu leur propre pays: car, loin de parcourir les Provinces, ils ne ſe montroient que rarement aux environs de la capitale, & n'avoient point un ſeul Géographe dans tous leurs Etats. Ce qui choqua le plus l'Empéreur *Can-hi*, ce fut de ne pas trouver à la Chine des fabriques de verre, & il en fit d'abord établir une à *Pékin*, qu'il prenoit plaiſir à viſiter encore quelques années avant ſa mort. Quoique cet établiſſement n'ait fait que languir comme tous ceux qui appartiennent immédiatement aux Deſpotes de l'Aſie, les Tartares ont néanmoins depuis jugé à propos de défendre l'entrée du verre d'Europe par la voie de *Canton*; & Mr. Osbeck dit que cette loi étoit encore dans ſa vigueur en 1752.

Si, malgré tout cela, la Dynaſtie actuellement régnante étoit demain précipitée du Trône, on verroit les Chinois en dire & en écrire autant de mal qu'ils en ont répandu au ſujet de *Koublai-Kan*, qui mettoit, ſuivant eux, trop de confiance dans des hommes venus de l'Occident. Mais ce ſont des hommes venus de l'Occident, qui ont fait le grand Canal royal, & changé toute la face de la Chine, comme on le verra dans l'inſtant; car il faut ici terminer ce volume.

Fin du Tome premier.

tion ſuivante, qui eſt à la tête du ſecond volume.

Nous devons maintenant rendre compte de quelques événemens, qui paroiſſent revêtus de la certitude; parce qu'ils ſont arrivés dans un tems où l'Hiſtoire n'étoit plus abſolument un cahos d'abſurdités & de menſonges mêlés de peu de vérités. En 820 après notre ére, un miſérable Empéreur de la Chine, nommé *Hien-tſong* prit le breuvage de l'immortalité, & expira plus promtement que ſi l'on eût percé ſon cœur avec un poignard; ce qui a fait ſoupçonner que les Eunuques, qui étoient alors les vrais Souverains de l'Empire, avoient répandu du venin dans ſa coupe; mais ce ſoupçon, que je ne ſens pas beaucoup de répugnance à admettre, n'eſt cependant point abſolument fondé. Car une potion de cette nature a pu être extraite d'herbes malfaiſantes, & de drogues, que ceux, qui les employérent, ne connoiſſoient pas. Et cela eſt d'autant plus croyable, que trente ans après ce fatal accident l'Empéreur *Suen-tſong*, qui but encore une liqueur ſemblable, en contracta une maladie qui le conduiſit au tombeau à pas précipités; & on croit que l'Empéreur *Wou-tſſong* en étoit mort auſſi en 846.

Ces faits éclatants, parvenus à notre connoiſſance, peuvent donner une idée de ce qu'il doit y avoir eu d'hommes obſcurs parmi le peuple, empoiſonnés par cette manie, qui étoit dans ſa force lorſque les Tartares Mongols envahirent la Chine; & comme ces Conquérans firent tout ce qui fut poſſible pour policer leurs nouveaux ſujets, il y a bien de l'apparence qu'ils recherchérent les livres qui traitoient du breuvage de l'immortalité, & les firent jetter au feu: quoique de certains Chroniqueurs prétendent qu'on ne brûla ces ouvrages vraiment dignes de l'être, qu'en 1388. Ce qui n'eſt nullement probable, & il y a en cela une erreur de quelques années: car dès que la Dynaſtie des *Yuen* fut éteinte, & la domination des Tartares Mongols anéantie,

Chinois recommencérent à travailler à leur Elixir. En 1564 l'Empéreur *Kia-tſing* le but, en mourut, & c'eſt là la derniere victime dont l'Hiſtoire nous ait conſervé le nom.

Il eſt preſque inutile d'avertir que tous ceux, qui ſe déterminent à faire uſage de ces drogues, les accompagnent de cérémonies ſuperſtitieuſes & ſuppléées par des Moines: & qu'enfin ils ſe ſoumettent à des pratiques magiques, vaines, pitoyables, & auxquelles on peut appliquer ces expreſſions de Tacite.

Stolida, vana; ſi mollius acciperes, miſeranda.

Telle a été la démence incorrigible d'un peuple, que les Jéſuites ont tâché de repréſenter aux yeux de l'Europe comme une Société de Philoſophes, mais il y a bien de l'apparence que jamais les Jéſuites n'ont ſu en quoi la vraie Philoſophie conſiſte. Et d'ailleurs ils ſe ſont contredits eux-mêmes dans leurs Relations de la maniere la plus palpable. Le Pere Trigault, qui ſe trouvoit à Pekin avant la conquête des Tartares Mandhuis, aſſure qu'on ne connoiſſoit alors dans cette ville que très-peu de Mandarins & de Magiſtrats, dont l'eſprit n'eût été infecté & corrompu par cette folie (*s*).

Comme ce n'eſt point proprement ſur les terres de la Chine, que doit croître la plante la plus ſpécifique, il y a bien de l'apparence que la réputation dont jouït le *Jaen-Saem*, qu'on tire de la Tartarie & de la Corée, n'eſt fondée que ſur l'uſage qu'on en a d'abord fait dans le prétendu breuvage de l'immortalité, ainſi que je l'ai déja inſinué en parlant de cette racine dans l'article qui concerne le Régime diété-

---

(*s*) *Et quidem in hac regiâ Pequinenſi, in quâ degimus, pauci ſunt omnino Magiſtratus, Eunuchi, cæterique Primores, qui non hoc inſaniæ morbo laborent. Et quoniam non deſunt diſcipuli; ita neque magiſtri, ſuperioribus tanto cariores, quanto immortalitatis per ſe majus eſt ſtudium, & acrioribus igniculis excitat ambientes.* Exped. apud Sinas. pag. 102.

diététique: car enfin il eſt poſſible que les Chinois ayent fait des découvertes utiles ſur les végétaux, en cherchant le *Puſu*, le *Ku-y* & d'autres chimeres de cette eſpece.

Quant à de véritables Chymiſtes, il n'y en a point à la Chine, & on ne trouve dans les Pharmacies de ce pays que des graines, des herbes & des racines, ſoit fraîches, ſoit deſſéchées; & jamais des liqueurs diſtillées, des ſels factices, ni en un mot aucune préparation chymique. Ce ſont les feux d'artifice, qui ont fait ſoupçonner que ce peuple poſſédoit des connoiſſances fort étendues dans la Pyrotechnie; mais ſi cette ſuppoſition devoit avoir lieu à ſon égard, elle feroit beaucoup plus fondée à l'égard des Perſans, dont les feux d'artifice ſurpaſſent ceux de la Chine. Et cependant on ne ſauroit dire qu'ils ont été inſtruits par des Européens; puiſqu'ils employent de certains procédés inconnus en Europe même.

Il faut que la poudre à canon ait été trouvée par différentes nations de l'Aſie, ſituées à d'immenſes diſtances les unes des autres, ſans quoi nous ne verrions point les Achemois en réclamer l'invention tout comme les Thibetains, & il ſe peut qu'en réduiſant à ſa juſte valeur ce que dit Marc-Paul de quelques prétendus prodiges, opérés par les Lamas, on trouveroit qu'ils ne ſe ſervoient que de la poudre.

S'il eſt vrai que le Salpêtre eſt extrêmement abondant dans le Thibet; s'il eſt vrai, comme de certains Voyageurs le prétendent, qu'en quelques endroits la terre y eſt couverte d'efflorefcences qui s'élevent comme l'herbe, il y auroit une raiſon naturelle pourquoi on y a connu depuis longtems la détonnation & la grande inflammabilité de ce ſel, qui, par lui-même, comme Lémery le prétend, ne produit point de flamme dans des creuſets rougis; mais le ſouphre & le charbon, qui s'y mêlent, lorſqu'on le jette dans un feu de bois, ſuffiſent pour occaſion-

ner de tels effets (t). On aſſure qu'au Pégu le Salpétre croît encore plus copieuſement dans les campagnes qu'au Thibet même, & il y eſt dans un état de pureté ſi grand, qu'on peut l'employer ſans qu'il ſoit néceſſaire de le raffiner. Au reſte, il eſt difficile de ſavoir par le moyen de quel peuple les Chinois ſont parvenus à connoître la poudre; car ſi c'étoit une découverte qu'eux-mêmes euſſent faite, il eſt indubitable que leurs Annales en indiqueroient à peu près l'époque; mais on n'en trouve pas le moindre mot, & il n'eſt point vrai qu'il en ſoit parlé dans le livre intitulé *Sun-tſe-ping-fa*, au chapitre qui traite *des cinq manieres de faire la guerre par le feu*, & où l'on ne voit autre choſe ſinon les pratiques des incendiaires réduites en regle, & ce n'eſt point là le ſeul endroit de cet Ouvrage, ſur lequel nous ayons dû faire un cri; car il contient différentes maximes diamétralement oppoſées au Droit des Gens oppoſées au Droit de la Guerre & de la Paix.

Le ſilence, que les Chinois ont gardé ſur l'invention de la poudre, s'étend également ſur celle de la Porcelaine. Le Pere Dentrecolles, qui a fait des recherches ſur les lieux, qui a interrogé les ouvriers dans les frabriques, qui a feuilleté différentes Chroniques particulieres, n'a jamais pu rien apprendre à cet égard; comme ſi dans ce pays on eût affecté de ſupprimer les époques les plus intéreſſantes de l'hiſtoire des Arts qu'on prétend y avoir été découverts: ce qui a fait naître de grands ſoupçons. Et on ne parviendra jamais à la connoiſſance de quelque vérité importante, ſi l'on ne prend des informations dans trois endroits différents de l'Aſie. D'abord aux Indes, & principalement à *Bénarez*; enſuite à *Balk* & à *Samarcand*, où l'on ſuppoſe qu'il exiſte des pieces recueillies par des gens de lettres, qui étoient en correſpondance avec les Aſtronomes, les Géographes &

(t) *Cours de Chymie. pag.* 433.

& les Architectes que Koubilai-Kan appella à la Chine. Le dernier endroit & le plus intéressant de tous est *Brantola* où résident les Grands Lamas. Comme la succession de ces Pontifes a été fort réguliérement suivie pendant un long laps de siecles, il n'est presque point possible que leurs archives ne renferment quelques documens qui pourroient répandre beaucoup de lumiere sur différentes parties de l'Histoire Chinoise. Mais il faudroit pour cela savoir exactement la langue du Thibet; tandis que l'Arabe suffiroit pour les recherches qu'on voudroit entreprendre à *Samarcand* & à *Balk*. La difficulté de pénétrer au Japon, & de s'y fixer pendant quelques années, fait qu'on ne pense pas au projet d'y envoyer des Savans. Quant aux Jésuites François de *Pékin*, les fragmens, qu'ils envoyent de tems en tems à leurs correspondans d'Europe, sont des pieces de nulle importance; & on ne sauroit dire combien peu l'ouvrage intitulé *l'Art militaire des Chinois par le P. Amiot*, a répondu à l'idée qu'on s'en étoit formé avant qu'il eût paru. Je soupçonne ce Missionnaire d'avoir été très-peu versé dans les matieres qu'il a traitées; & ce qui a semblé surprenant, c'est qu'il assure qu'à la Chine chaque soldat fait lui-même sa poudre, tant celle qui sert à la charge que celle qui sert aux amorces (*v*).

Les fusils, dont les Chinois font aujourd'hui usage, ont été indubitablement copiés sur des mousquets à fourchette, tels qu'en portoient les Portugais & les Espagnols vers la fin du quinziéme siecle; & dont les premiers modeles ont apparemment été envoyés de *Macao* dans l'intérieur de la Chine.

Ce sont des machines mal imaginées, génantes, qu'on allume avec des mêches, qu'on appuye sur une

(*v*) ART MILITAIRE *des Chinois in 4to avec des fig. enluminées. Paris* 1772. *pag.* 370. Nous parlerons ailleurs plus amplement de cet Ouvrage.

une espece de pied, qui tient au corps de l'arme; d'où il résulte qu'on ne peut y former les lignes de trois rangs de fusiliers, qui s'embarrasseroient trop les uns les autres: & il y a de l'apparence qu'on renforce les lignes par des gens armés d'arcs & de flêches. C'est néanmoins cette mauvaise espece d'arquebuse, qui paroît avoir fourni aux Tartares Mandhuis l'idée d'une arme à feu fort meurtriere, & laquelle étant jointe à leurs canons de campagne, qui sont très-aisés à transporter, a pu réduire les *Eleuths*, & faire de l'Empéreur *Kien-long* un Conquérant, qui possede plus de terrain que n'en parcourut jamais *Gengis-Kan*: car on suppose qu'il est maître de la troisiéme partie du Continent de l'Asie; & dans ce vaste Empire il n'y a presque pas un soldat Chinois, toute la milice de la Chine étant composée de Tartares. Quelques Princes foibles & indolents, qui surviendront bientôt dans la Dynastie actuellement régnante, renverseront cet édifice plus promtement qu'on ne l'a élevé.

Les Chinois assurent qu'ils ne sauroient employer des pierres à leurs fusils; parce que, par un effet du climat, les pyrites y deviennent humides au point de ne pouvoir tirer une seule étincelle de l'acier; mais comme on n'a rien observé de tel dans les armes à feu apportées de la Russie à Pékin (*x*), je crois que c'est une fiction, par laquelle ils tâchent d'excuser le peu d'industrie de leurs armuriers, qui sont hors d'état d'exécuter les différentes pieces de la batterie; de sorte qu'on s'y voit dans la nécessité de faire usage de mêches.

Ce qui supposeroit le plus de connoissances chymiques dans les Chinois, c'est l'emploi qu'ils font d'une infinité de substances pour colorer la Porcelaine. Mais on ne sauroit croire avec quelle simplicité ils opérent; & ce n'est proprement que pour tirer le rouge d'une espece de Couperose, qu'ils se servent de deux creusets. Toutes leurs autres cou-

(*x*) Voyez *Antermony*, *Journal d'un voyage fait à Pékin. Tom. I. pag.* 307. On porte des pierres de fusil de l'Europe à la Chine en grande quantité.

couleurs font des matieres qui, comme l'Azur, n'ont befoin que de recevoir une fimple torrefaction ou une calcination dans des fourneaux ordinaires.

Du refte, ils ne connoiffent ni l'eau-forte, ni l'eau-régale; tellement que le peuple, qui doit faire purifier fon argent pour payer les impôts & les douanes, perd l'or qui pourroit y être mêlé. Car leurs affineurs n'employent que la coupelle, & ne fauroient, faute d'eau-forte, procéder au départ, la feule opération qui fépare l'or d'avec l'argent. Ce feroit une tyrannie infupportable de la part du Gouvernement, de ne vouloir recevoir dans les caiffes du Souverain que du métal purifié, fi l'extrême friponnerie des Chinois ne rendoit cette précaution abfolument néceffaire; & c'eft leur faute, lorsque l'argent, qui fort des coffres de l'Empéreur, tel qu'il y eft entré, reçoit un aloi dans le commerce. Or il y a de cet argent dans le commerce, qui a perdu la neuviéme ou la dixiéme partie de fa valeur intrinféque. L'établiffement d'une autre monnoye que de celle de cuivre eft, felon tous les Politiques de ce pays, une chofe impoffible, parce que cela feroit naître une multitude, ou pour mieux dire une nation entiere, de faux monnoyeurs. Mais ce malheur ne feroit point à craindre, fi les Mandarins & les Magiftrats étoient des hommes de probité, & fur la foi desquels on pût fe repofer: car s'ils ne connivoient pas avec les faux monnoyeurs, on les empêcheroit de devenir affez redoutables pour entraîner la combuftion de l'Empire. D'ailleurs il fe commet, au moyen de la méthode actuelle, plus de fraudes & de malverfations qu'on ne pourroit le dire; comme cela eft affez démontré par l'exiftence de l'argent, que les Tartares nomment *Marfea Infa*, & que les Chinois ont altéré au point qu'il ne vaut pas à vingt pour cent près l'argent qui fort du tréfor impérial: or ceux, qui n'ont point de bonnes pierres de touche, ou qui ne favent pas bien lire, comme les gens de la campagne,

pagne, prennent ce métal pour plus qu'il ne vaut. Quelques perſonnes ont cru que les Chinois ſont hors d'état de graver des coins d'acier, puiſqu'ils coulent même leurs monnoyes de cuivre; mais ſi c'étoit là le ſeul obſtacle qui arrêtât chez eux l'introduction des eſpeces d'or & d'argent, on pourroit y appeller des graveurs d'Europe, & d'ailleurs ils ſavent fort bien contremarquer les pieces de fabrique étrangere, qui ont cours dans le commerce de Canton.

Ce qu'on vient de dire des préparations propres à diaprer la Porcelaine, doit s'entendre auſſi de celles dont on uſe pour teindre les étoffes de ſoie, & même des lames de corne deſtinées à faire des lanternes, pratique déja connue des Romains au tems de Plaute. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût démontrer, par des Monumens hiſtoriques, que dans l'antiquité les étoffes de la Chine étoient déja ce qu'elles ſont aujourd'hui.

Les Savans diſputent beaucoup ſur la nature de la ſoie qu'on recevoit jadis de la Sérique; & à ne ſuivre que les notions que les Auteurs nous ont laiſſées, ce n'étoit qu'un fil fait par des Vers Sauvages, qui travailloient ſur les arbres dans l'Igour, & dont les Vers apprivoiſés ou domeſtiques deſcendent indubitablement. Mais loin que cette ſoie de la Sérique eût reçu une belle teinture avant que d'être apportée dans l'Occident, je trouve au contraire que c'eſt dans l'Occident qu'on la teignoit, ſoit avec la pourpre de Tyr, ſoit avec d'autres couleurs précieuſes (y).

Il

(y) . . . . *Tribuere colorem.*
Phœnices, Seres ſubtegmina. Claud. de IV. Conſ. Hon. Ce Poëte dit encore ailleurs:

Pars infecta croco velamina lutea Serum
Pandite.

Lucain, en décrivant le voile de ſoie que portoit Cléopatre, dit qu'il avoit été teint de pourpre de Sidon.

Il eſt vrai qu'on tire encore maintenant de la Chine beaucoup de ſoies crues, qui ont cet œil ou cette teinte jaunâtre que Claudien appelle *luteus*; mais ſi les Anciens euſſent connu les belles étoffes teintes de ce pays, il eſt plus que probable qu'ils en auroient parlé dans leurs ouvrages, où l'on ne trouve pas un mot qui y ſoit relatif, non plus qu'à la Porcelaine, dont on ne voit d'ailleurs aucun fruſte, aucun débris dans tout ce qui ſe déterre à Rome, & dans les autres villes de l'Italie, comme M. Winkelman l'avoit déja obſervé en combattant la fauſſe opinion de Mariette ſur les vaſes Murrins (z). De tout cela il paroît réſulter que, vers le tems dont on parle, les Chinois n'avoient presque aucune communication avec leurs voiſins, ou que les Arts n'étoient pas encore portés chez eux à ce dégré où on les a vus depuis la conquête des Tartares Mongols. Une découverte, qui n'a, à la vérité, aucun rapport direct à la Chymie, mais dont ils ſe glorifient extrêmement, eſt celle du papier, qu'ils aſſurent avoir été faite ſous le régne de *Ven-ti.* Quand enſuite on leur demande de quelle matiere étoient fabriqués les livres qu'ils diſent avoir été brûlés longtems auparavant & ſous le régne de *Schi-chuan-di*, alors ils ſont déconcertés & ne ſavent que répondre: car ils n'oſeroient mettre en fait qu'on a connu chez eux l'uſage du vélin, ni avouer non plus que les pretendus livres brûlés ſous *Schi-chuan-di* n'étoient que des tablettes de Bambou ou des morceaux de bois. Nous ne prétendons pas ici tirer les Lettrés Chinois de leur embarras; mais il eſt poſſible qu'anciennement ils ont eu des livres faits d'étoffes de ſoie. Et en ce cas on a eu très-grand tort d'y ſubſtituer la plus mauvaiſe eſpece de papier qu'on puiſſe imaginer; puiſqu'un volume, dont les feuilles ſeroient de Tafetas ou de Satin, dureroit cinq ou

(z) *Deſcript. des pierres gravées du Baron de Stoſch. Claſſ. V.*

ou ſix fois plus longtems que le papier ſur lequel les Lettrés font imprimer aujourd'hui leurs ouvrages (*a*).

Nous avons déja fait remarquer au Lecteur, que les Chinois ont une inclination ſuperſtitieuſe pour un certain nombre impair; or tout ce qu'ils ne ſauroient diviſer par neuf, ils le diviſent par cinq; & c'eſt en conſéquence de ces folles idées qu'ils ont établi qu'il y a cinq vertus morales, cinq livres canoniques ou cinq *Kings*, cinq couleurs foncieres, cinq ſortes de goût, cinq tons de Muſique, cinq graines alimentaires, & pour comble de ridicule cinq Elémens, parmi lesquels ils comptent le bois; ce qui prouve qu'ils n'ont jamais eu la moindre notion de la Chymie proprement dite: puiſqu'il n'y a pas de corps qui ſoit plus aiſé à décompoſer, & il n'y en a pas qui ſoit plus manifeſtement accumulé de ſubſtances hétérogénes.

Ils ont auſſi rangé parmi ces Elémens tous les métaux quels qu'ils ſoient. (*b*) Et je penſe qu'en ce-

(*a*) Le P. du Halde, (*Deſcript. de la Chine T. I. pag.* 350.) dit que dans les tems antérieurs au régne de *Ven-ti*, qui mourut en l'an 157 avant notre ére, les Chinois écrivoient avec des cloux ou des pointes de fer ſur des feuilles d'arbres & des écorces. Mais d'où le ſait-il?

D'ailleurs quelle idée peut-on ſe former d'une écriture faite avec des pointes de fer ſur des feuilles, quand même ce ſeroient celles d'Aloé ou de Bananier? Il faut ſuppoſer que les écorces de certains arbres ont pu être enduites de cire ou de maſtic où l'on gravoit avec des ſtylets. Ainſi c'eſt parler improprement, lorsqu'on dit que *Schi-chuan-di* fit brûler des livres; puisqu'il n'en exiſtoit pas encore de ſon tems.

L'époque de l'invention du papier eſt extrêmement incertaine à la Chine.

(*b*) Après le bois & le métal, les Chinois comptent parmi les Elémens l'eau, le feu & la terre. J'ai toujours été étonné qu'ils ayent pu ſe réſoudre à partager ſeulement l'année en quatre ſaiſons; ce qu'ils ont peût-être adopté de quelque autre nation. L'année des Egyptiens n'étoit diviſée qu'en trois ſaiſons, & au lieu d'avoir cinq tons de Muſique comme les Chinois, ils en avoient ſept, & autant de notes.

cela on excusera plutôt leurs prétendus Physiciens, que par rapport aux productions du régne végétal.

Comme il n'y a pas de doute que le penchant de ce peuple pour le nombre neuf, ne lui vienne des Scythes ou des Tartares, il seroit assez inutile d'en rechercher ici l'origine. Mais sa passion pour le nombre cinq dérive, selon nous, de cette mémorable erreur en Cosmographie suivant laquelle il faisoit & fait encore le Monde carré; tellement qu'il s'est imaginé que les quatre coins de la Terre & le Ciel produisoient une somme mystique, par laquelle il falloit regler tout ce qui ne pouvoit l'être par le nombre neuf, qui a eu, dans ce pays-là, plus d'influence qu'on ne seroit incliné à le croire, dans les opérations & les maximes de la guerre; tandis que les destinées de l'Empire étoient attachées, suivant l'opinion vulgaire, aux neuf vases d'airain que fit faire *Yu* le grand, qui pourroit bien être un personnage imaginaire; mais l'existence des vases paroît très-réelle. J'insiste sur ces faits, parce que je suis le premier qui en ait découvert les conséquences dans différents points d'Histoire, dont la solution eût été sans cela désespérée. Et on voit partout ceci combien les idées des Chinois ont toujours différé de la doctrine des Egyptiens, chez qui la découverte des Planétes accrédita certainement beaucoup le nombre septenaire, dont il existe tant de traces encore dans le Judaïsme. Mais cela n'empêche point que les Egyptiens n'ayent surpassé les Chinois dans l'art de faire des Observations & d'étudier la Nature, comme on a pu s'en convaincre par l'analyse de leur Régime diététique, qu'en son genre on doit nommer un chef-d'œuvre; puisqu'il eût été impossible au plus habile Médecin de rien imaginer de plus propre & de plus convenable à la complexion de ce peuple.

Comme il y a des pays où la conquête a tout détruit, il y en a d'autres où les Conquérans ont tout vivifié; & tel a été deux fois le bonheur singulier de la Chine. Quand on y voit entrer les Tartares Mongols, on s'imagine que ces Usurpateurs vont tout dévaster & chan-

changer les villes en autant de monceaux de ruïnes: mais ils firent le contraire. Quand on y voit entrer les Tartares Mandhuis, on s'attend encore à une combuſtion générale; mais il y a cent & vingt-huit ans que ces Conquérans travaillent avec une ardeur inconcevable à policer & à inſtruire les Chinois: ils n'ont épargné ni ſoins, ni dépenſes pour faire traduire des livres utiles, pour ſe procurer des machines & des inſtrumens, pour attirer des artiſans d'Europe, & des gens capables au moins de faire un almanach & de dreſſer une carte, ſans le ſecours de laquelle les anciens Empéreurs de la Chine n'ont pas même connu leur propre pays: car, loin de parcourir les Provinces, ils ne ſe montroient que rarement aux environs de la capitale, & n'avoient point un ſeul Géographe dans tous leurs Etats. Ce qui choqua le plus l'Empéreur *Can-hi*, ce fut de ne pas trouver à la Chine des fabriques de verre, & il en fit d'abord établir une à *Pékin*, qu'il prenoit plaiſir à viſiter encore quelques années avant ſa mort. Quoique cet établiſſement n'ait fait que languir comme tous ceux qui appartiennent immédiatement aux Deſpotes de l'Aſie, les Tartares ont néanmoins depuis jugé à propos de défendre l'entrée du verre d'Europe par la voie de *Canton*; & Mr. Osbeck dit que cette loi étoit encore dans ſa vigueur en 1752.

Si, malgré tout cela, la Dynaſtie actuellement régnante étoit demain précipitée du Trône, on verroit les Chinois en dire & en écrire autant de mal qu'ils en ont répandu au ſujet de *Koublai-Kan*, qui mettoit, ſuivant eux, trop de confiance dans des hommes venus de l'Occident. Mais ce ſont des hommes venus de l'Occident, qui ont fait le grand Canal royal, & changé toute la face de la Chine, comme on le verra dans l'inſtant; car il faut ici terminer ce volume.

Fin du Tome premier.

